



BIBLIOTHECA  
UNIV. JAGELL.  
CRACOVENSIS

905757

kat.komp

Mag. St. Dr.

II



*franc 1125.*



905757 II

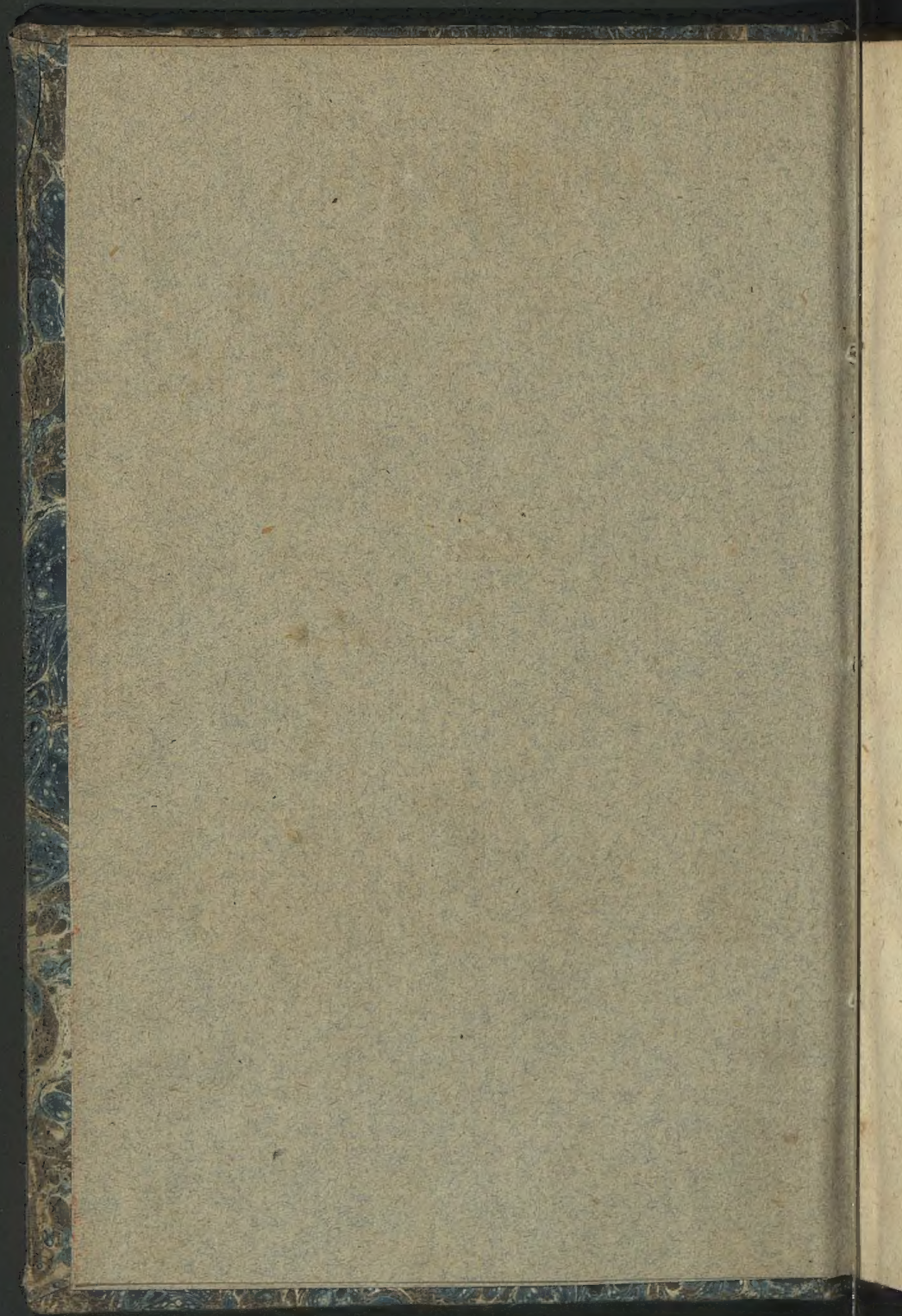
Mag. St. Dr.



684

Le  
zbi  
Dombach  
Nr. 3  
Dien







*Publ. par M. 932306*

# OEUVRES DE FRANÇOIS DE LA MOTHE LE VAYER,

CONSEILLER D'ETAT, &c.  
Nouvelle Edition revue & augmentée.

*Tome VI. Partie I.*



*avec Privilèges.*

imprimé à Pforten,  
& se trouve à Dresde  
chez MICHEL GROELL.

MDCCLVIII.



ORUVES  
DE LA MONTHE  
LE VAYE R.

CONSEILIER  
ROYAL  
TOME II




905 757

II  
161





## AVERTISSEMENT.

ous donnons enfin dans ce Volume les Lettres de nôtre Auteur, ce sont, comme il les nomme lui-même, de petits Traités. Ce titre leur convient d'autant mieux, qu'elles contiennent des propos savans. Le titre annonce la matiere, dont traite chaque lettre.

Les sujets de celles de la premiere Partie de ce Volume sont presque tous puisés dans la Morale, & quoique l'auteur ne laisse rien à desirer sur l'objet qu'il expose, l'on ne sauroit cependant lui reprocher, que ses deductions excèdent la grandeur d'une lettre, ou qu'elles ressemblent à plusieurs de nos ouvrages modernes, qui quoique parés du même nom, n'en sont pas moins en effet de vrais volumes.



## AVERTISSEMENT.

*Monsieur Le Vayer a encore donné ici des preuves de la vaste étendue de son érudition, & il a de plus su joindre l'utile à l'agréable.*

*Ceux qui se plairont à les lire, trouveront qu'elles sont également instructives & amusantes. Les curieux pourront en même tems y decouvrir les sources dans lesquelles quantité de nos modernes ont puisé. Les oeuvres de notre auteur ont été jusqu'ici comme cachées. On ne les trouvoit presque plus, que chez quelques Savans du premier ordre, & dans les Bibliothèques, sur tout en Allemagne, où depuis un certain tems le bon goût fait de grands progrès. Aussi ne doutons nous pas qu'un jour le Public ne nous sache bon gré de cette nouvelle Edition dans un Format plus commode.*





PETITS TRAITÉS  
EN FORME DE  
**L E T T R E S**  
ÉCRITES

A  
DIVERSES PERSONNES  
PREMIERE PARTIE.




THE  
FIFTH TRAIL  
OF THE  
FIFTH TRAIL  
OF THE  
FIFTH TRAIL





A  
MONSIEUR  
M O L É  
PREMIER PRESIDENT  
DU PARLEMENT.

MONSIEUR,

 y a long tems que je me sens vôtres redevable, du favorable jugement qu'il vous a plu faire de quelques petits Ouvrages, que j'ai déjà donnés au public. Je serois méconnoissant, si, au défaut de tout autre moien, je ne



*vous témoignois mon ressentiment, plein de zèle pour vôtre service, en vous offrant cette dernière composition. Ce n'est pas que j'ignore, qu'au lieu de m'acquiter, je multiplie de beaucoup ma dette, si vous me faites l'honneur de recevoir mes Lettres de bon œil, en me permettant de les autoriser de vôtre Nom. Mais pour n'être pas trop injurieux à mon propre travail, permettez-moi de vous dire, qu'encore que ce genre d'écrire ne soit pas le plus considéré parmi les Rhéteurs, si j'avois réussi au dessein, dont je n'explique d'abord par ma première Lettre, je ne croirois pas vous faire un présent indigne de vôtre accueil, ni de vôtre attention. Epicure eût la hardiesse d'écrire à Idomenée, que les siennes contribueroient plus à sa gloire, & à l'Immortalité de son Nom, que ni sa haute naissance, ni toute sa Politique. Celles de Ciceron à Atticus l'ont rendu plus célèbre, que l'amitié d'Auguste, ni l'alliance des Césars. Senèque promet franchement le même avantage à Lucilius quand il lui écrit: Et s'il est permis de mêler le sacré avec le profane, comme cela se fait souvent sans crime, ne pouvons-nous pas dire que les deux Epîtres de saint Paul à Timothée, sont seules causées, qu'il nous reste quelque connoissance de lui? Je suis bien éloigné, MONSIEUR, de vouloir tirer aucune ligne parallèle de ces*



## E P I T R E.

*Grands Hommes à moi. Le respecte leur mérite extraordinaire, & ma conscience me fait reconnoître ma foiblesse, Mon intention n'est autre que de recommander en général, ce que je sai bien, qui peut réussir tout autrement dans l'espece. Si j'osois néanmoins me promettre, que mes veilles, telles qu'elles sont, pussent être de quelque considération à la Posterité, je recevrais par avance une merveilleuse satisfaction, qu'elle y dût voir marquée l'estime & la vénération que j'ai eüe pour une vertu telle que la vôtre. Jamais Souverain Magistrat ne remplit sa place avec tant de dignité, de suffisance, & d'intégrité, par des tems orageux, comme sont ceux dont vous surmontés, autant qu'il est possible, toutes les difficultés. Vous avés joint la solide prudence à la plus haute capacité. Et l'on ne sauroit mieux comprendre la vérité de cet aphorisme moral, qui porte, que la Justice contient en soi toutes les autres vertus, qu'en contemplant vôtre vie, que leur union éclatante rend une des plus illustres de ce Siècle. Il y a long tems, qu'elle m'a imprimé dans l'esprit le respect, que je lui porte, puisqu'elle m'ébloüit de ses premiers rayons dans la fonction, où je vous vois tous les jours, d'une très grande & très importante Charge, quoiqu'inférieure à celle, que vous exercés. J'ai toujours*



*nourri depuis dans mon ame ce même respect,  
joint à une secrette inclination qui me fait sou-  
haiter, qu'avec autant de vigueur & de par-  
faite santé que la Nature en peut donner, nous  
voions vos jours prolongés, pour le bien de cet  
Etat, jusqu' au plus haut terme où peut arriver  
notre humanité. C'est,*

MONSIEUR,

Votre très humble & très  
obeissant serviteur,

DE LA MOTHE LE VAYER.






PETITS TRAITÉS  
EN FORME  
DE LETTRES,  
ÉCRITES A DIVERSES  
PERSONNES.

---

DU SUIET DE CES LETTRES.  
LETTRE PREMIERE.

*MONSIEUR,*

ous verrez bien par les lettres que je vous adresse, que j'ai beaucoup d'heures de ma vie à perdre, puis-que j'en donne tant à des pensées si creuses & de si peu d'utilité. Que voulés-vous? c'est le propre des Muses de nous amuser inutilement, & nos Peres, qui opposoient le vieux mot *musart* à celui de guerrier, ont assez témoigné, qu'ils tenoient les hommes d'étude



## 3 LETTRE I. DU SUJET

fort mal propres à l'action, sur tout dans un tems martial comme le nôtre. Si est-ce que le métier des neuf Sœurs & celui de Bellone ont cela de commun, qu'ils font mourir également, puisque la contemplation est une certaine separation des deux parties, qui nous composent, & que les Hébreux, aussi bien que les Academiciens, l'ont si proprement nommée une mort pernicieuse. Tant y a que Jupiter, avec tous les honneurs & toutes les richesses qu'il distribue, n'a jamais pû venir à bout de mon Saturne; ni l'avantage de ce qu'on nomme aujourd'hui Emploi, prévaloir dans mon esprit sur les douceurs de mes infructueuses rêveries. Mais il faut que je vous rende quelque raison de ce qui m'a porté à vous faire voir des Lettres de si peu de prix, après tant d'autres excellentes, dont nôtre langue se trouve enrichie, & qui difficilement peuvent être égalées, soit pour la politesse du style, soit pour beaucoup d'ingénieuses pensées, qui les rélevent. Que sauroit-on voir dans la Politique de plus considérable, que celles du Cardinal d'Osat? N'en vient-on pas d'imprimer d'autres, qui portent l'ame doucement jusqu'au Ciel par des mouvemens merveilleux de piété? Et si je ne m'éloignois expressément à l'égard des Ecri-



vains, qui vivent encore, de tout ce qui peut avoir quelque air de flatterie, ne vous pourrois-je pas nommer ici deux ou trois Auteurs de Lettres, qui ont excellé chacun dans le genre d'expression qui lui est propre? Trouvés bon néanmoins, que je vous dise, qu'aucun que je sache n'a encore tenté d'en donner de Françaises à l'imitation de celles de Seneque, puisque ce seroit être trop téméraire de prétendre à la ressemblance. Vous sçavés, comme il est impossible de lire la moins considérable des siennes, sans que la volonté soit émûë, & l'entendement illuminé. Il paraphrase de telle sorte les paroles, & souvent les pensées de tant de Philosophes, de Poètes, & d'Orateurs Grecs & Latins, qui l'ont précédé, qu'un quart d'heure de sa lecture vous fournit dequoi méditer trois jours de suite, & vous comble l'esprit de notions, dont l'usage n'est pas de moindre durée que la vie. Avoués que les lettres les mieux couchées, que nous aions, & qui flattent le plus doucement l'oreille, n'ont rien de pareil. Elles apprennent à bien parler & à bien écrire, tout ce qu'elles contiennent est plein d'agrément; & l'on y voit des choses si ingénieuses & si bien ajustées, qu'elles causent de l'admiration. Mais le profit qui s'en

recueille (je laisse à part ce qui touche la piété Chrétienne) n'a garde d'être comparable à celui qu'on tire des Epîtres de Seneque. Les siennes instruisent par tout, & n'ont presque aucune ligne, où vous ne trouviés quelque chose pour arrêter votre esprit, & pour charger utilement votre mémoire. Une bonne partie des autres se contentant de plaire, ne touchent guères que l'imagination, & souvent, après avoir passé dessus beaucoup de tems avec bien de la satisfaction, l'on ne sauroit pourtant dire ce qu'on y a vû, qui doit être retenu pour servir à l'avenir. Je ne prétens pas de vous rendre ces dernières méprisables par là. Tant s'en faut, je les tiens pour très accomplies dans le genre où elles sont écrites. Mais comme il est fort éloigné du Didactique, ce n'est pas merveille, que je donne l'avantage aux premières en ce qui est d'enseigner & d'instruire.

Si j'avois donc tant soit peu réussi, dans le dessein, que j'ai eu de suivre, quoique de bien loin, un si grand Maître que Seneque, je ne penserois pas avoir peu fait. Ma bonne volonté doit du moins être prise en bonne part. Et je m'assure qu'il n'y a guères d'hommes d'étude, qui ne me sachent quelque gré en lisant la plus legere de mes Lettres, lors



que je les ferai souvenir de quelque chose assez remarquable, si leur profonde érudition ne me permet pas de la leur apprendre. Je puis parler ainsi, sans qu'on me doive reprocher d'être vain, parce que les pensées & même les paroles de tant d'illustres Personnages, que je cite, à l'exemple non seulement de Seneque, mais encore de Cicéron, de Pline, & de Plutarque, me donnent cette hardiesse. Que s'il se trouve des gens si ennemis des citations, qu'ils ne les puissent non plus souffrir ici, que dans un Roman, ou dans un Panegyrique, vous me permettrés de les renvoyer à ce que j'ai déjà écrit en plus d'un endroit contre eux. C'est un fait étrange, qu'ils respectent si peu l'autorité de tant d'excellens Auteurs, & que *tam insolenter parentis artium antiquitatis reverentiam*<sup>o. 5.</sup> *verberent*, pour parler avec Macrobe. Du moins ne sauroient-ils nier, qu'il ne vaille mieux dire après d'autres, de bonnes choses, qu'écrire des sottises de son crû. Mais quoi, vous ne ferés jamais, que le goût des Scarbées, dit Dion Chrysostome sur un sujet ap-<sup>Orat. 32.</sup>prochant de celui-ci, s'accommode au miel Attique quelque doux & profitable qu'il soit. Et il n'y a point d'ouvrage studieux, pour bon & utile qu'il puisse être, qui plaise à de

certaines génies, ennemis de tout ce qu'ils désespèrent de pouvoir imiter. Quand on ne doit rien à personne des matériaux qu'on emploie, après les avoir achetés au prix de ses veilles, il n'y a point de deshonneur à les mettre en œuvre, de quelque lieu qu'on les ait tirés. Je puis dire en particulier, qu'encore que je me serve très souvent & très volontiers de ce que les anciens me peuvent fournir, & je ne le fais guères sans y ajouter du mien; sans joindre l'Histoire moderne à l'ancienne; la sainte à la prophane; & celle du nouveau Monde à ce que nous savons, il y a si long-tems, de l'ancien. Je prens de même la licence de faire venir quelquefois l'Italien ou l'Espagnol, au secours du Grec ou du Latin. Et il faut être bien injuste pour ne pas reconnoître, que je me rends propre assez souvent par l'application d'un sens nouveau, ce que j'ai emprunté de bonne foi, & sans qu'on me puisse reprocher le crime des Plagiaires.

Il me reste à vous justifier mon procédé douteux, dont il semble, que vous aies quelque aversion, & qui fait, que sans rien déterminer, je balance souvent les raisons contraires, laissant la liberté à chacun, de prendre tel parti, qu'il lui plaira. L'ancienne Aca-



demie, jointe à la Sceptique, m'ont donné cette suspension d'esprit; & Saint Paul après Salomon m'y ont confirmé par leurs declamations contre la vanité des Sciences, & par cette sentence de l'Ecclesiastique, *in multis cap. 31. esto quasi inscius, & audi tacens simul & quærens.* Je vous veux communiquer à ce propos l'observation, que j'ai faite de trois degrés différens de connoissance, qui se trouvent parmi les hommes d'étude. Le premier est de ceux, qui, pour n'avoir pas été institués de bonne main, ni dans l'ordre nécessaire des disciplines, ne savent pas, quand ils savent autant qu'on peut humainement savoir, *nesciunt se scire*, comme Aristote le dit de ceux, qui manquent de Logique. Je mets au second étage tous ces superbes Dogmatiques, qui croient savoir en perfection tout ce qu'ils savent; qui font profession de ne rien ignorer; & qui soutiennent toutes leurs opinions, comme s'il n'y en avoit point de meilleures, *credunt se scire, & nesciunt*; certainement ce sont les plus à plaindre de tous. Le troisième degré, qui se trouve beaucoup au dessus des deux autres, est de ceux, qui par une longue étude, & par une profonde connoissance des choses, sont parvenus jusqu'au plus haut point de la science

humaine, dont ils ont reconnu la foiblesse & les doutes, *sciunt se nescire*, ils avouënt là dessus ingenuement leur ignorance, & font profession d'une Philosophie Sceptique, qui n'a rien de ce que l'Apôtre condannoit en celle des seducteurs de son tems. En vérité il ne pouvoit nous faire trop de peur de l'orgueilleuse vanité des Sciences. Le Diable est une des plus savantes créatures du monde. Et les plus resolutifs Dogmatiques seront toujours contraints de reconnoître, après y avoir bien pensé, qu'il n'y a que Dieu seul qui sache avec certitude, & qui puisse dire *non mutator*. C'est tout ce que vous aurés de moi sur un sujet, qui m'emporte quelquefois plus loin, que je ne voudrois. Seneque dit, qu'une lettre ne doit jamais importuner par sa longueur, *non debet sinistram manum legentis implere*. Si vous en trouvés ici quelques-unes plus étendues que les autres, au moins m'accorderés-vous, qu'il n'y en a point du volume de celles, qui peuvent passer pour des Livres.

Ep. 45.

Peut-être aurés-vous envie de savoir à qui elles ont été écrites, après en avoir reconnu, que vous avés autrefois reçues de moi. Je contenterai vôtre curiosité quand il vous plaira, me permettant cependant de n'enga-



ger le nom de personne à la défense d'un mauvais ouvrage. S'il n'a pas de quoi se soutenir de lui même, je renonce de bon cœur à toute l'approbation qu'il pourroit recevoir d'ailleurs; & j'aime mieux le voir sans reputation, que de lui en donner par une artificieuse cabale.



## DE LA PRUDENCE.

## L E T T R E II.

MONSIEUR,

Pourquoi trouvés-vous si étrange l'imprudence de cet homme, n'ignorant pas, qu'il n'y a rien de plus attaché qu'elle à notre humanité, ni de plus commun dans le monde que l'erreur? c'est peut-être un secret de la Providence, qui veut que comme il y a peu de Rois & beaucoup de Sujets, il se trouve très peu de personnes de bon sens, & une infinité d'inconsidérées.

*gaudet stultis natura creandis,*

*Vt malvis, atque urticis, & vilibus*  
*herbis.*

*Marc.*

*Paling.*  
*in Sagir.*

*Lib. 2.  
de Divin.*

*Diog.  
Laërt.*

Quoi qu'il en soit, si les choses extraordinairement rares peuvent passer pour des prodiges ou pour des monstres, nous serons contraints d'avouer, qu'un homme sage a je ne sai quoi de monstrueux; ce qui nous doit faire trouver moins étrange le peu de jugement des autres. Cicéron disoit de son tems, que les Muses engendroient plus souvent, qu'on ne voioit naître de personnes véritablement sages, & vous sçavez, que l'ancienne Grèce n'en pût jamais compter que sept, encore leur a-t-on disputé cette prérogative. S'ils croioient être tels, il ne faut que cette seule pensée pour prouver, qu'ils ne l'étoient pas. Et s'ils ne l'ont été qu'au jugement des autres: de quel poids, & de quelle considération peut être l'opinion des fous; ou pour le moins de gens, qui n'avoient pas la tête bien faite, puisqu'ils sept seulement possédoient cet avantage? Mais je ne vous donne pas ce dilemme pour être si concluant que Lactance l'a crû, l'ayant tiré d'une réponse de Xenophane à Empedocle. Celui-ci soutenoit, qu'il n'y avoit rien de plus difficile à trouver qu'un homme sage. Cela vient reparti le premier, de ce qu'il faut l'être pour bien discerner celui, qui mérite un si haut titre. Ce discours néanmoins n'empêche pas que  
Solon,



*sup. pag.*

Solon, Bias, & les autres n'aient pû être sages selon la portée de nôtre humanité. Les choses de Morale ne se doivent pas examiner avec toutes les subtilités de la Logique. Et le seul renvoi, qu'ils firent tous sept de ce fameux Trépied d'or au Dieu des Oracles, pour dire que nôtre sagesse venoit du Ciel, me fera toujours consentir à l'opinion commune, qu'ils étoient les plus sages des hommes de leur tems; & que la vanité, qu'on leur impute ne leur sauroit être reprochée sans quelque sorte d'injustice. Quant au reste, des hommes, qui leur donnoient un nom de si grande vénération, encore qu'il soit vrai, que pour bien reconnoître toutes les parties essentielles de la Sagesse, il la faudroit posséder parfaitement, ce n'est pas à dire, qu'ils fussent absolument incapables d'en juger. Un homme pauvre en appelle un autre riche sans se tromper, aussi bien que sans participer à son opulence. Et nous ne laissons pas d'admirer avec raison la puissance & la bonté de nôtre Créateur, quelque foibles, & quelque mauvaises créatures, que nous soions.

Je sens bien, que vous me pouvés reprocher la confusion, que je mets populairement entre deux choses fort distinctes dans la

Philosophie, la Prudence, & la Sagesse. Celle-ci est une science des choses divines & humaines, accompagnée de démonstration & de certitude: L'autre change selon les tems & les lieux différens, n'ayant pour objet que la suite, ou la fuite du bien, ou du mal. Ne laissons pas pourtant de les confondre, puisque l'usage ne s'accorde pas ici avec l'Ecole, & qu'à l'égard du personnage, dont vous me décrivez le peu de jugement, l'imprudence & la folie paroissent inséparables. Vous aurés agréable aussi, que je vous représente encore à sa décharge, qu'à pren-

*In Timæo.* dre, comme fait Platon, l'ignorance & cette même folie pour des maladies de l'ame, il y a si peu de gens, qui se puissent dire sains, que c'est peut-être témoigner sa propre infirmité, que de s'étonner de celle des autres. Nous sommes ici comme dans l'Arche, avec beaucoup de bêtes, & fort peu d'hommes. Si quelques personnes discrettes y font des propositions, les fous les y résolvent aussi bien que dans Athenes. Et peut-être que les plus avisés sont ceux, qui pour s'accommoder à l'usage, suivent librement & en riant les folies du commun. Aristote parle d'un

*De Mirab. Aufc.* Tavernier de Tarente, qui exerçoit fort prudemment son métier tout le long du jour,



mais qui ne manquoit jamais de tomber en phrénésie à l'entrée de toutes les nuits. Certes on peut dire, que la chance a tourné aujourd'hui, l'on ne voit quasi que des sous tant que dure la journée, qui n'ont point de meilleurs intervalles, que ceux, que leur fournit le sommeil de la nuit; si ce n'est que leurs débauches les empêchent de le prendre. Ah que l'Antiquité nous a fait une belle leçon de ce que peut valoir toute nôtre science, ou toute nôtre sagesse, avec sa fable de Prométhée! Cet Heros ne déroba le feu du Ciel, qui nous anime, que par le moien de la plante des Anes, qu'on nomme Ferule, pour dire, ce me semble, que nos plus hautes connoissances ne sont que des âneries, & nôtre plus fine prudence, qu'une ridicule rêverie. Aussi n'y a-t-il rien de plus conforme que cette moralité, à ce qu'a prononcé la Sagesse Incarnée, que son Roiaume n'étoit pas de ce monde. Et je crois, qu'il ne se trouve guères d'homme, qui ait vécu si sagement jusqu'à la mort, de qui l'on ne pût dire sans l'offenser, le mot de Neron sur celle de Claudius, *morari eum inter homines desuisset*, en allongeant comme il fit la première syllabe.

Suet. in  
Ner. art.  
53.

Pardonnés-moi cette petite faillie, ma Sceptique est prête à vous faire raison, & à reparer le tort que j'aurois fait à une vertu qui vous est si familiere, si je ne couchois rien ici à l'avantage de la Prudence. Quoique la foiblesse de nôtre nature donne de grands empêchemens à cette fille du Ciel, & bien que les organes corrompus, que nous lui fournissons pour agir, pervertissent souvent ses meilleures intentions, si faut-il avouer, que la main de Dieu, toute puissante qu'elle est, ne nous pouvoit rien communiquer de plus excellent: Il est vrai, que l'ignorance & le déreglement d'esprit sont fort étroitement attachés à nôtre Etre; mais un grain de prudence, comme dit le Poëte Callimaque dans Clement Alexandrin, est un médicament si souverain, qu'il n'y a point de Panacée qui l'égale. C'est cette vertu, qui nous ouvre l'entrée à toutes les autres, & qui est de telle considération à l'égard de celles que nous nommons Morales, que la prud'homie, qui les comprend toutes, tire son nom d'elle, puisque nous avons formé celui de prud'homme, de prudent homme. Qu'y a-t-il de comparable à l'assiette d'une personne, qui voit tout au dessous de lui, parce que sa prudence lui a fait prendre place au dessus de la For-

*Lib. 5.  
Sirom.*



tune? Et ne faut-il pas avouër, qu'Agamemnon avoit raison dans ses souhaits ordinaires, de desirer plutôt dix hommes aussi avisés que Nestor, qu'aussi vaillans qu'Ajax ou qu'Achille? En effet, ce pauvre petit Insulaire d'Ulysse, que la prudente Minerve favorisoit, fut le principal auteur de la prise d'une des plus grandes villes, qui furent jamais. Et nous savons que l'Oiseau consacré à cette même Déesse, se fait plus admirer dans la Mythologie, que le Paon avec toutes ses plumes, le Rossignol avec ses serenades, & le Cygne avec sa dernière mélodie. Les conseils, qu'il donna à tous les volatiles, de ruiner le Chêne avant qu'il produisît la glû; de consumer la graine du lin, qui ne leur pouvoit être que très préjudiciable, & de prendre garde, que l'homme ne se prévalût de leurs plumes, pour rendre des fleches de telle vitesse, qu'elles les devanceroient dans l'air; lui ont acquis ce merveilleux respect, que Dion Chrysostome a si admirablement décrit dans deux Oraisons différentes. Le chant du Hibou n'est pas véritablement fort agréable, non plus que beaucoup d'avis, que la prudence suggere. Il donne quelquefois de mauvais augures, comme elle nous fait prévoir les maux, dont nous sommes menacés. Et à

l'égard de ce qu'il ne se montre guères que de nuit, c'est pour nous faire leçon, que la sagesse ne se manifeste pas inconfidérément, & qu'on ne sauroit mieux faire en ce monde, que de tenir son jeu caché, *bene vixit, qui bene latuit*. Mais voulés-vous savoir le plus grand fruit, qu'on peut tirer de la Prudence, & dont nous avons le plus de besoin aujourd'hui? Souvenés-vous, qu'elle a toujours été la conseillère de la Paix, *viæ ejus, viæ pulchræ, Et omnes semitæ ejus pacificæ*, dit Salomon au troisième Chapitre de ses Proverbes. Elle enseigne à mettre judicieusement un clou à la rouë de la plus favorable Fortune. Et ceux, qui la croient, n'ont jamais le cœur plus grand que le cerveau, jugeant bien, que la nature, qui forme ces deux parties en même tems, nous veut insinuer dans l'esprit, que la raison doit toujours accompagner le courage, & que toute ambition est blâmable, qui n'a pas sa juste proportion à nos forces.







## DES BAGUES ET ANNEAUX.

### L E T T R E III.

M O N S I E U R ,

Encore que la Bague, qui vous a été donnée soit d'un prix très considérable, mon opinion est, qu'il augmente de beaucoup, par la considération de la main, dont vous tenés un si beau présent. La vôtre pourtant est celle, qui le fera principalement valoir, si j'ai bien retenu le sens d'un proverbe, qu'on m'a souvent dit en Espagne, *la espada, y la sortya, en cuya mano estan.* Quelque éclatantes que soient les facettes de votre diamant; & quoique sa grosseur & son poids le recommandent merveilleusement, il s'en trouvera toujours assez d'autres dans le monde, qui le surmonteront à cet gard, mais fort peu, qui se soient arrêtés en si bonne main, après avoir passé par une autre, remplie de tant de mérite. Les Rois de Bishnagar se resservent encore aujourd'hui ceux, qui excèdent le poids de cent quinze grains: Le Cam des Tartares fait le même des plus belles

B iijj

Turquoises, qui sortent de la meilleure roche: Et l'on fait qu'autrefois les Souverains d'Egypte retenoient pour eux les Topases d'une excellence extraordinaire. C'est donc avec raison, que je considère la valeur de votre anneau hors de lui même, & que sans le comparer aux pierreries d'un prix inestimable, je lui en donne un, qui ne lui peut être raisonnablement contesté. Mais pour vous témoigner, combien m'a été douce la nouvelle de cette gratification, je vous veux faire part de quelques pensées, qu'elle m'a fournies, & qui m'ont servi, depuis votre obligeante Lettre, d'un très agréable entretien.

Déjà je fais grande distinction entre la bonté interieure & essentielle des pierres précieuses, & la bonté ou vertu, qu'on leur attribue avec trop de crédulité. Car de dire, que la pierre nommée Alectorie, parce qu'on la trouve quelquefois dans le ventre d'un Coq, ait eu le pouvoir de rendre invincible Milon le Crotoniate: Qu'il y en ait, qui donnent des songes divins, ou qui fassent prédire l'avenir: Et que d'autres soient propres tantôt à évoquer du Ciel en Terre l'Image des Dieux; tantôt à faire venir des Enfers les ombres des Trépassés, selon que Pline écrit tout cela

dans son trente-septième livre, c'est ce que je ne croirai jamais, que quand mon esprit se disposera à recevoir toute sorte de fables pour autant de vérités. Il faut mettre au même rang les deux anneaux, d'oubli, & de souvenance, du premier desquels Moïse fit présent à sa femme Egyptienne, afin qu'elle ne pensât plus en lui: Cet autre, dont parle Joseph, qui chassoit les Demons en la présence de Veïpasien: Celui de Midas, ou de Gyges, qui rendoit invisible: Et les sept encore que le Prince des Brachmanes Jarchas donna au grand Apollonius, qui portoient le nom de sept E'toiles, & servoient l'un après l'autre à chaque jour de la semaine. C'est sans doute sur de tels patrons, qu'ont été fabriqués les contes des bagues, qui charmèrent l'esprit de l'Empereur Charlemagne, & de Henri II. Roi de France, au rapport de Petrarque, & d'Antoine de Laval.

*Philostr.  
l. 3. de vi-  
ta Apoll.  
c. 13.*

*Lib. 1.*

*ep. 3.*

Je ne veux pas nier pourtant, que les pierres, que nous appellons précieuses, *ubi in arctum coacta verum naturæ majestas*, comme dit le même Plin que nous venons de citer, ne puissent avoir quelques vertus ou facultés naturelles, puisque l'Aimant nous en fait voir tous les jours de si merveilleuses. Elles agissent sans doute comme les autres mixtes, ou



par leur forme substantielle, ou par leur matière, & il n'y a rien que je ne leur accorde librement de ce qui peut venir de là, pour vû qu'il n'excede pas le cours de la Nature, & qu'on ne leur attribue point d'effets manifestement surnaturels comme le sont les précédens, & assez d'autres semblables, dont on abusé les esprits crédules. Quelle apparence y a-t-il de s'imaginer, qu'une Turquoise, ou une émeraude tombée d'une bague, prédise l'infortune, qui menace celui, qui la portoit? Cependant il se trouve des personnes si persuadées de cela, que nous voions dans nôtre Histoire moderne le Sieur de Teligny allant avec douze cens hommes pour une entreprise sur la ville de Nantes, s'arrêter tout court, trouvant le matin après avoir bien cheminé, que la pierre de son anneau étoit tombée, sans qu'il y eût moyen de le faire passer outre, parce qu'il avoit perdu toute espérance avec le verd de son Émeraude. Car, quand même il seroit vrai, que la pierre Selenite crût & décrût selon les faces différentes de la Lune, ce n'est pas à dire néanmoins, qu'il faille admettre toutes ces propriétés occultes, qu'on veut, que les pierres taillées & enchassées dans des bagues reçoivent du Ciel, en vertu des figures, qui leur sont données du-

*Aubigné*  
*rom. 1. P.*  
*301.*

rant de certaines constellations. Tous ces Talismans & Gamahez, dont la fausse Astrologie fait tant de parade, ne doivent passer que pour des preuves de la vaine superstition de beaucoup d'esprits, qui ne croient jamais rien avec plus d'opiniâtreté, que ce qui est le moins croiable par raison. Mais quant aux autres vertus des pierres, qui operent par des émanations ou écoulemens de leurs substances, comme il s'en fait de tous les corps, & dans tous les ordres de la Nature, il est aisé d'y acquiescer par les raisons qu'en donnent autant qu'il y a de diverses sectes de Philosophie. C'est pourquoi je ne trouve pas étrange ce qu'écrivent Aulu Gelle & Macrobe, *Lib. 10. noët. At. c. 50. l. 7. Saturn. c. 13.* que les Grecs & les Romains portassent leurs anneaux au doigt de la main gauche, nommé pour cela annulaire, ou médicinal; si tant est que ce nerf, dont ils parlent, s'y rencontre, qui réponde au cœur, & qui par conséquent puisse servir de vehicule à la vertu cardiaque d'une pierre précieuse. Si est-ce qu'il n'y a point eu de doigt, qui n'ait été préféré par quelques-uns à cet égard; jusques là, que celui du milieu, appelé infame, & où nous voulons, que les foux seuls mettent leurs bagues, servoit à cet usage aux anciens Gaulois, & aux Anglois, comme Pline l'a remar-

*Cap. II.* qué dans le trente troisième livre de son Histoire naturelle. Quoiqu'il en soit, les pierres précieuses, tant celles, qui sont renfermées dans un anneau, que les autres, ont des propriétés si efficaces, ou à nôtre avantage, ou à nôtre préjudice, qu'on leur attribue, entre autres effets, la mort d'un Pape, & d'un Empereur. Car pour commencer par le dernier, celle de Leon quatrième arriva comme l'on croit, de ce qu'après avoir pillé dans Constantinople le Temple de Sainte Sophie, il portoit ordinairement une Couronne si chargée de pierreries, qu'il y trouva, qu'outre le poids, leur froideur, & les mauvaises qualités, dont elles lui touchèrent le cerveau, le firent mourir subitement. Platine rapporte à la même cause, l'apoplexie qui ôta de ce monde Paul deuxième, qui l'avoit tant persécuté. Il dit, que ce Pape consumma tout le trésor de l'Eglise en perles, diamans, & autres joiaux, dont il se fit une tiare plus propre à représenter une Cybèle avec sa tour sur sa tête, qu'un souverain Pontife, & que cette machine portée trop souvent fut le plus apparent sujet de sa mort, encore qu'il remarque ailleurs, que son intempérance à manger des melons y pouvoit bien avoir contribué.

*In vita.  
Hadriani  
I.*

*In vita  
Paul II.*



Mais puisque le présent, que vous avés reçu, m'arrête particulièrement l'esprit sur la considération des Anneaux, je vous veux dire, comme il n'y a guères de parties du corps humain, où la galanterie n'en ait fait mettre aussi bien qu'aux doigts de l'une & de l'autre main. Les Relations de l'Inde Orientale assurent, que ses habitans les portoient ordinairement au nez, aux lèvres, aux jouës, & au menton. André Corsal en dit presque autant des femmes Arabes du port de Calayate. Nous lisons à peu près la même chose dans Ramusio des Dames de Narfingue vers le Levant. Et Diodore Sicilien témoigne au troisième livre de sa Bibliothèque, que celles d'Ethiopie avoient accoutumé de se parer les lèvres d'un anneau d'airain. A l'égard des oreilles, c'est par tout le monde qu'on s'est plu, hommes & femmes, à y faire pendre des bagues de prix. Car bien que les oreilles percées passent dans le Deuteronome pour une marque entre les Juifs de servitude perpétuelle; que nous lisons dans la vie de Xenophon écrite par Diogene Laërce, comme ce Philosophe reprochoit à un certain Apollonides, pour lui faire injure, qu'il avoit aussi les oreilles percées; que la basse naissance de l'Empereur Macrinus parut, à ce que dit Dion

Cassius, en ce qu'il en avoit une trouée à la façon des Maures, & qu'encore aujourd'hui il n'y ait guères que les femmes dans l'Europe, qui portent des pendans-d'oreille: Si est-ce qu'il y a aussi des Cavaliers, qui prennent parmi nous, & ailleurs, la licence de s'en parer. Les Perses, dit Diodore, & les Arabes Panchées mettent ordinairement des anneaux à leurs oreilles. Les Grecs sans doute en ufoient de même, puisque nous savons par l'autorité de Sextus le Pyrrhonien, que Platon étant encore jeune homme avoit l'une des deux percée, où pendoit une bague. Je ne veux pas oublier là-dessus, que les Incas, Empereurs du Perou, donnoient l'Ordre de Chevalerie en perçant les oreilles, comme on peut voir dans Garcilasso de la Vega. César de Federici représente les Naires, qui sont les Gentils-hommes de l'Inde Orientale, avec de si grandes oreilles, & si bien trouées, qu'on y peut passer le bras. Et Odoardo Barbosa montre, en parlant de ceux de Zeilam dans la même région, que cela se fait par la grosseur & pesanteur de leurs pendans-d'oreilles, qui les leur font venir jusques sur leurs épaules. Ne pouvons-nous pas remarquer encore avec quel transport d'affection Antonia femme de Drusus mit d'autres pendans-d'oreilles

*Lib. 5.*

*L. 1. adv.  
Math. c.  
22.*

*Hist. des  
Incas, l.  
6. c. 27.*

*Plin. 9.  
c. 55. & l.  
32, c. 2.*

à une Lamproie, dont elle faisoit ses delices ? Et comme les Anguilles d'une fontaine de Jupiter Labradien en portoient de même ? Je ne dis rien de ceux des femmes, parce que de tout tems, & en tous lieux, elles en ont fait une de leurs plus grandes vanités : d'où vient la plainte de Seneque, qu'elles portoient deux & trois patrimoines au bout de chaque oreille, *video uniones*, dit-il, *non singulos singulis auribus comparatos*, *jam enim exercitataures oneri ferendo sunt: junguntur inter se, & insuper alii binis superponuntur: non satis muliebris insania viros subjecerat, nisi bina aterna patrimonia auribus singulis pependissent.* Mais quelle invective n'eût-il point faite contre celles, qui se percent certaines endroits, pour y passer des anneaux d'or, qui s'ôtent & se remettent, quand bon leur semble ? Le Capitaine Portugais Pierre de Sintre témoigne, que les Dames de qualité d'une certaine côte de Guinée, ne se contentant pas de ceux, dont elles se parent, le nez & les oreilles, s'en ajustent encore au lieu que nous venons de dire, sans quoi elles ne penseroient pas être galantes. Il est vrai, que les hommes ne sont pas plus modestes en beaucoup de pays. Odoardo Barbosa dit qu'ils portent au

Lib. 7. de  
benef. 6.

Ramusio,  
tom. 1. p.



316. 335.  
340. *E*  
360.

férons métaux, attachées au bout, ou fourrées entre la chair & la peau dans un endroit qu'on ne nomme pas, les faisant sonner par les ruës, s'ils y voioient passer quelque femme qui leur plaisoit. Linschot & assez d'autres prennent cette invention pour un remède contre la Sodomie ordinaire dans tous ces quartiers. Mais quoiqu'il en soit, la même chose s'observe au Roiaume de Siam, sinon que le Portugais, qui a fait le sommaire de l'Inde Orientale traduit par Ramusio, ajoute, que les grands Seigneurs ont souvent outre les sonnettes, des Diamans de prix en cette même partie. Nicolas di Conti assure, que les habitans de la ville d'Ava ne croiroient pas se pouvoir rendre agréables à leurs maîtresses, s'ils n'avoient une douzaine de ces sonnettes ainsi enchassées en forme de petites noisettes. Et Pigafetta témoigne, que ceux de l'Île de Zubut portent tous par gentillesse des anneaux d'or de la grosseur d'une plume d'oie, qui leur traversent le même endroit; de même que je me souviens d'avoir lû dans Nicolai, qu'il y a des Religieux Turcs, nommés Calanders, qui s'y en mettent encore de plus gros, & de fer, pour conserver leur virginité. En vérité le luxe & la luxure d'Orient vont bien au delà de ce qui se pratiquoit

quoit à Rome du tems de Seneque, & de celui de Pliné l'ainé, quoique ce dernier soit Hist. nar.  
 tienne, que le premier homme, qui mit un l. 33. c. 1.  
 anneau au doigt de sa main, commit un crime détestable, *pessimum vitæ scelus fecit, qui annulum primus induit digitis*. C'est bien faire pis dans la doctrine des mœurs d'en porter aux doigts des pieds, comme l'ont en usage non seulement les femmes Indiennes, & entre autres les Guzzerattes, mais encore ceux de nôtre sexe. Quand Pierre Alvarez reçût Ind. O.  
 la premiere Audience du Roi de Calicut, il rien. par.  
 le vit tout lumineux de pierreries enchassées 12. P. 39.  
 dans des pendans d'oreilles, des bracelets & Odo.  
 des anneaux, tant aux doigts des mains, que Barbosa,  
 des pieds, faisant voir par ce moien sur un 295.  
 de ses orteils un Rubis, & un Escarboucle de très grand prix. Et Louïs Bartheleme représente un autre Roi de Pegu, qui étoit encore plus excessif en cela, n'ayant aucun des doigts de ses pieds, qui ne fût chargé d'anneaux, garnis de pierreries.

Si je voulois poursuivre ce point de Morale, je considérerois, combien il y a de mains employées à remuer les entrailles de la terre, pour trouver dequoi faire paroître un petit doigt. *Viscera ejus extrahimus, ut digito gestetur gemma quam petimus. Quot manus atte-* Plin. l. 2.  
 nar. hist.  
 6. 62.

*Lib. 3. c.  
4. 7. Po-  
lit. c. 2.  
Dial.  
Diog. &  
Alex.*

*runtur ut unus niteat articulus? Si ulli essent inferi, dit ce Païen, jam profecto illos avaritiæ cuniculi refodissent.* Mais il n'y auroit point d'apparence de parler de la sorte au sujet d'un anneau tel que le vôtre, venu de si bon lieu, & qui est tombé en si bonne main. Disons plutôt à son avantage, que depuis celui de Prométhée, le plus ancien de tous, les anneaux ont toujours passé pour une marque d'honneur parmi toutes les Nations. Les Philosophes Brachmanès s'en parent, dans Philostrate. Ils donnent à connoître dans Aristote le mérite des gens de guerre parmi les Carthaginois. Et Alexandre présente le sien en mourant à Perdicas, comme par une désignation de son successeur, si nous en croions Lucien. C'est une chose certaine, que les Spartiates faisoient gloire d'en porter du plus vil de tous les métaux, qui est le fer: & que l'anneau d'or chez les Romains étoit la marque des Ambassadeurs, qui le recevoient en partant; comme encore des Chevaliers, des Sénateurs, & des Tribuns, qu'Alcibiade reconnut par là entre les simples soldats, selon que l'écrit Appien.

En vérité l'on a pris le doigt annulaire, orné d'une bague, pour le symbole des grâces & des honneurs, qu'on fait assez souvent à



des fainéans, & à ceux, qui le méritent le moins, à cause du peu de service, que rend ce doigt, le plus exempt de tous du travail, & celui néanmoins, qu'on pare & qu'on enrichit par préférence d'or & de pierreries. Mais outre que son peu d'emploi est la vraie raison du choix, qu'on a fait de lui (laissant à part la considération du nerf cardiaque, dont nous avons déjà parlé) d'autant, qu'un anneau n'est pas si sujet à se rompre & briser, où il est en repos & hors d'agitation: Il faut encore prendre garde, que dans ce symbole même l'anneau conserve sa dignité, & qu'il n'y a que la mauvaise place, où il se rencontre, qui soit condamnée. Car d'ailleurs il est de si grande autorité, que dans le Droit Romain le privilège obtenu d'en porter, étoit un titre d'ingenuité aux Libertins, quoique les loix du Code ne soient pas bien d'accord à cet égard avec celles du Digeste. J'ai souvent médité sur une observation, que fait Aulu Gelle, qu'il n'étoit pas permis au grand Prêtre de Jupiter, nommé *Flamen Dialis*, de porter un anneau, s'il n'étoit fort large, *anulo uti nisi pervio cassoque*; ce que d'autres interprètent, s'il n'étoit sans pierre ou joiau, & percé au lieu où l'on les enchasse. Pour moi je pense, que le sens mystique de cette

*De jure  
jur. ann.  
l. 40. Di-  
gest. tit.  
10. § l. 1.  
6. Cod.  
tit. 8.*

*Noct. Ar.  
tit. l. 10.  
c. 15.*

Dei fi-  
guram  
in annu-  
lo ne  
gestato.

loi Pontificale, n'est pas éloigné de celui, que couvroit le Proverbe connu des Grecs & des Latins, de ne porter jamais de bague étroite, *annulum arctum ne gestato*. Et vraisemblablement comme le possesseur de ce grand Sacerdoce étoit fort considéré & respecté, les Romains ont voulu dire par là, qu'il ne devoit jamais être contraint dans pas une de ses actions. Cette façon de s'expliquer mystérieusement me fait encore souvenir d'un des préceptes de Pythagore, fils d'un graveur d'anneaux appelé Mnesarche Il défendit à ses disciples d'en porter, où la figure de Dieu fût représentée; ce qui a toujours été pris pour un commandement, qu'il leur faisoit, de ne révéler jamais au peuple ce qu'ils croioient de la Divinité. Si est-ce, que les Sectateurs d'Epicure, qui deferoient des honneurs presque divins à sa mémoire, mettoient ordinairement son portrait dans des anneaux, pour l'avoir toujours devant les yeux, à ce que nous apprend un de ses plus illustres Partisans Pomponius, au commencement du cinquième livre qu'a écrit Cicéron, *de finibus bonorum & malorum*.

Et parce que je vous ai dit dès le commencement de ma Lettre, que le diamant de votre bague, quoique très beau, étoit ce que

j'en prisois le moins, ne pouvant aller du pair avec celui du dernier Duc de Bourgogne, vendu néanmoins un seul Florin; ni avec cet autre de Sancy, qui fut conservé dans un si vilain lieu; je vous veux faire voir sur ce reste de papier quelques-unes des plus belles pierreries, qui se représenteront à mon imagination. Déjà pour ce qui est des Diamans, je n'en fai point de plus admirable, que celui du grand Mogol, qu'on dit être de la grosseur & de la forme d'un œuf de poulette; aussi le porte-t-il à son bras, étant trop pesant & trop incommode pour les doigts de la main. Marc Polo disoit de son tems, que le Roi de *Lib. 3. c.* Zeilam avoit le plus beau Rubis du monde, <sup>19.</sup> d'une palme de longueur, & qui n'étoit pas moins gros, que le bras d'un homme; c'est pourquoi il écrit, que comme il paroissoit sans tache, aussi le croioit-il sans prix. L'Agathe de Pyrrhus, qui représentoit naturellement les neuf Muses présidées par Apollon, & que Pline avec Solin ont tant admirée, ne *Lib. 37. c. 1.* pouvoit pas non plus recevoir sa juste estimation. L'Histoire des Incas dit, que dans une vallée du Perou l'on adoroit une émeraude, qui étoit presque aussi grosse qu'un œuf d'Aûtruche, & que ces Indiens du nouveau Monde venoient de fort loin lui faire des sacrifices.



Et la Relation de Pigafette porte, conformément à celle de Maximilien Transilvain, que le Roi de Borneo avoit à sa Couronne des Perles de la grosseur de l'œuf d'une poule, ou d'une oie, si parfaitement rondes, qu'elles étoient toujours en mouvement sur une table. Ne vous imaginés pas, qu'il soit impossible d'en trouver de si grosses dans la Conche d'une huitre, puisque les mêmes Auteurs assurent, qu'il s'en est pêché dans ces mers là, dont la chair pesoit jusqu' à quarante-sept livres. Reconnoissés plutôt avec moi, que puisque tous ces chef-d'œuvres du Soleil semblent n'être produits, que pour les plus grands Monarques, n'y aiant point de richesses d'hommes particuliers, qui les pussent paier, j'ai eu raison de faire cas de vôtre anneau par d'autres considérations, que par celle du prix de son Diamant.





## DES ODEURS.

## LETTRE IV.

MONSIEUR,

Nous avons accoutumé de dire, que ceux-là ont bon nez, qui prévoient avec jugement, ce qui peut arriver, & le Latin les a nommés de même, *viros non obesæ, sed emunctæ naris*, surquoi quelques-uns se sont fondés, qui ont crû, que l'Odorat excellent pouvoit passer pour une marque de bon entendement. Le Médecin Espagnol Huarte *Guibeler* est en ceci contredit par d'autres de sa profes- *c. 10. & 50.* sion, qui s'imaginent tout au contraire, que la perfection de ce sens est un témoignage d'esprit pesant & tardif; d'où vient, que la plupart des animaux ont un merveilleux avantage sur nous, pour ce qui concerne l'Odorat. Et je me souviens, qu'Antonio Perez *Cartas* remarque dans une de ses Lettres, que son *seq. cart.* Maître le Roi d'Espagne Philippe II. n'en avoit <sup>31.</sup> point du tout, n'ayant jamais reconnu la différence des Odeurs, quoique son seul raisonnement suffît à la conduite de ses Etats. *Philippe segundo mi amo*, dit-il, *nunca oliò, ni co-*

*nosciò differencia de olores ; y sabemos el que fuè.*  
 Cela semble favoriser la dernière opinion, parce qu'il n'y a guères d'apparence, que la bonté de l'Odorat soit avantageuse à l'esprit, si celui-ci ne laisse pas d'avoir ses opérations excellentes dans une totale privation de l'autre ; étant encore vraisemblable, que si le défaut de flairer compatit avec la bonté de l'esprit, la perfection du même sens témoignera la pesanteur des fonctions spirituelles.

Néanmoins, puisque selon l'Ecole, la sècheresse convient aux Odeurs, de même que l'humidité aux Saveurs, & que d'ailleurs les meilleurs esprits sont ceux, qui ont le plus de cette splendeur sèche d'Heraclite, n'y aiant rien de si contraire aux plus nobles fonctions de l'ame, que l'humidité du cerveau ; n'est-il pas aisé de reconnoître, qu'une même qualité servant à perfectionner l'Esprit & l'Odorat, ils ne peuvent pas être dans un tel divorce, que la bonté de l'un cause la foiblesse ou l'engourdissement de l'autre ? Aussi ne manque-t-on pas d'exemples formellement opposés à celui de Philippe Second. Pherecyde, le Précepteur de Pythagore, avoit cet organe, dont nous parlons, si subtil, qu'il prédit un tremblement de Terre par l'odeur d'une eau de Puits. Democrite se fit aussi



admirer dans sa conférence avec Hippocrate, jugeant de même, que le lait qu'on leur avoit présenté étoit d'une Chevre noire, & qui n'avoit encore porté qu'une fois. Je ſai bien, que l'Ecrivain de ſa vie parle de ce discernement, comme d'un effet de la vûe. Mais, ce que nous liſons dans Philoſtrate d'un jeune Paſteur, qui reconnut au flairer, que le lait n'étoit pas pur, me fait penſer la même Diog. Laër. choſe de l'action de Démocrite. Ce Ruſtre grand & fort à merveille, ſe nommoit Agathion, & avoit prié le Sophiſte Herode, de lui tenir prêt au lendemain un vaſe plein de lait pur à ſon égard, c'eſt à dire, qui n'eût pas été tiré de la main d'une femme. Mais il s'apperçût auſſitôt qu'on le lui offrit, comme il n'étoit pas tel qu'il l'avoit demandé, proteſtant, que l'odeur des mains de celle qui l'avoit tiré, lui offenſoit l'Odorat. Philoſtrate le nomme Divin là-deſſus; & Pherecyde non plus que Démocrite ne paſſeront jamais pour gens d'eſprit groſſier, encore qu'ils aient eu le nez auſſi bon & épuré, que Philippe Second l'avoit mauvais & ſans action.

Quant à ce qui touche l'avantage des Bêtes en ceci, d'où l'on prétend tirer une conſequence du peu d'eſprit de ceux, qui jouiſſent d'un excellent Odorat, puisqu'ils ont ce-

la de commun avec elles; outre que l'argumentation est vicieuse, l'on en combat la pré-supposition, quoiqu'elle soit d'Aristote, de beaucoup de preuves contraires. Car comme l'on veut, que les Corbeaux & les Vautours aient ce sentiment admirable, le même Aristote aiant laissé par écrit, qu'au carnage, qui se fit des Medes à Pharsale, tous les Corbeaux d'Athenes & du Peloponese s'y transportèrent, & Averroës, qu'un Vautour sentit de Damas une charogne, qui étoit en Babylone: Aussi lisons nous des effets prodigieux de nôtre Odorat en diverses personnes. Jean Leon assure dans la sixième Partie de son Afrique, que le Guide d'une Caravane y reconnut de quarante milles loin en flairant le sable, qu'elle s'approchoit d'un lieu habité. Et Garcilasso de la Vega nomme un certain Pierre Moron, habitant de la ville de Bayamo dans l'Isle de Cube, & de ceux, que les Espagnols appellent Metifs, qui alloit à la quête des Indiens & les suivoit du nez à la piste, mieux que les chiens de chasse ne font le gibier; ajoutant, qu'il sentoit de même l'odeur de quelque lieu que ce fût où il y eût du feu allumé, bien qu'il s'en trouvât éloigné de plus d'une lieue. Nous voilà donc à deux de jeu à cet égard avec le reste des animaux;

*In Probl.*

*Lib. 9. de  
hist. a-  
nim. c. 31.*

*Hist. de la  
Floride 2.  
part. 1. 2.  
c. 7.*

quoiqu'à parler franchement, tout ce que nous avons rapporté des uns & des autres me soit grandement suspect, aussi bien que ces vûes de Lyncées, qui percent les murailles, & ces ouïes subtiles, qui entendent la musique des sphères celestes, ou qui connoissent, s'il y a quelqu'un dans une chambre, au bruit que fait la porte qu'ils frappent.

C'est ce que je vous ai bien voulu écrire au sujet de ce nez, que vous nommés ennemi de tous les autres, parce qu'il leur est insupportable. Plin & son abbreviateur Solin, parlent de certains peuples des Indes vers la source du Gange, qui ne vivent que de bonnes odeurs, les mauvaises leur étant si contraires, qu'elles les font aussitôt mourir. Que nous connoissons de personnes, qui leur sont parfaitement Antipodes, & qui ont un principe de vie tout à fait différent du leur? Pour moi, je vous avouë, que je suis en cela Cyrenaique, & que je ferois volontiers des imprecations, comme Aristippe, contre ces effeminés, qui ont rendu mauvais l'usage des parfums. Nous voions dans Suetone, que *In Vesp.* Vespasien revoqua le don, qu'il avoit fait d'un *art. 8.* ne Préfecture à un Jeune homme, parce qu'il étoit trop parfumé, lui en faisant de plus une sévère reprimende, où ces propres termes fu-



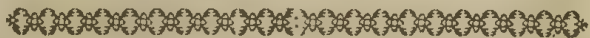
rent employés, *maluiffem allium suboluiſſes*. Mais ſi cet Empereur eſt loüable de s'être voulu oppoſer au luxe de ſon ſiècle, qui étoit

*Solinus. c. 46. art. 26.* ſi exceſſif en cette partie, qu'un L. Plotius proſcrit, s'étant retiré dans une caverne auprès de Salerne, ne fut découvert, qu'à l'odeur des parfums, qui le trahirent; l'on peut dire auſſi, qu'on ne ſauroit condamner abſolument les bonnes odeurs & les compositions aromatiques, à moins que de témoigner de l'averſion contre pluſieurs myſteres de nôtre Religion. En effet elle emploie tous les jours l'encens, les paſtilles, & les caſſolettes dans nos Temples. Le Thymiamme, dont elle ſe ſervoit dans l'ancienne Loi, étoit ſi excellent & ſi approprié à Dieu, qu'il y a menace dans l'Exode contre ceux, qui euſſent uſé de cette confection pour leur ſatisfaction particulière. Et ſi l'on y prend garde, le contentement des parfums eſt preſque le ſeul des plaiſirs du corps, que la Devotion s'eſt reſervé, & dont nôtre Seigneur a juſtifié l'uſage en ſa propre perſonne. Je conſidère encore, que ceux, qui s'en offenſent, & qui ne les peuvent ſouffrir, ont cela de commun avec les plus vils ou les plus immondes des animaux, ſiſqu'Ariſtote nous apprend, que ces mêmes parfums nommés onguens par les Romains,

*Cap. 30.*

*Lib. de mirab. auſc.*

font perir les Vautours, & que la douce odeur des Rosés tuë les Scarabées. Nous avons aussi le Proverbe, *Asinus in unguento*, qui semble porter témoignage contre de certaines personnes, qui font mine de mépriser les bonnes Odeurs. Et puisque les mauvaises ne plaisent qu'aux Esprits immondes, qu'on dit en laisser toujours des restes par tout où ils passent, n'est-ce pas une grande justification pour celles, qui leur sont contraires? Le courroux du Ciel paroît autant par la puanteur que par le coup du Tonnerre. Et quand les Anciens ont écrit, que Venus irritée contre les femmes de Stalymene ou de Lemnos, les punit de cette infection d'aisselles, qu'ils leur reprochoient, ça été assez nous déclarer, qu'ils étoient du sentiment, dont je pense que vous n'êtes pas plus éloigné que moi.



## DE LA PUDEUR.

### LETTRE V.

MONSIEUR,

**I**e ne nie pas, qu'il n'y ait sujet de mettre de la différence entre cette Pudeur qui est toujours honnête, & cette Honte, dont quel-

*Lib. 12.  
Inst. c. 5.*

ques-uns font une passion, Quintilien un vice aimable, & d'autres une Vertu. Mais aussi dévés-vous demeurer d'accord, que nôtre langage ordinaire les confond souvent comme si ce n'étoit qu'une même chose; que la définition, qu'en donnent les Philosophes, convient à toutes deux, les nommant une crainte d'une juste reprimende; & qu'elles font l'une & l'autre opposées à cette Divinité Athenienne l'Impudence, que Menandre appelle la plus grande des Déeses, & à qui Epimenide éleva de vicieux Autels, pour u-

*Lib. 19.  
c. 6.*

ser des termes de Cicéron au second livre de ses Loix. Quant à la question qu'Aulu Gelle s'est contenté de proposer sans la résoudre, pourquoi la crainte faisant ordinairement pâlir, la honte qui en est une espèce, excite au contraire cette rougeur qu'on a si bien nommée la couleur de la Vertu; vous la pouvés

*Lib. 2. qu.  
44. art. 1.  
num. 3.*

voir décidée dans Saint Thomas, où il répond, que le mal, que craint la honte, n'étant pas opposé à la Nature, mais seulement à l'appetit animal, ce n'est pas merveille, que l'effet soit différent, & que l'apprehension de la mort fasse blêmir ceux, qui rougissent, & rien plus, sur l'imagination d'un petit deshonneur. J'ajoute, que les fins différentes, que se propose la Nature, est ce, qui la fait



agir diversément. Car à la crainte d'un grand desastre, elle songe à fortifier le cœur, retirant au dedans pour cette fin le sang & les esprits, qui laissent par conséquent le visage pâle & décoloré. Mais où l'on ne craint *Macrob.* que de recevoir quelque blâme ou reproche, *7. Sar.* elle se contente de couvrir les parties extérieures, & sur tout le visage, qui est le plus exposé à la vûe d'autrui, mettant au devant ce rideau d'écarlate, ou ce voile de sang, derrière lequel se cache la Pudeur. L'on voit même ceux, qui en sont touchés, qui portent quelquefois leurs mains au devant du visage. Et Socrate contraint de prêter les oreilles à des discours peu honnêtes, se mit le manteau sur la tête; action que le Rhéteur Antonius Julianus pratiqua depuis à son imitation, voulant reciter quelques vers lascifs, *Lib. 19. c. 2.* Aulu Gelle présent.

Or quoique le vermillon de la Honte s'étende sur le front & sur les jouës, de sorte, que toute la face en demeure teinte; si est-ce que je me souviens d'avoir lû quelque part dans Athenée, qu'il n'y a point de lieu où cette passion soit si visible que dans les yeux. C'est pour cela qu'on dit, que ceux, qui ont la vûe fort courte, sont presque toujours effrontés ou impudens. Et c'est encore pour-

quoi Salomon assure, que la femme debauchée, aiant perdu toute vergogne, se reconnoit manifestement à ses yeux altiers, & à

*Ecclef. 26.* ses paupieres élevées: *Fornicatio mulieris in extollentia oculorum, & in palpebris illius agnoscetur.* Il est vrai, qu'il se prend encore quelque indication de la pudeur d'une personne, par son port & par sa démarche. La façon peu modeste, dont cheminoit cette Vestale Romaine, Claudia, fit croire, qu'elle avoit perdu l'honneur avec la honte. Une des loix d'Athenes condannoit à l'amende de mille livres la femme, dont l'allure n'étoit pas honnête. Et Lycurgue ordonna dans Sparte, que les jeunes hommes iroient par les rues les yeux baissés, & les mains sous le manteau. Cela montre, que la modestie honteuse, qui est toujours bienséante à l'un & à l'autre sexe, doit sur tout être inséparable de celles, qui ne passent jamais pour pudiques, si elles n'ont de la pudeur. *Mulier sine verecundia, est cibus sine sale,* dit un Proverbe Arabe, dont je me contenterai de vous donner le Latin; Aussi bien que de ce qu'a prononcé le Sage Hebreu sur le même sujet,

*Eccle. c. 7.* *gratia verecundiæ illius super aurum.* Certes le soin qu'avoient les Romains de la Pudeur de leurs femmes, ne sauroit être trop estimé,

Sene-

Seneque nous apprenant, qu'au Temple de la Mere des Dieux, où elles alloient faire leurs devotions, la vûe des hommes leur étoit tellement interdite, *ut picturæ quoque* Epist. 98. *masculorum animalium contegerentur.* Vous n'ignorés pas aussi, que ces filles Milesiennes, qu'un dégoût de la vie portoit à se défaire elles mêmes, ne pûrent être diverties d'une si misérable action, que par l'Ordonnance, qui fut publiée, qu'on exposeroit nuës à la vûe de tout le monde, celles, qui se seroient donné la mort. L'imagination de servir d'un spectacle si honteux, fut seule capable de les guerir de cette étrange manie: Et tous les Poëtes Tragiques de la Grece, dit Clement Alexandrin sur la fin du second livre de ses Tapisseries, ont représenté Polyxene, prête d'être immolée aux manes d'Achille, qui avoit grand soin de tomber honnêtement, & de ne laisser par sa chute nulle partie de son corps dans l'indécence.

Cette loüable appréhension d'une fille de Roi, me remet dans la mémoire l'action du premier des Césars, lors qu'il fut assassiné en plein Senat. Se voyant incapable de resister à une si grande conspiration, il ne songea plus qu'à la bienfiance de sa fin, & à l'honnêteté de sa personne mourante: *Toga caput* Suet. arr.



*obvolvitur, simul sinistra manu sinum ad ima crura deduxit, quo honestius caderet, etiam inferiore corporis parte velata.* Car ceux de nôtre sexe n'ont pas été souvent moins touchés d'une vertueuse pudeur, que les filles, dont nous venons de parler: Aussi n'y a-t-il rien, qui puisse plus qu'elle faire estimer les hommes, ni les rendre plus agréables, s'ils en veulent croire Salomon, lors qu'il dit, *ante grandinem præbit coruscatio, Et ante verecundiam præbit gratia.* Cicéron remarque, comme de son tems les enfans depuis l'âge de

*Ecd. 9.*

*τ. 32.*

*1. de offic.*

leur puberté, ne se baignoient plus, où étoient leurs peres, ni les gendres en la présence de ceux, dont ils avoient épousé les filles. Et la vergogne de cet Empereur du dernier siècle, qui ordonna, qu'on l'ensevelit, sans lui ôter son caleçon, a bien du rapport aux exemples précédens. Le Poëte Bernia parle d'un S. Pere, qui ne touchoit jamais qu'avec le gant la partie, *quam ne ad cognitionem quidem admittere severioris notæ homines solent*, pour la designer par les termes d'un plus ancien Satyrique. Xenocrate pratiquoit à peu près la même chose, quand Aristote qui n'étoit pas si scrupuleux, lui dit,

*Petron.  
Arb.*

*Athen. 1.  
12. Deip.*

qu'il prit garde, que les mains ne fussent plus pures que l'esprit. Et Sozomene observe

dans son Histoire Ecclesiastique, que le grand Lib. 1.  
Saint Antoine, Pere des Anachorettes, ne c. 13.  
s'étoit jamais regardé nud. En effet, les plus  
grands Maitres de la Morale ont toujours  
donné cet important précepte, de se porter  
un grand respect à soi même.

Πάντων καὶ μάλιστα αἰσχύνομαι σαυτὸν.

*Omnium autem maxime teipsum reverere.*

disoit autrefois Pythagore. C'est un point  
de telle considération dans la vie, que Sene-  
que écrit à Lucilius, qu'il n'aura plus besoin  
de guide, quand il y sera arrivé, *cum jam pro- Ep. 25.*

*feceris tantum, ut sit tibi etiam tui reveren-*  
*tia, licebit dimittas pædagogum.* Et il re-  
connoit ailleurs, qu'il n'y a plus rien à espe-  
rer d'une personne, qui a perdu ce respect,  
& à qui le vice ne fait plus de honte, *tunc con- Ep. 39.*

*summata est infelicitas, ubi turpia non solum*  
*delectant, sed etiam placent.* Mais outre la  
révérence dûe à nôtre propre génie, le mê-  
me Seneque, suivant les préceptes d'Epicu- *Epist. 11.*  
re, Epictete dans Arrien, & ces autres grands Lib. 2.

Précepteurs du genre humain, enseignent, *cap. 18.*  
qu'il n'y a rien de plus utile à chacun en par-  
ticulier, que d'avoir incessamment devant les  
yeux de l'esprit quelque personnage d'émi-  
nente vertu, que nous constitutions arbitre  
de toutes nos actions, nous imaginant qu'au-

cune ne lui peut être cachée, ce qui donne une crainte honteuse de faillir devant un témoin de si haute autorité. Pourquoi cela n'arriveroit-il pas à un particulier, si tout le peuple Romain n'osa jamais, Caton présent, demander les Jeux nommés Floraux, où des femmes débauchées se faisoient voir toutes nues? Certes, l'intervention réelle ou imaginaire d'un homme vertueux, est capable de nous contenir dans le devoir, & de réprimer par la pudeur nos plus licentieux mouvemens. Car comme l'on n'a jamais honte de rien devant ceux, qu'on méprise, ce

2. *Rhet.*  
c. 6.

qu'Aristote prouve par la considération des bêtes, & des petits enfans, qui n'empêche jamais personne d'agir; la présence au contraire, ou même la mémoire de ceux, qu'on estime extraordinairement, nous remplit de honte & de confusion, si nous pensons seulement à faire quelque chose, qu'ils ont condamnée comme vicieuse. Que sera-ce donc, si nous considérons aussi pieusement, que nous y sommes obligés, comme rien n'est caché à la vûe de Dieu, qui pénètre jusqu'au plus interieur de nôtre ame? d'où vient, à mon avis, que Zoroastre lui attribué dans

1. *Præp.*  
*Ev.*

Eusebe une tête d'Epervier. Thales interrogé, si un homme pouvoit faire quelque



chose si secrètement, que Dieu ne s'en apperçût pas; comment lui seroit-il possible, répondit il, s'il ne peut pas même penser quoi que ce soit sans son intervention, & sans que le Ciel en prenne connoissance? En vérité, il n'y a point d'impudence à l'épreuve de cette réflexion, si nous la faisons aussi sérieusement, que le sujet le mérite.

Mais ne jugerés-vous pas aussi bien que moi une chose digne de considération, qu'encore que, selon la remarque de Cice-<sup>4. de fin.</sup> ron, l'homme soit seul entre tous les animaux, qui peut être touché de honte; ce qui montre combien elle lui est propre; il ne laisse pas de se trouver une plante des Indes, qui la ressent, & qui a reçu pour cela le nom de la Vergogne, parce qu'à la seule approche d'un homme elle se resserre, & ferme ses feuilles, comme si elle étoit honteuse de les laisser voir. Il y en a, qui sans considérer la cause de ce sentiment vergogneau, l'ont simplement nommée la sensitive. Plût à Dieu, qu'aussi bien que la France a été enrichie depuis peu de cet arbrisseau, elle eût reçu de même une augmentation de cette vertueuse Pudeur, dont Platon veut, que les<sup>5. de leg.</sup> Peres soient soigneux, de laisser beaucoup

Lib. 7.  
c. 53.  
Diog.  
Laërt. in  
Diod.  
Ep. 88.

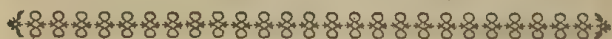
plus à leurs enfans, que d'or & d'argent. Car il y en a une mauvaife, que Plutarque condamne dans un traité fait exprès contre ses mauvais effets. Celle, qui fut caufe de la mort d'Homere, auffi bien que du Dialecticien Diodore, pour n'avoir pû répondre à l'argument Sophiftique de Stilpon, (qu'on lit mal dans Pline Stilbon) mérite plutôt blâme que louange. Et je me fouviens, que Senèque fe fait une fèvere reprimende à lui même, d'en avoir été atteint. Il alloit aux champs fort mal accompagné dans une charrette tirée par de méchantes mules, & conduite par un païfan qui étoit nuds pieds. Sa naïveté philofophique lui fait avouer, qu'autant de fois qu'il rencontroit par le chemin quelque train mieux en ordre que le fien, il ne pouvoit s'empêcher de rougir, ni obtenir fur fon efprit, qu'il ne condannât tacitement le petit équipage qu'il avoit. Surquoi il prononce à fa confufion cette belle fentence, Que quiconque fera honteux, d'aller dans une chétive charette, prendra sottement de la vanité lors qu'il fe verra dans un superbe carroffe, *qui sordido vehiculo erubescit, precioso gloriabitur.* Il ne faut pas croire auffi, que le vermillon de la Honte couvre toujours de vertueufes inclinations. Domitien l'un

des plus cruels & infames Princes de l'Em-*Suet. ar.*  
pire Romain, avoit un visage plein de mode-<sup>18.</sup>  
stie & de pudeur. C'est une chose bien rare  
pourtant, que l'impudence n'accompagne  
pas le vice, comme elle fait presque tou-  
jours la bonne fortune, n'y ayant rien ordina-  
irement de plus effronté, que ceux, à qui la  
félicité & les débauches ont dépravé l'esprit.

Je finirois ici sans l'envie que j'ai de vous  
faire souvenir de l'ingenieuse mythologie  
d'Esôpe sur ce sujet. Il feint, que Jupiter  
s'étant oublié de loger séparément la Honte,  
comme il avoit fait les autres passions, dans  
le corps humain, voulut, qu'elle se mêlât  
avec toutes, sans lui assigner un lieu ou sié-  
ge particulier: Pour nous faire entendre sans  
doute, que nous devons toujours accom-  
pagner de quelque honte ces mêmes passions,  
& les retenir dans le devoir, par le moyen de  
la Pudeur. Mais ce qu'il ajoute est encore  
plus gentil, que celle-ci ne consentit au com-  
mandement qui lui étoit fait, qu'à la charge,  
que l'Amour ne se rencontreroit point, où  
elle seroit, protestant, qu'en ce cas-là elle  
quitteroit la place, & sortiroit tout aussi-tôt.  
N'est-ce pas dire proprement ce qui se voit  
tous les jours, que les Amoureux mettent



toute honte sous le pied? & encore plus particulièrement, qu'il n'y a guères de femmes d'amour, qui ne fassent banqueroute à la Pudeur, & qui ne perdent toute honte au même tems, qu'elles abandonnent leur Honneur.



## DE L'UTILITÉ DES VOIAGES.

### LETTRE VI.

MONSIEUR,

*Jambl.  
protrept.  
15.*

Puisque vous m'écrites du dessein de votre voyage, comme d'une chose arrêtée, je vois bien, que vous êtes plus en peine de mon approbation, que vous ne l'êtes de mon conseil. Je ne me ferai point de violence en vous contentant, & quand je n'aurois rien pour appuyer votre résolution, vous pourriés aisément vous persuader, qu'un homme, qui a passé ses meilleures années hors de son país, n'est pas pour trouver mauvais ce que vous avés intention de faire. Mettéz-vous donc à la bonne heure en che-

min, & fans regarder derriere, ni rien regretter de ce que vous laiffés pour un tems, foudenés-vous qu'il prit mal à la femme de Loth de s'être retournée, & que le fymbole Pythagorique menaçoit des Furies celui, qui commençoit une entreprife telle que la vôtre. Elle eft fi loüable, que le Poète Simonide remarque dans Xenophon pour la première des difgraces qui accompagnent les Rois, celle d'être privés de l'avantage & du contentement de voiage. Si ce n'eft, qu'ils imitent Mithridate, à qui Juftin fait courir toute l'Asie, fans fe donner à connoître: ou ce brave Germanicus, qui ne fut en Egypte que pour y observer les belles Antiquités qu'elle avoit; encore, dit Tacite, qu'il prit le prétexte d'aller mettre ordre aux affaires de cette Province, *cura provincie prætendebatur*. Auffi peut-on fôutenir que celui-ci ne fortoit point pour cela de chez lui, ni l'Empereur Hadrien non plus, qui vouloit voir tous les lieux, dont il entendoit eftimer quelque fingularité, *peregrinationis ita cupidus*, porte le texte de Spartien, *ut omnia quæ legerat de locis orbis terrarum, præfens vellet addifcere*; ce qu'il exécutoit même en che-minant à pied, *peregrinationis adeo studiosus*, dit un autre, *ut omnes ferme provincias pedi-*

In Hie-  
rone.

Lib. 37.

Lib. 2.

Annal.

Bapt.

Egnat.

Lib. 2.  
ad Nat.

*bus etiam peragrans obierit.* Certes il ne se peut rien ajoûter à l'ardeur de connoître le Monde, qu'avoit ce Prince, faisant plus que cet Asclepiade Cynique, dont parle Tertulien, qui fut par toute la terre, monté sur une vache, du lait de laquelle souvent il se nourrissoit.

Lib. 1.  
Bibl.

Mais pour ne parler que des particuliers, d'autant que leur vie a plus de rapport à la nôtre, de qui devons-nous plutôt imiter les actions, que de tant de braves hommes, que la seule Grèce nous recommande autant pour leurs voyages, que pour le reste de leurs mérites extraordinaires? Homere, Lycurgue, Solon, Platon, Pythagore, Democrite, Oenopide, Eudoxe, sont tous nommés par Diodore Sicilien, comme aiant quitté leurs païs, afin de voir les étrangers, & particulièrement l'Egypte. C'est où ils se plaisoient si fort, à cause des belles choses, qu'ils y apprennoient; qu'on y montroit long-tems depuis le logis où Platon & Eudoxe demeurèrent treize ans ensemble, à ce que nous assure

Lib. 17.  
Geogr.

Strabon, pour profiter de la conversation des Prêtres de cette contrée, qui possédoient seuls les Sciences contemplatives. Car les Grecs donnoient tant de tems à leurs voyages, que nous lisons dans la vie de Xenophon,



qu'il employa soixante & dix ans aux siens, les aiant commencés à vingt-cinq. C'est ce qui a fait dire à Pline, lors qu'il parle de la Magie, que pour s'en instruire, Empedocle, & quelques uns de ceux que nous venons de nommer, alloient plutôt en exil qu'en pèlerinage, s'il est permis de se servir ici de ce mot, *exiliis verius quam peregrinationibus susceptis*. Platon témoigne de lui même dans une de ses Epitres, que les années l'avoient déjà rendu caduc, quand il revint de ses longs voïages. Aristote, si nous en croions Ammonius dans sa vie, fut avec son disciple Alexandre par toute la Perse, & par le reste de l'Asie jusques chez les Brachmanes, où il composa ce grand Ouvrage de deux cens cinquante cinq polices différentes, quoique je ne puisse comprendre, qu'il eût vû tant de païs sans en rien dire dans tant d'ouvrages, qu'il nous a laissés. Et Cicéron observe à ce propos, comme Xenocrate, Crantor, Arce-  
Lib. 5.  
Tusc.  
 filas, Lacyde, Aristote, Theophraste, Zenon, Cleanthe, Chrysippe, Antipater, Carneade, Panaëtius, Clitomaque, Philon, Antiochus, Possidonius, & une infinité d'autres dit-il, consumèrent tout leur âge dans ce noble exercice, sans revoir leur Patrie, si ce n'est, qu'on la trouve par tout, où l'on est

*Lib. 1.  
cap. 22.*

bien, & où l'on peut vivre commodément, selon le beau mot d'Apollonius dans Philostrate, σοφῶ ἀνδρὶ ἑλλάς πάντα tout païs est la Grece à un homme sage.

*Lib. 5.  
Geogr.*

Or, quand l'imitation de tant de grands Personnages ne nous seroit pas également honorable & avantageuse, comme elle est, la conformité de notre Génie au leur, pour ce qui est des voyages, fait, qu'on ne nous doit pas blâmer de ce que nous faisons d'un instinct naturel aussi bien qu'eux. Je n'en veux point d'autre preuve, que celle, que je puis prendre de l'étymologie de nos noms. Les plus anciens Grecs s'appelloient Pelasgiens au lieu de Pelargiens, dit Strabon, à cause, qu'ils se transportoient incessamment d'un lieu en un autre, comme des Cigognes, que ce mot signifie. Que s'il vous prenoit

*Lib. 1.  
Germ.  
ant. c. 9.*

envie de faire passer cela pour des contes à la Cigogne, souvenés-vous, qu'Aristote même nous enseigne à rechercher la substance des choses dans la signification des paroles. Tant y a, que Cluverius tire de même le nom de nos premiers Gaulois de l'ancien verbe Celtique *Gallen*, qui veut dire aller par païs, & voyager. En vérité nous aurions tort de rejeter une étymologie si belle, qu'elle a quelque chose de commun avec celle des

Dieux, dont les Grecs derivent l'appellation ἀπὸ τῶ θεῶν, ou de ce qu'ils courent & se promettent continuellement, d'autant que leur premiere Théologie ne reconnoissoit point d'autre Divinité que celle des Astres. Leur Jupiter venu depuis ne fait autre chose dans Homere, que se promener du mont Athos sur celui d'Olympe, & des plaines de la Thrace chez les Ethiopiens, où il se plai-soit tant à prendre ses repas, comme avec les plus innocens des hommes. Et le vrai Dieu même, qui nous apprend, que nous ne som-mes ici bas que des pelerins ou passagers, *non Paulus ad habentes hic manentem civitatem, sed futuram Hebr. c. 13. art. 14.* inquirentes, n'a-t-il pas voyagé toute sa vie; & ne disoit-il pas à David par la bouche du Prophete Nathan, avant que d'avoir un Tem-ple arrêté du tems de Salomon, qu'il avoit jusqu' alors toujours changé de demeure? *Neque enim mansi in domo ex eo tempore quo 1. Paral. eduxi Israel de terra Ægypti usque in diem c. 17.* *hanc; sed fui semper mutans loca tabernaculi.* Tenons pour assuré que ce qu'Abram enten-dit de lui, *Egredere de terra tua, & de agna-tione tua, & de domo patris tui, & veni in ter-ram quam monstravero tibi; Gen. c. 12.* il l'insinuë dans l'esprit de beaucoup de personnes, qui trou-vent hors de chez eux de nouveaux sujets



d'instruction & des occasions de bien faire, qui ne se fussent jamais présentées, s'ils n'eussent quitté leur premier séjour, comme le Docteur Médecin Huarte l'a fort bien expliqué dans son Examen des Esprits.

Si le jeune Tobie n'eût point voyagé, il ne se fût pas rendu capable de guerir le mal des yeux, ou plutôt l'aveuglement parfait de son pere, avec le fiel d'un poisson. Si cet Hercule de l'Histoire profane n'eût purgé de monstres toutes les parties du Monde, il n'eût pas été deifié: & s'il ne l'eût fort attentivement considéré, l'on ne l'auroit pas nommé, *μεγάλων ἐπιτορα ἔργων, magnorum inspectorem*

*Pind. Od. operum.* La Toison d'or servit de récompense aux pénibles navigations des Argonautes. La reputation de Thésée & de son fidele Pyrithous, qu'on fait descendre ensemble jusqu'aux Enfers, n'a pour fondement, que leurs voyages de long cours. Que le fils d'Achille, déferant aux prieres & aux pleurs de Lycomedes, demeure casanier, il perdra la gloire de la prise de Troie. Zamolxis est inconnu & sans honneur au milieu de ses Gots ou Getes, on l'adore en Thrace & parmi les Grecs. Il n'y a, selon la pensée d'un Auteur Persan, que le grand & pénible chemin, que sont les Perles, transportées d'un

*Pind. Od.  
21. 5.  
Str. l. 1.  
Geogr.*

bout du Monde à l'autre, qui leur donne le privilège de paroître sur la tête des Monarques. Et c'est une chose certaine, que sans la connoissance, que prit Ulysse des mœurs d'une infinité de peuples différens, où ses destinées le portèrent, on n'auroit non plus parlé de lui, que du moindre habitant d'Ithaque, ou pour nous servir de la comparaison de Pindare au sujet des victoires d'Ergotele, *Ode 12. Olymp.* que de tout ce que fait avec le plus de courage un Coq généreux sur son paillier, dont il n'y a que la basse-Court, qui prenne quelque connoissance.

Laissant à part toute sorte d'exageration, je crois qu'il n'y a point de meilleure ni de plus utile école pour la vie, que celle des voyages, où l'on voit incessamment la diversité de tant d'autres vies, où l'on étudie à toute heure quelque nouvelle leçon dans ce grand livre du Monde, & où le changement d'air, avec l'exercice ordinaire, se trouvent si profitables au corps & à l'esprit, que l'une & l'autre de ces deux parties, qui nous composent s'y rendent tous les jours plus vigoureuses, comme il y a des plantes, qui deviennent plus fortes & plus considérables par la transplantation, *non diventa porro se non quel che si transpianta.* Cela ne se peut mieux

reconnoître, que par ce que nous lisons dans la vie de Plotin, que Porphyre nous a donnée. Celui-ci dit, qu'étant travaillé des hypochondres, & en volonté de perdre la vie en se tuant lui-même, Plotin reconnût non seulement sa maladie atrabilaire, mais même le mauvais dessein, qu'il avoit. Il le combatit donc là dessus, & non content de le détourner par discours d'une si mauvaise action, il n'eût point de cesse, qu'il ne l'eût engagé à faire des voyages, qui lui furent si utiles, que celui de Sicile le remit en parfaite santé. Ne sont-ils pas le dernier refuge, auquel les plus savans Médecins ont assez souvent recours, pour surmonter les infirmités, qui se rendent rebelles à leurs remèdes ordinaires? Il me reste de vous donner deux ou trois petits avis, qui vous peuvent être, ce me semble, de quelque usage.

Et premièrement n'oubliez pas de mettre les ordres nécessaires pendant votre absence dans votre domestique. Sur tout songés, que votre Magistrature vous oblige à prendre du Souverain la permission de sortir du Roiaume, comme nous voyons dans Suetone & dans Dion Cassius, qu'autrefois les Sénateurs Romains n'eussent osé quitter l'Italie sans congé. Les mêmes loix sont encore  
 aujourd'hui

*In Aug.  
L. 52. hist.*



aujourd'hui pour les Nobles au Roiaume de Naples, en Angleterre, Ecoſſe, Dannemarc, *Bodin. l. 1. de Rep. c. 6.* & Suede. Celles de Moſcovie & de la Chine comprennent dans cette deſenſe les roturiers auſſi bien que les Gentilſhommes. Et nous ſavons, que les Citoiens de l'ancienne Sparte n'euffent oſé en uſer autrement, ſur peine de la vie.

Gardés-vous de vous embarquer en mauvaiſe compagnie. L'on menace de malheur celui, qui va ſeul, *væ ſoli*; mais c'eſt encore pis d'être mal accompagné. L'Eccleſiaſtique dit, *cum audace ne eas in via, ne forte gravet mala ſua in te, & cum ſtultitia illius pereas.* Et vous pouvés juger, combien cet article eſt important, puisqu'il eſt preſque impoſſible d'éviter les riottes entre les plus parfaits. Saint Paul & Saint Barnabé qui étoient venus enſemble de Jeruſalem en Antioche, ſont contraints de ſe ſeparer pour le retour ſur le ſujet d'un camarade; & l'un prend ſon chemin par la Syrie & Cilicie, l'autre s'embarque pour Cypre, ne ſe pouvant accorder, ſelon le Texte du quinzième chapitre des Actes des Apôtres.

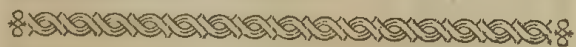
Aiés plus de ſoin de voir les hommes de mérite, que les marbres, ni toutes les raretés des lieux, par où vous paſſerés. Et je

*In Scythia  
feu hosp.*

vous supplie, que le discours de Toxaris à son compatriote Anacharsis, nouvellement arrivé dans Athenes, ne sorte point de vôtre mémoire. Il l'assure dans Lucien, qu'en la personne de Solon, il lui fera voir toute cette grande Ville, & même toute la Grece; & que par le moien de la familiarité, qu'il lui procurera avec ce Grand Homme, il sera tout aussitôt connu de tous les autres: πάντα ἐώρακας ἤδη, Σόλωνα ἴδων, τῆτο αἰ Αθῆναι τῆτο ἢ ἐλλάς: *Viso Solone omnia vidi; hoc sunt Athenæ, hoc est ipsa Græcia.*

La différence d'un homme sage & d'un malavisé est bien aisée à faire, disoit Aristippe, quand l'un & l'autre se trouvent sans assistance loin de leur païs. Je vous plaindrois, si vous vous rencontriés quelque part réduit à de si fâcheux termes: mais je ne doute point, que vôtre adresse & vôtre bonne conduite ne vous accompagnent par tout, où vous saurés vous accommoder aux mœurs différentes de ceux, avec qui vous converserés. Alcibiade étoit frugal parmi les Lacedemoniens; plein de luxe dans la Cour de Perse; & quand il fut en Thrace, il se mit à boire, comme faisoient ceux de cette Région. Tenés-vous toujours le plus éloigné du vice, qu'il vous sera possible, en-

core que vous employiés la souplesse & la dextérité de vôtre esprit, pour ne choquer jamais jusqu'au scandale les façons de faire, que vous improuverés le plus. C'est ce qui vous fera bien d'autre utilité, que ni les branches de Myrte, ou de Peuplier, tenuës dans la main; ni les Sauges, ou Armoïses, avec tout le reste des herbes de la Saint Jean; ni les nerfs des aïles, & des cuisses de Gruë; quoique Pline veuille, que tout cela serve de *Lib. 15. c. 29.* préservatif aux voyageurs, contre leurs in- *l. 24. c. 8.* commodités & leurs lassitudes. Pour con- *l. 26. c. 15.* clusion, j'approuve vôtre résolution, & je *l. 30. c. ult.* suis de vôtre avis, qu'il faut voir le Monde avant que d'en sortir.



D E

## L'INUTILITÉ DES VOIAGES

L E T T R E VII.

MONSIEUR,

Vous m'accusés donc de trop de complaisance, & d'avoir même péché contre les regles d'une secte de Philosophie, qui ne

E ij



me permet pas, dites-vous, d'être si déterminément pour quelque opinion que ce soit. Je veux pourtant m'accommoder encore ici à votre humeur; & puisque vous trouvez que j'ai favorisé avec excès le dessein de votre voiage, je prendrai le contrepied, comme je vois bien, que vous le desirés, & selon les loix de la Sceptique, auxquelles vous m'assujettissés, j'opposerai aux réflexions de ma dernière lettre celles, dont je pense qu'on peut les combattre.

Déjà l'on a tort de mesestimer la condition des Rois, parce qu'ils ne peuvent pas voia-ger, comme le reste des hommes. Alexandre, & assez d'autres Conquerans, ont vû plus de païs, que beaucoup de particuliers, qui ne sont renommés que par là. Et il n'y a rien de plus véritable, que ce que prononce dans Tacite cet Alleman, *quomodo lucem noctem-que omnibus hominibus, ita omnes terras fortibus viris Natura aperuit.* Mais qui leur pourroit faire quitter l'étendue de leur domination, où ils ont tout à souhait, qu'une pure inquietude d'esprit?

Lib. 2.  
Annal.

Æsch. a-  
pud Clem.  
Alex. l. 6.  
strom.

Οἱνοὶ μένειν χρεὶ τὸν καλῶς ἐυδαίμονα,  
*Domini manendum est cuncta cui sint prospera.*  
Voulés-vous savoir, combien les Princes  
sont éloignés de ces fantaisies? il ne faut que

lire dans Hérodote, comme la sœur de Da-  
 rius obtint de Xerxes une commutation de  
 peine pour son fils, qui avoit violé la fille de  
 Zopyre, à condition, qu'il voieroit tout au-  
 tour de l'Afrique. Elle protestoit, que ce  
 lui seroit un supplice plus rude que la mort;  
 En effet, ne s'étant pas pleinement acquitté  
 de cette charge, il fut depuis crucifié selon  
 les loix de Perse.

Les hommes même de fortune ordinaire  
 ont été souvent repris, de s'être trop laissés  
 transporter à ce caprice de courir par le Mon-  
 de: & je vois, que les Grecs, nonobstant  
 l'inclination qu'ils ont eu à cela, se sont moc-  
 qués d'un *Execestides*, qu'on trouvoit tou-  
 jours par les chemins, & que le Proverbe  
*d'Artemise ou Diane Panagée*, alloit à diffam-  
 er ses semblables. Il est aisé d'opposer à  
 tous ces Philosophes errans l'autorité de leur  
 Coryphée Socrate, qui ne fit jamais de voia-  
 ges, & qui, par la propre confession de Pla-  
 ton, sortoit moins d'Athenes, que les boi-  
 teux, ni les aveugles. Considérons la fin  
 des courses de Démocrite, l'un encore des  
 plus célèbres de cette profession & je crois,  
 que nous perdrons bientôt l'envie de les imi-  
 ter. Il fut trouver les Prêtres d'Egypte, les  
 Chaldées de Perse, les Brachmanes des In-

*In Cri-  
 zone.*

des, & les Gymnosophistes d'Ethiopie; après quoi l'Ecrivain de sa vie témoigne, qu'il se vit réduit, étant de retour, à vivre très basement, nourri par son frere Damafus, & sujet, si on ne lui eût fait grace, à perdre par les loix de son país le droit du sepulcre de ses Ancêtres, comme celui, qui avoit consumé tout son patrimoine à se promener de la forte. En vérité, le seul exemple de ce Philosophe Romain Elien, qui a si bien écrit en Grec, & que Philostrate met entre ses plus excellens Sophistes, peut faire avouer, que la vie sédentaire & reposée n'a pas moins de charmes, que l'autre, dont nous parlons. Il se vantoit de n'avoir jamais passé les bornes de l'Italie; de ne s'être jamais mis en vaisseau, & de ne connoître pas seulement la mer, ce qui le faisoit fort estimer dans Rome, dit Philostrate, à cause, qu'il paroissoit en cela religieux observateur des mœurs de sa Patrie.

*Solinus c.*  
*1. & Val.*  
*Max. l. 7.*  
*c. 1.*

Mais la Grece même n'a-t-elle pas toujours fait grand cas de cet important Oracle, qui declara le plus heureux de tous les hommes un Aglaus Sophidius, possesseur d'un petit héritage d'Arcadie, duquel il n'étoit jamais parti, ne connoissant point d'autres terres, que celle, qu'il cultivoit, ni d'autres eaux, que celles qui servoient à l'arroser.



Pour ce qui touche l'autorité Divine, l'on ne sauroit nier, qu'elle ne soit très expresse contre les voyages dans l'Ecclesiastique, lorsqu'il assure que: *vita nequam est hospitandi de domo in domum*; après avoir prononcé ces propres termes, *Melior est victus sub tegmine* Cap. 29. *asserum, quam epulæ splendide in peregre sine domicilio.* Et l'on peut même tirer cette doctrine d'un passage de Job, que c'est une chose Cap. 1. *se tout-à-fait diabolique, d'aller par le monde, & 2.* comme font ces grands voyageurs, puisque nous y voions, que Dieu, aiant demandé à Sathan, d'où il venoit? il répondit: qu'il avoit été se promener par toute la Terre, faire le tour de son globe, & mesurer sa circonférence, *circuivi terram, & perambulavi eam.* Aussi croit-on, que ceux, qui ont le plus couru de país, tiennent cela de l'ennemi de notre salut, qu'ils mentent avec toute sorte d'impudence, & à cause vraisemblablement du peu de personnes, qui les peuvent contredire, *de luengas vias, luengas mentiras,* dit gentiment le Proverbe Espagnol.

Le profit, qui se tire des longs voyages, est si peu considérable, soit pour le corps, soit pour l'esprit, qu'à l'égard du premier, si un homme en revient avec quelque reste de santé, cent autres y perissent, & la plûpart en

rapportent des infirmités, qu'ils ressentent tout le tems qu'ils doivent encore vivre. Quant à la partie superieure, ce n'est pas l'opinion de Seneque, que le changement d'air, ni le mouvement de ceux qui cheminent, soient utiles aux maladies de l'ame. Il soutient dans la derniere du troisieme livre de ses Epitres, que c'est tout au contraire, & que cette nouveauté ne lui est souvent pas moins préjudiciable, qu'à un vaisseau l'agitation de sa charge, qui pèse moins arrêtée, & qui seroit capable de le faire perir, si elle changeoit d'affiette. *Motu ipso*, dit-il, *noces tibi, ægrum enim concutis*: comme si les infirmités spirituelles demandoient le même regime, qui s'observe en celles du corps. Dans une autre Epitre, qui est la premiere du dix-huitieme livre, il rapporte le beau mot de Socrate à celui, qui lui faisoit plainte de ce qu'ayant beaucoup voyagé, il n'avoit point perdu pour cela ses premieres inclinations. Ne vous en étonnés pas, lui répondit Socrate, c'est qu'en quelque lieu que vous fussiés, vous étiez toujours avec vous même, *non immerito hoc tibi evenit, tecum enim peregrinabar*. Il montre ensuite, que jamais les voyages n'ont eu d'eux mêmes le pouvoir de modérer les passions, qui s'agrippent plutôt

contre ce remede, de sorte, que l'inquiétude croit au lieu de diminuer, *ceterum inconstantiam mentis, quæ cum maxime ægra est, lacescit, mobiliorem leviolemque reddit ipsa jactatio.*

En effet quelque part que nous allions nous ne perdrons jamais nos mauvaises habitudes, si nous souffrons, qu'elles nous suivent; & plutôt à Dieu, qu'elles nous suivissent seulement, nous en serions un peu plus éloignés, que nous ne sommes: le mal est, que nous les portons inséparablement attachées à nous, & qu'il n'y a point de poste si vite, ni de region si écartée, qui puisse rompre cette union. De quoi peuvent servir les mœurs d'une contrée nouvelle, si les nôtres ne nous abandonnent jamais? *quien ruyn es en sa villa, ruyn es en Sevilla.*

En vérité, il y a souvent plus à perdre dans les voyages, généralement parlant, qu'à profiter du côté de l'esprit. Si l'on en revient avec quelque connoissance confuse & imparfaite des païs étrangers, l'on y contracte une ignorance tellement honteuse des affaires domestiques, & de tout ce qui touche la patrie, qu'un François après cinq ou six ans d'absence, passe assez ordinairement pour un Alleman dans la plupart des compagnies. Et ce que Héliodore a dit simplement au sujet d'u-



ne aventure amoureuse, peut fort bien être appliqué ici, comme un axiome très certain, *ὁ πλανήτης βίος, οἷον τυφλότητα τὴν ἀγνοίαν ἐπιβάλλει τοῖς ξενιτεύουσι, vita quæ in errore, cursu, seu peregrinatione agitur, inscitiam tanquam cæcitatis tenebras offundit iis, qui in peregrinis terris & exteris nationibus versantur.* Aussi serons-nous toujours contraints d'avouer, que le génie du plus grand nombre de ceux, qui se plaisent à voyager, n'est pas celui, qui fait les hommes excellens dans toute sorte de professions. Tant s'en faut, l'on en voit peu d'entre eux, qui s'y puissent appliquer, & presque point, qui y réussissent. De sorte, qu'on peut dire, que comme il n'y a que la farine folle, qui s'épand de tous les côtés de la meule & du moulin, la bonne se recueillant aisément dans le lieu destiné pour la recevoir; la même chose arrive aux esprits, dont les plus légers prennent l'essor, & s'écartent de l'un côté, & de l'autre, cependant que les plus solides, qui sont les plus sages, s'arrêtent, & prennent une assiette ferme aux endroits, que la Nature semble leur avoir destinés. Qu'est-il besoin de courir comme des vagabonds, pour acquérir davantage de connoissance, si l'ame de l'homme est capable d'aller par tout, sans remuer? Il y a

plus de deux mille ans, que Cyrne a reçu de Theognis cette leçon.

Ἀνθρώπου γνώμη πείρατα πάντος ἔχει.  
*Hominis mens fines universi habet.*

Et chacun se peut dire ici le mot de St. Paul *Ad Gal.* en le détournant un peu, *si vivimus spiritu, c. 5. art. spiritu & ambulemus.* Les plantes que l'on <sup>25.</sup> transporte trop souvent, ne prennent jamais bien racine. Il faut que la pierre s'arrête en une place pour acquérir de la mousse, *saxum volutum non obducitur musco.* Et afin, que les Persans, qui ont parlé pour le parti contraire, favorisent encore celui-ci aussi bien que les Grecs, les Romains, & les Espagnols ont fait, je vous ferai souvenir de ce que vous avez pu lire dans le Gulistan; que si l'on mène un Ane en Jerusalem & à la Meque, (car les Mahometans font des pèlerinages en l'un & en l'autre endroit) il retournera toujours un Ane sans avoir gagné les pardons. C'est par où je finirois, s'il ne se présentait encore à ma mémoire un vers d'Euripide, rapporté par Clement Alexandrin, dans le sixième livre de ses Tapissieries, avec quelques autres d'Echyle & de Menandre, qui vont au même sens,

*Μακάριος, ὅστις εὐτυχῶν ὄμοι μένει.*

*Felix, beatus si quis & domi manet.*

Voilà des fruits Sceptiques, tels que vous me les avés demandés.



## D E L' E N V I E .

### L E T T R E   V I I I .

*M O N S I E U R ,*

**E**st-il possible, que ce que Themistocle souhaitoit avec tant de passion, d'avoir des envieux, vous afflige, & que l'ombre de la gloire, & la compagnie, inséparable des grandes actions, vous donne tant de peine? Vous sâvés bien, qu'il n'y a que les arbres fruitiers, qui soient sujets à recevoir des coups de pierre; que le Croissant n'apas le pouvoir de faire abbaier les chiens comme la Pleine Lune; & que ceux, qui n'ont ni fortune ni mérite, n'ont rien à craindre de cette Megere dont vous vous plaignés. Souvenés - vous d'ailleurs, qu'on n'a jamais vû de Vertu si pure, ni de felicité si modeste, qu'elles aient évité le coup d'une dent maligne & envieuse.



Comme il se trouve des personnes, qui ne rient jamais que du malheur d'autrui, qui pensent ne pouvoir devenir riches, que des dépouilles de leurs voisins, & qui vivent de forte, qu'on diroit, que la mort de ceux, à qui ils portent envie, est seule capable de les rendre immortels, *divites aliorum jacturis, locupletes calamitatibus, immortales funeribus*: Il y en a aussi, qui ne s'affligent de rien tant que de la prospérité des autres, qui voudroient que le Ciel n'eût de bonnes influences, que pour eux, & qui meurent d'ennui, s'ils voient vivre quelqu'un dans une condition plus fortunée, comme il leur semble, que la leur. Car l'Envie a cela de propre, qu'elle multiplie les objets, soit du bien, soit du mal, & les rend incomparablement plus grands qu'ils ne sont. Ceux, qui en sont prévenus, ne jettent les yeux sur la moisson des autres, que pour se plaindre, qu'elle est infiniment plus abondante, que celle du champ, qui leur appartient. Et quand ils considèrent les moindres défauts de leur prochain, ce sont des vices énormes, & dont toute la Terre devoit avoir de l'horreur. Je vous dirai là-dessus ce que les Lunettes, dont je me sers pour vous écrire, me suggerent. C'est, qu'il n'y en doit point avoir de meilleures au

monde que celles d'un envieux, qui lui grossissent avec tant de facilité tout ce qu'il regarde. Et je vous ajoûterai encore la pensée d'un Auteur Persan, au sujet de cette humeur incorrigible, que donne l'envie. Il dit, que l'abondance, qu'elle croit toujours voir au dehors, la rend si nécessaire chez elle, que rien ne la peut jamais satisfaire; de sorte, que pour user de sa façon de parler, les yeux d'une personne envieuse ne peuvent être remplis que de la seule terre de son tombeau.

Or quoique ce vice soit infame au dernier point, si faut-il avouer, qu'il a de si forts attachemens à l'infirmité de nôtre nature, qu'outre, qu'il est des plus communs, l'on peut dire, que de tout tems les plus grands hommes, les plus savans, & même les plus justes y ont été sujets, comme ceux de la lie du peuple. Les Fables parlent de l'envie de Dedale contre son neveu, & d'une autre, qu'eût Ulysse contre son cousin Palamede. Mais celle qu'Aristide, reconnu dans l'Histoire pour le plus juste des Grecs, portoit à Themistocle, dont il ne pouvoit souffrir la gloire ni le commandement, si nous en croions Lucien, est d'autant plus remarquable, qu'elle passa jusqu'à donner la volonté au premier, de faire perdre la vie à ce grand

*Tr. de  
Calumny.*

Capitaine. En effet, nous lisons dans Saint Cyrille, qu'Aristide ne se pût tenir de dire net- *Lib. 6.*  
 tement aux Atheniens, que le meilleur con- *contra*  
 seil, qu'il leur pouvoit donner pour le bien *Inl.*  
 de leur Etat, c'étoit de commander, qu'on  
 jettât conjointement & lui qui leur parloit,  
 & Themistocle dans le barathre de leur Vil-  
 le, où les coupables avoient accoutumé d'être  
 précipités. Personne n'ignore, que  
 l'Ostracisme, par lequel ce même Aristide fut  
 envoyé en exil, non plus que le Petalisme de  
 Syracuse, n'étoient fondés que sur l'envie,  
 qu'on portoit aux hommes de minente vertu.  
 C'est pourquoi Héraclite ne pût endurer le  
 même traitement, que firent les Ephesiens à  
 Hermodore, le meilleur & le plus confidé-  
 rable de leurs Citoyens. Que dirons-nous  
 des Monarques, qui n'ont pas été exemts de *Luc. Dial.*  
 cette passion? Celle d'Alexandre, au sujet *Alex. &*  
 des victoires de son pere, est connuë de tout *Ph.*  
 le monde, & elle fut la principale cause du  
 meurtre de Clitus. Neron fit mourir le Poë-  
 te Lucain, pour avoir été d'une conjuration,  
 où l'envie, que ce monstre portoit à ses vers,  
 l'avoit jetté, *quod famam carminum eius pre-* *Lib. 15.*  
*mebat Nero*, dit Tacite. L'Empereur Ha- *Annal.*  
 drien voulant passer pour le premier de son  
 tems en toute sorte d'arts & de disciplines, ne



L. 30.  
hist.

pût laisser vivre l'Architecte Apollodore ; outre qu'il voulut se défaire de même des Philosophes Phavorin & Denys Milesien, comme l'on peut voir dans Dion Cassius. Et Valentinien Premier fut une copie parfaite d'Hadrien pour cela, au jugement d'Ammien Marcellin, *ut solus videretur bonis artibus eminere*, ce sont ses termes. N'appellons donc plus l'Envie le vice des trois M, dont j'aime mieux qu'un autre donne l'explication que moi, puisqu'elle n'a pas moins de pouvoir sur l'ame des Princes, que sur celle du moindre de leurs sujets. Il me souvient de deux exemples, qui vont du pair avec les précédens, pour ce qui touche les particuliers. L'Architecte de cette belle Eglise de Saint Ouën, qu'on ne se lasse point d'admirer dans la ville de Rouën, tua son serviteur, ne pouvant souffrir les loüanges qu'il recevoit à cause de la structure d'une des Roses de ce merveilleux édifice, où le maître n'avoit point eu de part. Et l'on tient pour certain, que les fils de George de Trebisonde empoisonnèrent à Rome le Mathématicien Jean de Roiaumont, que le Pape y avoit fait venir pour la reformation du Calendrier, de rage, qu'un Alleman, disoient-ils, obscurcit la gloire des Grecs en la personne de leur pere.

Thua. l.  
76. hist.  
& l. 90.

Pre-

Prenés donc garde, que vous n'aïés tort de vous écrier si haut contre un vice, auquel il semble, que tout le monde soit sujet, & que deux considérations encore vous doivent rendre plus supportable. La premiere, que comme nous avons déjà remarqué, l'on ne porte envie qu'aux hommes d'un mérite extraordinaire, *intacta invidia media sunt, ad summa T. Live,* ferme tendit. Si vous étîés du nombre, cette <sup>L. 5. dec. 5.</sup> Furie ne vous entreprendroit pas, & l'on ne vous persecute de ce côté-là, que parce que vous ne pouvés être commodément attaqué par une autre voie, *infamia intactum invidia, qua possunt, urgent,* comme parle encore <sup>Dec. 4.</sup> Ti-te Live de Scipion l'Africain. Il vaut bien <sup>L. 8.</sup> mieux, que vous soïés l'objet de l'envie, que celui de la compassion; & qu'on regarde vôtre bonne fortune de travers, qu'avec pitié vôtre misere. Car quel mal vous peut faire un œil malin & envieux, s'il n'a d'ailleurs nulle puissance de vous nuire? *Quis oculis in eum potest, in quem mentibus non potest?* <sup>L. de</sup> pour user des termes de Tertullien. Vous avés <sup>Pallio. c. 5.</sup> trop bon esprit, pour craindre ce sortilege de la vuë qu'on nomme fascination, & vous n'ignorés pas la maxime de l'Ecole, que l'envie est plus préjudiciable à son sujet, qu'à son objet, *invidia plus officit subiecto, quam objecto.*

L'autre considération est fondée sur la condition de ceux, de qui vous vous plaignés. Tenés pour assuré, qu'il n'y a point de personnes plus malheureuses, qu'elles, sous le Ciel. Le même Auteur Persan, dont je vous parlois tantôt, exalte le jugement d'un grand Roi, qui pour punir le crime d'envie en trois hommes différens, après avoir fait ôter les vivres au moins coupable, & trancher la tête au second, condamna le dernier, comme le plus criminel, à vivre dans des lieux, où l'on exerçoit une infinité de bien-faits & d'actes de charité, jugeant que c'étoit augmenter sa peine par dessus celle des autres, de lui prolonger une vie traversée de passions pires que tous les supplices. Ce sentiment est merveilleusement conforme au dire du Poëte Latin, que jamais les Tyrans de Sicile n'inventèrent aucun tourment égal à celui de l'envie active. Une goutte de son poison corrompt tout ce que nos meilleures journées peuvent avoir de doux ou d'agréable; *nunquam erit felix quem*

*Sen. 3. de ira. c. 30.*

*Diog. Laërt. in Bion.*

*torquebit felicior.* Et c'est ce qui fit prononcer si gentiment au Philosophe Bion, à la rencontre d'un envieux, qu'il ne pouvoit pas bien juger à sa mine, s'il lui étoit arrivé quelque désastre en particulier, ou quelque bonne fortune à d'autres, parce que ces choses



pour être diverses, ne laissoient pas de le toucher également.

Ainsi vous n'êtes pas si fort à plaindre, que vôtre premiere imagination vous l'a pû persuader. Si vous êtes le but de l'envie, vous avés cette consolation d'être au même tems l'écueil des Envieux, *idem invidiæ scopus, invidorumque scopulus*. En tout cas la plus acharnée malignité ne dure que jusqu' au tombeau, qui n'enfvelit pas le mérite des actions vertueuses, & j'ose dire, sans vous flatter, que le plus envié des hommes sera toujours regretté, s'il vous ressemble,

- - - *Extinctus amabitur idem.* Horat.

Mais gardés-vous bien de nous mettre à l'épreuve de cette vérité, ni de servir d'exemple moral à cet égard à d'autres, qu'à nos arriere-neveux.





## DE LA PEINTURE.

## L E T T R E IX.

MONSIEUR,

**N**onobstant que Seneque traite si mal la Peinture dans une de ses Epitres, qu'il lui refuse le rang avantageux que d'autres lui donnent entre les Arts liberaux, la mettant même, d'une sévérité trop Stoïque, au nombre de ceux, qui ne servent qu'aux voluptés; Si faut-il avouër qu'elle mérite, par beaucoup de considérations, qu'on en fasse bien plus d'état. Elle est très ancienne, quoi qu'elle n'ait été bien connue, au rapport de Pline, que depuis la guerre de Troye. Les Egyptiens l'avoient exercé, sinon six mille ans plutôt, comme ils se vantent dans le même Auteur, pour le moins longtems auparavant. Et les loix de Moïse, qui lui sont si desavantageuses, qu'on a dit en riant, que les Peintres s'en vengeoient en le représentant cornu; montrent assez, combien elle a précédé l'Empire des Troyens: c'est pourquoi Philostate a raison d'écrire, que si elle n'est de l'invention des Dieux & de la Nature, au moins

*Lib. 35.  
c. 10.*

*In exor.  
Icon.*

ne sauroit-on nier, qu'elle ne soit de tems immémorial, & très-amie de cette même Nature, *ἐνρημα πρεσβύτατον, καὶ ζυγγενέ-  
σατον τῇ Φύσει, vetustissimum inventum, na-  
turaeque cognatum.* J'ai fait voir ailleurs, com-  
me elle méritoit l'estime des plus Grands Prin-  
ces, sujet, que prit autrefois Aristodeme de  
Carie, & j'en ai nommé plusieurs, qui l'ont  
cultivée avec succès, ne croiant pas se faire  
tort de tenir le pinceau de la même main,  
dont ils manioient le Sceptre & l'Epée. Ajoû-  
tons, qu'elle a été si utile à quelques-uns  
d'entre eux, que Constantin Porphyrogéné-  
te réduit à vivre de son propre travail du tems  
de ce Romanus, qui avoit envahi l'Empire,  
tira principalement sa subsistance des ouvra-  
ges de la Peinture, qu'il faisoit très-excellens.  
Et qui ne sait, que l'illustre Famille des Fa-  
biens rapportoit son origine à ce Fabius  
Pictor, qui avoit peint le Temple de la San-  
té dans Rome, & que Tite Live nomme  
*scriptorum antiquissimum?* Car les plus grands  
Philosophes, & les plus beaux esprits ne l'ont  
pas crûe non plus indigne de leurs soins. Il  
est certain, que Socrate apprit de son pere l'art  
de tailler des Statuës, qui fait partie de celui,  
dont nous parlons, selon que les Grecs ont  
considéré la *Plastique*, & la *Zographique*, de-

*Instr. de  
M. le  
Dauphin  
T. I. Part.  
I pag. 215.*

*Luitpr.  
l. 3. hist.  
cap. 9.*

*Philostr.  
Ib.*



pendantes d'un même dessein. Platon nous est représenté dans sa vie, faite par Diogene, comme très adonné à la Peinture. Il nous assure, que Pyrrhon, Fondateur de la Sceptique, étoit Peintre avant que d'être Philosophe. Metrodore passoit pour un homme si accompli en l'une & en l'autre profession, que L. Paulus aiant demandé aux Atheniens, après avoir subjugué le dernier Roi de Macedoine, un Philosophe excellent, qu'il destinoit à l'instruction de ses enfans, & le meilleur Peintre, qu'ils eussent, pour les ornemens de son triomphe, ils ne lui envoièrent que Metrodore, comme capable lui seul de satisfaire à tout ce qu'il désiroit. Et nous lisons dans

*Pline l.*  
*35. c. 11.* *L. 12. inst.* ce beau rapport, que fait Quintilien des Peintres excellens aux plus parfaits Orateurs, qu'Euphranor avoit conjoint toutes les autres sciences à celle de la Peinture; ce qui oblige Quintilien à lui comparer son grand maître Ciceron. Sans mentir, l'ouvrage du pinceau dépend bien plus de la tête que de la main, & si l'Historien de la Nature a pû dire, que les Lamproyes avoient l'ame au bout de la queue, rien ne nous doit empêcher de prononcer, que l'esprit des Peintres de reputation semble être tout entier au bout de leurs doigts. Ils font des figures, qui parlent, & le Jupiter de

Phidias inspiroit plus de devotion, au dire d'un Païen, que la Religion n'en prescrivoit: *Ejus Quiril. pulchritudo adjecisse aliquid etiam receptæ religioni videtur, adeo majestas operis Deum æquavit.* La doctrine paroît mieux dans un tableau, que dans un livre, parce que le premier nous instruit tout d'un coup de ce que l'autre ne nous fait connoître, qu'à divers tems & à la longue. Aussi est-il certain, qu'il y a des Nations, comme celle de Mexique dans le nouveau Monde, à qui la Peinture tenoit lieu de lettres. Et pour preuve de ce qu'elle peut être mise au rang des disciplines sérieuses & honorables tout ensemble, il ne faut que considérer comme ce Qu. Pedius, *Plin. l. 35. c. 4.* que Jules César avoit laissé son héritier conjointement avec Auguste, fut appliqué à l'étude de cet art, par l'avis qu'Auguste trouva fort bon, de l'Orateur Messala son parent maternel.

Mais comme la Regle ne se contentant pas de nous faire paroître les choses droites, nous donne encore la faculté de remarquer celles qui sont tortuës: Et comme la même science, qui apprend ce que c'est que la vérité, nous fait de plus des leçons du mensonge: Outre que la Peinture nous porte à bien juger de la perfection de tout ce qu'elle repré-

sente, son art nous fournit des maximes pour en discerner les vices, & pour censurer ce qui s'y rencontre de defectueux. Ainsi l'on trouva même à redire au Jupiter de Phidias, dont nous venons de parler, quoique Philon Byssantin, qui l'a mis entre les sept merveilles du monde, dise de lui, que Saturne n'étoit pas mieux son pere au Ciel, que Phidias en Elide. Les plus capables remarquèrent, qu'il n'étoit pas proportionné à son Temple, parce que tout assis qu'il se trouvoit, il en touchoit presque la voûte de sa tête, de sorte, que présupposant, qu'il se fût voulu lever, l'on jugeoit manifestement, qu'il eût renversé tout l'édifice. L'Architecte Apollodore reprit depuis, par la même raison, les statues du Temple de Venus, qu'Hadrien avoit fait bâtir, comme trop grandes pour le lieu, où elles étoient, à cause, disoit-il, que s'il leur eût pris envie d'en sortir, il ne leur étoit pas possible de le faire; ce qui fut si désagréable à cet Empereur, que Dion Cassius veut, qu'il en ait coûté la vie au pauvre Apollodore. Quoiqu'il en soit, cela vous peut faire souvenir du reproche qu'on fit à un ancien Orateur, d'avoir très improprement parlé d'un Prométhée, peint au Temple de Minerve par Parrhasius dans Athenes. Car lui étant

*Lib. 69.*



venu dans l'esprit ce qu'on avoit écrit des raifins représentés par Zeuxis, que de petits moineaux venoient bequeter; il crût, qu'il ne pouvoit mieux louer ce Prométhée, que de dire, qu'il étoit tel, qu'on voioit souvent les Vautours se jeter dessus pour lui percer le côté, & se repaître de son foie. Cependant c'étoit très mal rencontré à lui, d'autant qu'il n'est pas imaginable, que des Vautours entrent dans un Temple, fréquenté comme celui de Minerve Athenienne, encore que des moineaux se puissent hasarder d'aller donner du bec contre un tableau exposé au jour, selon que les Peintres ont accoutumé d'y mettre leurs ouvrages.

L'on ne sauroit donc nier, que la Peinture ne soit spirituelle, & très propre à exercer le jugement en beaucoup de façons. Mais son principal usage n'est pas seulement en de semblables observations, ni, comme dit Aristote, à donner une si parfaite connoissance *Lib. 8. Po. l. 21.* des tableaux, qu'on n'y puisse jamais être trompé, soit pour la main ou la maniere des Grands Maitres, soit pour le fin discernement des Copies d'avec les Originaux, soit pour le prix, qui dépend presque toujours de la fantaisie. Le plus grand avantage, qu'on en tire, vient de ce qu'elle nous apprend, en quoi

consiste la dernière beauté de tout ce qu'elle représente, & sur tout celle du corps humain. Car il ne faut point douter, que les Peintres ne jugent ordinairement mieux que le reste des hommes de la beauté humaine, tant à cause des regles qu'ils ont à l'égard de la proportion des membres & des couleurs qui leur conviennent, que parce qu'ils exercent incessamment leur imagination à former des idées les plus accomplies, qui se puissent concevoir. C'est pourquoi l'on a soutenu avec beaucoup de raison, qu'Apelles fut tout autrement touché qu'Alexandre, en voyant Campaspe dans sa nudité, parce qu'il en reconnoissoit mieux le véritable mérite, & que peut-être ce Prince, qui n'avoit pas moins de Philosophie que de générosité, ne la lui ceda, que sur cette seule considération.

Or d'autant que les graces ont été partagées de tems immémorial entre ceux de cette profession, comme elles le sont par tout ailleurs, & qu'encore aujourd'hui les Peintres, qui excellent en quelque chose, sont surmontés par d'autres, qui ont de l'avantage à leur tour, n'arrivant que rarement, qu'un seul possède la perfection de son art avec tant d'éminence, qu'il n'y soit devancé par personne, de quelque côté qu'on le puisse pren-

dre: Voions ce qui s'est dit non seulement des Anciens, mais même de ceux de ces derniers tems, qui ont acquis le plus de réputation dans la Peinture.

On remarquoit de Zeuxis, qu'encore que ses tableaux, où l'artifice des ombres parut premièrement, excédassent toute sorte de prix, il avoit néanmoins ce défaut, de représenter les têtes plus grosses, qu'elles n'étoient, & la plûpart des membres de même; en quoi Quintilien trouve, qu'il ne faisoit qu'imiter *Lib. 12.* Homere, dont les plus belles femmes sont *inst. c. 28.* robustes & pleines d'embonpoint. Aristote le *Lib. de* reprend aussi de n'avoir pas exprimé comme *Poët. c. 6.* Polygnotus les mœurs, ni fait comprendre les passions, quoique Pline dise, qu'elles étoient visibles dans sa Penelope, qui fut un *Lib. 35. c.* de ses chef-d'œuvres, *Fecit & Penelopem, in qua pinxisset mores videtur, ou plutôt, in qua pinxisset Amores videtur,* afin d'accorder deux Auteurs de si grande considération. Le Peintre Aristide est le premier de tous, qui se servit de la Morale dans sa profession, & qui scût peindre l'Ame avec ses pensées aussi bien que le corps, par l'expression visible de tous les mouvemens interieurs; les couleurs dont il se servoit, étoient néanmoins trouvées un peu rudes de son tems.



Timanthe est prisé d'avoir toujours donné davantage à comprendre dans ses ouvrages, que son pinçau ne représentoit, & fait en sorte, que son esprit y paroissoit plus grand, que l'industrie de sa main, bien qu'il l'eût très exquise. Ainsî, pour faire concevoir la grandeur de son Cyclope dormant, & fait en petit volume, il mit des Satyres auprès de lui, qui mesuroient son pouce avec une perche. Certes, nous lui pouvons comparer à cet égard le savant Rubens que nous venons de perdre, qui a toujours joint l'invention à l'excellence de son art, & ce qu'il tenoit d'une profonde lecture à la beauté de son coloris. Les Galeries du Palais de Luxembourg le témoigneront autant, qu'elles dureront, avec le reste de ses pièces, *ubi intelligitur plus semper quam pingitur, & cum ars summa sit, ingenium tamen ultra artem est.*

*Plin. ib.*

Ni le mérite du Caravage à faire après le naturel, ni son artifice dans le clair obscur, ni les graces qu'il mettoit aux derniers traits de sa besogne, ne m'obligent pas tant à tirer quelque parallele entre lui & Parrhasius, que certe humeur fiere, qui le dominoit, & qui lui faisoit mépriser avec ceux de son tems tous les Anciens. *Facundus artifex, sed quo*

*Ibid.*

*nemo insolentius & arrogantius sit usus gloria artis.* Il est de ces esprits-là dans toute sorte de professions, qui perdent presque toujours la meilleure partie des louanges qu'on leur donneroit librement, parce qu'ils veulent les emporter de haute lutte, & se les approprier sans en faire part à personne.

Mais un autre éloge que Pline donne à Parrhasius, d'avoir le premier enrichi la peinture de la Symmetric, ou de cette proportion, que doivent avoir les parties entre elles, & eu égard à leur tout; me donne un nouveau sujet de dire, qu'il n'a point eu de semblables dans le dernier siècle, si nous n'attribuons cet honneur à Albert Durer, & à Michelange Buonarotte. En effet, Quintilien ajoûte, que Parrhasius scût si bien donner les regles de cette symmetrie, & prescrire ce qu'il falloit observer pour cela, qu'on le nommoit ordinairement le Legislateur, tous ceux de son métier tenant alors pour constant, que la figure des Dieux & des Héros ne pouvoit être bien représentée, que sur le modele, qu'il en avoit laissé. Et qui ne sait, comme tout le monde a reconnu Michelange pour incomparable dans toutes les trois parties, d'Architecture, Sculpture, & Peinture? Et comme personne n'a jamais mieux

Ex un-  
gue Leo-  
nem.

enseigné, que lui, à reconnoître par l'ongle la grandeur du Lion? Il est vrai, que lui même vouloit ceder la palme à Albert Durer, comme à celui, qui lui avoit tracé le chemin, dans lequel son seul avantage venoit des statues Greques & des Antiques de Rome, dont il transportoit les ornemens & les artifices sur ses ouvrages, ce que la demeure de l'autre en Allemagne ne lui permettoit pas de faire. Ils ont pourtant été repris tous deux du même défaut, qu'on reprochoit à Demetrius, d'avoir négligé de rendre leurs ouvrages agréables, pourvû qu'ils fussent fort semblables, ne se souciant, que d'aller après le naturel; *nam Demetrius tanquam nimius in eo reprehenditur, & fuit similitudinis quam pulchritudinis amantior.*

Comme Apelle accusa de fort bonne grace tous ceux de son art de cette trop grande exactitude, & de n'avoir pas assez fait état dans leurs travaux de la Charité des Grecs, se moquant de Protogene, qui ne pouvoit ôter sa main de dessus un tableau, *memorabili præcepto, nocere sæpe nimiam diligentiam*; Raphaël d'Urbain est celui, qui a pû de même reprendre le soin extrême de ces grands hommes, dont nous venons de parler, qui ne sacrifioient pas aux Graces, comme lui. Il



fut excellent en tout, quoiqu'il changeât quelquefois de maniere: Il donna l'agrément avec le naturel à la Peinture, proprement prise, pour celle qui emploie les couleurs: Et je le nommerois le Phoenix de son art, s'il n'étoit mort âgé de trente-sept ans seulement, à la veille d'être fait Cardinal par Jules Second, Michelange aiant doublé ce terme, & plus, puisqu'il ne s'en falut qu'une année qu'il n'arrivât à la grande climactérique. Ce que Raphaël a eu de plus commun avec Apelle, c'est que la beauté de ses pieces n'ôtoit rien à la ressemblance; de sorte qu'un Physionome pouvoit faire dessus ses conjectures, comme Apion disoit d'un Metoposcope, qu'il dresseoit ses jugemens certains sur le front d'une tête tirée de la main d'Apelle.

Le notable précepte, qu'il donna, de fuir comme un crime ce soin scrupuleux & superflu, qui fait dire quelquefois, que des ouvrages sont trop achevés, est cause, que plusieurs cherchèrent leur gloire dans la promptitude, & qu'en effet ils furent loués d'une diligence extraordinaire. Pline en nomme quelques-uns, comme Philoxene, Nicophane & leur Précepteur Nicomaque le plus expeditif de tous, & qui n'a point eu son pa-

reil en impetuosité d'esprit, pour user de ses termes. Il fait mention d'une fille nommée Lala, qui peignoit dans Rome du siècle de Varron, avec une si grande legereté de main, que personne jamais ne l'a passée en cela. Et il parle encore d'un Pausias de Sicyone, la plus renommée des villes de Grece pour la Peinture, qui piqué de ce qu'on le vouloit faire passer pour trop lent, n'employa qu'un jour à faire ce renommé tableau appelé de là *hemerosios*, où l'on voioit un jeune enfant représenté. Ces Peintres étoient tels, que Platon les demandoit, lors qu'il défendoit de mettre aux Temples d'autres figures que celles, qu'un homme de cette profession pouvoit achever en un jour, *formæ ab uno pictore, uno absolutæ die*, pour lui faire user du langage de Cicéron. Et je crois, que pour coucher encore ici ce rapport de l'ancienne Peinture à la moderne, l'artifice & la promptitude de Romanelli peuvent être jointes aux précédentes, aiant commencé & fini en neuf mois au Palais de Monsieur le Cardinal Mazarin, le travail de cette grande Galerie, que ceux, qui s'y connoissent, ne peuvent contempler sans étonnement.

Les nudités à la Grecque sont plus considérables dans la peinture, que les draperies,  
ou

Cic. l. 2.  
de leg.

ou les armes, ou les habits, soit des Romains, soit de nous, par ce qu'il n'y a rien de si beau à imiter que la Nature. Il ne faut pas pourtant, que ces nudités puissent faire rougir ceux, qui les regardent. Parrhasius entre les Anciens n'étoit pas moins reprehensible en cela, que ceux de nôtre tems, qui ont exposé aux yeux du public les postures de l'Aretin: *Pinxit minoribus tabellis libidines, eo genere petulantis joci se reficiens*, dit Pline en parlant de lui. Et Suetone, nous *Art. 44.* découvrant les turpitudes de Tibere, observe, qu'il avoit placé dans sa chambre un tableau de la main de ce même Parrhasius, où l'on voioit Atalante, qui contentoit d'une façon abominable les appetits desordonnés de Meleagre. Celui de Clefides, qui plein d'animosité contre la Reine Stratonice, la *Ore morigerabatur.* présenta avec un certain pêcheur soupçonné d'être en ses bonnes grâces, étoit infame & Satyrique tout ensemble. Car il y a des personnes, qui n'exercent pas moins le médisance avec le pinceau, qu'avec la langue ou la plume. Il s'en trouve, qui passent même jusqu'à la profanation des choses du Ciel, comme quand Ctesilochus peignit Jupiter coiffé en Matrone, & se plaignant au milieu des Sages-Femmes, tout prêt d'accoucher



*Admon.  
ad Gen-  
tes.  
Lib. 15.  
cap. 10.*

de Bacchus. J'aime mieux, que le paganisme nous fournisse des exemples de cette nature, que la vraie Religion, où il ne se trouve que trop de telles impietés. En combien d'Eglises voions nous l'effronterie de Praxitele, qui donnoit à Venus le visage d'une Cratine qu'il aimoit, de même que d'autres lui attribuoient celui de la Courtisane Phryné, & à Mercure celui d'Alcibiade, selon que Clement Alexandrin l'a remarqué? il ne faut que lire, pour nous en faire honte, l'invective de Pline contre un Arelius, qui pratiquoit à Rome la même chose un peu avant le tems de l'Empereur Auguste. *Fuit & Arelius Romæ celeber paulo ante Divum Augustum, nisi flagitio insigni corrupisset artem, semper alicujus feminae amore flagrans, & ob id Deas pingens, sed dilectarum imagine.*

La Peinture a d'autres gaietés permises, & des divertissemens innocens. Il ne peut rien tomber de si bizarre, ni de si ridicule dans l'imagination, que ses grotesques ne représentent, & cette sorte de figures, qui furent nommées *Grylles*, depuis qu'Antiphile eût habillé dans un tableau le fils de Xenophon, ou quelque autre, qui portoit le nom de Grylle, avec des ornemens, qui faisoient rire de leur extravagance. D'autres se sont

plûs, & s'amusent encore tous les jours à charger leur toile de cuisines remplies, outre la batterie, de toute sorte de viandes. L'on voit des Anes chargés d'herbages, & mille autres galanteries de basse étoffe, qui acquièrent le surnom de *Rhyparographe* à un Ancien du tout adonné à cela. C'est ainsi que les Muses sont ici différentes, comme par tout ailleurs; je veux dire les inclinations, qui sont, que les uns réussissent à une chose, & les autres à une autre. Le grand talent du Bassan étoit dans la représentation naïve des animaux. Le génie d'Antoine Tempesta le portoit à décrire parfaitement du pinceau des combats sanglans, & des batailles rangées. Ceux des Pais-bas, qui contestent avec les Lombards de la beauté du coloris, ne peignent rien si volontiers que des mers courroucées, & des vaisseaux menacés du naufrage. Bref, le naturel est si puissant, que je lisois, il n'y a guères, dans une Relation des Hurons, qu'encore qu'ils n'aient ni l'art *Segard.* de la peinture, ni les instrumens propres à <sup>c. 7.</sup> l'exercer tels que nous les avons, ils ne laissent pas de rencontrer admirablement en des figures, qu'ils font à leur mode, en se laissant aller à la force de leur imagination.

De même que je vous ai nommé des Peintres de ce tems, qui semblent aller du pair avec les meilleurs des anciens, & que nous voions un Melan qui, soit pour les graces de son Pinceau, soit pour la hardiesse des traits de son burin, ne peut être assez estimé: Aussi en avons-nous d'autres, comme il y en a eu de toute antiquité, qui ne sont bons qu'à barboüiller, & qui blanchissant une muraille avant que de la peindre, feroient mieux de la peindre premierement, & puis de la blanchir. Aristote met au rang de ces derniers un Pauson, dont il defend à la jeunesse de regarder les ouvrages dépourvûs de toute morale, & qui eût néanmoins l'adresse de mettre le premier du verre au devant d'un portrait, pour l'adoucir & le rendre plus agréable. C'est une chose certaine, qu'il y en a eu dans les commencemens de si grossiers, qu'Eumarus Athenien s'est rendu recommandable pour avoir trouvé l'invention de distinguer dans un tableau le mâle d'avec la femelle. Et l'on fait qu'avant Apollodorus, aussi Athenien, & qui vivoit dans la quatre vint treizième Olympiade, pas un de cette profession n'avoit encore donné des yeux à ses figures, rien fait, qui méritât d'être considéré, ou du moins représenté la vivacité

*Lib. 9.*

*met. c. 8.*

*l. 8. polir.*

*c. 5. & l.*

*de pa. c. 2.*



de la vûë, selon que vous voudrés interpréter ces paroles de Pline, *neque ante eum tabula ullius ostenditur, quæ teneat oculos.* Lib. 35. c. 8. & 9.

Je trouve fort merveilleux, que le Chevalier Turpilius peignît si excellemment de la main gauche, qu'on gardoit fort soigneusement dans Verone des pieces de sa façon, le même Pline avouant, qu'avant lui on n'avoit jamais vû de Peintre gaucher dans son métier. C'est aussi une chose très digne de considération, que des ouvrages imparfaits pour n'avoir pas été achevés, ont été plus estimés que vrai semblablement s'il n'y eût en rien à redire. Cela s'est vû par l'Iris d'Aristide, par les Tyndarides de Nicomachus, par la Médée de Timomaque, & par la Venus Anadyomene d'Apelles où personne n'osa ajouter le moindre trait de pinceau; tous ouvrages, qui étoient autrefois de beaucoup plus de prix, nonobstant ce qu'il y manquoit, qu'aucun des travaux que ces grands Maîtres eussent laissés les plus accomplis. Joignés à cela, qu'encore que la perfection de l'art soit dans la ressemblance, l'on y a cherché de la recommandation par la dissemblance. Car qu'est-ce autre chose de rendre belles les laides personnes, & de donner des grandeurs de Géant à de fort petits hommes?

Cependant il n'y a rien de plus ordinaire parmi les Peintres & les Sculpteurs. La statue de Sesostris, dit Diodore, étoit plus haute qu'elle de quatre palmes. Neron, Gallienus, & quelques autres affectèrent d'être vûs en forme de Colosses. Entre les particuliers le Poëte Accius, qui étoit de fort basse taille, voulut, qu'on la lui fit très avantageuse, quand on le mit dans le Temple des Muses. Et vous sâvez ce que dit Cicéron du buste de son frere, *frater meus dimidius major est quam totus*. Ce sont des fautes affectées, il y en a d'autres, qui se sont glissées insensiblement dans l'art, & qui méritent d'être remarquées par quelque exemple. L'on peint presque toujours l'un des douze travaux d'Hercule, en lui faisant déchirer un Lion, qu'il tient par les mâchoires. Si est-ce que tous les Anciens ont dit, qu'il le suffoqua en lui serrant le gosier, & cela se prouve par une infinité de passages. Qui a fait designer S. Jérôme par un Lion, peint comme les trois autres principaux Docteurs de l'Eglise Latine par leurs hieroglyphiques, qu'une semblable erreur fondée sur l'allusion de son nom, parce qu'on donnoit toujours cet animal à Saint Gerasime? les Poëtes & les Peintres ont des passe-droits, qui couvrent tout cela. Je vous

Lib. i.

Macr. 2.  
Sat. c. 3.

veux faire observer un paradoxe encore plus étrange, c'est qu'on peut faillir dans cet excellent métier pour y trop bien faire. Euphranor, travaillant à son tableau des douze Dieux, représenta d'abord Neptune si majestueux, que jamais son imagination, ni son pinceau, ne le pûrent satisfaire, quand il voulut donner après, comme il y étoit obligé, encore plus de majesté à Jupiter; les derniers efforts de son esprit & de sa main ne pouvant s'élever jusqu'où il eût été de besoin pour suivre un si noble commencement.

*Valer.  
Max. l. 7.  
c. 12.*

Mais d'où vient, que tant de personnes de reputation ont eu cette fantaisie, de ne se laisser pas tirer? Cela s'écrit d'Agésilais, & de Plotin, entre les Anciens; du Pere Paul de Venise, & du Cardinal de Berule, entre les modernes. Que si nous en croions Dion *Orat. 37.* Chrysostome, le premier ne le faisoit pas, pour être boiteux & de petite stature, mais parce que faisant fort peu de cas du corps, dont il eût souhaité, que son esprit eût été délivré, il se fût d'ailleurs fâché de donner dans sa copie un nouveau moien à la fortune de le maltraiter. Le second avoit à peu près la même pensée, fortifié de cette considération dans l'écrit de sa vie, que nous tenons de Porphyre, que nôtre extérieur n'ai-



ant presque rien de nous, dont l'Etre dépend d'une forme interne, il n'y avoit point d'apparence de s'amuser à copier une chose de néant, & de laisser prendre pour nôtre portrait ce qui ne nous ressembloit qu'en la moindre partie de nous-mêmes. Il faut croire, que les deux derniers ajoûtoient à cela une humilité Chrétienne, qui n'empêche pas, non plus que les raisons précédentes, que ceux, qui en ont usé tout autrement, n'aient eu aussi de très bons motifs. En vérité, l'image d'un homme de Vertu nous porte merveilleusement à l'amour de cette fille du Ciel. Les vrais sectateurs d'Epicure faisoient profession pour cela de n'être jamais sans une idée peinte ou gravée de ce qu'il étoit. Et les représentations sont quelquefois si puissantes, qu'on veut, que la figure d'Alexandre ait toujours favorisé ceux, qui avoient la curiosité de la porter sur eux. L'importance est de suivre en ceci avec grand soin le conseil que donne Isocrate, quand il dit, qu'on doit faire en sorte, qu'un portrait serve plutôt au souvenir du mérite, que simplement à celui du visage.

*Treb.  
Pollio,  
in Quirero.*

*Orat. ad  
Nico.*



## DE L'INSTRUCTION DES ENFANS.

### L E T T R E X.

*MONSIEUR,*

**L**e choix du Précepteur, que vous avez donné à vos enfans, & le soin, que vous prenés de leur instruction, sont très dignes de vous. Si nôtre façon de parler, qui porte, que nourriture passe nature, est véritable, ils vous seront plus redevables de l'attention, que vous avés à les faire bien élever, que de ce qu'ils vous doivent à cause de leur naissance. Le bien être, que vous leur procurés par ce moien, est de toute autre considération, que le simple être, & l'existence toute nuë, que peut-être assez de personnes refuseroient, si elle dépendoit de leur choix. C'est véritablement un grand avantage d'être bien né, & d'avoir été gratifié en venant au monde des bonnes graces de la Nature. Mais, outre que cette faveur est très rare, l'on remarque presque tous les jours, qu'elle de-

vient presque inutile à ceux, qui manquent de bonne éducation, & dont la jeunesse n'est pas guidée comme il faut. En effet, la variété des esprits, qui paroît si grande, procède bien plus de leur culture différente, que de leur première constitution. Il en est comme des arbres, qui ne produisent rien qui vaille, tant qu'ils sont sauvageons, & qu'il faut enter, pour en avoir des fruits excellens. N'y a-t-il pas même des plantes, qu'on fait porter contre l'intention première de la nature, par le moien des greffes, & de ce que l'Agriculture prescrit pour cela? La Géorgique de nos ames, pour en parler ainsi, est toute semblable: le naturel le plus sauvage s'adoucit par ses préceptes; & l'imbecillité spirituelle de beaucoup de personnes est tellement surmontée par l'art & par le secours d'une bonne conduite, qu'on les voit réussir quelquefois avec admiration. L'Histoire Romaine porte, qu'Hannibal perça les plus hautes montagnes des Alpes, & s'en applanit le passage à force de feu & de vinaigre. L'huile des études & la chaleur des veilles, n'ont pas moins de puissance au sujet, dont je vous écris; & c'est une chose assurée, qu'il n'y a rien, dont l'adresse jointe au travail obstiné, & à ce *labor improbus* des Latins, ne



viennne à bout, si l'on en fait user de bonne forte.

Que vous faites bien de ne mettre jamais l'épargne en considération, aux choses, qui peuvent servir à vos fils, pour leur rendre plus facile le bon chemin, où vous les avés mis. Le prix de la Science, qui sert à la sagesse, est tel, qu'il n'y a point de trésor, qui la puisse paier, ni de richesses à ménager, où il est question de l'acquérir. L'on demandoit un jour en présence de cet Alphonse que les Arragonois nomment leur grand Roi, si un souverain, comme lui, pouvoit devenir pauvre. Il prit la parole & dit, que si la Sageesse se trouvoit quelque part à vendre, le cas étoit reüssible; témoignant, qu'il ne possédoit rien, qu'il n'eût volontiers donné pour elle. Je trouve aussi le conte, que fait Dion Chrysostome fort gentil là dessus. Il accuse ceux d'Alexandrie dans une *Orat. 3.* de ses harangues, de n'être pas plus avisés que les Atheniens, qui mirent de l'or aux oreilles de leurs enfans, quand l'Oracle eût fait savoir, que la felicité de leur Etat dépendoit de remplir ces mêmes oreilles de la meilleure chose, qui fût au monde. C'étoit, dit Dion, de la science, du bon raisonnement, & des préceptes vertueux, que l'Ora-

*Semiræ  
sap. c. 10.*

cle vouloit parler, & qui sans difficulté pouvoient bien plus contribuer au bonheur d'Athenes, coulés par l'oreille dans l'esprit de ses jeunes Citoyens, que l'or ni l'argent, qui n'ont rien que de vil comparés à des choses si excellentes. Il faut, que je vous rapporte encore sur le même sujet le trait d'un Arabe, nommé Hasan, qui passe pour l'un des plus savans hommes de sa nation. Craignant d'oublier une sentence, qu'il venoit d'apprendre, & qui lui plaisoit fort, il ne fit pas difficulté de donner un écu d'or d'une plume, afin d'écrire promptement ce qu'il craignoit qui échapât à sa mémoire. La chose peut paroître fort legere d'abord, n'étant question que d'une plume. Mais outre, que toutes les actions des grands hommes sont dignes d'observation, celle-ci me semble merveilleusement instructive, dans la perte que ce Philosophe fit de ce, qui étoit dans sa bourse, pour conserver une bonne pensée.

Or, quoique vous aïés tout sujet de bien esperer des études de vos enfans, sous ce grand personnage, que vous leur avés choisi; si faut-il, qu'ils apportent de leur part l'attention, le travail & l'assiduité, nécessaires pour se rendre dignes écoliers d'un tel mai-

tre. Vous savés ce que le Moine de Saint Gal écrit dans la vie de Charlemagne, de ces deux Ecoffois, qui vinrent en France sous son Regne, publiant, qu'ils y apportoint de la science à vendre. L'Empereur en destina un pour l'Italie, & s'en allant à quelque entreprise d'importance, il laissa au Docteur Clement, qui étoit le second, un grand nombre de jeunes garçons à instruire, les uns Gentils-hommes & fils des meilleures maisons de son Roiaume, les autres roturiers, & de bas lieu. Le Moine assure, qu'au retour de Charlemagne, il trouva, qu'il n'y avoit que ces derniers qui scûssent quelque chose, & qu'il fut contraint de maltraiter de paroles ces autres jeunes Seigneurs, qui sous un même Précepteur n'avoient rien appris, faute d'application d'esprit, & de bonne volonté pour les lettres. Imprimés leur donc s'il est possible, fort avant dans l'ame l'amour des sciences, & même de celui sous la discipline de qui vous les commettés. Si Philippe de Macedoine, étant jeune homme en ôtage dans Thebes, n'eût eu autant d'affection que de respect pour Lyfis le Pythagoricien, qui avoit soin de son instruction; il n'eût jamais appris de lui ces belles leçons de Morale & de Politique, qui le rendirent depuis le plus



grand Roi de tous ses prédecesseurs. Et si son fils Alexandre ne se fût porté aux mêmes inclinations pour Aristote, sa gloire en seroit d'autant moindre, que rien n'éleva tant son Génie à cette haute ambition de la conquête du Monde, que les préceptes du Lycée. Je vous veux bien déclarer là-dessus, que dans tout ce que les Grecs & les Latins ont écrit de ce Monarque, rien ne m'a paru si beau, qu'une réponse, que les Arabes seuls lui font faire, & que vous jugerés, je m'assure, très digne de lui. Ils disent, que ce grand Conquérant à deux cornes, c'est ainsi qu'ils le nomment, étant interrogé, pourquoi il portoit plus d'honneur à son Précepteur qu'à son Pere, repartit aussi-tôt, que le Roi Philippe, en lui donnant la vie, l'avoit fait descendre du Ciel en Terre; mais, que son Maître Aristote lui avoit enseigné le chemin qu'il falloit tenir, pour monter de la Terre au Ciel. Et qui ne fait, que la valeur d'Achille se sentoient beaucoup plus des enseignemens de ce Phoenix, qui l'instruit dans Homere à bien parler, & à bien faire en même tems, que de sa naissance de Pelée? Tant y a, que l'exemple de ces Princes, qui ont témoigné tant d'amour & de révérence vers ceux, qui leur avoient donné le goût des Sciences &

*Semita*

*sup. c. 4.*

*Iliad. 9.*

des Vertus, doit servir de loi aux particuliers, & leur apprendre ce qu'ils sont obligés de faire. Les mieux nés s'y portent d'eux mêmes, aussi bien qu'à tout ce qui est de leur devoir. Il y en a d'autres, qu'il faut un peu exciter, mais qui se rebutent contre une trop grande contrainte, semblables à ce Rocher, dont parle Pline, qu'on fait mouvoir aisément du bout du doigt, encore qu'il soit impossible de l'ébranler si l'on y emploie toutes les forces du corps. Les pires de tous sont ceux, qui ont besoin d'une rude discipline, & dont on ne peut rien tirer que par la contrainte, non plus que de certaines plantes, si on ne leur fait des incisions *amygdali clavis confixa*, dit Aristote, *meliores redduntur*. Je suis fort assuré, que vous ne serés pas réduit à faire pratiquer chez vous le traitement que demandent ces derniers. Mais je vous dirai aussi, qu'une nourriture un peu austere, & même accompagnée de quelque sévérité, est souvent utile à la jeunesse. Le pied des chevaux nourris dans un país uni, & dont le terrain n'a rien de rude ni de pierreux, est bien plus tendre, & moins à estimer, que celui des autres, qu'on élève aux montagnes, & parmi les lieux raboteux. La même chose se remarque quelquefois dans l'éducation des

Lib. 1. de  
plantis,  
c. ult.

hommes, qui deviennent effeminés, si elle est trop molle, & s'affermissent au contraire, quand on la leur donne plus ferme & plus vigoureuse. Souvenés-vous que la dureté du caillou se surmonte par la calcination, & qu'un feu actif le peut convertir en Emeraude.



## DES PROMESSES.

### LETTRE XI.

*MONSIEUR,*

Ce n'est pas sans sujet, qu'on a dit, qu'il falloit penser une heure avant que de parler, & un jour entier avant que de promettre. Il n'y a rien de plus insupportable, que de se voir frustré d'une esperance, prise sur des promesses, dont on faisoit état. Et tel ne peut digérer en semblable occasion un manquement de parole, qui eût souffert patiemment le refus de sa demande. Usons donc d'une grande retenue autant de fois, qu'il sera question de promettre quelque chose; mais après que nous l'avons fait, montrons-



trons-nous très religieux observateurs de ce que nous aurons promis, & nous gouvernons sur ce fondement, qu'on s'offense naturellement bien moins d'une grace déniée, que d'une perfidie. Si est-ce que la conduite des Grands, & le procédé même de la plupart des hommes, doivent avoir des regles fort différentes. Les Princes, & beaucoup d'autres, qui sont au dessous d'eux, croient avec cet Empereur Romain, qu'ils ne doivent jamais souffrir que personne sorte triste hors de leur présence. Le Roi Antigone, neveu de Demetrius, fut sur tous diffamé pour cela jusqu'à recevoir le surnom de Do-<sup>Plur. in</sup> son, comme celui, qui donnoit tout de pa-<sup>vira P.</sup> role, quoi qu'il ne songeât jamais à rien ef-<sup>Æm.</sup>fectuer. Et la parcémie des Grecs taxe un Chares Général des Atheniens du même vice, de promettre indifféremment toutes choses, sans avoir dessein d'en tenir pas une. Pour moi je pense, qu'une procédure tout à fait différente leur réussiroit bien plus avantageusement. Et s'il n'y avoit un milieu de perfection à tenir entre ces deux extrémités, je suis d'opinion, que celui, qui ne promettrait jamais rien, trouveroit mieux son compte, qu'un autre, qui promet tout, dans une égale distribution de bienfaits. Quoi qu'il en

soit, ceux, qui n'obligent que de parole, sont semblables à ces arbres, qui ne portent que des fleurs sans fruit, & qui courent fortune d'être enfin arrachez, selon le texte de l'Evangile. Il est beaucoup plus à propos de prendre le figuier pour patron hieroglyphique, qui sans fleurir, & sans donner de vaines esperances, produit ses figues, & nous fait présent d'un des plus agréables fruits qui se mangent.

Or, outre l'inconsidération & la légèreté d'esprit, qui sont promettre à plusieurs des choses qu'ils n'accorderoient jamais, s'ils y avoient assez pensé; il se trouve des personnes, qui trompent par un bien plus mauvais principe, leur intention étant de se joier de la crédulité de ceux, qui sont si simples que de se fier en leurs paroles. *Est qui promittit, & quasi gladio pungitur conscientia*, dit Salomon. Leur fourberie a beau piquer leur conscience, & lui donner quelque remords au même tems qu'ils promettent; ils l'ont endurcie au mal, & dans l'espoir qu'ils prennent de recueillir quelque avantage de leur perfidie, ils ajouteront, si besoin est, l'impieté des faux sermens au mensonge, pour mieux pallier leur imposture. Combien y en a-t-il qui ne s'engagent tous les jours de

Prov.  
c. 12.

parole, étant requis de quelque chose, qu'avec la même pensée qu'avoit celui, qui promet, ce dit-on, au Grand Seigneur de faire parler un Elephant. Il répondit à ses amis, qui le reprénoient d'une si folle entreprise, qu'apparemment avant le terme porté par sa convention, ou lui, ou l'Elephant, ou le grand Seigneur ne seroient plus au monde. Ceux dont nous parlons s'imaginent de même, qu'il n'arrivera que trop de coups de fortune, pour s'exemter de tenir ce qu'ils promettent, & que les prétextes, de quelque côté que ce soit, ne leur manqueront jamais, pour couvrir l'infamie de leur déloiauté.

Entre les marques qu'on peut avoir pour reconnoître de tels donneurs de cassades, celle des offres excessives n'est pas des moins certaines. L'Espagnol dit fort bien, *qui en todo lo da, todo lo niega*. Quiconque promet des montagnes d'or, n'a pas intention de gratifier du moindre sou ou maravedis. Et vous pouvés tenir pour très assuré, que plus un homme vous donnera de la langue, moins vous recevrés de sa main.

*Quid dignum tanto feret hic promissor hiatu? Horat. de Parturient montes, nascetur ridiculus mus. art. Poët.*

Cependant leur aveuglement est étrange de ne pas considérer, qu'au lieu de faire des amis

de ceux, qu'ils traitent de la sorte, comme c'est sans doute leur dessein, ils s'acquièrent pour ennemis capitaux les mêmes, qui pouvoient être portés auparavant de quelque bonne volonté pour eux. Il faut bien, qu'il en arrive de la sorte, puisque l'Ecclesiastique nous apprend, que celui qui promet à un ami avec confusion d'esprit, & comme étant honteux de le refuser, plutôt que content de lui accorder sa demande, se met par là bien avant dans sa malveillance, *est qui præ confusione promittit amico, & lucratus est eum inimicum gratis*. Que fera-ce d'un autre, qu'ons'aperçoit n'avoir eu intention que de tromper? Et quelle haine ne lui portera-t-on point, d'avoir malicieusement abusé de paroles ceux, à qui l'on avoit fait espérer tant d'effets? Si est-ce qu'il étoit aisé de prévoir, par la grandeur de ses promesses, le peu qu'on en devoit attendre; & il ne falloit que faire mine d'en vouloir éprouver quelqu'une, pour le jeter dans la confusion d'un, qui debite de la fausse monnoie, & qui ne craignant rien tant que la touche, ne sait que devenir, quand on lui parle de l'essai de ce qu'il expose.

Je vous avouë pourtant, que fort peu de personnes se peuvent empêcher de tomber quelquefois dans l'inconvenient, qui vous est



arrivé, pour avoir donné trop de créance aux promesses, qu'on vous avoit faites. Le plus assuré remède qui s'y puisse apporter, c'est de n'écouter pas seulement celles, qui viennent d'un lieu suspect. Le Roi de Sparte Cleomene se trouva bien du conseil, que lui donna sa fille unique d'en user de la sorte. Aristagoras lui voulant persuader d'entreprendre la guerre contre les Perses, après l'avoir tenté d'abord, en lui offrant onze talens, augmenta peu à peu de telle sorte, qu'il lui en promit jusqu'à cinquante. Mon pere, dit alors cette fille, qui étoit présente, & âgée seulement de huit à neuf ans, cet étranger vous corrompra à la fin, si vous ne vous en allés. Le même inconvenient doit être appréhendé, lors que nous avons affaire à des gens, qui promettent toutes choses d'autant plus librement, qu'ils sont bien résolus de n'en executer aucune. Il les faut mépriser, & ne considérer leurs promesses, que comme étant de la nature de ces pommes du lac Asphaltite, qui, sous une beauté & fraîcheur apparente, se reduisent en cendre, aussitôt qu'on les touche. Souvenés-vous du mot d'Ovide,

*Pollicitis dives quilibet esse potest.*

*Lib. i. de  
arte am.*

Quant à moi, je vous puis dire avec vérité, que c'est du plus loin, qu'il me souviennne que d'y avoir été trompé, tant je suis défiant de ce côté-là.

\*\*\*\*\*

## DES BONNES ET DES MAU- VAISES COMPAGNIES.

### L E T T R E XII.

*M O N S I E U R,*

**E**ncore que vous aïés pû voir dans un de mes opuscules, qui traite de la conversation & de la solitude, combien j'ai toujours crû qu'il importoit de ne frequenter pas indifféremment toute sorte de personnes; le bien, que je vous veux, m'oblige à reprendre le même propos, pour y ajouter deux ou trois considérations, dont je m'imagine qu'on peut tirer quelque fruit.

Tous ceux, qui ont remonté vers nôtre Pole, pour y trouver à droite ou à gauche un nouveau passage aux Indes, s'accordent en cela, qu'il n'y a que les glaces des rivières, qui rendent la mer du Nord contraire à

leurs desseins, & qu'elle leur seroit d'elle-même assez favorable, si ce, qu'elle a de bon pour leur navigation, n'étoit corrompu par le froid des eaux étrangères, qu'elle reçoit. Certainement on peut dire à peu près la même chose de beaucoup d'esprits, qui sont naturellement portés à la Vertu & qui ne perdroient jamais ce qu'ils ont de vive chaleur pour s'unir au bien, si les mauvaises compagnies ne ruïnoient leur bonne inclination, & si le vice de certaines ames dépravées ne se glissoit dans la leur, comme un froid poison, qui leur endurecit le cœur au mal, leur pervertit l'entendement, & leur corrompt la volonté. Car, comme il n'y a rien de plus utile, que la fréquentation des hommes vertueux, qui ne contribuë pas moins à la santé & à la force de l'esprit, que la bonté de l'air & la pureté des lieux, où nous respirons, à la bonne constitution du corps: Aussi voit-on manifestement, que la chose du monde, qui apporte le plus de préjudice aux bonnes mœurs & au droit usage de la raison, vient presque toujours des mauvaises habitudes, qui se prennent dans la compagnie des méchans. Les Grecs ont eu une façon de parler proverbiale, dans laquelle ils soutenoient, que la maturité des raisins, & cette haute cou-

leur, qui les fait estimer, ne venoient que du voisinage où ils sont, & de ce qu'ils se regardent les uns les autres; ce qui a fait dire à Juvenal,

*Uvaeque conspecta livorem ducit ab uva.*

Mais il est bien plus véritable, que soit en bien, soit en mal, nous prenons le plus souvent la teinture de ceux, avec qui nous vivons familièrement, & que, sur tout à l'égard du mal, les conversations ont un merveilleux pouvoir de nous y porter, si nous n'évitons soigneusement celles, qui sont d'autant plus à craindre, qu'elles nous charment d'abord par toute sorte d'agréments. N'est-ce pas une chose étrange à considérer dans la Nature, que les bonnes choses n'ont garde de s'y communiquer avec la promptitude, ni avec la facilité, qu'ont les mauvaises pour cela? Cent pommes vermeilles & bien saines ne feroient en retablir une, qui commence seulement à se corrompre; il n'en faut qu'une pourrie pour gâter les cent premières. Qui est-ce qui a jamais remarqué, qu'il se soit mieux porté d'avoir fréquenté des gens de bonne disposition? Nous contractons à toute heure mille infirmités dans la compagnie de ceux, qui en ont,



*Dum spectant laesos oculi, laeduntur & ipsi,* Ovid. lib.

*Multaque corporibus transitione nocent.* 2. de rem.  
Am.

Il faut donc prendre bien garde dans la Morale, que nous ne soions frappés d'une contagion, qui agit avec beaucoup plus d'activité sur l'esprit, que sur le corps. Le seul remède est en l'éloignement, & si vous croiés l'Espagnol, vous mettrés plutôt une Province entiere entre vous & une personne de mauvaise vie, que de courir le risque de son dangereux voisinage, *con mala persona el remedio, mucha tierra en medio.* L'on ne sauroit fuir ni trop tôt, ni trop loin, un si grand peril. Dieu vous préserve sur tout de ces vicieux corrompus, qui s'accostent de vos semblables comme les scélérats des asyles & des Autels, pour y trouver l'impunité à la faveur de vos premieres années. Elles m'obligent de vous recommander deux ou trois choses en suite, dont je pense, que l'observation ne vous sera pas infructueuse.

La principale regle, que vous devés garder d'ici à long tems en toute sorte de compagnies, c'est de parler peu, & de vous tenir même dans le silence en celles, où vous serés le plus jeune, si vous n'étes contraint quelquefois d'en user autrement par les loix de la civilité. Ne pensés pas, qu'il vous soit

desavantageux de le pratiquer ainſi, ni que vous aiés pour cela moins de part dans la converſation. Comme les lettres, qu'on appelle muettes, ne laiſſent pas de faire une partie de l'oraïſon, en ſe mêlant agréablement avec les parlantes, que nous nommons voielles. Il en eſt de même dans les aſſemblées ordinaires des hommes, où ceux, qui écou- tent ſeulement, contribuent beaucoup néanmoins à rendre la compagnie plus plaiſante & plus parfaite. Mais outre la bienſéance eu égard à vôtre nouveauté, le profit que vous retirerez de cet uſage eſt ce qui vous le doit recommander. Il reüſſit avantageuſement quelquefois aux perſonnes mêmes, qui ſont avancées dans l'âge, à plus forte raiſon à celles du vôtre. Tel s'eſt tû ſur beaucoup de propos, où il n'eût pû rien dire de bien, *ajutau doſi col ſilentio*, comme diſent fort gentiment les Italiens, qu'on croit fort habile homme en tout, s'il vient un peu après à prononcer trois paroles de bon ſens ſur un ſujet, qui lui eſt plus connu. Soiés taciturne juſqu'aux choſes, que vous entendés le mieux, afin que vôtre ſilence ſoit favorablement interprété en toutes les autres. L'on ſe repent ſouvent d'avoir parlé, preſque jamais de s'être tû.

Ne vous dégoutés pas du procédé de plusieurs personnes, que vous trouverez rude & peutêtre déraisonnable en vôtre endroit. La modération, dont vous userez en de semblables rencontres, vous donnera cent fois plus d'avantage sur ces gens-là, que ne feroit le ressentiment, ni la contestation en des choses, au dessus desquelles vous devés mettre vôtre esprit. L'on dit à Rome, que l'interêt est un Maître des cérémonies le plus parfait & le plus absolu, qui se puisse établir, parce que chacun y honore son compagnon, selon qu'apparemment il doit avoir affaire de lui. C'est à peu près la même chose par tout ailleurs. Mais je soutiens, que ce même intérêt au contraire est le plus injuste & le plus imparfait de tous les Juges, puisqu'il n'observe nul ordre raisonnable, & qu'il défere presque toujours l'honneur à ceux, qui le méritent le moins. Il faut pourtant s'accommoder à tout, & puisque nous ne sommes pas pour reformer le monde, se rire de mille choses pareilles, qu'on y trouve autorisées par la coûtume. Cela se fait aisément, & même avec plaisir, après quelques réflexions convenables & réitérées.

Souvenés-vous du précepte de Pythagore, qui vouloit, qu'on s'abstint de tout ce qui a

la queue noire. Je vous en veux donner une interprétation différente de celle de Iamblique, & néanmoins assez propre, Il y a des réduits de conversation qui plaisent d'entrée, mais qu'on ne quitte guères sans y avoir reçu quelque mortification: Une certaine humeur chagrine & malfaisante de ceux, qui s'y trouvent, est cause, qu'ils rendent toujours de mauvais offices à la fin. Ce vous doit être assez, de les avoir reconnus pour vous en éloigner. Que le fruit de leur compagnie vous soit comme celui de l'Arbousier, qu'on nomme si proprement *Unedo* en Latin, à cause qu'il ne prend jamais envie d'en manger plus d'une fois. Et pour finir cette lettre par mes premières maximes, je vous ajouterai deux mots d'Italien, puisqu'il commence à vous plaire, *chi dorme co i cani, si leva con le pulci*. La pensée d'un Poète Arabe se présente encore à mon imagination, pour vous la communiquer. Il dit, que le feu même ne se réduit en cendre, que parce qu'il vit en société avec elle. Vous ferez aisément l'application de ce caprice étranger, & qui tient du pays d'où il vient.

*Semita  
sap. c. 3.*







DU  
MOIEN DE DRESSER UNE  
BIBLIOTHEQUE  
D'UNE CENTAINE DE LI-  
VRES SEULEMENT.

LETTRE XIII.

*MON très R. P.*

**J**e ne suis pas en si mauvaise humeur, que  
devoit être Seneque, quand il écrivoit au  
neuvième chapitre du premier livre de la  
tranquillité de cette vie, une si notable in-  
vective contre les trop curieuses & trop nom-  
breuses Bibliothèques de son tems. J'ai tou-  
jours au contraire fomenté les inclinations de  
ceux de mes amis que je me suis apperçû  
être portés à faire de ces loüables amas de li-  
vres, dont le plaisir & l'utilité sont d'autant  
plus grands, qu'outre leur usage & la propre  
satisfaction de ceux, qui les possèdent, celle  
de beaucoup d'autres, qu'ils veulent obliger,  
lors qu'ils y ont recours, s'y trouve avec la

leur, *bonum quo communius, eo melius*. Et véritablement, si nous loüons la charité de quelques bonnes personnes, qui font provision & distribuent par les villes des rémedes à beaucoup d'infirmités corporelles; quelle estime ne devons-nous point faire de ceux, qui ont de si belles boutiques, & si bien garnies de sûrs & véritables remedes contre toutes les maladies de l'esprit? Ce qui me fait souvenir de la belle inscription, que ce grand Roi d'Egypte Osmanduas posa sur la porte de sa sacrée Bibliothèque, *Ψυχῆς ἰατρεῖον*, *animæ medicatorium*, au rapport de Diodore Sicilien. Ce n'est pas pourtant, que la repréhension de Seneque ne soit fort sentée, à l'égard de ceux, qu'on voit dans la vaine parade, & dans l'ignorante ostentation d'une Librairie, qui leur est souvent plus inconnue, que les païs, où ils ne furent jamais, *quibus libri non studiorum instrumenta*, comme il dit, *sed cænationum ornamenta sunt*. Ils furent depuis comparés par le Roi Alphonse aux bossus, qui ne sont jamais sans leurs bosses, & qui ne la voient jamais. Mais bien qu'il soit plus de ces *Φιλόβιβλοι*, que de *Φιλόσοφοι*, pour user des termes de Strabon, quand il parle du Bibliothéquaire Appellicon, si est-ce que, considérant la chose nuëment en soi, je serai tou-

Lib. 1.

13 Geogr.

jours plus prêt à faire état de ceux, qui se plaisent à thésauriser ainsi en nombre de volumes, qu'à pointiller sur le peu de profit, que quelques-uns en retirent.

Voilà, mon R. P. ce que j'ai bien voulu vous mettre ici sur le sujet, dont nous parlions cette après-dînée, avant que de venir à la demande, que vous me faites, touchant l'achat de quelques livres. Pour y satisfaire, je vous dirai, que comme je sai bien, qu'il n'est pas permis à un chacun de se donner autant de ce beau meuble comme il pourroit en avoir de besoin: Aussi ai-je toujours crû qu'un honnête homme, dans une grande ville & pleine de gens savans, comme celle-ci, aiant recours en certaines occurrences & nécessités studieuses aux Librairies de ses amis, & à beaucoup de Bibliothèques, dont l'entrée est toujours assez libre, pouvoit avec fort peu de dépense, & par l'achat d'environ d'une centaine de volumes, se dresser une étude assez fournie, pour faire toute sorte de lecture. Car je considère les Livres comme étant ou d'une étude suivie & continuée, tels que sont tous ceux, qui traitent des Arts & des Sciences, ou d'un usage & service passager, & à tems, ainsi que sont les Onomastiques, Glossaires, Nomenclateurs, Vocabulaires, Dictionnaires, & Lexicons.

Quant à ces derniers, je tiens avec des personnes de grande littérature, qu'on n'en fau-  
 roit trop avoir, & c'est une chose évidente,  
 qu'il les faut posséder en pleine propriété,  
 parce qu'ils sont d'un journalier & perpetuel  
 usage, soit que vous soies attaché à la lectu-  
 re & intelligence de quelque Auteur, soit que  
 vous vacquies à la méditation ou composi-  
 tion de quelque ouvrage. Je voudrois donc  
 pour commencer par ceux-ci, qu'il fit provi-  
 sion d'un Dictionnaire François-Latin, comme  
 celui de Nicot, ou de Monet, & d'un autre  
 Latin-François, comme sont ceux des Etien-  
 nes. Qu'il eût de même un Lexicon Grec  
 & Latin de Scapula, avec un autre Latin &  
 Grec tel qu'est celui de Morel. Que si les  
 Langues Hébraïque, Allemande, Espagnole,  
 ou Italienne lui plaisent, il faut, qu'il se don-  
 ne les meilleurs Onomastiques de chacune,  
 comme le Pagninus pour l'Hebreu, le Dictio-  
 naire de la Crusca, ou du moins son Com-  
 pendium pour l'Italien, & le Vocabulaire  
 Espagnol-Latin de Covarruvias ou de Nebri-  
 censis, pour ce qui touche la Langue Espa-  
 gnole. Il a besoin encore des Dictionnaires de  
 plusieurs langues réunies, tels que sont le Cale-  
 pin, le Nomenclateur de Junius, & le nouveau  
 Lexicon de Martinius. Ceux qui regardent



en particulier les Arts & les Sciences, lui sont aussi nécessaires, comme le Dictionnaire Poétique de Robert Etienne, le Géographique d'Ortelius, celui des Villes de Stephanus, le Philosophique des Goclenius, le Chymique de Rulandus, le Mathématique de Dasypodius, & l'Etymologique de Fungerus. Je mets au même rang les Antiquaires de Laurembergius, & de Lubinus; les Définitions des Gorris pere & fils, avec l'œconomie d'Hippocrate de Foësius, pour ce qui regarde la Médecine; & le Lexicon de Briffon en ce qui touche la Jurisprudence. Quand on a le Grec en singulière recommandation, il faut joindre aux précédens le Glossarium Vetus, le Suidas, l'Etymologicum Magnum, le Phavorinus Camertes, le Lexicon d'Harpocraton, l'Onomastique d'Erotian par Eustatius, & quelques autres semblables. Ensuite de ces Dictionnaires je mets volontiers, pour être quasi aussi nécessaires, les livres qui portent le titre de Bibliothèques, comme sont celles de Photius, de Gesner, de Possevin; & les autres particulières, telles que des Historiens François, ou de quelque matière déterminée. Je ne voudrois pas même négliger le Trésor Critique de Gruter, ni de certains ouvrages de pareille farine, parce qu'il se trou-

ve des occasions, où ils peuvent beaucoup servir. Voilà donc comme avec vint-cinq ou trente volumes, je voudrois satisfaire à l'un des membres de ma division, qui regarde les livres de reprise, & qui ne sont utiles qu'en de certaines rencontres.

Quant aux autres, qui ont pour objet l'immensité des Sciences, plus le nombre en est grand, & même infini, plus je voudrois me restreindre à de certains Auteurs principaux, & qui semblent uniques, ou en fort petit nombre, en chaque Art ou Science. Car de même que nous nous pouvons accommoder de la plupart des livres de nos amis, & de ceux, qui se trouvent dans ces grandes & renommées Bibliothèques, aussi y en a-t-il, qu'il faut tellement se rendre propres par des lectures, & des notes particulières, sur lesquelles nôtre mémoire s'attache & se repose, qu'à moins de renoncer au métier des Muses, l'on ne sauroit se dispenser de les acquérir. C'est ainsi que nous voions les Artisans posséder chacun de particuliers instrumens, dont ils se servent mieux que de tous autres.

Or puisque la Théologie est la plus noble de toutes les connoissances, remarquons d'abord, qu'une *seule Bible* vous donnera avec le fondement de toute la positive, la plus an-

cienne & plus autorisée de toutes les Histoires, comme celle, qui commence par la création du Monde. La Somme de St. Thomas vous fera voir ensuite toutes les questions de la Scholastique, & vous tiendra lieu encore d'un bon Commentaire Chrétien sur Aristote.

A l'égard de la Philosophie, où nous ne sommes aujourd'hui institués que sur les principes du Péripatétisme, il faut de nécessité avoir *un Aristote*, que j'accompagnerois toujours du divin Platon, & du riche trésor de Diogene Laërce, pour y voir les autres Systèmes Philosophiques, & toutes ces belles pensées, qu'il a ramassées des plus grands personnages de l'Antiquité. Achetés après cela tous les Novateurs recens, qui ont fait bande à part, & qui se sont rendus chefs de parti, comme Telesius & son disciple Campanella, Raymond-Lulle, Jordanus Brunus, Patrice qui a fait les traités *novæ Philosophiæ, & Disquisitionum Peripateticarum*, Ramus, Carpentarius, Severinus Danus, Gorlaeus, Gomefius, & le grand Chancelier Anglois Verulamius. N'oublions pas nos intimes amis Baranzanus, & Gassendus, non plus que Sebastien Basson, Gilbert avec sa Philosophie magnétique ou aimantée, le Jesuite Cabæus, & Kirker son Coadjuteur.

Pour ce qui concerne la Médecine un Hippocrate pour l'ancienne, & un Fernel pour la moderne, doivent être pris par ceux mêmes, qui ne sont pas de cette profession, avec un Anatomiste, soit Du Laurent, soit autre, & un Herboriste tel que Mathiol sur Dioscoride. Et parce que la santé du corps est si importante & si jointe à l'esprit, je ne voudrois pas, que vous manquassiez d'un traité fait exprès pour elle, comme est celui de l'Ecole de Salerne, ou quelque autre semblable.

Aiés pour les Mathématiques les œuvres de Ptolomée, & d'Euclide, & particulièrement pour l'Astrologie, les systèmes nouveaux de Tichon, Copernic, Kepler, & Galilei. Les Chartes Géographiques tant anciennes que modernes, ne sont pas seulement d'ornement, mais de nécessité; sur tout le supplément d'Ortelius, pour l'intelligence des Histoires anciennes, & le dernier travail de Bertius sur ce sujet, quoiqu'assez imparfait. On se doit pourvoir sur les autres parties de ces disciplines selon l'envie que chacun a de s'y attacher précisément.

Il faut du moins avoir un Auteur de Chronologie, sur les tables duquel la mémoire se puisse tenir ferme.



Vous savés ce qu'elle est à l'Histoire, dont je ne vous dirai autre chose sinon, que sur les neuf Muses d'Herodote, & les cinq premiers Livres de Diodore Sicilien, qu'on peut nommer les Bibles du Gentilisme, la lecture de tous les autres se peut faire en les empruntant. Si ce n'est que vous aies épousé quelque Historien d'une affection singulière. Je ne vous parle point du Berosé, ni des autres Auteurs supposés par Annus de Viterbe, dont l'imposture ne peut plus tromper personne. Faites le même jugement de l'Itineraire d'Alexandre Geraldin, & des Antiquités Hetrusques d'Inghiramius, vous contentant d'en savoir la fausseté.

Les Corps du Droit Civil, & Canonique, suffisent à ceux, qui ne sont portés que d'un simple respect vers Justinien, & vers la Cour de Rome.

Vous aurés des préceptes de Rhétorique, & des exemples d'Orateurs, en Cicéron & Quintilien suffisamment. Mais je vous donne la Philosophie du premier, qui fait le quart de ses œuvres, avec Seneque, & le petit Epictete, pour des pièces de cabinet, que vous ne sauriés trop aimer, si vous êtes ami de la Morale, c'est à dire, de vous même. Peu de personnes s'exercent en l'éloquence

Grecque: de sorte, qu'il semble, que les Auteurs des Sciences, qui en ont écrit en cette langue, fussent à cet égard.

Quant aux Poètes, un seul volume vous donnera tous les Grecs, un autre les Latins, & trois ou quatre moindres suffiront pour les langues vulgaires.

Je ne vous dis rien des livres de Chymie, ni de ceux de Magie, parce que nous considérons ici l'étude d'un esprit modéré & bien fait, sans avoir égard aux passions, ni aux déreglemens des autres. Si faut-il en avoir quelques-uns, pour savoir ce qu'il y a d'utile dans la Chymie, qui ne se promet rien d'extravagant, dont le *Tirocinium* de Beguin vous donnera quelque connoissance, & pour reconnoître ce qui se trouve véritable dans la Magie, qui ne sort point des bornes de la Nature, ce que le curieux Baptista Porta vous fera juger par sa Magie naturelle.

Mais il ne faut pas oublier ceux, qui nous ont particulièrement décrit de certains métiers, comme Vegece celui de la Guerre; Vitruve celui de l'Architecture; Marc Varon, Columella, & Caton, qu'on trouve reliés en un volume, celui de l'Agriculture; Rodolphus Agricola celui des métaux, & quelques autres encore de qui l'on peut pren-

dre des lettres de Maîtrise, en ce que chacun d'eux a fait profession d'enseigner.

Il me reste un Livre à vous nommer, que je n'ai réduit expressément sous aucun prédicament, ni mis jusqu'ici dans pas une classe, parce qu'il est transcendant & qu'il va par tout. C'est l'Histoire naturelle de Plin, qui est de si grand usage dans une étude, qu'en cette seule pièce vous posséderés en quelque façon une Bibliothèque entiere.

Ce sera par elle, mon R. P. que je finirai ce petit diagramme, ou cette briève delinea-tion, que vous m'avés demandée. Je pense vous y avoir designé les Livres les plus nécessaires, soit pour être d'un usage & service quotidien, tels que sont les premiers; soit pour être de ceux, dont parle l'Orateur Romain, *in quibus immorari oportet & senescere*. Vous voies, qué j'ai fait un catalogue fort succinct de ceux-ci, tant à cause de mon premier dessein, que parce que je defere beaucoup au conseil, que nous a donné Seneque en ces mots, *Multo satius est paucis te autoribus tradere, quam errare per multos*: Quintilien nous l'a depuis repeté en ces autres termes, *optimis assuescendum est, & multa magis, quam multorum lectione firmanda mens, & du-cendus est color*. Or vous savés, quelle est

la couleur des hommes studieux, & ce que répondit l'Oracle à Zenon le Stoïcien, quand il lui demanda par quel moien il pouvoit vivre heureux? Si vous n'en avés mémoire, je vous en ferai d'autant plus librement souvenir, que les premiers Peres de l'Eglise se sont souvent servis de ces mêmes Oracles, pour autoriser les plus hauts mysteres de notre Foi. Sa réponse fut donc, au rapport de Diogene Laërce, qu'il obtiendrait facilement cette felicité, lors qu'il auroit acquis la couleur des trépassés; ce qui le porta à la lecture des Livres, & à l'étude serieuse des bons Auteurs, qui lui acquirent enfin avec la pâle couleur des morts, dont parloit l'Oracle, les sentimens, qui seuls peuvent donner moralement parlant la vraie felicité aux vivans.





## D E L' A M O U R.

### L E T T R E   X I V.

**N**on, non, MONSIEUR, ne vous imaginés pas, que la passion d'amour soit si vicieuse, que beaucoup de gens la représentent. Elle n'a, non plus que les autres, que ses excès qu'on puisse raisonnablement condamner. La Nature l'avouë; les plus grands Philosophes, comme Socrate, l'ont reverée; & on peut dire, qu'il n'y a que le mauvais Demon, qui la persecute, souhaitant, que tout le monde lui ressemble, & que personne n'aime, puisqu'il ne se peut porter qu'à la haine. Mais je vous dirai bien dans la connoissance que j'ai de vôtre temperament, qu'il n'y a point d'homme, qui doive descendre plus librement que vous aux divertissemens, qui se prennent avec les femmes. Car comme les constitutions mélancholiques, dont la vôtre ne s'éloigne pas, y sont beaucoup plus portés que les autres, témoin celle du Lièvre, tenu pour le plus lascif & le plus mélancholique tout ensemble des animaux: Aussi est-il certain, qu'il n'y a

*Lib. 28.  
c. 4. & 6.  
Lib. 6.*

rien, qui serve tant à ces humeurs sombres & solitaires, ni qui en corrige si utilement le défaut, que les passe-tems amoureux. Pline qui étend leur utilité sur diverses sortes de maladies, veut, qu'ils profitent particulièrement aux Atrabilaires. Et je me souviens d'avoir lû dans Athenée, qu'une Courtisane Grecque fut surnommée Anticyre, à cause, dit-il, qu'elle debitoit du Veratre, ou de l'Elebore, à ceux qui en avoient besoin: Ce fut plutôt, à mon avis, parce que les recreations, qu'elle donnoit aux hommes travaillés de melancholie, leur étoient plus avantageuses, que toutes les herbes des Anticyres. Vous ne prendrés pas, s'il vous plait, ceci pour une approbation des plaisirs, qui vont contre les bonnes mœurs. Personne ne sauroit condamner plus que moi les voluptés deshonnêtes. Quelques riantes qu'eiles soient d'abord, j'ai appris d'Aristote à les regarder dans leur issue. Et quand je considère, que la même étoile de Venus, qui est nommée Phosphore le matin à cause de son agréable lumiere, s'appelle le soir Vesper, est cette triste avant-couriere de nos plus sombres nuits; je m'imagine facilement, que les Astronomes nous ont voulu faire lire dans le Ciel, ce que nous devons attendre en Terre

d'une Déesse, dont la plupart des contentemens se terminent par la douleur, & vont fondre, comme autant de ruisseaux d'eau douce, dans un Océan d'amertume & de déplaisirs. Si est-ce que la même Théologie Païenne nous représente les amours, qui, pour être les fils de Venus, ne sont pas tous d'une même nature. Il y en a d'honnêtes & de prisables, aussi bien que d'impudiques & de condamnables. Et si cet *ἔργον*, qui s'écrit avec un *Omega*, est tellement à rejeter, qu'un Ancien disoit, que le plus grand des Dieux Jupiter, ne pouvoit pas le recevoir & être sage tout ensemble; l'autre *ἔργον* qui se contente d'un petit *Omicron*, n'a rien que d'estimable & a toujours passé pour divin. La Fable reconnoit de même une Venus céleste, aussi amie de la pureté de ses colombes, qu'on a crû qu'elle abhorroit les ordures, & le naturel immonde du Pourçau, d'où il est aisé de tirer une très belle moralité sur nôtre propos. Ce n'est donc que de l'autre Venus *ἄφροδιτην*, qu'il faut se garder, comme de celle, disoit Euripide, qui a mérité ce nom plutôt parce qu'elle rend les hommes *ἄφρονες* ou insensés, qu'à cause de sa naissance de l'écume de la mer. Nous nous en pouvons préserver par l'usage de la raison, qui nous

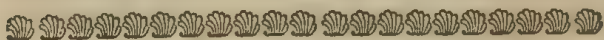
*Phornus de nat. Deor. in Ven.*

fera toujours reconnoître, que celui qui commande aux Dieux mêmes, si l'on en croit les Poëtes, obéit aux hommes raisonnables, lors qu'ils lui savent donner la loi. En effet, soit que nous considérons l'Amour, comme un desir de l'immortalité selon Platon, soit que nous le définissions avec Aristote & S. Thomas un mouvement de l'appetit vers le bon & le beau, l'on ne sauroit legitimelement le blâmer, puisque l'envie de nous perpetuer est si attachée naturellement à notre humanité, & que toutes les beautés d'ici bas, qui nous peuvent toucher, ne sont que des écoulemens & des dépendances de la Beauté suprême qui est au Ciel. Si l'amour étoit vicieux de lui même, il faut croire, que Salomon n'auroit pas pris son voile, comme il a fait, pour en couvrir les plus secrets mysteres de notre Religion dans son Cantique des Cantiques. Il est de son feu comme de mille autres choses excellentes, que le mauvais usage pervertit. Aristippe allant, selon la licence de son siècle, chez une Courtisane, soutint, que ce n'étoit pas l'entrée de son logis qu'on devoit tenir pour honteuse, mais l'obstination seule à y trop demeurer, & à ne s'en pouvoir tirer. J'avoue, que ce seroit un crime de parler aujourd'hui



de la sorte. Il faut avoir toute la probité de S. Ambroise, & l'innocence de Synesius, pour justifier une fréquentation en des lieux si infâmes. Et difficilement au tems où nous sommes, les visites ordinaires, dont Socrate honoroit Aspasia, recevoient la favorable interprétation, que leur donne le même Synesius. *In Dione.* Mais il n'y a point de Casuiste si rigoureux, qui vous défende de fréquenter des femmes d'honneur. C'est parmi elles, que je vous verrai volontiers égayer l'esprit, & échauffer le temperament; que vous avés, au feu d'un amour vertueux. Faites choix pour cela d'un sujet digne de vos affections, & vous y appliqués d'autant plus librement, que la passion amoureuse ressemble au Lierre, s'il est permis de faire cette comparaison après Plutarque, grimpant & se liant à tout ce qu'elle rencontre, ce qui nous oblige à lui donner un honnête attachement. En tout cas, comme je serois très fâché de vous voir dans une volupté reprochable, fussiez-vous couché, comme cet Empereur Verus dans Spartian, sur des lits de roses, avec des couvertures tissues de fleurs de lis, & embaumées de parfums Persiques; Aussi me déplairoit-il fort, que vous füssiez scrupule d'acquiescer aux justes demandes de la Nature.

re, & à cette nécessité *Erotique*, tenuë par Platon au cinquième livre de sa République, pour beaucoup plus pressante & plus forte, que la nécessité Géométrique. Souvenés-vous là dessus de ce beau passage de Tertulien, *Natura veneranda est, non erubescenda. Concubitus libido, non conditio fedavit. Excessus, non status est impudicus.* Et prenés en bonne part le conseil desintereffé, que vous donne un ami, au même tems qu'il peut dire aussi bien que le Pantalon de la Comedie, *io m'invecchio, & il mundo s'imputanisce.*



## D E L A B E A U T É .

### L E T T R E . X V .

*MONSIEUR,*

**J**e ne suis pas en humeur d'acquiescer à tous vos sentimens, ni de vous accorder, que la Beauté soit une fleur qui ait toujours sa racine dans la Bonté. Il y a trop d'exceptions à faire sur cela, dans l'un & dans l'autre sexe. Les plus belles femmes ne sont

que trop souvent les plus fâcheuses, pour ne rien dire de pis. Et Nirée, qui passa devant Troie pour le plus agréable de tous les Princes Grecs, y fut encore reconnu le plus inutile. L'on peut dire d'ailleurs, selon Saint Augustin, que Dieu permet assez souvent, *Lib. 15. de civit. Dei, c. 22.* qu'on voie le vice paré du masque de la Beauté, afin qu'elle ne soit pas prise pour un des plus grands biens, & que les personnes de vertu & de bon sens apprennent à n'en faire cas, qu'autant que la raison le veut: *pulchritudinem propterea largitur Deus etiam malis, ne magnum bonum videatur bonis.* Certes, si nous y voulons prendre garde un peu plus exactement, que ne fait le commun, nous trouverons, qu'il arrive souvent parmi nous la même chose, qui s'observe entre les Plantes qu'on nomme Simples, dont celles, qui ont le plus de vertu ou de force, sont ordinairement les moins éclatantes, & qui donnent le moins de satisfaction à la vue. Une belle ame n'emprunte jamais sa recommandation du corps, ni de l'extérieur, non plus qu'une pierre précieuse du métal, qui l'environne. Et puisque la couleur de notre teint, ni la juste proportion de nos membres, d'où dépend la beauté humaine, ne sont pas en notre pouvoir, pourquoi mesestimerions-

nous ceux, que la Nature n'a pas gratifiés de cette lettre de faveur, qu'elle imprime quelquefois au visage des personnes qui l'ont le moins méritée? Pour moi je trouve que le Cardinal Cajetan repartit fort bien à Louïs Sforce surnommé le More, qui avoit fait un trop désavantageux jugement de lui sur sa mauvaise mine. Ce Prince de Milan allant au Couvent des Dominicains de la même ville, y vit Thomas de Vio alors Docteur seulement, mais qui avoit déjà acquis une partie de cette grande réputation qui le porta depuis au Cardinalat. Et parce qu'il étoit de fort chetive représentation, Sforce ne pût s'empêcher, ne le connoissant point, de dire aux Peres qui l'accompagnoient, qu'il s'étonnoit, qu'ils tinssent parmi eux un homme si mal-fait. Il fut désabusé sur le champ par le recit, qu'on lui fit du mérite extraordinaire de Cajetan, qui prit néanmoins sujet, dans une conférence qu'il eût quelque tems après avec cet usurpateur, de lui couler ces termes de justification: Que s'il eût été l'auteur de son être & de sa fabrique, il lui avouoit qu'il se seroit donné une plus agréable figure. Mais, que les hommes étant obligés de prendre en bonne par tout ce qui vient de la main de Dieu, comme il le faisoit de son côté; aussi



aussi y auroit-il d'ailleurs trop de rigueur de le rendre responsable d'un ouvrage, où il n'avoit rien contribué; avec ce mot du Breviaire, dont il se souvient fort à propos, *ipse fecit nos, & non ipsi nos*. Je veux vous ajoûter à cela l'observation, que fait le Cardinal Federic Borromée, neveu de celui que l'Eglise a canonisé, dans son traité *Della gratia de i Principi*, d'où j'ai pris ce que je vous viens de rapporter. C'est, qu'encore que le portrait de Cajetan le représentât plutôt agréable & de belle présence qu'autrement, il savoit avec certitude de ceux mêmes, qui l'avoient vû, qu'il étoit très laid & de fort mauvaise physionomie; les Peintres n'ayant pris la licence de le faire tout autre qu'il n'a été, que sur l'imagination, qu'un si grand Personnage devoit avoir eu un visage majestueux & plein de dignité. Surquoi vous pouvés vous souvenir de l'opinion de ceux, qui croient que Jesus Christ même ne posséda jamais cette beauté extérieure, que d'autres lui attribuent; son humilité, qui lui fit élire un Artisan pour pere putatif, l'ayant porté à se revêtir d'un corps petit, & si peu avantageux, qu'il attiroit les opprobres. Tertullien, qui Lib. de parien. p. 160. paroît être de cet avis en quatre lieux différens, l'autorise par le cinquante-troisième Lib. adv.

*Jul. p.* chapitre d'Isaïe, que Saint Augustin allegue  
*228.* aussi au même sens dans l'interprétation de  
*Lib. de* plusieurs Pseaumes de David. Origene  
*carne Chr.* néanmoins au fixième livre contre Celsus,  
*p. 367. &* qui s'étoit fondé sur ce défaut de grandeur &  
*l. 3. adv.* de bonne grace, pour blasphemer contre  
*p. 482.* l'humanité du Fils de Dieu, répond, que ni  
*In Psal.* les Apôtres ni les Evangelistes n'ayant rien dit  
*43. 118.* de si desavantageux touchant sa personne,  
*& 127.* l'on pouvoit expliquer la Prophetie d'Isaïe al-  
 legoriquement de ceux, à qui le même Dieu  
 n'a pas fait la grace de reconnoitre la secon-  
 de personne de la Trinité, & qui ont mépri-  
 sé sa sainte parole, trouvant celle des Philo-  
 sophes Paiens beaucoup plus à leur gré. Mais  
 vous sçavez bien, qu'il y a d'anciennes medail-  
 les, qui ne le rendent pas le plus beau des  
 hommes, suivant le texte, *speciosus forma*  
*Rigalt. in* *præ filiis hominum*; & qu'on prend aussi cette  
*obs. ad* beauté, ou cet agrément de la forme inte-  
*Terr.* rieure; au même sens, qu'en disant de nous  
*q. 46.* dans les Ecoles, que nous sommes composés  
 de matiere & de forme. Quoiqu'il en soit,  
 c'est une pensée pieuse du Christianisme, que  
 les jeûnes, les veilles, & toute autre sorte  
 d'austerités avoient tellement consumé &  
 mortifié le corps de nôtre Sauveur, qu'à  
 l'âge de trente ans il paroissoit n'en avoir

guères moins de cinquante: à quoi se rapporte ce que les Juifs, le voulant lapider, lui disent dans le huitième chapitre de Saint Jean, *quingenta annos nondum habes, & Abraham vidisti?* Quoi, vous n'avez pas encore cinquante ans, & vous parlez d'Abraham, comme si vous l'aviés vû? Aussi Cardan se fondant sur de semblables passages, a bien osé rendre des raisons Astronomiques d'une vieillesse si avancée, & d'un visage si austere, si desséché, & si plein de taches, qu'on le prend pour un Lépreux dans le même lieu d'Isaïe que nous venons de citer, *putavimus eum quasi leprosum.* Car encore que cela reçoive une explication figurée, j'aime mieux appuier les présuppositions de Cardan d'une véritable prophétie, que d'un faux texte de Joseph, qui n'a jamais nommé, comme il l'assure, *Jesum lentiginosum.* Au dire de Cardan, Saturne & Venus dans l'Ascendant de cette précieuse Nativité causèrent toutes ces disgrâces, de même, qu'il se trouve dans d'autres parties de son Thème, ce qui donnoit à la Géniture (pour user des termes de l'art) une santé si ferme, & une beauté de corps si considérable. En cela ce Judiciaire ne semble pas être d'accord avec Tertullien, ni avec lui même, qui n'a fait que suivre le

Cardinal Pierre de Alliaco, le Calabrois Tiberius Ruffillianus, & quelques autres encore plus anciens dans une si hardie entreprise, où il fait voir écrit au Ciel tout ce qui touche la vie de JESUS CHRIST, hormis, dit-il, sa naissance d'une Vierge.

Or si Dieu même a méprisé cette beauté externe, & si la laideur de Cajetan, non plus que celle d'Esope & de Socrate n'a rien de reprochable; pourquoi donner tant d'éloges, comme vous faites, à une chose de si peu de considération? Ne m'avouërez-vous pas, que les Cantharides sont ordinairement de plus belle couleur, & bien mieux dorées que les Abeilles? En vérité, si un Auteur moderne a eu raison de dire, que la beauté Mâle n'est rien autre chose qu'une marque de la bonne constitution de la Puissance active dans la Génération: Et si par conséquent la beauté Femelle ne peut être prise que pour une marque de la bonne constitution de la Puissance passive dans la même Génération: Il demeure très évident, que toute sorte de beauté est trop sensuelle, & trop plongée dans la matiere, pour mériter les loüanges exquisés & spirituelles, dont vous avés voulu remplir votre lettre.

*De la  
Chambre  
Charact.  
des pas-  
sions c. 2.  
part. 5.*







## DE LA CURIOSITÉ.

## L E T T R E X V I.

*MONSIEUR,*

**V**ous avés tort de me prendre pour un César en me demandant des Commentaires de nos Gaules. Je suis l'homme du monde, qui écris le plus mal volontiers des nouvelles: & quand j'y aurois de l'inclination, je me ferois conscience de vous en mander, vû que ce seroit fomenteur vôtre mal, & vous entretenir dans une humeur vicieuse. Car puisqu'on met aujourd'hui entre les maladies de l'ame, la curiosité de s'avoir ce qui se passe à la Chine, ou dans quelque autre partie de la Terre moins éloignée de nous, je ne saurois sans pécher donner nourriture à vôtre passion, ni contenter vôtre desir déréglé, d'apprendre ce qui se fait ou se dit ici, sans me rendre complice de vôtre crime. Contentés-vous donc, que je vous aie fait rire de cette nouvelle Morale, & qu'en continuant, je vous declare que je n'ai présentement nul-

les nouvelles, dont je vous puisse entretenir, plus fraîches que celles de Boccace, de Cervantes, ou de Straparole. Si l'on ne sauroit néanmoins, sans perdre vos bonnes grâces, se dispenser de vous écrire un peu plus au long que de coutume, j'aime mieux passer du ridicule au sérieux, & prendre le même sujet de la Curiosité, pour vous communiquer ce que je pense d'une chose, que je ne crois nullement mauvaise en elle même, mais seulement dans ses excès.

L'envie de savoir est si naturelle, qu'il y auroit trop d'injustice de la condamner absolument, & de faire un vice de ce qui sert de fondement aux vertus intellectuelles, la Science, la Sagesse, & l'Intelligence. Mais comme les meilleures choses ont toujours des limites, il en faut prescrire à celle-ci aussi bien qu'aux autres, & tenir pour constant, qu'on ne sauroit être curieux des Arts défendus, comme par exemple de celui de la Magie, noire, sans offenser Dieu; ni de beaucoup d'autres connoissances, sans intéresser la conscience. Ne savons-nous pas, combien la curiosité de nos premiers parens a coûté cher à toute leur posterité? Et la Religion ne défend-elle pas celle de pénétrer jusqu'aux plus secrets conseils de la Providence? Il y en a

même une, qui pour ne se trouver pas si criminelle, ne laisse pas d'être à blâmer. On voit des curieux impertinens, sans être coupables. Et ce vain desir d'apprendre toute sorte de nouvelles,

- - - - ut omne

Lucret.

*Humanum genus est avidum nimis auricularum;* <sup>l. 4.</sup>

a besoin d'être reprimé, parce qu'il est souvent indiscret, & qu'il témoigne presque toujours quelque légèreté d'esprit. Ces bornes établies, je ne vois rien de plus propre à l'homme, ni de plus digne de lui, que l'envie d'apprendre & de s'instruire. Il n'est placé au milieu de la Nature, que pour s'informer de ce qui s'y passe. Le Monde est un Théâtre, sur lequel il peut jeter les yeux de toutes parts. Et la connoissance même des choses mauvaises, à les considérer en général, n'est pas condamnabile comme en est la pratique, parce qu'elles n'ont rien de vicieux dans l'entendement comme dans la volonté. Je sais bien, que l'Ecole blâme ordinairement, avec Saint Thomas, jusqu'à la recherche de la vérité dans les créatures, si l'on ne fait réflexion sur le Créateur, & si l'on n'a pour but de le reconnoître par le moien de ses œuvres. Mais d'autant que ce n'est pas de moi

que vous devés attendre des leçons de Théologie, je vous renvoie à ce que les Docteurs enseignent de cette sorte de curiosité, qu'ils censurent, pour vous dire l'avertion, que j'ai d'une autre, dont fort peu de personnes se peuvent vanter d'être exemts.

*Lib. 2. de* Le desir de savoir ce que chacun pense de  
*vita sua.* nous est si grand, que j'entre dans le sentiment de Marc Antonin, qui ne croit pas, que nôtre nature soit sujette à une plus grande misere. Nous nous devrions contenter, dit-il, de rentrer en nous-mêmes, de nous y observer & nôtre propre Génie, sans vouloir pénétrer jusques dans l'interieur des autres par une curiosité d'autant plus ridicule, qu'elle nous seroit tout à fait desavantageuse si nous la pouvions satisfaire. Car il faut tenir pour constant, qu'eu égard aux jalousies, aux ingratitude, & aux autres defauts ordinaires des hommes, s'il nous étoit possible de voir ce que nos amis mêmes, ou ceux, qui se disent tels, ont souvent dans le cœur, nous en serions mortifiés au dernier point. Et je soutiens que s'il y avoit moi en d'avoir un miroir magique, qui nous découvrit à nud toutes les envies, les perfidies, & les mauvaises volontés, qui nous regardent, il seroit plus à propos de le casser ou de s'en défaire, que



de le conserver & retenir, avec les inquiétudes & les chagrins qu'indubitablement il nous donneroit. Aussi ne lisons nous jamais sans une grande estime dans les Histoires, la modération de ceux, qui ont sçu commander à leurs appetits en des rencontres, où d'autres auroient voulu contenter leur curiosité. Les Atheniens renvoierent à Philippe de Macedoine les lettres qu'il adressoit à Olympias, sans que la jalousie qu'ils avoient de sa grandeur, ni l'espoir de découvrir quelque secret qui les touchât, leur eût pû persuader de les ouvrir. Alexandre victorieux porta le même respect à celles que Darius avoit écrites à sa femme. Caligula dans ses beaux *Suet. arr.* commencemens brûla beaucoup de papiers <sup>15.</sup> de sa mere & de ses freres, capables de donner de l'apprehension à plusieurs personnes, protestant avec serment, que c'étoit sans les avoir regardé: Et il refusa de recevoir un libelle ou mémoire, qui regardoit la sûreté de sa vie, comme n'ayant rien fait, disoit-il, pour être haï, ni qui lui dût faire prêter l'oreille à des delateurs. Pompée mit au feu toutes *Dio. Cass.* les dépêches, & autres instructions, qu'avoit <sup>l. 71. &</sup> Sertorius, en ayant empêché la lecture. Marc <sup>Exc.</sup> *Const.* Antonin pratiqua la même chose une autre fois, par cette belle considération, qui se voit

dans Dion, qu'il ne desiroit pas avoir par force quelque sujet de ressentiment contre qui que ce fût. Et Commodus son successeur ne voulut jamais écouter un Manilius Secrétaire de Cassius, qui s'offroit à révéler beaucoup de choses, faisant aussi jeter dans le feu toutes les lettres qu'il avoit, afin que personne ne prit connoissance de ce qui étoit dedans.

Je grossirois trop cette lettre, si je venois aux exemples modernes, & je vous serois peutêtre importun, si j'exagerois toutes les sottises, que la curiosité de l'avenir fait faire à une infinité de gens, qui se rendent malheureux par son moien avant le tems de leurs infortunes, & qui corrompent de même tout le bien, qui leur peut arriver, par l'impatience qu'ils ont de le connoître, jointe à la crainte, qu'il ne succede pas. Si l'Empereur Hadrien a été le plus curieux des hommes, comme on le dit, il peut passer encore pour le plus miserable de tous. Et néanmoins, quoique l'excès de cette passion soit fort à craindre, ce n'est pas à dire pourtant qu'on soit obligé d'y renoncer absolument. Le défaut de curiosité est une autre extremité qui cause quelquefois d'étranges préjudices. Je sai bien que César ne se trouva pas mal, d'a-

voir dit, à demain les affaires : Mais il en cou-  
ta la vie à cet Archias souverain Magistrat de  
Thebes, & à un nombre infini de ses Ci-  
toiens, d'avoir usé des mêmes termes, negli-  
geant d'ouvrir un paquet de lettres, qui de-  
couvroit une conspiration de bannis. Finis-  
sons par une autre observation de Cardan, qui  
donne cet important aphorisme dans sa Pru-  
dence civile, qu'il faut tenir pour les plus  
grands ennemis que nous aions, ceux, qui,  
sous un prétexte de familiarité, s'informent  
trop curieusement de nos pensées, de nos des-  
seins, & généralement de ce, qui nous tou-  
chant, ne les regarde point. En effet, leur  
dessein est sans doute, de prendre par là le  
plus d'avantage sur nous qu'il leur est possible,  
& de faire ce que le Satyrique Romain repro-  
che aux mauvais serviteurs.

*Scire volunt secreta domus, atque inde  
timeri.*

Ce n'est pas peu faire, que d'éviter de telles  
embûches, & à des François, comme nous  
sommes, de faire, qu'on ne nous puisse re-  
procher un vice, dont César accuse toute nô-  
tre nation, comme celle qui arrêtoit les pas-  
sans sur les grands chemins, & les Marchands  
forains en plein marché, pour leur faire dire  
par force des nouvelles.

*Æm. Pro-  
bus in Pe-  
lop.*

*Lib. 4.  
de bella  
Gall.*



## DES FESTINS ET DES PARASITES.

## L E T T R E XVII.

M O N S I E U R ,

**P**renés garde, que l'ordre du festin de ce Seigneur Alleman, où l'on vous a servi à la mode de son país les grosses viandes après les delicates, ne soit plus contre nôtre usage, que contre la raison. Car j'ai bonne

*Marc. 7.*  
*Satur. c. 4.* mémoire d'avoir lû en plus d'un lieu, que Socrate ne defendoit rien si expressément, que cette sorte, soit de boisson, soit de viande, qui donne de l'appetance (pour user de ce mot) au delà de la faim & de la soif. Et vous pouvés voir dans un Auteur Arabe, qu'on a depuis peu donné au public, cet important précepte contre la gourmandise, de manger toujours les plus délicats morceaux les premiers. En effet ces saupiquets & ces ragouts, qui succedent aux viandes solides, n'ont été inventés que pour irriter un appetit satisfait; comme l'hypocras, & assez d'autres breuvages, sont plus propres

*Semite*  
*Sap. c. 5.*



à boire sans soif, qu'ils ne sont bons à l'éteindre. Ce n'est pas, que je condamne absolument la diversité des mets, & que je ne me souviennne bien de ce mot d'Hippocrate, rapporté par Macrobe, que l'homme étant composé de fort différentes parties, une nourriture trop simple, & trop unie, s'il faut ainsi dire, ne lui peut pas convenir, *si homo non unum, nutriendus est ex non uno*. Je n'ignore pas non plus, qu'après avoir bû pour s'humecter & se rafraîchir, les Philosophes les plus austères ont donné quelque coup de verre à la gaieté; & qu'on peut même imiter ce Stratonice, qui bûvoit encore de peur d'avoir soif, après s'être suffisamment desalteré. Mais je soutiens; que les friandises, tant du boire, que du manger, qui viennent lors qu'on a pris toute sa réfection, & que Seneque nomme fort proprement *oblectamenta ad edendum saturos cogentia*, ne sauroient être trop condamnées. Quand un estomac n'en peut plus, & que la bouche même est lassée d'avoir tant travaillé à l'assouvir, on présente des vivres, tellement apprêtés & sophistiqués, qu'outre, qu'ils réveillent le goût le plus perdu, ils s'avalent insensiblement & sans avoir la peine de les mâcher. Je n'attens plus que l'heure, disoit un Ancien sur cela, qu'on nous donnera les

6. *Satur.*

c. 5.

Athen. l.

8.

Ep. 109.

morceaux tous mâchés, *expecto jam ut manducata ponantur*; & vous vous pouvés souvenir d'un certain Sagaris, dont parle Athénée, qui faisoit mâcher par sa nourrice tous les alimens, dont il se nourrissoit, encore qu'il fût fort âgé, trouvant, qu'il y avoit trop de fatigue à le faire lui même.

Mais pour n'exagerer pas davantage ce qui se peut dire là-dessus, contre le mauvais usage de nos tables, je viens à cet homme, que vous dites, qui se trouve toujours sans être prié, comme les Myconiens, aux lieux, où il est assuré de trouver la nappe mise. Celui, dont vous voulés parler, ne m'est pas inconnu.

*Juv. sat.*  
2.

--- *rarum & memorabile magni*  
*Gutturis exemplum.*

*Ios. ant.*  
*Jud. l. 9.*  
c. 10.

Et pour montrer, que je le remarque bien, n'est-ce pas le même, qui ne pouvoit dernièrement comprendre, que Samson, le plus fort des Israélites, n'eût jamais bû que de l'eau? A ce que je puis voir par ce que vous m'écrités, les Parasites, comme lui, auront beaucoup à souffrir par tout, où ils vous rencontreront. Si serés-vous toujours contraint d'avouer, que leur nom, qui semble si odieux, n'a pas été toujours pris en si mauvaise part. Athénée le fait voir par cent passages de différens Auteurs,

*Lib. 6.*

qui montrent, que la qualité de Parasite n'étoit pas seulement honorable, mais qu'elle étoit même autrefois un terme de vénération & de sainteté: Il rapporte entre autres textes les vers d'un Diodore de Sinope, où le plus grand des Dieux Jupiter Philius passe pour le premier de tous les Parasites. Et n'y lisons-nous pas, que les Bardes des Celtes, qui étoient les Poètes de nos anciens Gaulois, les suivoient à la guerre pour décrire leurs actions héroïques, & qu'on les appelloit par honneur leurs Parasites? Tant y a que vôtre Pamphagus se peut vanter d'être considéré jusques dans les festins, comme un des plus habiles hommes du monde. Auguste étoit bien aise d'ouïr en mangeant ceux, que Suetone *Art. 74.* nomme *Aretalogos*. L'Empereur Severe en avoit d'autres entre lesquels Lampridius met le grand Ulpie, qui l'entretenoient de propos d'étude & de recreation tout ensemble, *ut haberet fabulas litteratas*, dit cet Historien. Et les Grecs ont fait grand état de leurs Deipnosophistes, & de leurs *τραπεζογήτορας*, qui étoient écoutés avec admiration, lors qu'ils préchoient sur la vendange. Pourquoi n'estimerons-nous pas autant ceux, qui font encore aujourd'hui la même profession? Et pourquoi les Parasites de ce tems seront-ils de

pire condition que ceux des Anciens, s'ils ne leur cedent nullement en tout ce qui concerne le métier, dont ils se mêlent? L'amour que celui, dont vous faites de si bons contes, a pour les bonnes tables, lui a fait apprendre par tables, tout ce qu'il fait. S'il n'a pas vû ce que les Livres ont de meilleur, c'est qu'en les ouvrant, il court viteement à leur table, qui ne se trouve qu'à la fin, & d'où l'on ne peut presque le retirer, aiant cela de commun avec Protogene, que *nescit manum de tabula*. A la vérité il hait extrêmement celles, qu'on nomme d'attente; ce qui lui a donné quelquefois de grands dégouts des plus belles pieces d'Architecture. Mais en recompense il a des transports d'amour merveilleux pour ces anciennes loix Romaines qu'on nommoit des douze Tables, & il ne peut s'empêcher, de témoigner l'envie qu'il porte à tant de vieux Jurisconsultes, qui les avoient toujours toutes douze devant eux, sans être obligés de porter leur vûë sur un moins agréable objet.

Vous jugés bien, que je m'accommode à vos railleries, & que c'est pour vous damer le pion, que je me dispense d'écrire de la sorte. Il est vrai pourtant, que tout ce qu'on a conté des Tithymalles, des Cherephons, & de leurs semblables, se peut fort bien ajuster  
à ce



à ce rare personnage. Il devore comme les poissons, plutôt qu'il ne mange,

*Pernicies, & tempestas, barathrumque ma-* Hora. l. 1.  
*celli,* sat. 15.

Du moins peut-on dire que, *mangia da sato,*  
*& beve da ammalato.* Et comme Aristote assu- Lib. 4. de  
re, que la Poulpe (\*) se laisse plutôt mettre hist. an.  
en pièces, que de quitter ce qu'elle veut ava- c. 8. & l.  
ler; il n'y a point de force ni d'artifice, qui 6. c. 2.  
lui puisse ôter le verre ou le morceau de la main. Le même Auteur rapporte qu'un homme de Syracuse bût sans cesse autant de tems qu'il en falut à faire éclore des œufs, qu'il avoit pour cela mis en terre avec de la paille: Celui-ci continueroit à boire jusqu' à ce que ces petits poulets fussent en état d'être mangés. Il dine indifféremment avec toute sorte de gens, qui lui font bonne chere, mais il n'y en a point, dont il fasse tant d'état que de ses bons Cœnateurs, comme il les appelle, se plaignant fort, qu'il y en ait si peu en France, & particulièrement à la Cour, vû qu'on fait, que Rome n'a triomphé que par le mérite de ceux, qui portoient un si beau nom. Diogene mangeant en plein marché, dit en riant à celui, qui le reprenoit de cette incivilité, qu'il ne l'auroit pas faite, si la faim ne

(\*) Poulpe ou Polype espece de poison.

15. Geog.  
Camden.  
2. hist.

Cap. 7.

P'eût pris au même lieu : Pamphagus ne trouve point de plus bel apophthegme dans tout Laërce, & il s'en est souvent servi, la bouche & les mains pleines de Ratons & de Craquelains dans la Foire Saint Germain. Il allegue là dessus ce que Strabon observe des Indiens, qui mangeoient à toutes heures. Il louë la Reine d'Angleterre Elisabeth, & le Duc de Savoie, qui prenoient leurs repas à telle heure indifféremment du jour ou de la nuit, qu'ils avoient appetit. Pourquoi ne fera-t-il pas permis à ceux, qui l'ont toujours ouvert comme Pamphagus, de le contenter par tout & autant de fois, qu'ils le peuvent faire? Il ne sauroit souffrir ce mot de l'Ecclesiaste, *melius est ire ad domum luctus, quam ad domum convivi*, qu'il veut avoir été ajoûté par quelque Rabin de Samarie, parce qu'à son dire Salomon enseigne ailleurs une toute autre doctrine. Il préfere Eschyle à tous les Poëtes Tragiques & Héroïques, comme celui, qui a naïvement représenté Jason son principal Héros yvre sur le Théâtre. Enfin il tourne à son avantage tout ce qu'il a lû ou entendu dire, se moquant à son tour du reste du monde, & de ceux mêmes, qui prennent plaisir à lui faire faire les meilleurs repas, *stultorum divitum adrosor, & quod sequitur ar-*

*risor, Et quod duobus his adjunctum est derivor*, pour parler de lui, comme Seneque *Ep. 27.* a fait d'un Satellijs Quadratus, qui vraisemblablement ne jouïoit pas mieux son personnage. Son seul malheur, & la seule plainte qu'il fait contre la Nature, c'est, qu'elle ne lui ait pas donné la faculté de se vider le ventre, quand il voudroit, comme à cet animal Rosomaca de Moscovie, qui en est quitte pour le presser un peu entre deux arbres, ne faisant par ce moyen que manger toute sa vie, s'il trouve de quoi.

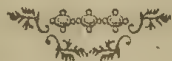
C'est ce que je vous ai voulu donner pour servir de dessert au festin, que vous m'avez si plaisamment décrit. L'antipathie, où mon temperament me porte contre les grands mangeurs, & l'aversion que j'ai toujours eue des Parasites, m'ont suggeré ces trois ou quatre réflexions, dont j'ai accompagné les vôtres. Si quelqu'un plus austere que nous ne sommes, s'en veut scandaliser qu'il prenne garde, que nos libertés sont innocentes, & nos railleries de saison dans le Carnaval,

*Et istos*

*Ut non laudandos, sic tamen esse jocos.*

*Ovid. 1.*

*Trist. el. 8.*





## DES EPITHETES.

## L E T T R E XVIII.

*M O N S I E U R,*

**V**ous voulés, que je vous mette par écrit les Epithetes, que nous remarquâmes dans nôtre derniere promenade être propres à beaucoup de Grands Personnages. Je n'ai pas de mémoire, pour vous satisfaire pleinement; mais j'ai assez d'affection, &, si nôtre amitié peut souffrir, que je parle ainsi, d'obeïssance, pour vous contenter, autant qu'il me sera possible en ceci, que vous dites fort bien n'être pas absolument inutile. Car si les Philosophes, & sur tous les Stoïciens, ont eu raison de croire, que les noms, généralement parlant, servoient infiniment à reconnoître jusqu'à la substance des choses; l'on ne sauroit nier, que les Epithetes, qui sont comme de secondes appellations, inventées pour donner une plus parfaite designation de ce qui est déjà nommé, ne doivent passer pour très considérables.



Commençons par ce Mercure Egyptien, honoré du surnom de *Trismegiste*, qui n'a été donné depuis lui à personne. Entre les Philosophes de Grece, Hippocrate & Platon ont eu celui de *Divins*; & le dernier des deux est encore connu par cet autre de *Moïse Athenien*, comme Philon Juif est appelé le *Platon circoncis*. Le Sage Socrate, le *Juste* Aristide, le *Bon* Phocion, sont des termes ordinaires; & l'on n'a point parlé d'Archelaüs Précepteur de Socrate, non plus que de Straton de Lampsaque disciple de Théophraste, sans les nommer *Physiciens*. Aristote passe pour le *Génie de la Nature*, qui a laissé un grand nombre de Sectateurs, dont la plupart sont aussi souvent cités par leurs Epithetes, que par leurs propres noms. Averroës est il y a long-tems le *Commentateur* par excellence; comme Alexandre Aphrodisien l'*Interprete*, & Ioannes Grammaticus le *Laborieux*, ou *Philopone*. Depuis, Petrus de Apono a été batisé dans l'Ecole, du nom de *Conciliateur*; & Richard Suifeth de celui de *Calculateur*. Albert Evêque de Ratisbone ne s'y nomme jamais sans ajouter le *Grand*; Pierre Abailard y a mérité le surnom de *Dialecticien*; & Iean d'Oxford, ou de Baconthorpe, celui de *Doctor resolutus*. Grégoire de Nazianze y est aussi le

*Hornius  
hif. phil.*

*l. 6. c. 2. & Théologien; Pierre Lombard le Maître des*  
*Balaus. Sentences; Saint Thomas le Docteur Angeli-*  
*que; Scot son Antagoniste le Docteur subtil;*  
*Alexander Ales le Docteur irrefragable; Hen-*  
*Lilius Gy-ri de Gand le Docteur solennel; Michel An-*  
*raldus de grianus le Docteur inconnu; Gerson le Do-*  
*Poët. cteur Très Chrétien; & Raimond Lulle le Do-*  
*cteur illuminé. Alanus qui a fait l'Anti-Clau-*  
*dien contre Rufin, fut aux Allemans, il y a*  
*près de quatre cens ans le Docteur Universel;*  
*Je trouve, que Saint Hilaire & Saint Bonaven-*  
*ture ont tous deux obtenu le surnom de Do-*  
*cteurs Seraphiques; & Origene celui de Syn-*  
*tactique, ou de Compositeur. Ocham, chef des*  
*Nominaux, a eu le titre de Venerabilis in-*  
*ceptor? Rabbi Moïse celui de Docteur perple-*  
*xorum; & Thomas Donus celui de Doctor*  
*Veritatis. Vous pouvés vous souvenir en-*  
*core de deux autres, dont l'un est Martinus*  
*contra communem, & l'autre, l'Idiot, dont on*  
*voit les ouvrages dans le second tome de la*  
*Bibliothèque des Peres, n'étant connu que*  
*par ce surnom, qui seroit une injure, si son*  
*humilité ne le lui avoit fait prendre, nomine*  
*Lib. de proprio ex humilitate suppresso, dit Bellarmin.*  
*script. Ec- Les autres Facultés en ont donné de sembla-*  
*cles. bles à leurs Professeurs, aussi bien que la*  
*Théologie. Durandus entre les Jurisconsul-*

res a eu celui de *Speculator*. Lucas Ripa ce- *Lilius Gy-*  
lui de *Magister syllabarum*, que lui acquit *valdus de*  
l'exacte connoissance des accens, ou de ce *Poët.*  
qu'on nomme aux Colleges, Quantité. Et  
parmi les Médecins Campegius, & Dedondis  
se disputent cet autre de *Aggregator*. Rasis  
est parmi eux leur *Experimentator*.

Il me souvient que nous passâmes de ces  
hommes de lettres à ceux d'action, pour y  
remarquer, qu'encore que les Alexandres &  
les Pompées aient rendu le titre de *Grand* si  
considérable, que les premiers hommes de  
toutes les Monarchies en ont été honorés; la  
flatterie fit trouver aux Méséniens un autre titre *Apian.*  
encore au dessus, quand ils surnommèrent  
*Dieu* cet Antiochus, qui les avoit délivrés d'un  
Tymarche, dont la tyrannie leur étoit insup-  
portable. Le nom de ce dernier nous fit ob-  
server ensuite, comme l'on s'est plu quel-  
quefois à renverser les plus beaux Epithetes  
par des allusions ingénieuses & défavantageu-  
ses tout ensemble. Car au lieu de dire An-  
tiochus *Epiphanes*, nous voions dans Polybe  
& dans Athenée, qu'on prononçoit *Epimanes*,  
pour le taxer de beaucoup de folies, qu'il a-  
voit faites. Ceux d'Alexandrie, irrités con-  
tre Ptolomée *Evergete*, ou le *Bienfaisant*, l'ap-  
pelloient ordinairement *Caquergete*, ou le

Matth.  
tom. 2.

Tite Live  
& Plin.  
Lib. 8. Af.  
fr. Diog.  
Laërt.

*Malfaisant*. Et les propres noms mêmes ont reçu des inversions ou renversemens de lettres, tantôt en bien, & tantôt en mal. Ainsi Antisthene pour se railler de *Platon*, prononçoit *Saton*, c'est à dire, *Bien emmanché*. *Epicure* nommoit de même *Democrite Leroclite*, ou *Lemocrite*, & *Chrysippus*, *Chesippus*. On a dit *Biberius* pour *Tiberius*. Et dans notre Histoire le Duc de Savoie, sous qui un *Bellegarde* perdit le Fort de Barraut, ne le nomma plus que *Mallegarde*. Au contraire, la ville de *Malevent* fut appelée *Benevent* par les Romains; & celle d'*Epidamnum*, *Dyrrachium*, afin d'ôter le mauvais préjugé des premières dictions; comme Jean Leon nous apprend, que les Arabes changèrent le nom à la ville de *Siene*, qui signifie *Laide* en leur langue, & lui donnèrent celui d'*Asna*, qui veut dire *la Belle*. Le Philosophe *Lycon* fut nommé *Glycon*, recevant fort à propos une lettre de plus qui témoignoit la douceur de son langage. *Lupicane*, femme de l'Empereur Justin Premier, & dont le nom Latin a du rapport à celui de *Lycon*, prit à son Couronnement dans Constantinople celui d'*Euphemie*, qui la pouvoit autant honorer, que l'autre sembloit la diffamer. Mais nôtre dessein n'étant pas de parler du changement des noms propres, qui



nous eût menés trop loin, nous reprîmes les Epithetes par la considération de ceux, qu'on a souvent donnés avec cette espece d'Ironie, ou de moquerie, que les Grecs appellent antiphrase. Trois Ptolomées Rois d'Egypte furent traités de la sorte, quand on nomma l'un *Philadelphe*, l'autre *Philometor*, & le troisiéme *Philopator*, quoi qu'ils eussent dépossédé & fait mourir leur frere, leur mere, ou leur pere. Il y a d'autres Epithetes, qui semblent injurieux, & qui néanmoins sont avantageux en effet. Car il ne faut point douter, qu'on ne s'offensât d'être loué d'avoir des oreilles de Pourceau, des mains d'Araignées, des yeux de Dragon, un nez de Corbin, une mémoire de Chien, ou une bouche de Singe, encore que ces animaux excellent en toutes ces parties, dont ils ont les fonctions, à ce qu'on dit, beaucoup plus parfaites, que nous ne les avons.

Vous ne voulés pas, à ce que je crois, que je vous rapporte, quand je le pourrois faire, cette infinité de surnoms Grecs, Latins, & autres, dont nous parlâmes, & qui n'ont été, que de simples Epithetes, attribués aux premieres personnes de quelques Familles. Valere Maxime, ou Probus, en ont fait un petit traité pour ce qui touche leur

nation. Pline montre en divers chapitres du livre onzième de son Histoire naturelle, & en d'autres lieux encore, comme les *Strabons*, les *Coclites*, les *Scaures*, les *Vares*, & autres semblables; doivent leurs surnoms à des marques corporelles; les *Stolons*, & *Frondities*, à des arbres; & les *Pifons*, *Fabies*, *Lentules* & *Ciceronis*, à des legumes, dont ils affectionnoient la culture. Macrobe aussi sur la fin du sixième chapitre de son premier livre des Saturnales traite le même sujet. Nos Rois & Princes ont presque tous leurs Epithetes de même que ceux des autres païs. Il y en a de plaisans, comme celui d'un Foulques d'Anjou dit *Grisegonelle*, & celui d'un Raimond de Barcelonne, dit *Tête d'Etoupe*. Les Castillans surnommèrent le Roi Alphonse *Main percée*, à cause de sa liberalité; & Ferdinand *el Emplazado*, c'est à dire le cité en *Justice*. Garcias Sanctius, qui fut appelé le *Tremblant*, me fait souvenir d'un Consul Romain, dont parle Tite Live, qui se nommoit *Q. Martius Tremulus*; & de ce delateur *Timidius*, dont s'est souvenu Joseph au dix-neuvième livre de ses Antiquités Judaïques chapitre premier. Il se trouve de ces termes, qui ont un si grand rapport à d'autres de nôtre langue, comme le *Divitiacus* de

César, à *Richardiere*; le *Lycisque* des Grecs, à *Louvet*; & le P. Aurelius *Pecuniola* de Valere Maxime, à ceux qui se nomment *Argenton*, ou *Argenteau*. La douceur de Q. Fabius Maximus lui acquit le surnom de *Ovicula*, ou de Brebiette; & à P. Scipio Nasica celui de *Corculum*, ou de *Petit-cœur*, si ce ne fut plutôt à cause de son grand esprit, qu'il fut ainsi appelé, comme le veut S. Aurelius Victor dans ses Hommes Illustres.

C'est le sommaire, que vous m'avez demandé de nôtre entretien, sinon qu'un d'entre nous, qui faisoit plus profession que les autres de Jurisprudence fit cette observation, que c'étoit une marque de servitude parmi les Romains de n'avoir qu'un nom, alleguant là dessus la Loi *Cum precum* du titre *De liberali causa*, au Code. Leur proverbe *Trium literarum homo*, prouve la même chose, encore que par raillerie ils s'en servissent pour dire l'injure de *Fur*, ou de Larron; comme en les imitant un homme de trois lettres signifie en François un *Fat*, ou un *Sot*. Quoi qu'il en soit, les Epithetes firent la plupart de leurs surnoms, qui devinrent honorables, encore que beaucoup fussent ridicules, & même honteux, dans leur principe. Car par exemple celui de Servius fut la marque de la

Lib. 14.  
hif.

naissance servile d'un Roi des Romains, si nous en croions Denys d'Halicarnasse au commencement de son quatrième livre, plutôt que cet Auteur du traité de *Prénomine*, qui veut que celui-là fût nommé Servius, *qui mortua matre in utero servatus erat.* Mais il y en a, qui sans controverse furent infâmes dans leur origine, & très glorieux dans la fuite des tems. Cet Espagnol Paulus, dont Ammien Marcellin fait mention, & qui savoit si bien faire des intrigues dans la Cour de l'Empereur Constantius, qu'on lui donna le surnom de *Catena*, ou de la *Chaine*, pouvoit laisser une posterité riche, & qui eût tenu à honneur d'être nommée comme lui. Nous donnerions aisément assez d'exemples modernes de cela, s'il n'étoit plus à propos de briser ici pour ne pas irriter les Fées, & pour finir avec le papier, que j'ai rempli de plus de pédanterie, que je ne pensois, encore que je visse bien d'entrée, que le sujet m'y obligerait.







# D E L'INSOLENCÉ DES RICHES.

## L E T T R E   X I X .

M O N S I E U R ,

**L**a mauvaise réception, que vous a faite cet insolent Richard, venu comme un champignon dans une nuit, ne vous doit pas étonner. Il n'en fut jamais autrement, & vous pouvés voir par ces vers ce qui se pratiquoit à Rome, lors qu'elle étoit la plus civile,

*Rara domus tenuem non aspernatur ami-* Paneg. ad  
*cum,* Pifo.

*Raraque non humilem calcat fastosa clien-*  
*tem.*

Ovide dit, que du même tems il n'y avoit point de plus grande barbarie que d'être pauvre, & cela est encore vrai au sens qu'il le dit,

- - *barbaria est grandis habere nihil.* 3. am.

Mais je trouve, que la barbarie est sans com- el. 7.  
paraïson plus grande du côté des richesses,

Cap. 11.  
Cap. 8.

2. Rhet.  
c. 16.

qui rendent si insupportables ceux, qui les possèdent depuis peu, qu'on diroit, qu'ils ont dépouillé l'humanité, en quittant leurs vieux haillons, pour prendre des habits de Princes. N'avoit-il pas bonne grace de vous railler sur vôtre demeure Philosophique, en vous faisant parade de ses alcoves dorées, & de ses superbes appartemens, lui, que nous avons vû, n'ayant pas dequoi faire jouer un aveugle, & qui eût été abominable par les loix du Levitique, comme rampant misérablement sur la terre? En vérité le même Aristote, qui met au quatrième livre de ses Politiques la vraie Noblesse dans la possession des richesses anciennes, jointes à la vertu, a raison de dire ailleurs, que ceux, qui ne les ont que d'une nouvelle acquisition, ont les mœurs bien différentes de celles des Nobles, parce qu'ils sont comme dans une ignorance des biens, dont ils jouissent, & dont ils ne savent pas le bel usage, ὥσπερ γὰρ ἀπαιδευσία πλούτου ἐστὶ τὸ νεόπλουτον εἶναι *nam quasi imperitia divitiarum est, novum divitem esse.*

Or si cette ignorance paroît dans la plupart de leurs actions, elle est extrême en ce qu'ils mesestiment ceux, qui trouvent plus de satisfaction dans une médiocre fortune, & dans la frugalité, qu'eux parmi le luxe, ou

dans toute leur opulence. Pour moi, je ne crois rien de plus véritable, que cette belle sentence d'Epicuré, rapportée par Clement *6. Strom.* Alexandrin, selon laquelle l'indépendance philosophique, où cette pleine satisfaction que trouvent les Philosophes dans leur petite condition, est nommée le plus grand trésor de la vie, *πλοισιώτατον αὐτάρχεια πάντων*, *sufficientia res est omnium ditissima*. Je sai bien, disoit Caton le Censeur selon ce sentiment, *A. Gell.* que plusieurs personnes me reprochent le défaut de beaucoup de choses: mais je pense avoir bien ma raison d'eux, quand je leur fais reproche à mon tour, qu'ils n'ont pas assez de force d'esprit, pour supporter ce défaut, *vitio vertunt, quia multa ego, at ego il-* *Arria l. 3.* *lis, quia nequeunt egere.* Et l'incomparable *c. 9.* Epictète prouvoit fort bien, ce me semble, à un homme très riche, qu'il ne l'étoit pas tant que lui, dont il méprisoit l'état nécessaire. N'est-il pas vrai, lui disoit-il, que nonobstant vos grands biens vous n'êtes pas content? pour moi, je vous assure, que je le suis parfaitement, & que je pense en avoir assez; jugés-là dessus équitablement, lequel de nous deux doit être tenu pour le plus opulent? Revenant à votre importun glorieux, il doit se souvenir, & ses semblables, qu'un hom-

me extraordinairement riche a toujours été tenu pour un injuste, ou pour le fils d'un pere qui l'étoit. C'est aussi une maxime, qui passe pour constante dans la Morale, qu'on ne parvient point en un instant jusqu'à une affluence de biens si immenses, que sont les siens, par de bonnes voies,

Οὐδείς ἐπλούτησε ταχέως, δίκαιος ὢν,  
*Nullus dives evasit repente, justus cum*  
*esset.*

Et si l'on ne s'en veut pas rapporter aux plus sages de la Grece, il ne faut qu'écouter celui des Hébreux, qui prononce en termes exprès, *qui festinat ditari, non erit innocens.*

*Prov.*  
*c. 28.*

Au surplus je n'ignore pas, que les richesses ne puissent servir à une personne vertueuse, comme elles en portent assez d'autres au mal. Celui, qui a nommé l'Or un Etre souverain, auquel tous les autres font hommage, n'a pas mal exprimé sa puissance. C'est un *Maitre aliboron*, s'il faut ainsi parler, qui transforme les hommes, & les fait paroître beaux, vertueux, nobles, savans, & tels en somme, que bon lui semble. Sans lui ils ne jouissent qu'à demi de la vie, *el dinero haze el hombre entero*; & pour peu qu'il se retire d'eux, leur santé se convertit en maladie, & ne sont plus que languir, *sanità senza danari*  
*mezza*



*mezza malatia.* On dit, que le son du fer & de l'airain a le pouvoir de faire fuir les Esprits, que les Magiciens évoquent: celui de l'or & de l'argent a une faculté toute contraire sur nous, il fait approcher non seulement les plus beaux esprits, mais les plus fâcheux mêmes, & les plus difficiles, qui viennent au bruit de ces derniers métaux, & se rendent faciles & traitables à merveille. *Virtutem & sapientiam vincunt Testudines;* disoient autrefois ceux du Peloponnese. Et le vieil Theognis n'a-t-il pas remarqué de son tems ce que nous voions tous les jours, qu'il n'y a point de familles si illustres qui ne se mêlent avec les plus viles, pourvû que les commodités en moienent l'alliance, Πλοῦτος ἔμιξε γένος, *divitiæ miscuerunt genus.* C'est pourquoi Pindare, aiant avancé dans une de ses Odes cette proposition en faveur de Chromius Sicilien, qu'il se trouvoit dans son Ile des hommes, qui avoient l'ame élevée de beaucoup au dessus des biens de Fortune, il s'en reprend quasi sur le champ, & avouë qu'il a proferé une chose presque incroyable. Voilà pour vous montrer, que je ne méprise pas absolument ces richesses, que Salomon *Cap. 14.* appelle dans une de ses paraboles la couronne des Sages, parce que s'en servant avec

jugement elles les font respecter de tout le monde.

Mais quelque avantage qu'on leur donne, en les considérant de ce bon côté, cela n'empêche pas, que le mépris, qu'en ont fait plusieurs personnes ne vaille bien leur possession. Celui, qui néglige généreusement ce que la Nature semble n'avoir caché avec tant de curiosité, qu'à nôtre profit, ne sauroit être trop estimé. En effet la Terre nous présente libéralement hors de son sein tout ce qui nous peut être utile, & ne s'est apesantie de tout son poids sur l'or & sur l'argent qu'elle retient au plus profond de ses entrailles, que pour nous préserver, si nôtre avarice le permettoit, de la chose du monde, qui cause le plus de malheurs. Qu'une belle dispensation des biens que nous possédons, mérite tant de louanges que vous voudrés, nous ne nous rendrons jamais plus considérables par là, que Diogene & assez d'autres l'ont été par une privation volontaire de ces mêmes biens. Quelle gloire à ce Philosophe, qu'Alexandre ait trouvé en lui une personne, à qui il ne pouvoit rien donner, ni rien prendre! Et qu'il y a de plaisir de se promener dans une Foire de S. Germain avec cette pensée, qu'on y est peut-être le seul, qui la

regarde sans convoitise, quoiqu'on n'ait fait ni vœu de Pauvreté, ni sacrifié sur cet Autel, que ceux des Gades lui avoient élevé, à ce que Philostrate nous apprend.

*Lib. 5. c. 1.*

Il faut que je vous communique là-dessus une réflexion, que j'ai souvent faite, & qui, pour être générale, ne laisse pas de toucher le particulier; d'autant que l'opulence ou la nécessité des Etats a toujours son rapport à celle des sujets, qui les composent. J'ai donc plusieurs fois pris garde à ce mot de Seneque, qui nomme la Pauvreté le fondement de l'Empire Romain. De fait vous n'ignorez pas, quelle fut la couverture & la bassesse du Capitole dans ses commencemens. Il ne vit néanmoins jamais de triomphes plus glorieux qu'alors. Et les Vertus n'y furent aussi jamais si éclatantes, ni en si grand nombre, que quand on tiroit du travail rustique ceux, qu'on avoit destinés au Consulat ou à la Dictature. Quels Empereurs peut-on comparer aux Fabrices & aux Regules? Et oseroit-on préférer les richesses de Crassus ou de Luculle, à la gloire de beaucoup de ceux, dont le public a souvent été contraint de faire les funérailles, n'ayant pas laissé de quoi fournir à cette dépense? *Omnibus seculis Tiberonis ficti. Sen. ep. lina durabunt.* Rome n'a rien trouvé, qui <sup>88.</sup>

Pl. 1. 18.

c. 3.

Idem l. 33.

c. 11.

Dec. 4.

L. 4.

Annal. 12.

lui pût faire tête, autant de tems, qu'elle a fait profession d'une telle frugalité, qu'elle tenoit pour très dangereux Citoien, celui, qui ne se contentoit pas de posséder sept journaux de terre. Et Carthage ne subsista pas long-tems après que ses Ambassadeurs se furent moqués de la bonne intelligence des Romains, qui se prêtoient leur vaisselle d'argent pour les traiter tour à tour. Mais voulez-vous encore observer avec moi le déclin d'une si puissante Monarchie? Considérés dans Tite Live l'invective de Caton contre les richesses de l'Asie, & les dépouilles tant d'Athenes, que de Corinthe, qu'on avoit transportées à Rome. *Regias, dit-il, attrahamus gazas, eo plus horreo, ne illæ magis nos ceperint, quam nos illas.* Lisés ensuite dans Tacite, comme sous l'Empereur Claudius, depuis lequel l'Empire abaissa toujours, on chassa du Senat ceux que la seule pauvreté fit juger indignes d'y entrer. Et vous ne vous étonnerés pas, je m'assure, que puisque toutes choses subsistent naturellement par ce qui a favorisé leur naissance, de même que ce qui leur est contraire les porte ordinairement à leur fin; le luxe & l'opulence aient fait perir Rome, que la pauvreté & la parcimonie, pour user de son terme, avoient élevée.



Cela veut dire, que si toutes sortes de richesses ne sont pas à priser, aussi y a-t-il des pauvretés, qu'on ne doit raisonnablement ni fuir, ni blâmer. La force de l'esprit & sa bonne conduite tournent ces choses vers la perfection, qu'elles doivent avoir. C'est beaucoup de manger aussi librement dans de la vaisselle de terre, que dans des plats d'argent; mais celui-là n'est pas moins à estimer, qui ne fait non plus de cas d'un service de vermeil doré, que s'il étoit de poterie. Un homme riche, qui use de ses biens comme il faut, me plait extrêmement; & j'admire le pauvre, qui sans avoir nécessité de rien, vit encore plus content; que le premier, & rend sa pauvreté honnête, disoit Epicure, parce qu'elle est toujours accompagnée de gaieté. Pourquoi ne le feroit-elle pas? puisqu'après tout, personne ne meurt aussi nud, qu'il est venu au monde; & puisque ceux, qui n'ont pas d'assez beaux habits, pour jouer les principaux personnages de la Tragédie, n'ensanglantent jamais en récompense, l'échaffaut, & n'y interviennent souvent, que pour y chanter quelques moralités. Je m'empêcherai donc bien de suivre l'opinion de ce Marcellus, qui eût été d'ailleurs d'assez bonnes mœurs, dit fort bien Tacite, s'il n'eût point pris la pauvreté

<sup>14.</sup> *Annal.*

pour le plus grand de tous les maux : Si ce n'est, qu'il voulût parler de l'extrême indigence, où l'on se trouve dans le défaut des choses même absolument nécessaires à la vie, ce qui est possible cause, que nous disons être tombé en nécessité, pour être accablé de  
*Prov. c. 15.* pauvreté. Car je sai bien qu'au jugement  
*Eccl. c. 40.* même de Salomon, tous les jours d'un homme réduit à ce point-là sont mauvais, & qu'il lui seroit plus avantageux de mourir, que de traîner misérablement sa vie de la sorte. Mais la pauvreté Philosophique. dont nous parlons, n'est pas si hideuse; outre qu'elle n'a rien d'insupportable, elle est sur les confins de l'autre, sans y participer, & vous comprendrés aisément la séparation des deux par cette belle sentence de Seneque, *optimus pecunie modus, qui nec in paupertatem cadit, nec procul a paupertate discedit.*

*De tran.  
quil. c. 8.*

Je me suis expressément arrêté aux avantages d'une chose, dont tout le monde semble avoir de l'aversion, pour m'opposer mieux à l'insolente présomption de celui, qui est le sujet de cette lettre. Qu'il vit dans un grand aveuglement, s'il croit être fort considéré par des biens, qui ne sont utiles à personne, & s'il pense, qu'on doive faire plus de cas de ses richesses croupissantes, que de l'eau d'un

infame marais. Il n'y a que les trésors publics, qui aient ce privilège de devoir demeurer sans qu'on y touche, si l'extrême nécessité n'y oblige. Celui de la Chine nommé *Chi-Pinto* c. *dampur*, c'est à dire, *le mur ou la défense du* <sup>113.</sup> *Roiaume*, n'est pas même au pouvoir du Roi. Et les Turcs ne sont guères moins circonspécts en ce revenu des tailles, qu'ils appellent *le prohibé sang du peuple*. Certes ce n'est pas <sup>Des</sup> mal parler d'une chose, qui se leve toûjours <sup>Hayes.</sup> sur les plus chétifs & les plus misérables. Les Incas du nouveau Monde tiroient des plus <sup>Garcil.</sup> pauvres de leurs sujets jusqu'à des poux, afin <sup>l. 5. c. 6.</sup> qu'ils ne pussent pas se dire exemts de tribut. <sup>13. &c.</sup> Et quoique puisse représenter la Chanterelle, qu'étant la plus foible de toutes les cordes, on s'adresse sans cesse à elle sans presque toucher les grosses, elle sera toûjours traitée de même, la raison harmonique le requerant ainsi. Tant y a, que des Finances amassées de la façon, ne sauroient être trop religieusement conservées. Mais il n'en est pas de même de celles des particuliers, qui ne sont estimables, que dans l'usage & la dispensation. Je blâme les Prodiges autant que personne; & si la raison du bon ménage veut, qu'on ne fasse sortir le fumier même d'une maison, qu'en le destinant à quelque emploi profitable, quel-

le apparence y auroit-il de tirer l'argent de sa bourse, pour le placer mal à propos? L'action de Crates jettant le sien dans la mer, ne me plait guères d'avantage que celle d'Helio-gabale, qui faisoit abymer dans le port des vaisseaux chargés de richesses, afin de passer pour magnifique. Il n'y a que le dessein du premier, qui puisse en quelque façon le justifier. Et vous sçavés, que la voie moienne entre cet excès, & celui d'une infame épargne, doit être suivie ici comme dans toute la Morale. Prenés tout ce discours pour une leçon, que j'ai été bien aise de repeter avec vous, comme il nous arrive souvent de le faire dans nos promenades ordinaires.



## DU FROID.

## LETTRE XX.

MONSIEUR,

**J**e dirois volontiers de la demeure, dont vous vous plaignés, & qui ne m'est pas inconnüe pour y avoir fait quelque séjour aussi bien que vous, la même chose, qu'un Stratonis.

*Arhen. l.  
8. Deipn.*



cus, excellent joueur de Harpe, remarque d'une ville de Thrace, où il assure, qu'il faisoit fort grand froid huit mois de l'année, & que durant les quatre autres l'Hiver y étoit insupportable. Il faut pourtant considérer, que la rigueur de celui, que nous éprouvons cette année est extraordinaire, & pour vous consoler en quelque façon, je vous ferai souvenir de certains froids, qui se sont faits sentir en des lieux, où l'on ne croiroit jamais, qu'ils dussent être si violens.

Saint Augustin parle dans sa Cité de Dieu, *Lib. 3. c. 17.* d'un Hiver, qui fut si rude dans Rome, que le Tibre glaça, & la neige demeura très haute dans les principales places de la Ville, l'espace de quarante jours. Sous Constantin Copronyme les Bosphore Thracien, nonobstant sa rapidité, & sa position environ le quarante troisième degré de latitude, ne laissa pas de gélér de telle sorte, qu'on le pouvoit passer à pied. La glace arrêta de même le cours du Tage à Toledé, l'an mille cent quatre *Lib. 11. hist. c. 17.* vints onze, comme on peut voir dans Mariana, & le même Auteur observe pour un *l. 30. c. 7.* effet miraculeux, qu'il neiga fort abondamment dans Lisbonne un dernier jour de Janvier, à la naissance de l'Infant Henri, qui succéda depuis à la Couronne de Portugal, par

la mort de l'infortuné Roi Sebastien. Les Annales de l'Abbaie de Fulde font foi, que l'an huit cens soixante, la mer Ionique gela d'une si étrange façon, que les Marchands, qui avoient accoutumé de n'aborder Venise, que dans des vaisseaux, y arrivoient, soit à cheval, soit en chariot. Et nous lisons dans une Rélation du naufrage de Pierre Quirin, que quelques années avant celle de mille quatre cens trente un, le froid fut si véhément au même lieu, qu'outre que tous les canaux de la ville étoient pris, l'on y alloit à pied de Margara, & les bœufs avec leurs charettes passaient sur la glace d'un endroit à l'autre. Mais pour parler de chez nous Grégoire de Tours fait mention d'un froid, qui surprit en France les hirondelles & les autres oiseaux de passage, qu'il fit tous mourir, aussi bien que les plantes, que le Printems avoit déjà fort avancées; avec cette circonstance merveilleuse, que ce qui étoit ordinairement sujet à la gélée se conserva, & ce qui avoit accoutumé de lui résister, fut perdu. L'Historien Mathieu fait dire au Roi Henri Quatrième, qu'en l'année mil six cens sept, qu'on a depuis nommée du grand Hiver, le vintième de Janvier sa moustache s'étoit trouvée gélée au lit, où il étoit couché avec Marie de Medicis sa femme. Et nous

*Lib. 9. hist.*  
*c. 17.*

lisons, que leur fils Louïs Treizième étant parti le quatrième jour d'Octobre mille six cents trente deux, pour aller de Montpellier à Beziers, il y eût un si grand froid ce jour-là, que seize soldats du Regiment de ses Gardes, huit Suisses, & plus de treize goujats en moururent; surquoi le climat du Languedoc, & la saison si peu avancée vers l'Hiver sont très considérables.

Ces exemples vous font voir, qu'il n'est pas à propos de juger déterminement de la temperature d'une contrée, sur ce qui s'y ressent quelquefois de chaud ou de froid contre l'ordinaire. Car la chaleur n'est souvent pas moins extravagante ni disproportionnée, que son contraire. Guaguin dit dans sa Sarmatie, qu'il fit un si grand chaud en Pologne l'an mille quatre cents quatre vints treize, qu'au mois de Janvier & de Fevrier les arbres y étoient fleuris, & les oiseaux avoient déjà fait leurs nids; ce qui fut la perte des uns & des autres, par les grandes gélées du mois de Mars, qui désolèrent toute cette Région. Aussi est-ce une chose digne d'observation, que les mêmes lieux, qui pâtissent des excès du froid, sont sujets à ne souffrir pas moins ensuite de ceux de la chaleur. Le même Guagin & Sigismond d'Herberstein remar-

*Mercurie*  
*Fr. tome*  
*18.*

quent, comme les grandes gélées de Moscovie y font quelquefois entr'ouvrir la terre, & glacer les crachats avant qu'ils tombent de la bouche contre terre. Cependant le chaud y est d'autresfois si excessif, qu'en l'année 1525. selon les mêmes Auteurs, les bleds, les villages, & les forêts s'embrasèrent en beaucoup de lieux par l'ardeur de l'air enflammé, qui devint si plein de fumée, & si obscur, que plusieurs personnes en perdirent la vûe. Cela me fait encore souvenir de ces plaines de la Norwegue, où après des froidures proportionnées à son climat, la chaleur devient telle, qu'en six semaines l'on y laboure, l'on y sème, & l'on y recueille le bled dans une parfaite maturité; de sorte, que pendant les trois mois de l'Eté, ceux du país font ordinairement une double moisson, comme Monsieur de la Pierre l'a fort bien sçû observer dans sa riche & curieuse Rélation du Groenland.

Mais puisque vous ne vous plaignés que du froid, j'acheverai de vous consoler dans ce reste de papier, par la considération de ce que fait souffrir ce destructeur de la Nature dans des endroits moins favorisés du Ciel que le nôtre. Je ne veux point pour cela vous obliger à porter la vûe jusques sous les Poles, ni vous faire souvenir des horreurs de la nou-



velle Zemle ou du païs de Spitzberge. Imaginés-vous seulement, quel ennui doivent donner les neiges de Canada de 4. & 5. mois de durée, sous un climat un peu plus méridional, que n'est celui de Paris, d'où je vous écris? Pensés, je vous supplie, ce que ce doit être des lieux, où les chevaux entiers sont ruinés du froid; où pour sauver un coq l'on est contraint de lui couper la crête gélée; où l'eau tombe en glaçons des extrémités du bois, qui brûle; & où aiant mis un clou à la bouche, l'on ne le retire qu'avec effusion de sang, se gélant contre les lèvres qui s'écorchent, quand on le veut reprendre? Certes la seule pensée de ces choses nous fait transir, quand nous les lisons dans ces Auteurs, que je vous ai déjà nommés, & d'autres encore qui les rapportent.

Si est-ce qu'il n'y a aucune de ces contrées qui ne soit autant affectionnée par ceux qui y naissent, que le plus bel endroit & le plus délicieux qui soit au monde. La première terre, que nous foulons de nos pieds, avec son Air, son Ciel, & ses Astres, composent cette demeure enchantée, que nous nommons Patrie, qui n'a pas moins de charmes sous les Poles, ou sous la Ligne, que sous ces Zones, que nous nommons Temperées.

Ouid. l. 1.  
de Pon.  
el. 4.

*Quid melius Roma? Scythico quid frigo-  
re pejus?*

*Huc tamen ex illa Barbarus urbe fugit.*

Et si vous avés pris jusqu' ici pour une exagération Poétique ce que dit ce pauvre banni, vous l'aurez pour une vérité historique, quand le même M. de la Peirere, dont je viens de vous parler, vous aura conté l'amour passionné des Ecoliers Islandois qu'il vit à Coppenhagen, pour leur país, dont vous savés la position & l'infertilité. Il est impossible aux Danois d'en retenir aucun, après qu'ils ont achevé leurs études: & ce précieux Ami m'assûre par ses lettres, qu'ayant tâché de donner du goût de la France à l'un d'eux, à qui même M. de la Thuillerie Ambassadeur extraordinaire fit de grandes offres pour l'y amener, jamais il n'y eût moien de lui faire prendre une resolution, qui s'opposoit au desir extrême de revoir sa chere Patrie. Mais que dirés-vous de ces pauvres Sauvages de Groenland, qu'il nous représente dans sa Rélation, que je vous ai déjà recommandée, se jettans des vaisseaux, où ils étoient retenus dans la mer, & puis se hazardans, nonobstant tout le bon traitement, que le Roi leur faisoit faire en Dannemarc, à traverser tout l'Ocean Deucaledonien dans leurs petites nacelles,

pour avoir le contentement de mourir à la recherche de leur país? En vérité il n'y a nul froid qui amortisse le feu d'une affection si naturelle. Et comme dans la Physique le vinaigre entre les liqueurs, &, selon Aristote, la partie interieure de l'œil entre celles du corps humain, ne gélent jamais: l'on peut dire de même dans la Morale, qu'il n'y a point de neiges, ni de glaces, qui aient le pouvoir de refroidir tant soit peu l'ardeur de cet amour, que chacun a pour sa Patrie.



## DES JALOUX.

### LETTRE XXI.

*MONSIEUR,*

**V**ous me faites rire & avoir pitié tout ensemble de ce pauvre jaloux. Il n'étoit ingenieux qu'à se donner de la peine, & ses soupçons, qui l'ont accompagné jusqu' au tombeau, puisqu'ils paroissent dans son testament, n'ont jamais servi qu'à donner de l'appetit aux autres, d'un mets qu'ils eussent peutêtre méprisé sans des soins si extraordi-

naires. Vous souvenés-vous de celui, qui se plaint d'un mari trop traitable, & trop complaisant?

*Ovid. l. 2. Quid mihi cum facili, quid cum lenone ma-*  
*am. el. 19. rito?*

*Corrumpis vitio gaudia nostra tuo.*

Cela veut dire, qu'une chose acquiert du prix, & ne manque jamais d'être enviée, lors qu'elle donne beaucoup d'inquietude à son possesseur.

Mais vous avés tort de nommer sans exemple le dernier acte de sa volonté. Il s'en voit de bien plus extravagans sur le même sujet. Et quand il n'y auroit que les deux testamens, qu'on lit dans Athenée, de ces deux Romains, dont l'un ordonnoit, que de fort belles femmes qu'il laissoit s'entretussent au jeu des Gladiateurs de ce tems-là; & l'autre, que de jeunes garçons, qu'il aimoit, pratiquassent la même chose aussitôt après sa mort: vous sérés contraint d'avouër, qu'il y a longtems, que la jalousie a fait faire d'étranges codicilles. Ne reduisit-elle pas Hérode par deux  
*Ios. Ant. Ind. l. 15. c. 4. & 9.* fois à ordonner, que s'il arrivoit faute de sa personne, l'on fit mourir Mariamne? ne pouvant souffrir, qu'un autre jouît après lui d'une si belle Dame. L'Histoire représente une infinité d'actions tragiques, que la seule imagination



gination de l'avenir a fait exercer à ceux, que cette violente passion transportoit. Rhadami-  
 ste emploie dans Tacite le fer & l'eau de l'A-  
 raxe, plus pitoiables que lui, pour ôter la vie à cette Zenobie, qui ne le pouvoit plus  
 suivre dans sa fuite. Et Jean Leon nous fait voir dans la seconde Partie de son Afrique un  
 Roi de Maroc, lequel, après une déroute contraint de sortir d'Oran, prit sa femme en  
 croupe, & força son cheval à coups d'éperon de se jeter du haut d'un rocher qui re-  
 gardoit la mer, dans un précipice où ils furent trouvés tous trois en pièces sur un des  
 écueils, que faisoit ce lieu escarpé.

Lib. 12.  
 Annal.

Certes les effets de la jalousie sont d'autant plus étranges & remarquables, qu'elle ose s'attacher aux ames les plus pures, & surprendre les plus sanctifiées. J'en parle ainsi à cause de l'opinion de beaucoup de Docteurs, que Joseph même, mari de Marie, ne fut pas exempt de quelques soupçons, qui touchoient l'honneur de la Vierge immaculée; nonobstant les sentimens contraires de Saint Basile, de St. Bernard, & de quelques autres, qui prennent diversément ce que St. Matthieu dit sur cela dans le premier chapitre de son Evangile. Et de vérité l'histoire de Samson, figure perpetuelle du Messie, peut fortifier,

il me semble, l'opinion des premiers. Car le texte de Jofephe au dixième chapitre du cinquième livre de ses Antiquités Judaïques porte expressément, que le bon Manoches, appelé Manué dans la Bible, conçût une grande jalousie de l'Ange, qui avoit apparu à sa femme, l'une des plus belles de son tems, lui annonçant la naissance d'un fils, qui devoit un jour exterminer les Philistins.

Quoiqu'il en soit, ce n'est pas merveille, que la jalousie possède un empire si général & si absolu sur nous, présupposant pour véritable, qu'elle est tellement naturelle, que la Nature même se défie du frere & de la sœur, quand elle les engendre d'une même ventrée. Car on dit qu'il n'y a des Gemeaux, que le frere & la sœur, qui naissent séparés d'une membrane, laquelle ne se trouve point entre deux garçons, ni entre deux filles, qui viennent d'un seul accouchement. Ne vous étonnés pas après cela du soin de ces maris, qui emploient dans Aristophane les Dogues ou Molosses, & les clefs Laconiques, pour empêcher, qu'on ne s'approche trop près de leurs femmes. Tertullien nous assure, qu'il y avoit de son tems des hommes jaloux jusqu'à ce point, que le moindre Rat leur donnoit de l'ombrage, s'ils en voioient quelqu'un se

glisser dans leur chambre; *Scio maritum unum atque alium, anxium retro de uxoris suæ moribus, qui ne mures quidem in cubiculum inrepentes sine gemitu suspicionis sustinebat.* Je vous rapporte les termes exprès, parce que si celui, qu'on accuse de s'être trop abandonné à l'hyperbole, en avoit dit autant, l'on en auroit fait sans doute un des plus grands crimes de son éloquence.

Au surplus ce que vous avés vû de moi dans des discours plus propres à s'étendre que n'est une lettre, m'empêchera de vous représenter ici la jalousie naturelle de presque tous les animaux. Je me contenterai de vous faire souvenir de celle des Anes sauvages, dont parle Solin, qui châtrent leurs mâles, si la mere ne les cache, apprehendans de les avoir pour rivaux. Finissons par un peu de raillerie sur la mauvaise humeur des Jaloux. Ceux, qui veulent, que le Grec & le François se soient communiqués beaucoup de paroles l'un à l'autre, ne se contentant pas de tirer le mot de Jaloux du *ζηλώτης* des Grecs, Le Grain dec. 2. l. 1. prétendent que leur verbe *ιαλεμίζειν*, qui veut dire pleurer, vienne de nôtre Jalousie Francoise, à cause qu'il n'y a rien de plus triste, ni de plus plaintif qu'un jaloux. Pour ce qui touche la bizarrerie de quelques personnes

jalouses, qui sont sujettes au vercoquin, c'est la maladie ordinaire des bêtes à cornes, com-  
*Lib. 2. de me.* Aristote l'a remarqué, en parlant de la  
*hist. an. c.* tête des Cerfs, très jaloux animaux, qui l'ont  
 15. toujours remplie de beaucoup de vers. Ce-  
 pendant toutes ces mauvaises humeurs, que  
 donne la jalousie, n'ont pour fondement que  
 la sympathie, lors que de mêmes inclinations,  
 qui devroient engendrer de la bienveillance,  
*Sen. l. 3. de* nous portent à desirer une même chose; *quod*  
*ira c. 34.* *vinculum amoris esse debebat, seditionis atque*  
*odii causa est, idem velle.*



DE  
 LA FAVEUR DES JUGES.

L E T T R E XXII.

MONSIEUR,

Parce que la Justice veut sur toutes choses,  
 qu'on rende à chacun ce qui lui appar-  
 tient, l'on a crû, que les Juges pouvoit quel-  
 quefois user de quelque indulgence, à cause  
 que l'humanité le requiert ainsi, *si suum cui-*  
*que tribuendum est, certe & venia humanitati.*



Les Atheniens firent vraisemblablement pour cela une grande Déesse de la Misericorde, au lieu de la considérer comme une simple passion. Et dans un partage d'opinions ils présupposeroient toujours le suffrage de Minerve au profit de l'accusé; ce qui fait bien voir, qu'ils ne pensoient pas, qu'un peu de faveur fût contraire à la Justice. Si est-ce que la loi de Dieu, qui commande expressément, qu'on n'ait aucune pitié du pauvre en Juge-*Exo. c. 23.*  
ment, & qui ne défend pas moins de consi-*Ex. Levit.*  
dérer alors la personne de l'indigent, que le *c. 19.*  
visage d'un homme riche ou puissant, semble s'opposer à toute sorte de grace, & lier les mains aux Juges, après leur avoir bandé les yeux, pour les empêcher de favoriser qui que ce soit. Aussi a-t-on estimé toujours, que les meilleurs Jugemens se rendoient par ceux, qui avoient le moins de connoissance des parties contestantes, & qui ne leur donnoient pas le tems de faire des brigues plutôt, que des sollicitations. Platon remarque dans ce sentiment au douzième Livre de ses Loix, que l'excellent Juge Rhadamante rendoit ses Sentences sur le champ, & s'il faut ainsi dire, à la Suisse. Il est vrai, que les Suisses ne sont pas seuls, qui croient que les formalités judiciaires les plus courtes sont en-

core les meilleures. Jean Leon dit au second Livre de son Afrique, que les Habitans du Mont Semede au Roiaume de Maroc, n'ont point d'autres Juges de leurs différens, que quelques passans: & il assure la même chose dans le quatrième, de ceux, qui demeurent dans la ville de Medua, aiant été retenu en l'un & en l'autre endroit plus de tems qu'il n'eût voulu, pour decider toutes leurs contestations, dont il fut chargé à la mode du pais. Joseph Barbaro Gentilhomme Vénétien témoigne dans sa premiere Relation, que les Tartares, qu'il visita, se faisoient juger de même par le premier homme de considération, qu'ils trouvoient sur un grand chemin. Et j'ai lû dans un autre écrit de Federic Badoare Ambassadeur à la Cour de l'Empereur Charles Quint, qu'en Arragon, Valence & Catalogne, la Justice fait souvent appeller des hommes mariés, qui passent par hazard par la ruë, & les oblige de juger avec des balottes les procès, soit civils, soit criminels, qui sont sur le bureau. Tout cela fait voir, que le Juge le plus inconnu, & par consequent le moins interessé, passe pour le plus équitable, comme celui, qui doit apparemment être exempt de faveur, & de toute sorte de corruption. C'est pourquoi nos

Rois Philïppes le Bel, & Charles Cinquième avoient ordonné que personne ne pût être Juge au lieu de sa naissance. La plûpart de nos voisins se gouvernent selon cette Pragmatique. Il y a peu de villes en Italie, dont le Magistrat ordinaire ne doive être étranger. A la Chine, comme Herrera entre autres nous le témoigne, on ne donne jamais à exercer une charge publique, à quelque homme que ce soit, au païs où il est né. Et vous pouvez vous souvenir d'avoir lû dans l'Abbréviateur de Dion, comme l'Empereur Marc Aurele défendit par Edit, qu'aucun fut Gouverneur de sa Patrie. En effet il est si difficile de dépouïller en prenant la qualité de Juge tout ce que la connoissance ou l'amitié, l'intérêt ou la haine, nous peuvent donner de prévention d'esprit, que les loix n'ont pû trop soigneusement y remédier. Diodore Sicilien rapporte un apophthegme de ce renommé Roi d'Egypte Amasis, merveilleusement considérable sur ce sujet. Ceux de la Province d'Elide, à qui le soin & la surintendance des Jeux Olympiques appartenoit, le consultèrent sur ce qu'il croioit, qu'ils pouvoient ordonner de mieux, pour faire, que tout s'y passât avec un ordre & une justice, qui fut sans reproche. Ils eurent de lui pour répon-

se, que si aucun d'entre eux ne se mêloit d'entrer en lice avec le reste des Grecs, ils feroient ce qu'il pensoit devoir le plus contribuer à une si bonne fin. Cela me fait souvenir d'une excellente coutume qu'avoit le même Peuple d'Elide, comme arbitre des diverses Couronnes, qui se distribuoient aux Jeux, dont nous venons de parler. Jamais ils n'ouvroient les lettres, qu'on leur écrivoit d'une infinité de lieux en faveur des Athletes, qui se présentoient, qu'après les lutttes, & les autres exercices, où le mérite d'un chacun d'eux avoit été recompensé; dequoi Dion Chrysostome témoigne dans son Oraison Rhodiaque, qu'ils ont été fort loués de tout le monde. N'est-ce pas avec une pareille précaution, que nos Ordonnances Royales descendent à tous les Juges d'avoir égard dans la fonction de leurs charges aux Lettres de Cachet, qu'on leur apporte de la part du Prince, à cause de la facilité, qu'il y a, de les obtenir; les seules Patentés signées en commandement, & sellées du grand Seau leur devant être alors de considération. Et en vérité s'il n'est pas permis d'employer ni le cœur de Dragon, dont parle Pline, ni cet œuf de Serpent, qu'un Chevalier Romain se mit dans le sein, plaidant une cause devant l'Empereur Claudius, qui

*Orat. 31.*

*Lib. 29.  
nat. hist.  
c. 3. & 4.*



le fit mourir pour cela; l'on ne sauroit non plus rechercher sans crime par quelque voie que ce soit la faveur des Magistrats, au préjudice du cours de la Justice, & de ce que les Loix ont déterminé. Cela est si véritable dans une exacte Morale, que jamais Socrate ne voulut prier ses Juges, ni les émouvoir par des discours oratoires à lui être favorables. Et nous lisons dans Arrien, qu'Heracleite, après avoir fait voir le droit qu'il avoit de s'attribuer un héritage, qu'on lui contestoit dans Rhodes, ajoûta pour épilogue de son plaidoyer, qu'il ne prioit de rien ceux, qui le devoient juger, parce qu'ils avoient beaucoup plus d'intérêt que lui, à rendre une Sentence juridique. Cet intérêt est si grand en quelques lieux, qu'on peut remarquer dans Athenée, qu'un Roi de l'Arabie heureuse faisoit mourir les Juges, dont on appelloit à lui, s'ils étoient convaincus d'avoir donné quelque Jugement contre les loix; la même peine étant réservée à ceux, qui s'étoient plaints de leur injustice, s'ils ne la rendoient manifeste, & s'il se trouvoit, qu'ils ne fussent pas bien fondés dans leur appel. Mais aux endroits mêmes, où le peril n'est pas si grand, ni si présent, la seule considération du Ciel, qui ne voit rien si mal volontiers, que l'inju-

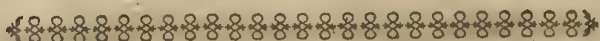
*Lib. 2.**Epict. c. 2.**Lib. 1.**Deipn.*

Pierre  
Dan. l. 2.

stice, & qui sans doute ne la laisse jamais impunie, fait souvent abominer un si grand crime à ceux mêmes, que nous croions beaucoup moins justes que nous. Je lisois il y a fort peu de tems dans une Histoire récente de Barbarie, qu'un Cadis Turc fit donner cinquante coups de baton à celui, qui lui avoit apporté un présent de quelques fruits; sur ce fondement qu'il l'avoit voulu corrompre, & détourner le cours de la justice. Cependant y a-t-il rien de plus ordinaire parmi les Chrétiens, que cette sorte de gratification? *Venid piando, y bolvere is cantando*, dit l'Espagnol, qui rend particulièrement infames les Juges de Galice par un autre proverbe, fait sur une si honteuse corruption, *à luezes Galicianos los piez en las manos*. Les Latins ont eu le leur, *Faba nummus*, qui témoigne, que la Justice n'étoit pas moins de leur siècle à prix d'argent, qu'elle l'est aujourd'hui, que toutes choses sont presque vénales dans nos Palais, où la balance de Themis n'incline quelquefois que du côté qu'on rend le plus pesant. Or quoique l'avarice des Juges, lors qu'ils s'y abandonnent, soit très criminelle, leurs prévarications, & passédroits, où tant d'autres passions les portent assez souvent, ne sont pas moins reprehensibles. S'ils ont don-

né à d'autres, comme vous dites, ce qui vous appartenait légitimement, sur ce mauvais prétexte, que votre partie adverse en avoit plus de besoin que vous, *pravo studio, quo Lib. 42. in certaminibus ludicris vulgus utitur, deteriori atque infirmiori favendo*, comme parle Tite Live, ils ont commis une injustice toute pure. Et si la recommandation de leurs amis qui ont sollicité contre vous, a donné lieu à l'Arrêt dont vous vous plaignés, & leur a fait employer la règle Lesbienne, au lieu de celle de Polyclète, je joins mes plaintes aux vôtres, & je leur reprocherai toute ma vie leur injustice. Je sais bien, qu'Accurse a remarqué dans sa Jurisprudence de certains lieux de Droit douteux, qu'il nomme *pour l'ami*. Mais il ne peuvent pas s'étendre jusqu'à donner le bien d'autrui. Chilon trouva l'invention de se faire recuser, ne voulant rien juger ni contre la loi, ni contre celui, qui le touchoit d'une très étroite amitié. Et si l'on ne veut pas être équitable en de semblables rencontres, il faut du moins prendre la résolution qu'avoit Themistocle, de renoncer à la Magistrature plutôt qu'à l'amitié, encore que ce ne soit peut-être pas l'action d'un parfaitement homme de bien.

Diog.  
Laërt. in  
ejus vita.



## DES POMPES FUNEBRES.

## L E T T R E . XXIII.

MONSIEUR,

*Ios. Ant.*  
*l. 15. c. 3.*  
*Dio. l. 20.*  
*Tac. 2. An.*

Je n'ai rien à dire contre l'usage des Pompes funebres, qui contentent pour le moins les vivans, si elles ne servent aux defunts. Je vous prie seulement de ne rien conclure sur de semblables demonstrations, & de vous souvenir, qu'Hérode aiant fait noier son beau-frere Aristobule, il l'honora en suite de fort magnifiques funerailles. Antigone ne fut pas moins respectueux envers Cleopatre sœur d'Alexandre le Grand, après lui avoir ôté la vie, comme Diodore l'assure. Tacite dit, qu'Agrippine n'épargna rien aux obseques de son mari, qu'elle venoit d'empoisonner; Et la Reine d'Angleterre Elisabeth employa cent mille florins en celles d'une autre Reine, qu'elle avoit fait décapiter. Pour ce qui touche ce superbe Tombeau, dont vous me faites une belle description, ça été l'opinion des Egyptiens, que nos demeures



ordinaires n'étoient que des hôtelleries, où l'on ne faisoit que passer; c'est pourquoi ils negligeoient d'y faire beaucoup de dépense. Mais à l'égard des Sepulchres, vous sçavez quelles ont été leurs Pyramides, élevées pour loger des Momies, & le même Diodore Sicilien, dont je viens de vous parler, nous apprend, qu'ils nommoient les Tombeaux *αἰώνια οἶκος*, des maisons éternelles.

Mon opinion est, que vous ne m'avez ni proposé cette matiere, ni recherché là dessus mon sentiment, qu'à cause qu'elle est une de celles, dont la Sceptique se prévaut le mieux, comme l'on peut voir dans Sextus au vingt-quatrième chapitre du 3. livre de ses hypotheses Pyrrhoniennes. Ce qu'il dit pourtant des différentes façons de rendre les derniers devoirs aux morts, se trouve en tant d'Auteurs, qui en ont fait des traités exprès, que je ne vous en veux rien rapporter, qu'autant qu'il peut servir à rendre plus considérables les Relations modernes. Car il me souvient d'avoir lû dans la douzième partie des Indes Orientales, qu'au Roïaume de Siam, où les quatre Elemens sont adorés par des Sectes différentes, ceux, qui y rendent leur culte à la Terre; sont mis dans des fosses comme nous, quand ils viennent à décéder: Les ado-

rateurs de l'Eau y sont jettés aux Poissons: L'on y pend en l'air ceux, qui respectent sa Divinité: Et les derniers, qui sacrifient au plus haut Element, lui sont livrés après leur mort, pour être reduits en cendre. Voilà dans une seule Province, presque tout ce qui s'est pratiqué au reste du monde sur ce sujet. Les deux façons, d'enterrer, ou de brûler, ont été les plus communes, & toutes deux observées indifféremment à Rome; au lieu qu'en beaucoup d'endroits, la dernière est encore aujourd'hui la plus estimée, Louis Bartheleme nous apprenant, qu'en Calicut il n'y a que les Naires, qui sont les Gentilshommes du païs, dont on brûle les corps; l'inhumation, comme plus vile, étant laissée au peuple. Cambyse néanmoins ne se contenta pas de faire fouëtter le cadavre d'Amasis, il le fit brûler ensuite pour un dernier affront, sans considérer, dit Hérodote, qu'il outrageoit au même tems le Dieu des Perse, qui est le Feu. Aussi ne reduisons-nous en cendre, que les corps de ceux, dont la mémoire est condamnée, le Christianisme préférant de forte les enterremens, qu'ils sont essentiels dans nôtre Religion. Pour ce qui est de l'Eau,

*Lib. 3.*

*Diod. l. 3.*

les Ichthyophages jettoient leurs morts aux Poissons, pour leur rendre, disoient-ils, ce

qu'ils tenoient d'eux; qui est la même chose à peu près, que nous pensons faire à l'égard de la Terre. Et les Péoniens n'avoient point d'autres Cimetieres que les Etangs, si nous en croions Diogene Laërce dans la vie de Pyrrhon. L'air recevoit son tribut, comme les autres, dans la Colchide, où l'on pendoit aux arbres les corps des hommes, cousus dans des cuirs de bœuf, à ce que portent les fragmens que nous avons de l'Historien Nicolas Damascene, aussi bien que le troisième livre des Argonautes d'Apollonius, qui excepte néanmoins de cette coutume le sexe féminin. Et Gaguin assure dans sa Sarinatie, que les Tartares de l'horde Kirgessi uoient encore de son tems des mêmes suspensions en l'Air.

Vous remarquerez touchant nos Enterremens, qu'au lieu, que nous ensevelissons les deffunts dans des draps auparavant que de les mettre en terre, les Babyloniens couvroient de cire leurs corps morts, & puis les confisoient, s'il faut ainsi dire, dans du miel, ce que Strabon a observé au seizième livre de sa Géographie, encore plus particulièrement qu'Hérodote dans sa première Muse. C'étoit y apporter beaucoup plus de façon, que ne faisoient les Arabes leurs voisins, que le mê-

- Ibid.* me Strabon assure avoir si peu estimé ce qui reste de nous après la vie, que jusqu'à leurs Rois, ils ne les enterroient que dans du fumier. La curiosité contraire a donné lieu aux tombeaux de marbre, & aux Mausolées.
- Lib. 35. c. 2.* Marc Varron voulut être mis dans un vaisseau de poterie avec des feuilles de Meurte, d'Olivier, & de Peuplier; ce que Pline appelle à la Pythagorique. Les Ethiopiens
- Diod. l. 2.* Macrobie se servoient pour cela d'un verre transparent, surquoi quelques-uns, dit Diodore, se sont voulus moquer d'Hérodote;
- Ser. l. 17.* & néanmoins Strabon témoigne, que de son Siècle, ceux d'Alexandrie montroient les reliques d'Alexandre le Grand dans une bierre de verre, au lieu de celle d'or, dont Ptolomée l'avoit honoré, & que vers Meroé c'étoit la coutume de conserver les corps dans du verre, si on ne les jettoit dans le Nil. De même qu'il y a des terres sarcophages, & dont la chaleur consume les corps presque en un instant, il y en a d'autres, où ils se conservent naturellement, comme aux Cordeliers Observantins de Toulouse, à sainte More en Touraine, & en assez d'autres lieux, sans qu'il soit besoin de les embaumer. Oviedo nous apprend, que les Indiens Occidentaux desséchoient au feu leurs Seigneurs ou
- Caci-



Caciques décédés, afin de les garder reconnoissables le plus long-tems qu'il leur étoit possible. Or considérés, je vous prie, combien ces façons de faire sont différentes de celles des Perses, qui, par un dessein absolument contraire, exposoient aux chiens & aux oiseaux de proie leurs morts, qu'ils tenoient pour des méchans & des abominables, s'ils n'étoient bientôt dévorés. Si est-ce qu'on jugea très mal du Chevalier d'Aumale, selon que Davila le rapporte, quand on s'aperçût, que les rats avoient mangé dans Saint Denis une partie de son cadavre. Tant y a qu'Agathias dit cela des Perses, après Hérodote, au sujet de leur Chef Mermeroës, ajoutant ailleurs, qu'un Philosophe eût cette révélation en songe, que la Terre rejettoit leurs corps à cause des incestes qu'ils commettoient avec leurs meres, & que c'étoit pourquoi ils n'étoient point enterrés. La Relation assez recente du Roiaume de Tibet, porte, que ceux qu'on y veut le plus honorer, sont exposés de la sorte aux oiseaux carnaciers, l'enterrement, ni l'empyreume, ou consommation par le feu, n'y étant pas tenus si glorieux. Et le Philosophe Demonax, du tems de l'Empereur Hadrien, déclara comme Diogene sur ce propos, qu'il étoit bien aisé que son

corps fût utile aux bêtes après sa mort, 'aussi bien qu'il l'avoit été aux hommes durant sa vie. Mais que dirons-nous de ceux, qui n'ont pas crû pouvoir donner une plus noble sepulture à leurs propres peres, que de se les incorporer en les mangeant? ce qui a peut être donné lieu à la fable des Brachmanes, touchant la Hupe, & à celle des Grecs toute semblable de l'Alouëtte, lors qu'ils ont voulu, que l'une & l'autre aient enseveli leurs peres dans leur tête, de la façon qu'Elie le conte au seizième Livre de l'Histoire des animaux. Hérodote écrit cette brutalité des Massagetes au premier Livre, de quelques Indiens dans le troisieme, & des Issedons vers le Nord au Livre qui suit. Odoardo Barbosa veut, que cela se pratique encore présentement en quelque pais sujet au Roi de Siam. Et Alvaro Nunnez attribue la même coutume aux Indiens Occidentaux, si non, qu'ils reduisent en poudre les os de leurs parens trépassés pour les avaler dans leurs boissons ordinaires.

Cap. 3.

Passons à quelques autres, soit rapports, soit antitheses, que cette matiere sepulcrale nous fournira. La regle, que donne Platon au douzième livre de ses Loix, touchant le lieu des enterremens, porte, qu'on le choi-

fiffo le plus inutile & le plus infructueux de tous, voulant encore, que sa situation foit telle, que les personnes, qui vivent, ne puissent être incommodées du mauvais air des defunts, ni de quelque autre peine que ce lieu puisse causer. Aussi avoit-il vû dans ses voyages, comme les Egyptiens, suivant les Ordonnances du Legislateur Pluton, faisoient transporter les corps morts dans une Ile écartée, aiant une barque particuliere, destinée pour cela, dont le Pilote se nommoit Charon *Lib. 1. 3.* en leur langue, ce qui a donné lieu aux fables des Grecs touchant le Roiaume des Enfers, si nous en croions Diodore. Ceux-ci ont eu grand égard à préserver leurs villes de tout le préjudice, que leur pouvoient apporter les funerailles, & parce que Delos étoit fréquentée de tous, comme une Patrie commune, il n'étoit pas permis d'y enterrer, non plus que d'y accoucher, l'Ile de Rhene étant le Cimetiere de celle ci, depuis une grande peste venue, à ce qu'on crût, de la puanteur des sépulcres. La même défense étoit dans une autre Ile voisine de l'Arabie heureuse, & dont parle Diodore. Les douze Tables des Romains faisoient encore observer, *in urbe ne sepelito, neve urito.* Dion *Lib. 5.* Cassius rapporte l'ordonnance d'Auguste, qui *Lib. 48.*

*Lib. 8.*

defendoit de brûler les corps en lieu, qui ne fût éloigné de plus de deux milles de la ville. Et Jule Capitolin observe, que l'Empereur Antonin surnommé le Pieux, fit un autre Edit, par lequel il n'étoit pas permis d'inhumer les morts en quelque ville que ce fût. Vous sâvés avec combien de préjudice le Christianisme permet le contraire, aiant plus d'égard au Spirituel qu'au temporel, & vous ne trouverés presque rien qui approche de son usage touchant cela, que ce qu'écrivit Polybe des Tarentins, qui enterrèrent dans leur ville depuis un Oracle, par lequel beaucoup de bons succès leur étoient promis, s'ils avoient leur demeure commune avec le plus grand nombre, ce qu'ils interprétèrent de ceux, qui ont cessé de vivre.

Nous les couchons dans le sepulcre le visage tourné vers le Ciel. Diogene vouloit, si on l'y mettoit, que ce fût la face en bas. Les Atheniens les tournoient du côté de l'Orient, comme on peut voir dans la vie de Solon écrite par Diogene. Les Turcs leur font de même regarder la Meque, outre qu'ils leur donnent la contenance d'un Docteur en chaire, pour dire peut-être, que nous devons prendre leçon de ceux qui ne nous peuvent plus flater. Charlemagne fut



mis aussi dans une chaire, à ce que dit le Moine d'Angoulême, qui nous a laissé la Vie de ce Prince, & la Chronique *Monasterii Novaliciensis* porte, que bien cent cinquante ans depuis, Othôn III. l'y trouva encore séant, les ongles des doigts aiant percé les gands, dont ses mains étoient couvertes. La Rélation d'un voyage fait au Cap-vert porte, que les *Guirriots*, de ce pais-là, qui passent <sup>Pag. 73.</sup> pour les plus viles personnes qu'il y ait, sont <sup>& 88.</sup> mis debout par mépris après leur mort dans un arbre creux, au lieu qu'on y couche les autres hommes dans une fosse, dont l'on hache la terre au fond, comme pour la rendre plus molle, y faisant de plus un petit chevet, afin, diroit-on, que le corps du defunt y repose plus à son aise. Les Hurons de nôtre nouvelle France ont une autre mode, qui leur est particuliere, mettant leurs morts en terre roulés en peloton, & presque en la même posture, que les enfans sont placés dans le ventre de leurs meres, comme on peut voir dans la Rélation de l'an mille fix cens trente-six des Peres Jésuites.

Il n'y a rien de plus ordinaire que de pleurer les morts, Homere n'ayant feint, que les esprits erroient jusqu'à la sepulture de leurs corps, que pour obliger à les mettre plus

promptement en terre, & à épargner par ce moien les larmes, qu'on répandoit dessus inutilement; pour le moins est-ce la penlée de Tertullien dans son livre de l'Ame. Tant y a qu'on a fait un métier de Pleureurs & de Pleureuses, qui se lamentent & versent des larmes aux enterremens à prix d'argent. Platon montre au septième livre de ses Loix, que cela étoit fort commun parmi les Grecs. Marc Polo assure, que des femmes de ce métier alloient durant quatre semaines pleurer sur un defunt dans la ville d'Ormus. Ceux du Perou ont été trouvés observant la même cérémonie, si l'Histoire des Incas est véritable. Et celle de Joseph porte, qu'Hérode avoit si grande peur, qu'on ne pleurât pas suffisamment à sa mort, qu'il avoit prié sa sœur Salome & son mari, de faire tuer, quand il expireroit, un grand nombre des plus nobles Juifs de son tems, qu'il avoit fait assembler dans un Cirque; ce qui ne fut pas pourtant executé. Les Troglodytes tout au rebours jettoient des pierres en riant sur leurs trépassés. Les Marseillois, dit Valere Maxime, faisoient des festins aux funerailles de leurs amis, comme beaucoup de personnes le pratiquent encore aujourd'hui, sans jamais pleurer ni se lamenter. Les instrumens de

*Sext. Pyr.  
hyp. l. 5.  
c. 24. Lib.  
2. c. 6.*

musique, & sur tous la Flute s'y faisoient entendre. Le Sepulcre d'Isocrate étoit orné d'une Syrene, qu'on eût dit qui prenoit plaisir à chanter. Les Jeux Pythiques, Isthmiques, Neméens, & Olympiques, se célébroient au commencement en commémoration des defunts. Et je vois dans la Relation de George Interiano Génois, que les Scythes ou Tartares Circassiens croient si peu, qu'il soit honnête de pleurer les morts, qu'une femme seroit deshonorée chez eux, si elle avoit soupiré aux obseques de son mari, auxquelles on a accoutumé, entre autres réjouissances, de violer à la vuë de tous les assistans, une fille de douze ou de quatorze ans, avec une effronterie, qu'on ne sauroit trop condamner.

Je ne vous veux point parler de toutes les cérémonies des pompes funebres, qu'on n'a trouvées guères différentes des autres dans l'Amerique, où les femmes, les serviteurs, les animaux, & les meubles d'un homme decédé lui étoient souvent sacrifiés pour son *Lib. 2.* usage au pais des Trépassés. Marc Polo dit, *c. 36. & 44. & l. 2. 68.* qu'on se contentoit de brûler la peinture de toutes ces choses en la province de Tangut, & dans la ville de Quinsay, ce qui est bien plus tolerable. Mais il assure, que quand on

porte au mont Altay les grands Cams, pour y être inhumés, tout ce qui se trouve en chemin d'hommes & d'autres animaux est tué, pour aller servir en l'autre monde l'Empereur décedé, y ayant bien eu dix mille personnes massacrées de la sorte aux funeraillles de Mongu Cam. Hérodote avoit fait voir quelque chose de tel, où il rapporte, comme on promenoit le corps du Roi des Scythes avant que de l'enterrer. Au surplus ce mont destiné à la sepulture du Prince des Tartares, me fait souvenir, qu'il n'y a guères de Souverains sur la terre, qui n'aient eu de même un lieu affecté pour la leur. La perte de l'Empire Macedonien fut attribuée à ce qu'Alexandre le Grand ne fut pas mis au sepulcre de ses Ancêtres; ce que Perdicas l'un d'eux avoit prédit. Les Rois de Juda avoient le leur, dont Ozias fut privé à cause de sa lepre. Jacob fit jurer ses enfans, & Joseph ses freres, qu'au lieu de les enterrer en Egypte, ils les feroient porter au tombeau de leurs peres. C'est ce que les Chinois, dit Pirard, observent très religieusement à l'égard de leurs compatriotes, qu'ils embaument & reportent toujours chez eux. Tous les Monarques du Japon sont inhumés dans la ville de Coja, ou du moins, si cela ne se peut, on y

*Lib. 4.*

*Justin.  
l. 7.*

*Atlas.*



porte une de leurs dents, qui s'y enterre au lieu du corps entier. Car la dent n'est pas de si petite considération en ceci, que Pline n'ait observé, qu'aux païs, où les corps se brûloient, jamais ils ne l'étoient que les dents n'eussent paru, *hominem priusquam genito dentem cremari mos gentium non fuit.* Lib. 7. Je laisse mille considérations semblables, me contentant de vous remarquer, que comme les Payens mettoient une piece de monnoie, qu'ils nommoient *naulum* dans la bouche des morts, pour paier à Charon leur passage; les Moscovites, avec assez d'autres Chrétiens, leur en donnent un autre pour S. Pierre; & les habitans de l'île Zipangu leur enferment *M. Polo* une perle en la même place, & vraisemblablement avec un pareil dessein. l. 3. c. 2.

Pour conclusion considérons, comme il faut, que l'inhumation soit un office bien naturel, puisqu'il se trouve des animaux, qui se le rendent les uns aux autres. Elie Lib. 6. sure des Fourmis, qui enterrent leurs amies c. 43. ou alliées après les avoir mises dans des peaux ou couvertures de grains de bled, comme nous mettons nos morts dans des urnes, ou dans des bieres. Et quoique Pline dise, qu'elles sont seules entre toutes les bêtes, qui ont Lib. 11. cet usage, si est-ce que le même Elie cite c. 30.

encore ailleurs Aristote, comme auteur de ce  
*Lib. 12.* que les Dauphins portent à terre ceux de  
*c. 6.* leur espece, qui ont cessé de vivre, en fai-  
 sant la musique pour honorer leurs funeraïl-  
 les, & pour prier les hommes de les inhu-  
*Diod. l. 13.* mer. Ce fut pourquoi les Atheniens firent  
 mourir onze de leurs Chefs, après leur gran-  
 de victoire navale aux Arginusés contre les  
 Lacedemoniens, parce que ces Capitaines  
 n'avoient pas recueilli les corps de leurs Con-  
 citoiens, pour leur donner sépulture. Et  
 l'on a écrit, que beaucoup de ces anciens  
*Id. 1.* Rois d'Egypte n'ont regné vertueusement,  
 que sur la crainte d'être privés de l'honneur  
 des pompes funebres, dont on ne gratifioit  
 jamais les vicieux. Aussi est-ce la recom-  
 pense que Platon ordonne en divers lieux de  
 sa République aux hommes de mérite. L'en-  
 terrement a été tenu particulièrement de tel-  
 le importance, qu'entre les imprécations de  
 Moïse contre ceux, qui n'observeront pas la  
 loi de Dieu, il les en prive; comme Thyeste  
 souhaitoit dans Ennius, que son frere Atrée  
 ne trouvât jamais le repos de sepulcre. Il  
 n'est pas jusqu'à cet impie de Mezenec, qui  
 ne prie Enée de le mettre au tombeau de son  
 fils Lausus:

*Aeneid. 12. Et me consortem nati concede sepulcro.*

Ceux, qui ont appréhendé de ne l'avoir pas tel, qu'ils le desiroient, se le sont fait dresser, & en ont même pris quelque possession de leur vivant. Car nôtre Louïs Onzième, & l'Empereur Charles Quint se plaisoient à se coucher quelquefois dans ceux, qu'ils avoient fait préparer; le premier aiant obtenu du Pape Sixte Quatrième une Bulle d'excommunication, contre ceux, qui mettoient ailleurs son corps, qu'au monument construit par ses ordres dans Nôtre-Dame de Clery. Mais je ne sai personne, qui ait voulu être tout de bon enterré vif, que l'Orateur ou Sophiste Polemon, qui vivoit sous Trajan & *Philosfr.* sous son successeur Hadrien, & qui dit à ceux, qui commençoient à fermer son sepulcre, qu'ils se dépêchassent, afin que le Soleil ne se pût vanter de l'avoir vû sans parler. La Religion Payenne inventa les *Kenotaphes*, ou tombeaux vuides, pour ceux, dont les corps ne se trouvoient point. Jamais on n'a sçû où étoit le lieu du dernier repos de Moïse, aussi y fut-il mis de la seule main des Anges. Periandre, un des sept Sages de la Grece, fit ce qu'il pût par le meurtre de diverses personnes, pour empêcher, que l'endroit de son inhumation ne fût connu. L'on a dit de Niobe, qu'elle avoit trouvé son sepulcre en *Diog.*  
*Laërt.*

elle même; ce qui est bien plus vrai de la femme de Loth. Diverses sortes d'animaux ont été enterrés solennellement pour honorer leur mémoire. Arton fils de Mardonius fit des dons immenses à ceux, qui avoient eu la charité d'ensevelir secrètement son pere, tué au célèbre combat de Platée. Et nous lisons dans Athenée, qu'un Sybarite portant plus de respect à un homme qu'au Dieu qu'il adoroit, ne cessa de battre son valet en le poursuivant dans un Temple, jusqu'à ce qu'il fût arrivé sur la tombe de son pere. Cela montre bien, qu'on a toujours fait grand cas de la sepulture. Beaucoup de Philosophes néanmoins s'en sont mocqués, parce qu'ils croioient, que toute la terre leur devoit servir de Tombeau, comme le mot Grec le dit des Hommes illustres. Seneque soutient, qu'une belle ame ne se soucie non plus de son corps, quand elle le quitte; que nous nous embarassons peu de ce que deviennent les rognures de nôtre barbe, ou de nos cheveux, après qu'on nous a fait le poil. Que la terre ou le feu, les loups ou les oiseaux se rendent les maitres de l'habitation qu'elle laisse, *non magis ad se judicat pertinere, quam secundas ad editum infantem.* Une Tombe, dit-il ailleurs, ne fait que charger ce qui a du

*Herod.  
l. 9.*

*Ep. 92.*

*De rem.  
fort.*



sentiment, & elle est inutile à ce qui n'en a plus. Si vous n'êtes couvert de la Terre, vous le ferez du Ciel. Epicure & Diogene ont été de la même opinion, *sepelit natura relictos* : & quand le dernier pria, qu'on laissât son bâton auprès de lui pour défendre son cadavre des bêtes, il montra bien par cette raillerie le mépris qu'il faisoit de la sépulture. Pour remonter jusqu'au Pere commun de tous ceux, dont nous parlons, je ne trouve rien de plus digne de Socrate dans toute sa vie, que le reproche qu'il fit à Criton un peu avant sa fin, d'avoir perdu son tems, & sa peine à l'instruire, puisqu'il lui faisoit encore cette impertinente demande : Où il vouloit être mis après sa mort ; sans se soucier de ce qu'il lui avoit répété tant de fois, que nous partions tout entiers de ce monde, n'y laissant rien, qui nous fût propre. En vérité ce sont des pensées bien différentes de celles, que nous avons tantôt considérées, & les Sceptiques pourroient sans doute faire bien leur profit de cette variété, s'il ne faloit suivre que le raisonnement humain sur un sujet, où l'autorité de l'Eglise est seule considérable. Je crois que vous n'avez pas sujet de vous plaindre, que j'aie refusé de satisfaire à ce que vous desirés de moi.



## DE L'ESPERANCE.

## LETTRE XXIV.

MONSIEUR,

Je ne suis pas si ennemi que vous le croiés de toute sorte d'esperance. J'avouë qu'elle nous est tellement propre, qu'à peine se peut-on imaginer, que rien nous distingue davantage des Bêtes. Car comme la Nature a pourvû à toutes leurs nécessités, elle leur a ôté au même tems tout sujet d'esperer, n'y ayant rien au delà de ce qu'elles possèdent, ce qui les fait vivre dans une pleine & entiere satisfaction. Les biens, dont elles ne sont capables, ne sont pas aussi de leur connoissance, & cela est cause, qu'elles ne peuvent pas se les promettre par un principe de Morale, qui porte, qu'on n'affectionne jamais une chose inconnuë, *ignoti nulla cupido*. Mais encore que l'esperoir soit un témoignage du discernement humain, ce n'est pas à dire, qu'il doive toûjours passer pour une marque certaine de bonté d'esprit, ou de grandeur

Lib. 4.  
c. 8.

de courage, & je ne fai ce qui a pû faire dire si précisément à Florus, en faveur du jeune Pompée, que le vrai signe d'une ame généreuse étoit d'espérer jusqu'à l'extrémité, *magna indolis signum est sperare semper*; si nous ne rapportons cela aux sentimens du peuple, qu'il a voulu suivre pour gratifier ce Seigneur Romain. Tant s'en faut, que les meilleurs esprits soient les plus susceptibles d'esperance, qu'il n'y a point de gens, qui en prennent sitôt, & qui la quittent si tard, que les simples & les idiots, dont l'on se joue à discrétion, pour peu qu'on leur donne à espérer. C'est sur cela que les Italiens ont nommé cette même Esperance le jardin des Fous, qui n'ont point de plus grand plaisir, que de s'y promener, dans des espaces imaginaires, où toutes choses rient à leur fantaisie. Platon avoit sans doute la même pensée, quand il ne mettoit point d'autre différence entre espérer & rêver, qu'en ce que l'un donnoit des songes aux personnes éveillées, & l'autre à celles, qui sont endormies.

Pour accorder deux opinions, qui semblent se choquer & se détruire l'une l'autre, je voudrois faire distinction entre les bonnes & les mauvaises esperances, les raisonnables, & les vaines, ou inconsiderées. J'appelle

bonnes & raisonnables celles, qui sont réglées, faciles, prochaines, & de choses, qui doivent vraisemblablement réussir. Leurs opposées sont extravagantes, difficiles, éloignées, & qui trompent presque toujours ceux, qui les conçoivent. Il n'est pas défendu d'avoir des premières, & je crois même, que le plus sage homme du monde espère peu ou prou, (pour user de ce terme) autant de tems qu'il respire. Si les Stoïciens les ont condamnées toutes indifféremment, avec le reste des passions, les autres Sectes n'ont pas été si austères, & le Christianisme, qui fait de l'Espérance une Vertu, ne règle pas comme Zenon ce qui touche l'appétit ou la volonté. Que chacun y prenne garde, il trouvera, que comme la mémoire du bien passé donne du contentement, l'espérance du futur n'est pas moins agréable; & que la doctrine Péripatétique a eu raison de mettre l'une & l'autre entre les voluptés raisonnables. Aussi fait-on, que plusieurs ont considéré la condition des Rois comme fort misérable, d'avoir beaucoup de choses à craindre, & très peu à espérer. C'est donc des vaines espérances seulement, qu'il faut interpréter tout ce que nous avons d'injurieux dans les livres contre cette douce pâture de  
nos

*Arist. l. 7.  
Physic.  
c. 3.*



nos ames: Et quoique les plus raisonnables nous trompent souvent, elles ne laissent pas d'être utiles, par un plaisir innocent, qui affaïsonne & facilite nos actions, sans laisser ce dégoût, d'avoir crû de leger, que les autres nous font toujours sentir à la fin. Car l'Espérance bien prise, & qui est fondée sur un sage discours, a cela de propre, qu'elle sert même à la santé, au rapport des Médecins, & prolonge agréablement nos jours, comme la plus modérée de toutes nos passions. Elle est cette chaîne que décrit si bien Dion Chrysostome, qui nous tient attachés à la vie dans ses plus grandes extremités. D'autres l'ont nommée l'Anchre dernière & sacrée qui arrête nôtre vaisseau au milieu de toutes les bourasques de la Fortune. Et à la considérer jusques dans ses manquemens, lors que cette même Fortune se plaît à lui contredire, l'on peut soutenir qu'elle nous sert toujours, ou que, pour en parler comme fait le Poëte,

*Orat. 30.*

*Illa quidem fallax, sed tamen apta Dea est.* Ovid. l. 1.  
 Ne vous étonnés pas d'ouïr prononcer à Senèque, qu'il ne faut rien esperer, non plus que Jupiter, pour être heureux. C'est un des paradoxes de cette Philosophie fiere & ridicule tout ensemble, selon laquelle les Plan-

*de arte  
am.*

tes & les Rochers jouïroient de plus de félicité que les hommes. En effet l'exemption de toute esperance ne fait pas tant pour la Béatitude, que la modération & la regle, qui s'y doit observer. Et c'est justement selon ce sentiment qu'on doit interpreter la réponse de Chilon, à celui, qui lui demandoit, en quoi principalement les hommes s'avans différoient de la multitude, & des ignorans? Il repartit, en bonnes esperances, *ἐλπίσιν ἀγαθῶν* ne voiant rien, qui rendit les premiers si dissemblables aux seconds, que ce que les uns & les autres se promettoient de l'avenir. Le Sage n'espere jamais qu'autant que la raison & la vraisemblance le lui permettent: Le Fou s'abandonne à tous partis, & dans une soif continuelle des choses qu'il attend, il soupire toujours après l'avenir sans se pouvoir desalterer. Ce qu'il possède ne le contente jamais, &, semblable à ce Corbeau Romain, pour ne pas emploier le présent, il a perpetuellement recours au futur,

Diog.

Laërt. in  
ejus vita.

*Est bene non potuit dicere, dixit erit.*

Pour moi, qui tiens toutes les grandes esperances sujettes à de très grandes tromperies, sans blâmer le partage d'Alexandre, qui ne réserva de tout ce qu'il possédoit que l'espe-

rance des conquêtes qu'il s'étoit proposées, je crois, que pour vivre en homme particulier dans quelque tranquillité, il faut esperer peu, -& ne desesperer de rien.



## DE LA DEVOTION.

### LETTRE XXV.

*MONSIEUR,*

Nôtre Religion n'est pas comme celle des Mahometans, où il n'est jamais permis d'user de raisonnement. Leurs Alfaqis, ou Docteurs & interpretes de l'Alcoran, ne l'enseignent dans l'Ecole, à ce qu'on dit, que le glaive en une main & le livre en l'autre. N'est-ce pas ainsi qu'on tâche de conserver par la seule violence les choses mal acquises, au lieu de défendre le droit, qu'on y prétend par les voies de la Justice? Les Payens en usoient tout autrement. Il leur étoit permis de disputer de tout ce qui concernoit les Autels. Et quoique Pythagore eût donné ce précepte, de ne porter jamais l'image de Dieu gravée dans des anneaux, ce que Por-

phyre & les autres interpretes de tels symboles ont toujours pris pour un commandement, de ne communiquer pas indifféremment à tout le monde les mysteres de leur Théologie; Si est-ce que les livres qu'ils nous ont laissés, nous témoignent assez la grande liberté, qu'ils se donnoient là dessus. Le Christianisme tient une voie moienne entre ces deux extremités. Sans souffrir, qu'on revoque en doute aucun des articles de la Foi, il n'empêche pas, qu'en tout le reste l'on ne se serve du discours, pour prendre tel parti, qu'on veut, aux choses problematiques, & que l'Eglise n'a pas déterminées. Car comme ces hautes vérités, que le Ciel nous a révélées, sont autant de principes indémonstrables, & de médecines spirituelles qu'il faut avaler courageusement, plutôt que de les goûter avec trop de curiosité, si nous sommes amis de notre salut: Aussi est-il permis d'employer par tout ailleurs notre raison; de soutenir ce que nous jugeons lui être le plus conforme; & d'interpreter souvent l'Ecriture, qui est la parole de Dieu, par les œuvres de la Nature, ou pour mieux dire de lui-même; puisque n'y pouvant avoir de contradiction en ce qui dépend d'un seul & si parfait principe, il est impossible d'expliquer plus sûre-



ment les doutes, qui se forment sur le Code de l'Ecriture, que par ce que nous lisons dans celui de la Nature, qui est du même Auteur.

Mais pour bien faire la conference de ces deux Textes, l'on ne sauroit user de trop de respect & de soumission d'esprit. Les infideles mêmes ont reconnu, qu'il y avoit de la témérité à un homme mortel, de vouloir parler avec assurance des choses divines & immortelles. Et leurs Philosophes ne se sont jamais tant éloignés de la connoissance de Dieu, que quand ils s'en sont voulu approcher le plus près. Ces Sphynxes posées par *Clem. Alex. l. 5.* les Egyptiens au devant de leurs Temples, *strom.* donnoient à entendre, combien la doctrine de ce qui est au dessus de nous leur sembloit obscure & de difficile intelligence. L'on a trouvé le nouveau Monde dans ses parties les mieux policées, qui faisoit profession du même sentiment. Personne n'entroit au Temple du Créateur de l'Univers, que ceux du *Hist. des Perou* appelloient le grand *Pachacamac*, qu'à *Incas, l. 6. c. 31.* reculons, pour dire, qu'il n'y avoit point d'homme, qui fût digne de l'envisager, son nom même étant tenu pour ineffable. Et quelque ridicule que soit l'Alcoran, dont *Sem.* nous avons déjà parlé, les Musulmans ont *sap. 25.*

accoutumé de se curer les dents avant que d'y lire, par un respect fondé sur de pareilles moralités.

C'est ce qui me fait étonner de la hardiesse que prennent ceux, qui se disent Chrétiens, de disputer non seulement avec tant d'animosité, mais encore avec une si grande présomption, de tout ce qui se passe dans le Ciel, comme s'ils avoient pénétré le plus secret de la Sagesse Eternelle, & sans se sou-

*Epist. ad Rom. c. 11.* venir de ce beau mot de Saint Paul, *quis novit sensum Domini, aut quis consiliarius ejus?*

En vérité nous serions plus modestes, si nous étions aussi Chrétiens, que nous en faisons profession. Nous aurions plus de charité pour ceux, que nous aimons mieux convaincre, que retirer d'erreur; Et sans exciter de si violentes contestations, nous avouerions, qu'il n'y a que Dieu seul, qui puisse rendre justes les faux accords, qui se font quelquefois dans l'harmonie de son service. Nôtre Religion est toute fondée sur l'humilité, & il n'y a rien, que nous fassions plus mal volontiers, que de déclarer nôtre infirmité, & de reconnoître ingenuëment nôtre foiblesse spirituelle. Je suis confus d'ailleurs, quand je vois dans l'Histoire ancienne, que ceux, qui ont été assez aveugles pour adorer des

Chats & des Crocodiles, portoient plus de révérence à leurs Autels, que nous ne faisons aux nôtres, que nous profanons tous les jours. Sous le faux prétexte de servir Dieu, l'on se sert de lui, & son saint Nom n'est souvent qu'une couverture à nos plus grandes méchancetés. Quelle honte de mettre le Paradis à prix d'argent? de préférer l'encens ou le culte à la probité? & d'attribuer des sentimens à Dieu, que nous aurions honte d'imputer à un homme raisonnable? Autrefois on répandoit le sang des victimes avant que de les mettre sur l'Autel, & cela signifioit, qu'il étoit besoin de se dépouiller de toutes ces passions, qui ont leur siège dans la masse du sang, si l'on vouloit attendre quelque grace du Ciel. Saint Pierre reçût depuis le commandement, d'éloigner sa barque du rivage, *duc in altum, & laxate retia Luca. c. 5. vestrâ in capturam*, parce qu'il n'y a rien de *vers. 4.* plus à craindre dans une navigation importante à nôtre salut, que le voisinage de la terre, ces respects humains, & ces considérations, que nous nommons temporelles. Aujourd'hui nous voulons avec impiété, que Dieu prenne part dans tous nos intérêts; nous serions bien fâchés d'avoir laissé à la porte de l'Eglise la moindre de nos convoiti-

*Jos. de  
bel. Iud.  
l. 4. c. 5.*

ses, & sous une feinte devotion nôtre hypocrisie est telle, que nous couvrons, comme le Cygne, nôtre noirceur de la blancheur de nos plumes. Il n'y a point de brouillon, qui ne parle dans la Religion, aussi bien que dans l'Etat, de pureté & de réformation parmi ses plus grandes dissolutions. Ces méchans, qui avoient occupé du tems de Vespasien le Temple de Jerusalem, & qui le remplissoient de meurtres & de brigandages, se faisoient appeller les Zélés, & ne parloient que de corriger les abus de la Synagogue. Plût à Dieu, que nous eussions moins de sujet de remarquer, combien le spécieux prétexte du zèle de la Religion, couvre au tems, où nous sommes, de dangereuses intentions. Mais quand ces mêmes intentions ne seroient pas si mauvaises, un zèle inconsidéré n'est jamais agréable à Dieu. Il reprit celui de Nathan, qui vouloit, que David bâtît le Temple sans aucune remise. Et l'action de Saint Pierre mettant la main à l'épée en faveur de son Maître, mérita sa correction. Je sai bien, qu'on ne sauroit avoir trop d'amour pour son Créateur, & que la mesure, qu'il faut tenir en cela, c'est de l'aimer sans mesure. L'on peut dire par conséquent, qu'on ne peut être excité d'une trop ardente dévotion, puisque



c'est le lien d'une parfaite amitié entre Dieu & les hommes. Souvenons-nous néanmoins de ce mot véritable, qu'il est le grand ami des Adverbes, & que le bien substantif ne lui plaît jamais, s'il n'est fait adverbialement bien. Vous m'avez obligé à vous tenir ces propos, qui ne sont bons, que dans la Sacrificie, & vous n'ignorés pas ce qui m'a fait parler de la façon. Pour conclusion, tâchons de faire en sorte, que comme non seulement les fruits, mais les feuilles mêmes des Cedres du Liban, ont incessamment leurs pointes tournées vers le Ciel; toutes nos œuvres, & toutes nos pensées n'aient point d'autre objet que lui, ne regardant jamais la terre pour la préférer aux choses d'en haut. *Iustus ut palma florebit, sicut Cedrus Libani multiplicabitur.*



D E  
CEUX, QUI ONT PRIS DE  
FAUX NOMS.

L E T T R E XXVI.

M O N S I E U R ,

**L**a procedure judiciaire qui vous étonne si fort, & que vous nommés une grande nouvelle, n'est rien qu'une copie de cent autres actions semblables, qui se lisent dans toutes les Histoires. Celle des Juifs a eu un faux Alexandre, qui se disoit fils d'Hérode, & dont *Jos. Ant. l. 17.* l'imposture ne fut punie que des Galeres, *dau- c. 14. & de bell. Jud. l. 1.* tant qu'il la confessa franchement à l'Empereur. Vous trouverez dans celle des Perles *2. c. 5. He- rod. l. 3.* un faux Smerdis, qui osa contester à Cambyfes la Couronne, comme fils de Cyrus, étant depuis reconnu comme un fourbe, parce qu'il n'avoit point d'oreilles. Et vous pourrés joindre à celui-là, cet autre, qui pensa *Val. Max. l. 9. c. ult.* envahir le Roiaume de Cappadoce, se disant le même Ariarathes, que constamment Marc

Antoine avoit fait mourir. L'ancienne Grece & *Iusti-*  
ce vous fera voir ces *Pseudo-Alexandres*, qui *mus l. 33. c.*  
se vantent dans Appien au livre second, qu'il <sup>2.</sup>  
a fait des Guerres de Syrie, tantôt d'être ve-  
nus d'Alexandre le Grand, tantôt d'être de  
la famille des Seleucides, comme fils d'An-  
tiochus; ce que Justin confirme dans son tren-  
te cinquième livre. Elle vous fournira de  
même deux *Pseudo-Philippes*. L'un se nom-  
moit Andrisque, tenu pour fils de Persée *qui*  
*regiam formam, regium nomen, animo quoque*  
*regio implevit*, & qui fut assez heureux dans  
sa disgrâce, ajoûte Florus, pour mériter, que *Lib. 2. c. 14.*  
le Peuple Romain triomphât d'une personne  
de si basse naissance, comme si c'eût été d'un  
Roi véritable. L'autre est celui qui fut dé-  
fait en Macedoine par L. Tremellius Que- *Lib. 53.*  
steur, dont le même Florus dit encore un  
mot dans son epitome sur Tite Live, & qu'Eui-  
trope nomme *Pseudo-Persée*, La Grece plus *Lib. 4.*  
recente ne manquera pas non plus d'exemples  
semblables, témoin ce faux Alexius, qui  
pour ressembler parfaitement de visage, de  
poil, & de parole, aussi bien que de nom,  
à un fils de l'Empereur Manuel Comnene, al-  
loit remuer tout le Levant s'il n'eût été tué  
dans son lit par un homme d'Eglise. Un *Pseu- l. 10. Ale-*  
*do-Diogene*, dont fait mention cette sçavante *xiados.*

*Lib. 3. de  
bell. civ.*

*Tac. l. 2.*

*§ 6. ann.*

*§ 2. hist.*

*Dio. Cass.*

*l. 57. 58.*

*§ 64.*

*In Ner.*

*art. ult.*

Princesse Anne Comnene, y est encore remarquable. Pour ce qui touche l'Histoire Romaine, Tite Live parloit dans son cent seizième livre d'un Chamaces, homme de néant, qui voulut passer pour le fils de Marius; Appien le nomme Amatius, recitant comme Antoine le fit mourir, & c'est apparemment le *Herophilus Equarius Medicus* de Valere Maxime. Auguste fut contraint d'en envoyer un autre en Galere, qui se disoit fils de sa sœur Octavie, prétendant, qu'on l'avoit changé, lors qu'il étoit en nourrice. Tacite & Dion font mention de ce Clement serviteur d'Agrippe, qui osa prendre le nom de son Maître, & répondre à Tibere, qui lui demandoit, comment il étoit devenu si grand Seigneur? De la même façon, que vous êtes parvenu à l'Empire. Ils rapportent aussi l'impudence d'un faux Drusus du tems du même Tibere, & celle d'un faux Neron, qui troubla toute l'Asie sous Othon, & fut secouru avec grande ardeur des Parthes, comme Suetone l'a remarqué. Je ne vous dis rien des *Pseudo-Antonins*, pour venir aux Empereurs Allemans, & vous faire souvenir du faux Henri, & du faux Frederic, que Rodolphe Premier fit brûler. Je pourrois vous parler encore du faux Woldemar Marquis de



Brandebourg, qui fut aussi brûlé, reconnu enfin pour un simple Meunier, à qui l'on avoit fait jouer ce personnage. Mais passons à nôtre propre Histoire. Nous trouverons dans Grégoire de Tours, & dans l'Epitome de Fredegarius, un faux Gondevault, qui se disoit fils de Clothaire Premier, & qui fut suivi d'une partie de la Noblesse & du Clergé de France, quoique ceux, qui le nommoient autrement Ballomer, lui donnassent pour pere un Meunier ou un Cardeur de laine. Il est fait mention dans la vie de St. Leger Evêque d'Autun d'un faux fils de Clothaire III. qu'on apostâ, pour disputer la Couronne à Thierry Premier du nom. Et de nos jours, regnant Henri IV. un François de la Ramée eût l'impudence de se dire fils de Charles IX. & d'Elisabeth d'Autriche, ajoutant, que la *Thuan.* Reine Mere Catherine l'avoit fait nourrir clandestinement en Poitou, pour raison dequoi il fut publiquement executé dans Paris, & son corps brûlé après sa mort l'an mil cinq cens quatre vingts seize. Les Turcs ont été troublés par deux faux Mustaphas, l'un, qui osa disputer de la domination contre Amurat Second, & l'autre qui fut suscité par Bajazet, second fils de Soliman, tant contre son pere, que contre son frere aîné. Deux, ou même

trois faux Demetrius ont excité d'étranges tragédies dans la Moscovie en mil six cens cinq, & mil six cens six, avec cette particularité à l'égard de l'un de ces imposteurs, qu'il avoit un bras plus court que l'autre, & une verruë au vilage, comme le véritable Demetrius dont ils jouïoient le personnage. En mil six cens cinquante trois un Timosca Ancudina fit le faux Zuski, voulant passer de même pour le fils du Grand Knez Iean Basile Zuski, & persistant jusqu' au dernier soupir dans son imposture, lors qu'il fut executé. Et l'on peut voir dans Herrera, que deux Hermites voulurent être pris chacun pour le Roi de Portugal Dom Sebastien, qui faisoit pénitence à cause de la bataille de Alcaçar, qu'il avoit si misérablement perduë en Afrique. Mariana nous apprend, qu'en l'an mil cent soixante deux, un effronté se produisit, comme s'il eût été le Roi Alphonse, vint huit ans après sa mort à la bataille de Frague. Il avoit quelques lineamens de ce Prince, & disoit s'être arrêté toujours depuis en Asie, portant les armes pour la Foi contre les Infideles, & s'il n'eût été étranglé promptement dans la ville de Saragoce, le mal devenoit incurable. Un Juif, au rapport de Sandoval, se voulut faire couronner dans Valence en qualité de Dom Iuan,

*Voiage de  
Olearius  
l. 3.*

*Lib. 11.  
cap. 9.*

*Hist. l. 9.  
part. ult.*

fils unique de Ferdinand & d'Isabelle, que  
 toute l'Espagne savoit être decedé à Salaman-  
 que. Cela néanmoins n'empêcha pas qu'il  
 ne fût suivi & favorisé par diverses personnes,  
 jusqu' à sa prise en mil cinq cens vint deux,  
 & son execution à mort, après avoir été traî-  
 né par les ruës. Et depuis, Philippe Second  
 ne fut-il pas contraint de faire pendre un Pa-  
 tissier, qui étoit assez impudent pour se dire  
 Dom Carlos, qui venoit de perir de la mort,  
 que chacun sait? Les Flamans, pour parler  
 du reste de nos voisins, virent paroître en  
 l'an mil deux cens vint-quatre, un homme  
 de Reims, qui vouloit, qu'on le prît pour  
 Baudouin Comte de Flandre & Empereur de  
 Constantinople. Sa fourbe fut reconnue à  
 la Cour de France; où il eût l'audace de se  
 présenter devant le Roi, & elle fut punie dans  
 la ville de Lile, où aiant été pendu & puis  
 enseveli, la Comtesse de Flandre, - fille du  
 véritable Baudouin le fit déterrer & pendre  
 pour la seconde fois. L'Angleterre n'a pas  
 été plus exemte de ces imposteurs, que les  
 autres païs. Du regne du seul Henri VII.  
 deux prétendirent se faire reconnoître pour  
 le second fils d'Edouard Quatrième, Richard  
 Duc d'York qui n'étoit plus au monde. L'un  
 se nommoit Perkin, ou Pierre Warbec; l'au-

*Grantzins*
*metr. l. 7.*
*c. 4<sup>e</sup>.*

tre Simnel fils d'un Boulanger, & celui-ci se dit encore depuis Edoüard Plantagenet, aiant été proclamé Roi dans Dublin sous ce beau nom. Un autre Wilford, fils d'un Cordonnier, contrefit le Comte de Warvich sous le même Henri Septième, selon l'histoire de sa vie, que nous a donné Bacon. Il faut que *l. 9. p. 331.* j'ajoute ici le faux Gueius de la Chine, que l'histoire du Pere Martinus nous vient de faire connoître dans sa premiere Decade, & qui fut condamné à être scié par le milieu du corps, méritant ce genre de mort, à ce que porte son Arrêt, soit comme imposteur, soit comme déserteur de ses parens affligés, & de sa patrie.

Or quoique le desir de se rendre Souverains ait donné la hardiesse à presque tous ceux, que nous venons de nommer, d'entreprendre de telles impostures, si est-ce qu'assez d'autres en ont fait de semblables, pour des fins beaucoup moins élevées. Dion Chrysostome rapporte, qu'un Callias aiant été tué dans un combat, que perdirent les Atheniens, un sien Ecuier, qui lui ressembloit fort, se présenta quelque tems après, & donna bien de la peine aux héritiers du defunt, soutenant, qu'il étoit le même Callias, qui revenoit après avoir été esclave en Thrace, d'où  
il n'a-



il n'avoit pas pû se sauver plutôt. Je laisse à part les exemples, que vous pouvés voir dans Valere Maxime au dernier chapitre de son neuvième livre, pour vous ajoûter, que du tems de l'Empereur Vitellius, un Esclave, nommé Geta, faisoit accroire, qu'il étoit l'illustre Scribonianus Camerinus, qui s'étoit retiré en Histrie, ne s'osant montrer à cause de Neron; si son Maître ne l'eût reconnu, & fait *Tacit. 2.* condamner comme un fugitif. Depuis sous *hist.* Commodus, qui fit tuër Maximus Quintilius, son fils Sextus Condianus s'absenta & fit *Dio. Cass.* courir le bruit, qu'il étoit mort aussi, afin *l. 72.* de se soustraire à la persécution. Sa succession étant fort opulente, un *Pseudo-Sextus* se présenta inopinément pour lui, comme ne craignant plus rien, & se fût mis dans tous ses biens, si Pertinax, successeur de Commodus, ne l'eût déclaré un fourbe, après l'avoir interrogé en Grec, qu'il n'entendoit pas, quoique le vrai Sextus le parlât constamment fort bien. On vit depuis, du regne de Justinien, un faux Childibius, qu'on avoit contraint de prendre le nom de ce grand Capitaine, qui étoit la terreur des Esclavons, afin de profiter de cette imposture, en le faisant revivre, comme Procope le recite au troisième livre de la guerre des Goths. Mais afin de nous

Thuan. 1. Thoulouſe en mil cinq  
26. hiſt. cens ſoixante-un Arnaud du Tilh, qui avoit pris, outre le nom de ce Martin, ſa femme même, dont il eût en trois ans deux enfans?

Au ſurplus, il ne faut point ſ'étonner, que des hommes aiant été ſi temeraires, puisſqu'il y en a eu, qui ont bien oſé attenter à la Divinité. Vous n'ignorés pas la folie de ce Pſaphon, qui tâcha de ſe faire reconnoître pour un Dieu par le moien des Pics & des Perroquets. On impute une vanité, qui ne vaut guères mieux, aux Philoſophes Empedocle & Heraclide. Euthyme Calabrois fut conſacré & adoré de ſon vivant même, *nihilque adeò mirum aliud, quam hoc placuiſſe Diis*, dit Pline. Tacite aſſure que les Allemans de ſon tems croioient, que de certaines femmes, qui ſe mêloient de prophetiſer, étoient de véritables Déeſſes; Et il nomme ailleurs un Maricus, qui avoit pris la qualité de Dieu dans nos Gaules, & que Vitellius fit tuer en ſa préſence, pour deſabuſer ceux, qui le diſoient invulnérable. Antiochus Roi de Syrie, Caligule, Neron & Domitien, ont eu là-deſſus des fantaſies ſemblables à celle que les Poètes attribuent à Salmonée. C'eſt ſur-

Lib. 4.  
hiſt.

Lib. 4.

Lib. 2.

quoi se fonde la raillerie de Seneque, *olim De morte magna res erat Deum fieri, jam fama minimum* Claud.

*fecit.* Qui ne fait l'impiété des hérésiarques Montanus & Manes, qui se disoient être le Paraclet? Le Chef des Adamites voulut de même, qu'on le prit pour le Fils de Dieu. Et comme Socrate nous apprend dans le septième livre de son Histoire Ecclesiastique, qu'il se trouva un *Pseudo-Moïse* en Crete, qui promettoit aux Juifs de cette Isle de les faire passer à pied sec de là dans la Terre de promesse, ce qui en fit noier plusieurs: Nous lisons aussi dans Grégoire de Tours, qu'on vit en France un *Pseudo-Christ* venu de Berry, qui Lib. 10. se fit suivre jusqu'à la mort d'une grande c. 25. quantité de peuple, dont l'assistance ne manque jamais aux plus écervelés. Tant il est vrai, qu'il n'y a point de mensonge si impudent, ni si punissable, qui ne trouve de l'appui, & des sectateurs, *nullum tam impudens* Plin. l. 8. *mendacium est, ut teste careat.* Ne jugés c. 22.

donc plus si étrange, qu'on prenne de faux noms d'hommes, puisqu'on n'a pas épargné celui de Dieu; ou qu'on renouvelle aujourd'hui des impostures, qui ont été de tout tems pratiquées dans le monde; si cela se peut dire généralement parlant, sans rien déterminer au fait particulier, dont vous m'écri-

vés, n'en aiant autre connoissance que celle que vous m'avez donnée, qui n'est pas suffisante pour une dernière résolution.



## DE LA LIBERALITÉ, ET DE CE QUI LUI EST CONTRAIRE.

LETTRE XXVII.

*MONSIEUR,*

**L**a Liberalité est si éclatante, sur tout quand elle s'éleve jusqu' à ce haut degré, qui lui fait prendre le nom de Magnificence, que la Frugalité considérée en suite a bien de la peine à maintenir son rang entre les Vertus, à cause de je ne sai quelle apparence d'opposition, qui se forme aisément de l'une à l'autre, si l'on n'y prend pas garde de près. Il semble alors, que celle-ci soit une espèce d'Avarice; vous diriez qu'on ait eu intention d'injurier par elle ce Pison, à qui l'on donna le surnom de Frugal; Et peu s'en faut qu'on ne



la fasse passer pour un défaut caché selon le mot de Laberius,

*Frugalitas miseria est rumoris boni.*

Car faites réflexion d'une part sur le procédé *Ath. l. 12.*  
d'un Cimon & d'un Pisistrate, qui permet- *Deipn.*

toient à tout Bourgeois d'Athenes d'emporter de leurs maisons des champs ce qu'il trouvoit à son goût: Voiés encore comme ce Gillias Agrigentin dans une abondance merveilleuse de biens n'avoit rien, qui ne parût autant aux autres qu'à lui, & qui ne fût en effet *omnium Val. Max. l. 4. c. ult.*  
*quasi commune patrimonium*, pour user des ter-

mes de ce Romain: Certes vous trouverez votre esprit mal disposé après à souffrir le bon ménage de ce Pison, dont nous venons de parler, ni l'épargne soigneuse de Caton, ou de quelque autre Pere de famille que ce soit, sans les mettre tellement au dessous des autres, que votre imagination les méprisera pour le moins si elle ne les condamne. La raison néanmoins ne veut pas, que nous en jugions de la sorte. Comme il ne seroit pas juste d'attribuer à la Liberalité les excès des Prodiges, il ne faut pas imputer non plus à la Frugalité, ce qu'une infame Avarice peut faire faire à ceux, qui en sont touchés. Il y a des bornes, qui séparent dans la Morale des actions si différentes, *distincti sunt fines My-*

*forum & Phrygum*, & pour mieux reconnoître les vertus du milieu, jettons les yeux sur l'une & sur l'autre de ces deux extrémités.

Lucien compare gentiment les Prodiges au vaisseau des Danaïdes, dont la liqueur s'épand de tous côtés. Le Philosophe Bion se moqua de l'un d'eux, qui avoit vendu & consumé un fort grand patrimoine, de ce qu'il rebours d'Amphiaraus, que la terre avoit englouti, il avoit englouti toutes ses terres: Et Diogene voyant l'écriteau d'une maison à vendre, qui appartenoit à un autre prodigue, usa de cette différente raillerie, qu'il se doutoit bien il y avoit long-tems, que les excès de ce logis lui feroient enfin vomir son Maître. Car on a dit de tels grands dissipateurs, qu'ils avaloient & digeroient tout jusqu'au fer, comme l'Autruche, qui n'a pas pourtant cette faculté, qu'on lui attribué. Aristophane nomme sur cela un Ctesippus mangeur de pierres, à cause qu'il avoit vendu celles du sepulcre de son pere Chabrias. Et ce fut pourquoi Caton prononça de si bonne grace d'un, dont la maison, qui lui restoit seule de tous ses biens, avoit été brûlée, que *Proterviam fecerat*, c'est à dire qu'après avoir presque tout mangé, il avoit voulu brûler le reste, de même, qu'il se pratiquoit aux Sacrifices où ce

Proverbe avoit lieu. Je pense qu'on peut encore rapporter à cela les termes de M. Livius Drusus, qui protesta après d'excessives liberalités, *nemini se ad largiendum præter cæ-*<sup>De viris Ill. l. 3. c. 17.</sup>  
*lum & cænum reliquisse*, selon les termes d'Aurelius Victor, peu différens de ceux de Florus, quand il parle de ce Romain. Il n'y a sorte de débauches, qui ne fournisse aux Prodiges les occasions qu'ils cherchent de se ruiner. Ce Duronius, qui fit casser, étant Tri-<sup>Val. Max. l. 2. c. 9.</sup>  
 bun du peuple, les Loix somptuaires des festins, crioit, que c'étoit fait de la liberté, s'il falloit être frugal contre son gré, & s'il n'étoit pas permis de perir par le luxe, quand on en avoit la volonté, *quid opus libertate, si*  
*volentibus luxu perire non licet?* Et il se trouve assez de personnes de l'humeur d'Heliogabale, qui souhaitoit d'être héritier de soimême, en ne laissant chose du monde à ceux, qui étoient capables de recueillir sa succession. Cependant il n'y a rien de plus infame, que la prodigalité, tant s'en faut, qu'elles s'accorde avec l'héroïque Vertu des ames liberales. Les Areopagites la punissoient comme un crime. L'Empereur Hadrien faisoit promener honteusement par tout l'Amphithéâtre ceux, qui en faisoient profession; ce qui s'appelloit alors *catamidiari*. Ils étoient privés

Lampri-  
dius.

Ath. 4.  
Deign.  
Spartia-  
nus.

en beaucoup de lieux de la Grece du sepulcre de leurs ancêtres. On les compare à ce fou, qui allumoit sa lampe en plein midi, n'y trouvant plus d'huile, quand la nuit étoit venuë. Et il n'est pas jusqu'à Mahomet, qui n'appelle freres du Diable les Prodiges dans son Alcoran, comme Aristote les a nommés Φαυλοτάτους très méchans, au premier chapitre du quatrième livre de ses Ethiques à Nicomaque.

Les Avarés sont encore pires dans l'autre extremité, puisque sans faire jamais du bien à personne, ni à eux-mêmes, ils tiennent toute leur vie ce qu'ils possèdent sans usage.

*In nullum avarus bonus est, in se pessimus.* Ce sont des Dragons, des Fourmis d'Inde, des Taupes à deux pieds, comme les nomment les Latins, qui veillent incessamment à la garde d'un metal, inutile à leur égard; & qui prenant jalousie du Soleil même qui l'a produit, n'ont point de plus grand contentement que de s'enterrer dans une terre jaunie. Voiés-vous ce vicillard, qui n'est presque plus que terre? il ne voit point de terre à ses voisins, qui ne lui donne de la peine, parce qu'il voudroit la posséder. Mais le prenez-vous pour un homme? Il n'en a que la forme extérieure, c'est un sac d'argent, c'est un coffrefort. *Hominem illum judicas? arca*

*Sen. de  
rem. for.*



*est, pecuniæ locus est.* En vérité il n'y a point d'indigence pareille à celle d'un avaricieux. Un homme pauvre jouit au moins de ce peu qu'il possède; il s'aide de ce qu'il a le mieux qu'il peut. L'Avare manque aussi bien de ce qui est à lui, que de ce qui n'y est pas; & sa misère est d'autant plus extrême, que dans une grande abondance il traîne sa vie, pressé de la dernière nécessité de toutes choses.

*Defunt inopiæ multa, avaritiæ omnia.*

Le pis est, que son mal croit par ce qui devroit le faire diminuer. Plus il acquiert & accumule, plus il desire. Son feu augmente à mesure qu'on lui donne plus d'aliment. Et cette hydropisie d'avoir ne s'étancheroit pas, quand tous les fleuves d'or du vieil & du nouveau Monde seroient en sa possession. Le tems même, qui sert de médecine à tant de maladies, ne fait qu'irriter celle-ci. L'avidité des biens va toujours croissant avec l'âge de ceux, qui en sont touchés.

*Tempore crevit amor, qui nunc est summus Ovid.  
habendi. Past.*

Et l'on dit de tout le monde en général, aussi bien que des particuliers, qu'il étoit plus avare, qu'il ne fut jamais, parce qu'il étoit plus caduc, & qu'il se ressentoit du vice des vieillards. Il n'y a que la mort seule, qui

puisse remédier à cette insatiable convoitise.  
*Pilpay.* Les yeux d'un avaricieux, dit une façon de  
 parler des Perses, ne peuvent être remplis  
 que de la terre de son tombeau. Et ce fut  
*App. de* pourquoi Mithridate jetta de l'or fondu dans  
*Mith. bell.* la bouche d'Aquilius, & les Parthes, fort peu  
*Flor. l. 3.* de tems depuis, dans celle de Crassus, pour  
*c. 11.* les rassasier en apparence après leur trépas, de  
 ce dont ils n'avoient jamais témoigné d'être  
 contens durant le cours de leur vie. Cela  
*Lib. 4.* me fait souvenir d'un certain, dont parle Athe-  
*Deign.* née, si bon ami de ses écus, que se sentant  
 proche de sa fin, il les avala tous, de crainte,  
 qu'on ne les lui prit : Et de cet Alexandre Am-  
 bassadeur des Etoliens, que Polybe assure n'a-  
 voir pas voulu paier trois talens pour sa ran-  
 çon, encore qu'il fût riche de plus de deux  
 cens. Mais le dernier Roi de Macedoine, *pe-*  
*cuniae quam regni melior custos*, comme le nom-  
*Dec. 5. l. 4.* me Tite Live, ne se perdit-il pas, & ses Etats,  
 pour ne point toucher à ses tresors dans la  
 guerre, qu'il avoit avec les Romains ? En ef-  
 fet, il n'y a point d'hommes qui déboursent  
 fort souvent plus mal volontiers, que ceux,  
 qui ont le plus emboursé, s'ils sont sur tout  
 enclins à ce vice honteux dont nous traitons.  
 Un Espagnol dit de fort bonne grace à un de  
 ceux-là qu'il connoissoit de très dure desserre,

*malo erades par a relox, que por no dar, no diê rades*, raillerie, qui ne peut être renduë en termes François. Que ne fait point faire l'avarice usuriere? & cette navigation sur terre si étroitement défenduë par un des symboles de Pythagore? Les Hébreux la nomment <sup>Clem.</sup> une morsure. Les Romains l'ont punie au <sup>Alex. 5.</sup> double du Larcin, *furem dupli, feneratorum quadrupli condemnarunt*. Et vous sçavés, que Marc Caton, qui fait cette observation dans la Préface de son livre *de re Rustica*, la mit au <sup>Cic. 2. de</sup> pair du meurtre & de l'assassinat, quand sur <sup>of.</sup> la demande *quid feneratori?* il répondit, *quid hominem occidere?* Il n'y en eût jamais de plus étrange, que celle, qui fut exigée par Fer- <sup>Mariana</sup> dinand Gonsalve, pour la vente qu'il avoit <sup>8. hist. c. 7.</sup> faite d'un cheval & d'un faucon au Roi de Leon. La somme usuraire étoit montée si haut, faute de paiement, que toutes les finances de ce Prince n'y pouvant plus satisfaire, il quitta son droit de Souveraineté sur le Roiaume de Castille, pour demeurer quitte de ce qu'il devoit à Ferdinand par cet achât.

Je sài bien que de toutes les passions celle-ci est la moins capable de surprendre une ame faite comme la vôtre. Mais quelque penchant que vous aiés au contraire vers la Liberalité, gardés-vous bien de croire, que

la frugalité soit une qualité méprisable. Si elle ne sert de correctif à vos plus grandes dépenses, vous ferés plutôt dépensier que libéral ou magnifique. Et n'oubliez pas, je vous prie, ce que je vous dis là dessus en nous promenant la dernière fois, qu'il falloit imiter ces arbres, que nous considérons, qui ne quittent jamais toutes leurs feuilles, pour seches qu'elles soient, que les nouvelles ne commencent à pousser, & ne prennent la place des premières.



## DES COURSES.

## LETTRE XXVIII.

MONSIEUR,

**I**l est vrai, que comme votre course a été grande & prompte, elle n'étoit pas aussi sans nécessité. La France est un des lieux du monde, où la prévention a le plus de pouvoir, & où le mot Espagnol se pratique le mieux, *quien primero viene, primero muele*. Si est-ce que toutes les Cours se sont presque toujours gouvernées de la même sorte à cet



égard. Il y a eu de tout tems & par tout du desavantage pour les derniers venus, *semper periculum fuit in mora*. Et je vois que Pline Lib. 4. ep. 15. le Jeune, briguant sous Trajan quelque Charge pour un de ses Amis, il s'excuse de ce qu'il le fait avant le tems, à cause que ceux, qui l'attendent, dit-il, peuvent bien s'assurer de venir trop tard, & d'être indubitablement devancés par d'autres, qui leur donnent l'exclusion, *quod in ea civitate, in qua omnia quasi ab occupantibus aguntur, quæ legitimum tempus expectant, non matura, sed sera sunt*. Or parce que vous me remarqués de grandes diligences que vous pensés avoir égalées, me demandant si j'en fai de plus notables; je veux remplir le reste de cette lettre de quelques exemples signalés sur ce sujet, que je tirerai tant de l'ancienne Histoire que de la moderne.

Vous savés qu'en matiere d'avis & de nouvelles, l'on s'est servi de tems immémorial pour les faire savoir, de beaucoup d'autres moiens, que de celui des Couriers. Les Perses allumoient des feux à cet effet sur des lieux éminens, selon qu'on peut voir dans le livre *περὶ νόσμων*, qui pour n'être pas d'Aristote, ne laisse pas d'être fort ancien. Cela se pratique encore aujourd'hui non seulement en

*Lib. 9.  
cap. 2.*

Angleterre, mais en assez d'autres endroits. Et nous lisons dans l'Histoire de Mariana, que le Roi de Castille Ferdinand premier, fit abatre environ l'an mille cinquante les échauguettes des Maures, qu'ils avoient disposées par toute l'Espagne, pour y faire savoir promptement ce qu'ils vouloient, par le moien des feux & des fumées, dont ils les remplissoient. Nos Gaulois, du tems de Césàr usoient de clameurs, criant de proche en proche ce qui leur importoit qu'on sçût en grande diligence, comme il le rapporte au septième livre de ses Commentaires. Et j'ai remarqué dans

*Lib. 19.*

Diodore Sicilien, qu'après la mort d'Alexandre, Peucestes fit entendre en un jour aux extremités de la Perse avec de semblables cris, qu'on lui envoiât dix mille hommes, dont il avoit besoin, quoi qu'il en fût distant de trente journées de chemin. A l'égard des Pigeons, auxquels on attache des lettres, c'est plutôt un stratageme pour des villes assiégées, dont on est proche, que pour des lieux de grande distance. Il me souvient pourtant d'avoir lû, qu'on s'en sert, quand ont veut envoyer des nouvelles au Caire par des deserts que les hommes sont ordinairement six jours à traverser.

Mais pour nous tenir dans la seule considération des Couriers, & de leurs grandes di-

ligences, ils n'en ont pas fait de moins merveilleuses à pied, qu'à l'aide des chevaux, ou de quelques autres bêtes propres à faire beaucoup de chemin en peu de tems. Pline l'a-  
né dit au second livre de son Histoire naturelle, qu'un valet de pied d'Alexandre, nommé Philonide, faisoit en neuf heures, allant de Sicyone à Elis, mille deux cens stades, qui font soixante & quinze lieuës, à deux milles pour lieuë. Il est vrai qu'il étoit plus long-tems au retour, encore que le chemin parût plus aisé, à cause de la descente, parce qu'alors il cheminoit contre le Soleil, & perdoit par ce moien l'avantage, qu'il prenoit en allant avec cet Astre, dont il égaloit presque la course. Il confirme cela dans son septième  
livre, où il fait faire la même diligence à un Canistius Lacedemonien, parlant encore de la promptitude à courir d'un Philippide, qui  
est le même, comme je crois, que Lucien <sup>qui inter salut.</sup>  
veut avoir fait une course de Marathon à Athènes en un jour, & être expiré en prononçant  
au Magistrat ces deux mots, *χαίρετε νικώμεν*, <sup>In Protag.</sup>  
*salvete vicimus*. Platon fait aussi mention d'un Crison d'Himere comme d'un célèbre coureur, où il nomme encore ceux, que les Anciens appelloient *Dolichodromes*, d'autant qu'ils traversoient douze stades d'une seule course;

& d'autres, à qui l'on donnoit le surnom d'*Hemerodromes*, parce qu'ils couroient tout un jour sans se reposer; d'où vient que les Grecs ont fait de ce même mot un des attributs du Soleil. Quoiqu'il en soit, l'on a reconnu assez souvent en France & ailleurs, que la voye des hommes de pied relayés n'est pas moins prompte que celle des chevaux. Marc Polo Venitien traitant des Postes établies par tout l'Empire du grand Cam de Tartarie, observe, comme il y en a d'hommes à pied, qui courent trois milles avec une ceinture de sonnettes, afin qu'ils soient entendus par ceux, qui doivent porter le Paquet du Prince au bout de ce terme. Et l'on peut voir dans Garcilasso de la Vega, que les Incas de Perou avoient leurs *Chasqui* ou Postillons à pied, disposés de quart de lieuë en quart de lieuë (Herrera dit de demie lieuë en demie lieuë) outre les feux de la nuit & les fumées du jour, qui leur faisoient savoir en trois ou quatre heures des revoltes arrivées à six cens lieuës de distance.

Quant aux Couriers à cheval, le Pere de l'Histoire Greque Hérodote nous décrit ceux de Perse du tems de Xerxes, qui alloient tout un jour sur un même cheval, & donnoient à un autre le Paquet ou la nouvelle à porter, assurant que cette façon de courir que les

*Lib. 2.  
cap. 20.*

*Lib. 6.  
cap. 7.*



les Perses nommoient *angarneion*, étoit la plus prompte, dont les hommes se pussent servir, ce qui n'est peut-être pas vrai. Procope nous apprend dans ses Anecdotes, que les Empereurs Romains avoient par toute l'étendue de leur domination des Postes établies, dans chacune desquelles il y avoit quarante chevaux entretenus, & qu'elles étoient de telle distance selon les lieux différens, qu'on en trouvoit cinq pour le moins, & souvent huit par journée, où l'on pouvoit changer de monture. Il impute là dessus à Justinien d'y avoir mis des Anes en quelques endroits au lieu de chevaux, & d'avoir obligé les Couriers à prendre la mer au sortir de Constantinople pour éviter la dépense, leur assignant de petites barques, où ils couroient fortune de perir à la moindre tempête. L'on peut voir dans l'Histoire Ecclesiastique de Socrate, qu'il y avoit un peu auparavant sous l'Empereur Theodose un Courier nommé Palladius, si excellent, qu'il alloit en trois jours de Constantinople aux extrémités de la Perse, & retournoit de même. Aussi dit-on de lui, que tout grand qu'étoit l'Empire Romain, il le faisoit paroître petit par la promptitude, dont il le traversoit. Nos Postes n'ont été établies ni rendues ordinaires en France, que par le

Roi Louis Onze en mil quatre cens soixante & dix-sept, au rapport de Philippe de Commines & de Du Tillet: Comme les Coches, dont on tient le nom Hongrois, le furent seulement sous Charles Neuf en mil cinq cens soixante & onze. Si est-ce que nos Annales remarquent pour une diligence & vitesse signalée, celle qui se fit un peu auparavant, pour donner avis au même Louis Onze de la mort de Charles Sept son pere, arrivé en Berry à Meun sur Yeuure, & qu'il scût le même jour à Genep en Brabant l'an mil quatre cens soixante & onze. Il apprit de même celle du dernier Duc de Bourgogne, qui fût tué à Nancy dès le lendemain, de la bouche d'un Archevêque, qui la lui dit en lui présentant à la Messe la Paix à baiser. La course, que fit depuis Chemerault de Paris en Pologne vers Henri Trois en treize jours, arrivant le premier de tous les Couriers, qu'on lui avoit dépêchés pour l'avertir du trépas de son frere, a mérité d'être aussi mise dans l'Histoire.

Or ce qui m'a fait douter tantôt, que ces postes à Cheval meritassent le prix de la célérité qu'Hérodote leur a donné, c'est que nous voions dans Diodore Sicilien, que les chameaux Dromadaires, pour parler comme lui,

ne font pas moins de quinze cens stades en un jour, ce qui revient a quatre-vints quinze lieuës, prenant comme on fait ordinairement huit stades pour un mille, & deux milles pour une lieuë. J'ai lû même dans la vie d'Ufun-cassan écrite par Jean Marie Angiolello, que *Lib. 8.* ces animaux font encore quelquefois plus de diligence. Car il assure, qu'il en vit venir au devant du Grand Seigneur, lors qu'ils s'approchoit de l'Euphrate, qui avoient fait en six heures quatre-vints dix milles, ou quarante cinq lieuës, & qui repartirent sur l'heure avec la même promptitude, portant des hommes liés sur eux & bandés, à cause de la grande agitation, que donne cette sorte de monture. Les Renes ou Rangiferes de Lapie & de Finlandie, qui constituent une espece de cerfs, font par jour avec leurs traîneaux jusqu' à soixante lieuës Françoises, ce que nos chevaux attelés ne sauroient faire. Je sai bien, que Tibere Neron, allant trouver son frere Drusus en Allemagne, courut, à ce que dit Pline, cent lieuës de chemin en vingt-quatre heures, dans trois divers carosses, qu'il avoit fait tenir prêts avec leur attelage, & qui l'attendoient en trois lieux différens. Mais vous voies bien, que le changement de chevaux rend la chose bien moins considérable, & que

*Thuan.* l. 1. apparemment bien plus de chemin en vint-  
*44. Le-* quatre heures, supposant pour véritable ce  
*scarbor* l. 1. que nous venons de dire de leur promptitude  
*1. s. 29.* à courir.

La diligence, qui se fait sur des vaisseaux est sans difficulté la plus grande, & tout ensemble la plus commode de toutes. Il ne faut qu'un seul exemple, pris du tems de nos peres, pour vous le faire comprendre. Le Capitaine Gourgues Gentilhomme Bourdelois fit onze cens lieues en dix-sept jours, au mémorable voiage de la Floride, où il scût si bien venger sur les Espagnols l'injure reçue en ces quartiers là par ceux de nôtre Nation. Mais que dirons-nous de certaines promptitudes d'avis & de nouvelles, dont il semble, que les oiseaux du Ciel aient été les porteurs, & qui se lisent néanmoins dans toutes les Histoires, sur tout à l'égard des batailles données, & des victoires obtenues? Celle des Grecs aux Platées sur Mardonius vola de Bœotie en Ionie, & fut scûe au Promontoire de Mycale le soir, ou selon Iustin dès le midi, du même jour, qu'ils l'avoient gagnée le matin, ce qui les fit triompher des Perses sur mer aussi bien qu'ils avoient fait sur terre. Je

*Lib. 11.* sai bien, que Lodore veut, que ç'ait été un

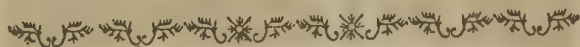


artifice de Leotychides, qui répandit ce bruit pour donner courage à ceux de son parti. Hérodote pourtant reconnoit en cela je ne fai quoi de divin, & Justin avec beaucoup d'autres raconte l'événement sans en déterminer la cause. Le même Justin assure, que le propre jour de la victoire, qu'eurent ceux de Locres en Italie sur les Crotoniates, on en eût la nouvelle dans Corinthe, dans Athenes, & dans Lacédemone. Il en arriva autant à la bataille de Pharsale, dont Dion Cassius dit, que le succès fut annoncé en divers lieux, le même jour, qu'elle fut livrée. Auguste en gagna une autre en Sicile, qui fut encore divulguée à Rome presque au même moment qu'il eût l'avantage, un soldat tout épris de fureur la publiant hautement. Pour la victoire de Paul Æmile en Macedoine, il s'en éleva un murmure dans Rome quatre jours après qu'il eût défait le Roi Persée, quoique le Courier, qui en apporta la certitude, ne vint que long-tems après. L'on a écrit, que le Pape Clement Quatrième scût à Viterbe le jour de Saint Barthelemi, par inspiration du Ciel, que le Roi Charles avoit vaincu Conradin, ce qui n'étoit arrivé que la veille bien tard, dans un lieu distant de Viterbe de cent milles pour le moins. Et la créance com-

*Lib. 9.**Lib. 2.**et 20.**Lib. 41.**et 49.**Tite Live**dec. 5. l. 5.*

*Summon-  
re l. 2.*

mune ajoute, que Pie Cinquième, & un vieux Chartreux de Naples eurent connoissance par la même voie de l'heureux combat des Chrétiens aux Curzolares. Certainement il ne faut pas mêler les choses d'enhaut avec celles d'ici bas, ni les prodiges avec les événemens certains & ordinaires. Aussi ne vous ai-je parlé de ces révélations surnaturelles, que pour vous remarquer, qu'on en voit dans toutes les Histoires, qu'il faut distinguer des connoissances les plus subites, qui se prennent par des moiens purement humains. Vous m'avez provoqué à tout cela, je vous ai voulu contenter au delà peut-être de votre attente.



## DU TEMS ET DE L'OC- CATION.

L E T T R E   XXIX.

*M O N S I E U R,*

**L**es Romains avoient un Temple dédié à l'Heure, qui ne se fermoit point, afin que l'entrée en fut libre à tous momens, &

cela, auffi bien que la plûpart de leurs cérémonies, cachoit un fens myfterieux, qui n'eft pas de petite confidération dans la vie. Ils vouloient dire, qu'il faut prendre l'heure & le tems commodes en toutes chofes, fi nous voulons bien faire, & qu'elles nous reüffiffent; parce qu'il y a de certains points dans les affaires, fi favorables à ceux, qui favent les remarquer, & s'en prévaloir, qu'ils y trouvent facile ce qui devient incontinent après embaraffé de mille difficultés. Ce fut pourquoy Lyfippe voulut repréfenter le tems, non pas comme un vieillard, tel que Saturne, mais de la forme d'un jeune homme en la fleur de fon âge; à caufe, dit Calliftrate dans l'interprétation de cette figure, que tout ce qui fe fait au tems qu'il faut, eft toujours trouvé beau & bien fait; & dautant plus, ajoute-t-il après Pindare, qu'il n'y a point de beauté, *Ode 9.* qui ne relève de Dieu, & parce qu'il n'y a de *Pyth.* bonne grace en tout ce qui paroît fait à contre-tems. Or ces momens favorables, qui s'appellent en matiere d'Etat, *transitus rerum*, s'écoulent promptement, & cette difpofition des chofes, dans une certaine conjoncture, eft fouvent fi peu appercevable, qu'il n'y a point de plus grande prudence que celle, qui les peut bien difcerner pour s'en fervir. Auffi

Lyfippe avoit expès renverfé les cheveux jufques fur les yeux à cette même Statuë, pour faire comprendre la difficulté dont nous parlons, & comme quoi il femble, que cette opportunité du tems, ou cette Occafion, dont les Anciens faisoient une Déesse, prend plaisir à fe tenir cachée à nos yeux, & à ne fe pas laiffer reconnoitre.

Si eft-ce qu'il fe trouve des perfonnes fi clairvoiantes, qu'elles ne manquent guères à s'avantager de tous les momens favorables, qui fe préfentent. L'excellence de leur efprit fe manifefte à prendre parti fur le champ, & à tourner adroitement la voile félon le changement des vents.

*O quantum eft fubitis cafibus ingenium.*

C'eft pour cela, que les Latins nommèrent leur Sage un homme de toutes heures. Les Italiens, qui leur ont fuccédé, appellent celui qu'ils tiennent pour fort ingenieux, *ricco di partiti*, parce qu'il fait trouver des expediens fur tout, & fe refoudre fubitement à ce qui eft de mieux. Et quand Salomon a prononcé, que *omnibus mobilibus mobilitior eft fapientia*, il a voulu parler fans doute de cette fouple dextérité, dont les plus avisés fe fervent en toutes rencontres. N'eft-ce pas auffi ce que vouloit dire Arcefilaüs, quand il affu-

Cap. 7.  
Sup.

Diogen.  
Laërr.



roit, que la Philosophie n'avoit rien, qui lui fût plus particulier, que l'exacte connoissance du tems propre à toutes choses. L'opposition des contraires, qui leur donne toujours davantage d'évidence, rendra ceci plus manifeste. Toute l'Antiquité s'est moquée d'un <sup>Stultior</sup> Mélérides, qui prit si mal son tems, qu'il <sup>Meletide.</sup> vint à Troyes pour secourir Priam, après la perte de son Etat, jointe au célèbre embrasement d'Ilium. Et quand plusieurs siècles depuis, ceux de cette ville envoièrent trop tard leurs Deputés vers Tibere, pour faire leur condoléance sur la mort de Drusus, l'Empereur les rendit ridicules par sa réponse; que de son côté il s'affligeoit fort aussi, de la perte qu'ils avoient faite d'Hector leur brave Citoyen. Tant il importe, que toutes choses soient faites à propos & dans leur saison. Certes on peut reprocher à une infinité de personnes la même chose, que Crassus dit au Roi Dejotarus, qui commençoit étant déjà <sup>App. de</sup> fort âgé à bâtir une ville nouvelle, <sup>bell. Parr.</sup> *duodécima hora ædificare incipiunt*, ils rendent vaines leurs plus importantes actions, pour s'y porter ou avant ou après le tems propre à l'exécution.

Mais tout le monde n'a pas cette pointe d'esprit, qui fait reconnoître & embrasser les

occasions, auffi-tôt qu'elles se présentent. Elles ne nous manquent pas si souvent, que nous leur manquons. Et par nôtre faute, le tems, qui les conduit, se fait de présent, prêterit ne nous laissant que le déplaisir, de n'avoir pas sçû user de ce qu'il nous avoit offert. Car comme ce Dieu *Eanus*, qui est le *χρόνος* des Grecs, chemine toujours selon son étymologie Latine, entraînant sans s'arrêter toutes choses avec lui: Et comme c'est le même, qui les corrompt bientôt après qu'il les a portées à leur maturité, il faut être perpétuellement alerte, pour profiter de l'occasion momentanée; imiter ceux, qui remuent l'arquebuse, selon le vol de l'oiseau qu'ils veulent tirer, & se souvenir, que par tout aussi bien que dans la Jurisprudence, l'homme vigilant profite de ce qui se perd pour celui qui dort, *mentre il cane piscia, la lepre se ne va*. Ceux, qui savent prendre le tems & l'occasion comme il faut, y trouvent, suivant le mot de Chilon, tout le bien, qu'ils s'en peuvent promettre, *καὶ πᾶν πρός ἐσι καλὰ, tempori cuncta insunt bona*. Les autres, qui n'ont pas la même adresse, experimentent le contraire, & font voir, que Thales, & le Pythagoricien Paro eurent tous deux raison, le premier, de nommer le tems très-sage σο-

Diog.

Laërt. in

Thal.

Φώτατον χρόνον; le second, de l'appeller très *Arist. 4.*  
 insensé ἀμαθέςτατον, deux qualités si opposées *Phys. c. 19.*  
 se trouvant dans un même sujet, selon qu'on  
 s'en fait diversement prévaloir. Voulés-vous  
 voir, comme le tems fait changer de nature  
 aux meilleures choses du monde? Mettés la  
 plus belle sentence, que vous pourrés choi-  
 sir dans la bouche d'un homme, qui la pro-  
 ferera mal à propos, elle deviendra tout aussi-  
 tôt ridicule: *Ex ore fatui reprobabitur para-* *Ecclef.*  
*bola, non enim dicit illam in tempore suo.* *c. 20.*

Cependant, quoique l'importance soit si  
 grande de bien user du tems & des Occasions  
 en toutes choses, il n'y a rien que nous fas-  
 sions avec moins de soin durant toute nôtre  
 vie. Nous la passons dans une telle négligen-  
 ce, & dans un tel abandonnement à cet égard,  
 que beaucoup de gens la finissent avant que  
 d'avoir commencé à vivre, *quidam ante vive-*  
*re desierunt, quam inciperent.* Tout le mon- *Sen. ep. 29.*  
 de remet au lendemain une si importante be-  
 sogne, & cependant qu'on songe aux acces-  
 soires, l'on ne trouve jamais l'heure de va-  
 quer au principal, *Recognosce singulos & con-* *Id. ep. 43.*  
*sidera universos, nullius non vita spectat in cra-*  
*stinum.* Comment feroit-on quelque action  
 de la vie fort à propos, quand on la passe tou-  
 te entiere sans y penser & très mal à propos?

Croies-vous que ceux, qui ont le plus de cheveux gris, & de rides au front, aient vécu davantage que les autres? Il n'en va pas ainsi. Ils ont été plus long tems au monde, mais ils n'ont pas vécu davantage pour cela. Celui que la tempête transporte tantôt deçà, tantôt delà, ne navige pas, il est seulement agité. Les vents lui ont fait faire plus de tours, mais non pas plus de chemin, *Non ille multum navigavit, sed multum jactatus est.* Je vois assez de personnes occupées en divers emplois: j'en apperçois d'autres, qui languissent dans la fainéantise: mais je n'en remarque presque point, qui vivent en pensant à la vie; qui songent, que chaque journée qu'ils passent en fait une partie; que toutes les heures de sa durée sont autant de pas, qui tendent à sa fin, & qu'il n'y a rien de précieux, ni qui nous soit propre, que les instans, qui la composent.

*Id. de  
brev. vi.  
cap. 8.*

*Id. ep. 1. Magna vitæ pars elabitur male agentibus, maxima nihil agentibus, tota aliud agentibus.* Choise étrange! que nous méditons sur tout, hormis sur ce qui nous importe le plus, & que ménageant le reste avec une grande épargne, nous soions prodigues de tems de notre vie, que nous perdons misérablement, encore que ce soit la seule chose, dont l'extrême *lesine* peut passer pour une vertu, & où l'on peut être avare louablement.



## DES VICTOIRES.

### LETTRE XXX.

*MONSIEUR,*

**J**e trouve que vous donnés un peu trop de  
 carrière à vos souhaits, & vos desirs, qui  
 vont toujourns à de nouvelles victoires, me  
 semblent excessivement ambitieux. Puisque  
 les Vertus sont communes à tous les hommes,  
 le prix de la Valeur ne doit pas être réservé  
 pour nous seuls. Vous choqués l'intention  
 de la Nature, qui produit par tout des Lau- *Orat. 3.*  
 riers, de n'en vouloir faire part à personne.  
 Et trouvés bon, que je vous dise après Dion  
 Chrysostome, que c'est mieux le propre d'un  
 Coq que d'un homme raisonnable, de vou-  
 loir toujourns obtenir la victoire. Mais je ne  
 m'arrêterai pas plus long tems à cette mora-  
 lité, pour considérer ce que vous m'avés tou-  
 ché du petit nombre, qui a eu l'avantage sur  
 le plus grand, dans le combat, dont vous me  
 faites une si belle description.

N'est ce pas une marque évidente, que Dieu n'est pas toujours pour les gros escadrons, selon le mot des Italiens, lors qu'ils se rangent du côté des plus forts, puisque les troupes de ceux, qui ont perdu cette bataille, étoient sans difficulté les plus nombreuses? C'est ce qu'il a souvent témoigné même entre les Infideles, afin que tout le monde reconnût, que c'est de lui seul, & non pas de la valeur, ni de la multitude des combatans, qu'il faut attendre les victoires. Il est vrai, que les exemples de cela sont beaucoup plus illustres dans l'Histoire Sainte, que dans la profane, & l'avantage, qu'eût Gedeon sur les Madianites, met cette vérité au plus clair jour, où elle puisse être portée. Ce grand Capitaine avoit reçu l'ordre du Ciel, de ne prendre de toute sa milice que les trois cens hommes, qui s'étoient désalterés à la rivièrè, en prenant de son eau avec le creux de la

*Ant. Jud.* main: ce que Josephé donne pour un témoignage d'avoir été les plus poltrons de tous, n'osant boire plus à leur aise de crainte de surprise; à quoi pourtant le Texte de la Bible ne

*Jud. c. 7.* semble pas s'accorder. Tant y a qu'il est constant, que Gedeon mit en déroute une Armée innombrable d'ennemis avec cette petite troupe, Dieu n'ayant pas voulu, qu'il en em-

plôiat une plus grande, pour faire paroître plus évidemment, comme il étoit l'Auteur de cette défaite, & afin qu'Israël ne se pût pas vanter, qu'elle fût l'ouvrage de ses mains. Il avoit eu déjà un succès aussi merveilleux sous la conduite de Josué contre les Amelequites au désert, où les Juifs combattirent la première fois depuis leur départ d'Egypte. Car encore que ces Incirconcis les fissent reculer autant de fois que Moïse se laissoit de tenir les mains élevées vers le Ciel, si est-ce qu'ils n'y perdoient personne, le même Joseph assurant, que leur victoire fut si entière, qu'aucun d'eux n'y fut tué; *Iam incruenta victoria*, Lib. 3. c. 2. *ut ne unus quidem ex Hebræis desideraretur, cum hostilium cadaverum numerus præ multitudine incompertus manserit*, ce que nous n'apprenons pas du dix-septième chapitre de l'Exode. Et Judas de Macabée ne fut-il pas de Id. 1. 12. puis gratifié du Ciel aussi visiblement? quand, c. 11. après tant de prises de villes, & d'ennemis défaits, il revint triomphant, ne lui manquant pas un de ses soldats; *quandoquidem post tot confictus ne unus quidem e Iudæis desideratus est*.

Cherchons des exemples semblables dans le Christianisme, avant que de voir ce que le même Dieu a permis qui arrivât parmi les

Païens, comme celui qui est par tout le Maître du sort des armes. Nos Annales n'ont point de plus mémorable journée que celle, où Charles Martel défit Abderame & ses Maures auprès de Tours, & où, pour quinze cens Chrétiens qui perdirent la vie, il y eût trois cens soixante & dix mille Sarrazins de tués, quelques Auteurs augmentant ce nombre de cinq mille. Celle que gagna depuis l'Empereur Arnoul contre les Normans ou Danois, & que les Annales de Fulde marquent en l'année huit cens quatre-vingt onze, fut telle, qu'il n'y perdit qu'un seul homme, & tant de milliers des autres furent ou tués ou noyés, que l'Histoire ne les peut compter. A la bataille, que les trois Rois d'Arragon, de Navarre, & de

*L. II. hist.* Castille, donnèrent contre les Maures, Mariana  
*c. 24.* écrit après toutes les Chroniques, qu'il y en eût deux cens mille, qui perirent par le fer, & vint cinq personnes seulement de la part des Chrétiens. Les mêmes Maures perdirent une autre bataille l'an mil trois cens & quarante auprès de Tariffe, qui est le Tartessus des Anciens, dans laquelle plus de deux cens mille encore des leurs demeurèrent sur la place, outre un grand nombre de prisonniers, qui ne coûtèrent que la vie de vingt hommes de nôtre croiance. Ce n'est donc pas une chose

*Id. lib.*  
*16. c. 9.*



chose fort considérable, qu'en mil quatre cens dix, selon le même Auteur, les Castillans aient mis en déroute ces Mécreans, en tuant quinze mille, avec perte seulement de six vints des leurs. Simon, Comte de Montfort, défit dix-sept mille Albigeois auprès de Muret sur la Garonne, n'y laissant que huit des siens. Guaguin rapporte dans le traité de la Sarmatie, que le Grand Maître de l'Ordre Teutonique Valterus combatit l'an mil cinq cens, n'ayant que sept mille chevaux Allemands, & cinq mille pietons de Livonie, contre les Moscovites forts de cent mille chevaux & de trente mille Tartares, avec une victoire si complete, qu'il en fit demeurer cent mille morts sur le champ, le reste se sauvant par la fuite, quoique de son côté il n'y perdit qu'un seul homme, & n'en eût que fort peu de blessés. Mais je ne trouve pas moins merveilleux ce qu'il met ailleurs de la défaite des Polonois par les Lithuaniens sous leur Duc Vitenen, assurant, qu'au partage des prisonniers, qui se fit en suite, chaque soldat Lithuanien avoit vint Polonois pour sa part. C'est ce qui a donné lieu quelquefois à faire *Thuan.* main basse sans remission, comme quand les *l. 43. hist.* Espagnols furent tous tués en Irlande en mil cinq cens quatre vints, parce, dit Bacon,

qu'il ne se trouva pas assez d'Anglois pour garder chacun son prisonnier. Il est certain, que l'an mil cinq cens soixante-huit le Comte de Nassau perdit plus de sept mille hommes à la bataille de Geminguen, & le Duc d'Albe victorieux en fut quitte pour huit têtes de son parti.

Parlons maintenant de ce que l'Histoire profane nous apprend, qui a du rapport aux exemples dont nous venons de nous servir. La Grecque nous présente d'abord ces cinq cens Lacedemoniens, dont il y en avoit trois cens de la ville de Sparte, qui firent ce grand carnage des Perses aux Thermopyles. Car encore qu'ils s'y fissent tous sacrifier pour la gloire & pour la liberté de leur Patrie, il y a je ne sai quoi de divin dans la hardiesse de ce petit nombre, qui osa attaquer un million de combatans. Certes, ils méritent bien l'éloge, que leur a donné Diodore Sicilien, d'avoir été les uniques vaincus, qui ont acquis plus de reputation & d'estime dans leur défaite, que tous les victorieux, qui furent jamais par leurs plus célèbres triomphes. Et quand je lis dans Xenophon, comme après la bataille de Leuctres, où les Thébains avoient eu l'avantage sur ceux de Sparte, les parens & amis des morts se montrèrent en

*Lib. 11.  
Bibl.*

*Lib. 6.  
hist.*

public dans la même ville, avec une contenance gaie, accompagnée de leurs plus beaux habits, au lieu que les plus proches & intimes des autres, qu'on savoit n'avoir pas été tués, paroissoient tristes & presque confus; je suis forcé de croire, que jamais nation n'a égalé en discipline ni en générosité militaire celle des Lacedémoniens; Aussi ont-ils reçu quelquefois de ces faveurs du Ciel, desquelles nous traitons. Au fait d'armes, qui se passa entre eux & les Arcadiens, plus de dix mille de ceux-ci perirent sur le champ, & les premiers n'y perdirent pas un homme, faisant retéssir l'Oracle de Dodone, qui leur avoit promis, qu'ils acheveroient cette guerre sans jeter une larme. Ce n'est donc pas une grande merveille, que les Atheniens eussent auparavant gagné la célèbre journée de Marathon, n'y laissant que cent quatre vints douze de leurs soldats, contre fix mille trois cens des Persans, qu'Hérodote dit, qui furent tués. Alexandre ne perdit que trois cens hommes de pied, & cent cinquante Cavaliers à la bataille terrestre, où il défit Darius auprès du Golphe Issique ou d'Ajazzo; fix vint mille pietons & dix mille chevaux du vaincu y passèrent par le fil de l'épée. Au dernier combat de ces deux Princes dans la plaine d'Ar-

*Diod. Sic.*  
l. 15.

*Lib. 6.*

belle, il y eût quatre-vingt dix mille, tant Fantassins que Cavaliers Persans de tués, & cinq cens seulement du côté des Macedoniens, avec quelques-uns de blessés.

Je passe aux Romains, dont les livres nous fourniront assez de semblables événemens, mais qui ne leur ont pas été toujours avantageux. Car nous lisons dans Agathias, que cinquante mille de leurs soldats furent défaits par trois mille Perses dans la Colchide. Et je ne vois rien qui m'étonne plus dans toute leur Histoire, que ce qu'a observé Polybe de la hardiesse d'Annibal, qui osa avec vingt mille combatans passer en Italie, où les Romains avoient alors sur pied en divers lieux sept cens mille hommes d'Infanterie, & soixante-

*Lib. 3.* dix mille de Cavalerie. Quoiqu'il en soit, à une sortie qu'ils firent de Nole sur ses gens ils lui tuèrent deux mille trois cens Carthaginois, ni perdant qu'un seul homme; ce que Tite Live a trouvé si étrange, qu'il n'ose le débiter que sur la foi de ceux, qui l'avoient écrit avant lui. Si est-ce que le succès de la bataille de Sylla contra Archelaüs auprès de Cheronée ne me semble pas moins merveilleux, selon qu'il est rapporté par Appien. Il dit, que de cent vingt mille hommes, dont étoit composée l'armée de ce Roi,



il ne s'en sauva que dix mille à Chalcis avec lui; cent dix mille ayant été tués ou dispersés par leurs adversaires, dont la perte ne fut que de treize personnes ou même de douze, comme l'écrivit Plutarque, parce qu'il en revint deux des quatorze ou quinze, qu'on crût d'abord y être demeurés. Luculle n'égorgea-t-il pas cent mille hommes de pied à Tigranes, sans parler de sa Cavalerie, bien que le premier n'en eût pas un contre vingt? ce qui avoit fait dire à celui-ci, qu'il trouvoit Luculle trop *Plur. in* accompagné pour un Ambassadeur, & trop *Luc.* peu pour un Ennemi. Cependant il en fût quitte pour cinq soldats tués, & quelque centaine de blessés.

Il a donc été de tout tems & parmi toutes fortes de Nations, que le grand Dieu Sabaoth a distribué les Victoires, non pas selon la force des partis, mais selon le goût de sa providence. Remercions-le de celle, que nous tenons de sa main par une faveur si signalée, & lui demandons la paix ensuite, qui doit être le but de toutes nos guerres, aussi bien que le fruit de tous nos triomphes. Ces deux grandes Puissances, qui commettent ce que l'Europe a de forces les unes contre les autres, ne se sont-elles pas assez éprouvées? Et n'est-il pas tems, que la serenité paroisse après tant

d'orages, excités par le choc de deux si grosses nuées? Encore faut-il se souvenir, que le Lierre doit couvrir le fer du Thyrsé, & la raison commander aux mouvemens impetueux de la colere, *vinculo quodam patientiæ obligandos impetus belli*, comme parle Macrobe, quand il fait passer Mars & Bacchus pour une même Divinité. Nous savons par trop d'expériences, que la Guerre & l'Injustice sont inséparables; c'est ce qui rend leurs contraires univoques dans Clement Alexandrin; ne reverrons nous jamais celles-ci dans l'union & aux embrassemens, selon les termes de l'Ecriture, *Iustitia & Pax osculatæ sunt invicem*? En vérité les Chrétiens ne sauroient trop detester des guerres immortelles. Et comme ces Etoliens n'avoient jamais qu'un pied couvert aux armées; l'autre demeurant toujours nud, & s'il faut ainsi dire pacifique, nous devons nourrir dans nos ames une disposition à la concorde, quelque mécontentement que nous aions, & parmi la plus grande animosité de nos divisions.

1. *Satur.*  
c. 19.

*Lib. 4.*  
*Strom.*

*Macr. 5.*  
*Saturn.*  
c. 18.



DE LA COLERE.

LETTRE XXXI.

MONSIEUR,

La plupart des hommes du grand monde sont tels, que vous me décrivés ce mi-gnon de la Fortune, après avoir tout souffert lâchement à la Cour, ils sont insupportables dans leur domestique; *aut humiliter serviunt, aut superbe dominantur*; & parce qu'il n'y a bassesse, qu'ils ne commettent, ni indignité, qu'ils n'endurent en ce pais-là, ils veulent faire les Princes à leur tour, exerçant un empire chez eux le plus tyrannique, qui se puisse imaginer.

*Præfectura domi Sicula non mitior aſſa.*

Certes ce n'est pas dans la Physique seule que les douceurs se convertissent aisément en bile. La même transmutation arrive dans la Morale, où l'on ne voit point de naturels si sujets à la colere, que ceux, à qui toutes choses rient, & qui sont le plus dans les de-

licateſſes de la vie. Il ne faut rien pour les mettre aux champs, comme l'on dit: La moindre reſiſtance à ce qu'ils veulent, leur eſt inſupportable: Et parce que la meſure de nos proſperités eſt preſque toujours celle de nos paſſions, ils n'en ont point de petites, ni même de mediocres, dans une aſſiette élevée beaucoup au deſſus de celle du commun. Voilà ce qui rend les hommes heureux, ſi difficiles, ou *picrocholes*, & par là ſi intolérables. Leur courroux dégénere bien-tôt en fureur. Et comme le vin doux fait le plus fort de tous les vinaigres, (*guardati d'aceto di vino dolce*, dit l'Italien) il ſe trouve, que leur vie molle & délicieuſe altere inſenſiblement leur temperament, & les rend bilieux au dernier degré.

La doctrine des contraires ſeroit fauſſe, s'il n'en arrivoit tout au rebours de ceux, qui ſont dans les adverſités, ou pour le moins, qui n'ont pas le vent de la Fortune ſi favorable. Je ne vois point de gens, qui ſoient communément plus traitables qu'eux. Et de même que ſelon Plin, les animaux, qui ſe nourriſſent d'abſynthe au païs du Pont, n'ont point de fiel, à cauſe de l'amertume de cet aliment, il ſe trouve auſſi, que rien ne conſume tant la bile des hommes, que les



traverse d'une vie pénible & laborieuse, qui les rend bien plus raisonnables, & qui corrigeant leurs mouvemens impetueux, leur ôte cette fierté odieuse, dont nous venons de parler. Sans mentir, les personnes de condition mediocre ont un grand avantage à cet égard. S'ils souffrent quelques transports d'esprit, ce n'est jamais avec tant d'excès. Et sans avoir besoin de ces pierres Androdamas, ni d'autres remedes propres à reprimer la colere, l'état moderé, où ils sont, rend toutes leurs passions de même nature.

Il est vrai qu'un grain de Philosophie est un merveilleux correctif de la bile. La Médecine, que Ciceron nomme fort bien *Socraticque*, a d'excellente Rhubarbe pour cela, aussi bien que celle d'Hippocrate. Quand Pythagore ordonne dans Jamblique, d'éloigner toujours de soi le vase, où l'on met le vinaigre, & qu'il commande dans Diogene, & dans Clement Alexandrin, d'effacer, en remuant les cendres, toutes les marques d'un vaisseau qui s'ôte du feu, aussi bien que de ne laisser lors qu'on se leve, aucun vestige dans le lit de la place, où l'on s'est reposé; ce sont des doses de ce médicament, dont il recommandoit l'usage à ses disciples. Ar-

*Plin. l.*

*ult. c. 10.*

*Lib. 3.*

*Tuf. qu.*

*Protr. c.*

*ult.*

*Lib. 5.*

*Stram.*

*Jambl.*

chitas Tarentin, l'un d'entre eux, s'en étoit muni sans doute, le jour qu'arrivant en sa maison des champs, où tout étoit en desordre, il dit transporté d'abord à ses serviteurs rustiques, qu'ils étoient bienheureux de ce qu'il se sentoît en colere, parce que sans cela il les auroit punis aussi severement, que leur mauvais ménage le méritoit. Socrate en usa de même depuis envers son valet, sur une faute, qui demandoit correction, lui protestant, qu'il la lui auroit donnée, s'il n'eût point été ému, *cæderem te, nisi irascerer*. Ce grand homme n'osa rien entreprendre en cet état. Il savoit bien, que celui, qui manque lui même, comme il arrive, lors qu'on se laisse gagner par la passion, n'est pas propre à corri-

*Lib. 1. de Ira, c. 15.* ger les autres, *non oportet peccata corrigere peccantem*. Et qui doit après cela oser entreprendre rien de semblable, selon que Se-

*Sen. l. 3. de ira c. 12.*

*ira se committere?* Voions, je vous supplie, le profit que scût tirer Platon d'une si belle leçon. Speusippe le trouvant la main sur son valet, qu'il tenoit suspendue sans le toucher, lui demanda en riant, à quel jeu il

jouoit? Je punis, répondit Platon, en parlant de soi, un homme sujet à se courroucer, *exigo penas ab homine iracundo*: Je lui appris combien il est honteux de se laisser emporter à la colere; & que celui-là n'est pas digne d'avoir un serviteur en sa puissance, qui ne l'a pas entière sur soi-même. Mais de grace Speusippe, ajouta-t-il, prenés la peine de châtier la faute de ce garçon, qui m'a fâché, puisque vous n'êtes pas dans le mauvais état où vous m'avez trouvé. En effet, Platon s'étoit arrêté tout court, se sentant trop ému, comme il vouloit lui faire porter la peine de son crime. Il s'aperçût dans ce moment qu'il y avoit un coupable à corriger, qui le touchoit de plus près, & qui devoit être puni le premier. Il crût, qu'un Maître, qui faisoit profession de Philosophie, étoit plus en faute, de s'être laissé surprendre à la passion, qu'un valet, de n'avoir pas fait son devoir. Et se trouvant le plus criminel dans ce Tribunal secret, où il étoit Juge & partie tout ensemble, il avoit prononcé contre lui-même, & exécutoit sa Sentence, lors que son ami se présenta.

Or parce que Socrate passe parmi les Anciens pour le Pere de la Morale, qui fit le premier descendre en sa faveur la Philosophie

du Ciel en terre, & qui, à l'égard particulièrement de la colere, étoit si impassible en apparence, que sa femme Xantippe protestoît, qu'elle ne l'avoit jamais vû revenir de ville, avec un visage différent de celui qu'il avoit au sortir de chez lui; considérons un peu jusqu'à quel point il a pû domter une si violente passion. Je sai bien, que Saint Cyrille a voulu prouver dans son fixième livre contre Julien, par l'autorité de Porphyre, d'Aristoxene, & d'un Pinthare, auditeur du même Socrate, qu'il se laissoit tellement entraîner par le débordement de cette humeur violente, qu'elle étoit capable quelquefois de lui faire tout dire & tout exécuter. S'il en faut croire néanmoins les plus considérables de ceux de sa profession, encore qu'il fût naturellement très bilieux, sa raison maîtrisoit de telle sorte son temperament, que ses amis seuls s'appercevoient de quelques émotions que lui causoit la colere. C'étoit, lors qu'il parloit & plus bas & beaucoup moins que de coûtume; ce que j'ose vous dire, sans m'égalér à Socrate, que j'ai très souvent éprouvé, me trouvant dans la même affiette. Il est impossible d'empêcher tout à fait les premiers mouvemens, de dépouiller entierement l'humanité, ni de faire

*Sen. l. 5.  
de ira  
c. 13.*



si bien, que la passion ne prenne pour un tems le lieu de la raison, comme les serviteurs se mettoient autrefois pendant les Saturnales dans la place de leurs Maîtres. Mais un moment de tems remet les choses dans l'état où elles doivent être. Une ame telle, que celle de Socrate, a bien-tôt dissipé le nuage, qui s'élève contre elle de la partie inferieure. Et de même qu'une terre cultivée, ne garde guères la neige, qui se conserve *Aul. Gell.* bien davantage aux lieux deserts & abandonnés, l'humeur colerique ne nuit pas *l. 2. c. ult.* aux bons esprits dans le peu de séjour, qu'elle y fait, comme aux autres, qui n'ont ni les forces, ni l'adresse requise pour la surmonter. L'on a observé aux tempêtes, que causent les vents du Midi, qu'ils troublent ordinairement la Mer de telle façon, qu'elle demeure long-tems agitée après qu'ils ont cessé, au lieu qu'aux orages, qu'excitent le Borée & ses collateraux, qui viennent du Septentrion, elle devient calme en un instant, & la tranquillité paroît aussitôt qu'ils ne soufflent plus. Cela se peut fort bien rapporter aux mouvemens de la colere, selon les divers temperamens, qui la produisent. Elle fait d'étranges ravages & de longue durée dans des ames brutales, que la chaleur du

sang domine, & qui n'ont acquis nulle habitude morale pour lui résister. Mais à l'égard de celles, que la Nature a voulu gratifier, ou qui ont reçu de la Philosophie cette trempe de froideur & de sécheresse, que demandoit Héraclite, ses émotions cessent en un moment, & ne laissent nuls troubles, qui puissent inquiéter le repos intérieur.

Aussi voyons-nous, qu'il n'y a point de personnes, qui s'abandonnent si tôt, ni si aveuglément au courroux, que les débiles de corps ou d'esprit. Un enfant, une femme, un ignorant, un malade, un homme cassé d'années, s'irritent avec tant de facilité & de promptitude, qu'il ne faut souvent presque rien pour les mettre hors d'eux-mêmes, & leur faire faire d'étranges équipées. Votre Courtisan fortuné, qui m'a jetté sur ce discours, a beaucoup de rapport à ceux-là : & quand vous me le dépeignez agité de ses vanités & de ses colères ordinaires, il m'est avis, que je vois une fusée, qui éclate en l'air, après que le vent & le feu l'ont emportée où bon leur a semblé. Ne finira-t-il point comme ce L. Cornelius Sulla, que la bile suffoqua au commencement de sa soixantième année ? laissant à douter, dit Valère

mier, ou lui, ou sa colere. Vous avés raison de nommer les bontés & les belles humeurs de telles personnes, des rigueurs & des coleres lassées. Ce sont des hommes tout de fer, & qui n'ont rien du noble & du metal ploiant qu'on voit éclater chez eux de tous côtés. Au lieu de mettre un point à leurs passions, jamais ils ne les terminent de la moindre virgule. Et vous devés être bien assuré, que si les mouches les incommodent, ou que les loups les mangent, ce ne sera jamais pour avoir trouvé en eux, ni la douceur du miel, ni celle de la brebis. Je vous en fais juge, & de la vérité de ce proverbe Arabe dont il me souvient, qu'il y a trois choses, qui ne se reconnoissent bien qu'en trois lieux différens; la hardiesse, aux perils de la guerre; l'ami, dans la nécessité; & la sagesse, dans les attaques de la colere.



## DE LA NOUVEAUTÉ.

## L E T T R E   XXXII.

M O N S I E U R ,

**J**e vous avouë, que la Nouveauté a de merveilleux charmes, & que les plus belles choses du monde perdent beaucoup de leur recommandation, quand elles deviennent ordinaires.

- - - *primis sic major gratia pomis,  
Hybernae pretium sic meruere rosa.*

C'est ce qui obligeoit les Anciens à mettre au nombre des Dieux les Inventeurs de ce qui n'avoit point encore été vû. Strabon nous assure, que la Roiauté d'Atrée n'eût point d'autre fondement que la démonstration nouvelle, qu'il donna du mouvement du Soleil, contraire à celui du premier Ciel; ni celle de Danaüs, que l'invention de quelques instrumens hydrauliques ou aquatiques, dont on n'avoit point encore ouï parler. Et Jean Leon a vû long-tems depuis mener en grand triomphe dans le Caire un homme, qui

*Lib. 1.  
Geogr.*

*Lib. 8.  
Afr.*



qui avoit l'adresse d'enchaîner une puce. Tant il est vrai, que les moindres choses sont capables de relever ceux, qui les savent faire valoir dans leur nouveauté. Qu'est-ce qui donna l'avantage à Jupiter sur Saturne? Ce n'est pas qu'il valût mieux que son pere, sous lequel l'âge d'or s'étoit écoulé. Mais le fils, comme nouveau venu, eût aussitôt l'agrément de tout le monde.

*Est quoque cunctarum novitas gratissima* Ov. 3. de  
rerum. *Pon. el. 3.*

Telemaque admire la beauté de tout ce qu'il voit chez Menelaüs, parce que tout étoit nouveau à un pauvre Insulaire comme lui. Le pain tendre, le poisson frais, & presque tout ce qui est d'usage dans la vie, n'est estimé que par là. Aristote parle d'un Joüeur <sup>7. Polit.</sup> de Tragédies, qui étoit si persuadé du grand <sup>c. ult.</sup> avantage des choses nouvelles, qu'il ne souffroit jamais qu'un autre parût avant lui sur le Théâtre; croiant que comme les premiers Acteurs sont vûs & écoutés avec attention, ceux qui viennent après ne trouvent pas l'esprit des Spectateurs si bien disposé en leur faveur. Et l'on peut dire, généralement parlant, qu'il n'y a rien qui nous puisse rendre considérables à l'égal d'une nouvelle découverte dans quelque Globe que ce soit, celeste,

terrestre, ou intellectuel. Le chemin que Dedale se traça dans l'air fut celui de sa gloire, & rien n'a rendu son nom immortel qu'une si nouvelle & si hardie entreprise.

*Virg. 6.  
Æn.*

*Insuetum per iter gelidas enavit ad Arctos.*  
Christophe Colombe, & Americ Vespuce se sont fait admirer depuis, par des descentes dans le nouveaux Monde, qui dépeuplent l'ancien. Et nous voions tous ceux, qu'on nomme Novateurs dans les Sciences, qui sont regardés comme chefs de parti, à cause des nouveaux Sistemes qu'ils ont proposés.

Je ne suis donc pas si ennemi, que vous le dites, des choses nouvelles & extraordinaires, encore que je sois de ceux, qui ne donnent pas indifféremment la main à toute sorte de nouveauté. Il y en a qu'on ne sauroit trop rejeter, parce qu'elles sont de dangereuse conséquence; & à l'égard de celles même de peu d'importance, vous sçavez, que les Ægyptiens ne firent nul état du Chameau noir, ni de l'homme de deux couleurs, qu'un des Ptolomées leur pensoit faire beaucoup valoir, comme un spectacle nouveau. Lucien qui fait ce conte quelque part, rapporte ailleurs, que Zeuxis ne pût souffrir qu'on prît son tableau de la belle Hippocentaure, à cause de la nouveauté. Le premier qui

*In Prom.  
in verbis.*

*In Zen.  
xide.*

fit voir dans Carthage un Lion apprivoisé, reçût en récompense de sa nouvelle invention un bannissement perpetuel. Et les Scythes firent mourir Anacharsis, sur le sujet d'une infinité de nouveautés, qu'il tâchoit d'introduire parmi eux à son retour de Grece. Cela montre bien qu'elles ne sont pas toutes également à priser. Si tout ce qui est nouveau méritoit de l'estime, les Monstres auroient de l'avantage sur les plus parfaites productions de la Nature. Les deserts d'Afrique, d'où il en vient tant, seroient préférables aux plus belles contrées de l'Europe. Et il n'y a si petite bagatelle de la Chine, dont il ne fallût faire plus de cas que de tout ce que la France peut avoir de recommandable.

Mais d'où procede cette grande inclination, que nous avons tous pour les choses nouvelles? N'est-ce point à cause du changement & de la variété, qui les accompagne; parce que tout ce qui est nouveau, diffère de ce qui est ordinaire? Car ce n'est pas sans raison, qu'Aristote a souvent rapporté ce mot *1. Rhet.* de l'Oreste d'Euripide μεταβολή πάντων *c. 11. § 7.* γλυκὺ, qu'il n'y a rien de plus agréable que *Eth. c. ult.* le changement. Les objets qui nous comblent de satisfaction d'entrée, deviennent ennuyeux à la longue. Y a-t-il rien de plus

charmant d'abord que la vuë de la Mer, & la vaste étendue de cet Element, tantôt uni comme une glace de miroir, & tantôt plein de montagnes d'eau, & d'abymes effroiables, mais qui touchent agréablement l'esprit lors qu'on ne les craint point? Ceux, qui ont leur demeure sur ses rives, n'y trouvent rien qui les contente, & son aspect le plus riant se rend bien-tôt importun aux autres, qui navigent dessus. Je m'imagine aussi que le desir naturel de savoir & de connoître, peut beaucoup contribuer à nous faire trouver plaisant tout ce qui est nouveau; d'autant que nôtre esprit s'informe par là, & s'instruit de ce qui lui étoit inconnu. L'on peut dire d'ailleurs que les choses rares, comme le sont celles, qui ont de la nouveauté, portent avec elles leur recommandation, & sont en effet presque toujours les plus nobles. Pour une Catégorie de la Substance, il y en a neuf d'Accidens. Ainsi l'on ne doit pas s'étonner si nôtre humanité suit avec tant de propension les nouveautés; & si elle méprise & quitte assez souvent ce qui est excellent, parce qu'il est accoutumé, pour s'attacher à des choses de beaucoup moindre valeur, lors qu'elles sont nouvelles & extraordinaires. C'est ce



grand nombre d'excellentes odeurs, qui nous viennent d'Arabie. Il dit, que ceux, qui l'habitent vont chercher fort bien hors de leur pais des senteurs étrangères, tant il est vrai, ajoûte-t-il, que l'homme se lasse facilement de ce qui est en son pouvoir, & desire avidement ce que les autres possèdent, *tanta mortalibus rerum suarum satietas est, & alienarum aviditas.* Et quand il remarque encore au même lieu, que ces Arabes se trouvent si fort importunés des parfums de leur région, qu'ils font venir du Styrax de Syrie pour le brûler dans des peaux de Boucs, recréant leur odorat de ce qui offenseroit celui des autres; il fait très à propos cette belle réflexion, qu'il n'y a point de volupté, qui ne déplaîse autant avec le tems, qu'elle agréée dans la nouveauté. Il y a bien plus, une même chose est davantage estimée venue de loin, que si elle étoit prise chez nous. Jean de Barros assure, qu'on trouveroit plus d'or parmi le sable du Tage & du Mondego de Portugal, que dans celui de Gambée, ou de Senega; mais il faut l'aller chercher bien loin, & avec beaucoup de peril, pour le trouver bon, quoique l'or soit peut être le seul au monde, dont l'on ne se dégoûte ni se rassasie jamais.

Chap. 17.  
vers. 21.

Ces considérations générales font, que je trouve moins étrange, que chacun en particulier soit si curieux d'apprendre des nouvelles. Saint Paul témoigne aux Actes des Apôtres, que les Atheniens s'en informoient aussi soigneusement, qu'hommes qui fussent sur la Terre. Et César remarque la même chose des Gaulois de son tems, au quatrième livre de ses Commentaires. Certes les uns & les autres ont été bien mal-heureux, de n'avoir pas eu l'usage de Gazettes, qui remédient si commodément à cette sorte de curiosité.



## DES NOMS.

## LETTRE XXXIII.

MONSIEUR,

**V**ous aiant témoigné, que le seul desir de vous complaire, m'obligeoit à vous barbouiller une feuille de papier d'une infinité d'Epithetes, je n'eusse jamais crû, que vous eussiez pris occasion là dessus de me faire un si grand nombre de questions tou-

chant les Noms; ni que ce premier abyme, où je n'étois entré que par obeissance, me dût précipiter dans un autre plus grand. Mais puisque vous voulés tirer des preuves du pouvoir que vous avés sur moi, je tacherai de vous contenter encore cette fois, à la charge que vous ne m'engagerés plus à rien de semblable, & qu'à l'avenir vous aurés plus d'égard aux humeurs de vos amis.

Ce n'est pas une petite difficulté, que vous me proposés d'abord, si l'imposition des noms s'est faite casuellement, ou avec discours & connoissance de cause. Elle est terminée néanmoins entre nous par l'autorité de la Genèse, où Adam donne le nom convenable à toutes choses dès le commencement du Monde. Mais Dieu nous garde de tomber dans les rêveries de certains Rabins à cet égard. Eusebe montre au chapitre sixième du livre onzième de sa Préparation Evangelique, comme les sentimens de Platon, qui nommoit les Noms des instrumens propres à discerner la substance des choses, se rapportent fort bien au Texte de Moïse. Epicure vouloit, que les premiers Noms fussent des effets de ce que les hommes s'étoient imaginé de chaque chose la premiere fois: de sorte, que leur fantaisie étant diversement

touchée des objets en divers climats, cela auroit donné lieu à la diversité des langues. Nigidius le prend d'une autre façon dans  
 10. Noët. Aulu Gelle, mais il convient avec Platon en  
 Att. c. 4. cela, que les noms doivent être tenus plutôt pour naturels & fondés en raison, que pour positifs & arbitraires. Pythagore rapportoit aussi leur première imposition à une extrême & souveraine sagesse, comme l'on peut voir par cette interrogation, que fait Cicéron dans sa première Tusculane, *quis primus, quod summæ sapientiæ Pythagoræ visum est, omnibus rebus imposuit nomina?* Et quand Aristote cherche si souvent la vérité des choses, aussi bien que les Stoïciens, dans la propriété des Noms, il montre bien, qu'il ne les prenoit pas, non plus qu'eux, pour avoir été donnés par hazard. Je vous renvoie à ses Interpretes sur tout cela, de même que sur la demande, qui se forme dans l'Ecole, si les Noms signifient la matière, la forme, ou le composé. Il est certain, qu'ils n'ont pas été imposés avec tant de raison, qu'ils soient justes & précis à chaque chose, puis qu'il n'y en a aucun, si Chrysippe disoit vrai, qui n'en signifie plusieurs. Les ambiguïtés, qui naissent de là, le témoignent bien, & ces espèces innombrables d'amphibologies,

A. Gell.  
 l. 1. c. 12.



dont les Rhéteurs tâchent de faire des figures *Quin. l. 7.*  
ou ornemens d'oraison. *c. 9.*

Pour ce qui est de ceux, que nous appel-  
lons Noms propres, Dieu même a eu le sien,  
quoi qu'ineffable à bien plus juste titre que  
celui de Pythagore ne l'étoit à ses Sectateurs. *Fambl. de*  
Il le revele à Moïse au fixième chapitre de *vir. Pyth.*  
l'Exode, par une faveur speciale qu'Abra- *c. 18.*  
ham, Isaac, ni Jacob n'avoient pas reçûë.  
Et l'on peut voir au même lieu d'Eusebe, que  
je vous ai déjà cité, comme par un mystere  
merveilleux ce nom comprenoit les sept vo-  
yelles dans les quatre Elemens de Grammaire,  
dont il étoit composé. Pour descendre du  
Ciel en terre, il semble que les moindres  
animaux prennent plaisir à entendre leur  
nom propre. Pline & Solin ont observé, *Lib. 9. c.*  
que les Dauphins accourent quand on les ap- *8. c. 12.*  
pelle Simons. Nous nommons les Chevres  
Jeannes, aussi bien que les Anes Martins. Et  
les Singes avoient des noms si considérables  
en Libye, que les habitans de ces trois villes  
Pythecuses, dont parle Diodore, faisoient *Lib. 26.*  
porter ces mêmes noms par honneur à leurs  
ensans; ainsi qu'en Grece, dit-il, nous som-  
mes bien aises de donner aux nôtres le nom  
des Dieux, que nous adorons. A présent  
nous appellons un Singe Robert; un Mou;

ton, Robin; un Corbeau, Colas; un Geai, Richard; une Pie, Margot; un Merle & un Etourneau, Sanfonnet, ou petit Sanfon; comme le *Psittacus* des Anciens n'est connu de nous que par le nom de Perroquet, qui veut dire petit Pierre. Mais n'a-t-on pas imposé avec grande solennité des noms propres aux choses mêmes inanimées? La ville de Rome en avoit un secret, qui fit punir de mort Valerius Soranus pour l'avoir révélé.

*Sol. c. 1.* Le Pere Trigault assure, que les Chinois changent celui de leur Roiaume à chaque mutation de famille Roiale, & qu'ils le nommoient Tamin, c'est à dire de grande clarté alors qu'il écrivoit, ce qui sert à l'intelligence des Relations de tems différens. Dans Homere les Dieux appellent autrement une colonne qui étoit auprès de Troie, que ne faisoient les hommes. Le fleuve, qui se nommoit Xanthus par ceux-ci, étoit le Scamandre aux autres. Et cette différence s'étendoit jufques sur les animaux, témoin  
*9. de hist.* l'oiseau nocturne, au sujet duquel Aristote  
*an. c. 12.* a rapporté ce vers du quatorzième livre de l'Illiade.

Χαλκίδα κηλῆσιν οὐσι θεοὶ, ἄνδρες δὲ κύμινδιν,  
*Chalchidem nominant Dij, homines vero*  
*Cymindin.*

Venons à ce qui touche nôtre humanité, & parlons du changement des Noms, puis que c'est sur cela que vous me faites le plus d'instance.

Le tems dont vous parlés, depuis lequel nos Saints Peres ont pris de nouveaux Noms n'est pas aisé à déterminer. Platine veut que Sergius Second ait été le premier qui l'ait fait, à cause qu'on le nommoit auparavant Groin de Pourceau. Baronius se moque de cela, *Tom. 10. init. an. 844.* & rapporte l'usage de ce changement à Sergius Troisième, qui par humilité ne voulut pas porter dans le saint Siege le nom du Prince des Apôtres qu'il tenoit du Batême. Onuphrius croit, que Jean, nommé Douzième, ou selon quelques-uns Treizième, portant le nom de Vespasien, qu'il trouva tenir trop du Gentilisme, donna l'exemple aux autres d'en changer. Et plusieurs sont d'opinion, que cela se pratique à l'imitation de Saint Pierre, qui se nommoit Simon, avant que Nôtre Seigneur l'eût appelé Cephass. Quoi qu'il en soit, les Papes ne sont pas seuls, qui le pratiquent ainsi, puisque le Roi d'Ethiopie fait la même chose, comme l'observe François Alvarez dans sa Relation, où l'on voit, que celui, qui portoit le nom d'Atani-Tingil, se fit appeller David lors qu'il vint à la Cou-

*Aur. Vi- Etor.* ronne. Diocletien se nommoit Diocles avant que d'être Empereur. C'est une façon si ancienne, qu'on lit dans le quatrième livre des Rois, que le Roi Pharaon Nechao mettant  
*C. 23. & 24.* Eliacim dans le Trône de son pere Josias, il lui changea son nom en celui de Joacim; comme Nabuchodonosor le fit encore à Mathanias, le nommant Sedecie, quand il lui mit en main le même Sceptre. Et nous ap-  
*l. 2. de orig. Deor.* prenons d'Apollodore, que la Sibylle Pythio fut la première, qui nomma Hercule celui, qu'on avoit jusqu'alors appelé Alcide. Des hommes particuliers en ont fait souvent autant. Homere étoit connu par le nom de Melesigenes, & même selon Lucien par celui de Tigranes, avant qu'il eût le troisième, qui lui est demeuré. Et Moïse fut nommé Joachim par ses parens jusqu'à l'âge de trois mois, qu'il fut exposé, aiant aussi reçu un troisième nom de Melchi dans le Ciel, si  
*1. Scrom.* nous en croions Clement Alexandrin. On dit, que les Japonois en changent encore d'ordinaire trois fois, & quand bon leur semble davantage. Herrera témoigne la même  
*Ind. Or. pag. 12.* chose des Chinois. Et les Chrétiens prennent une pareille liberté tous les jours, quand ils se font confirmer. Il faut noter, que les grands Noms ont été souvent préférés aux



moindres. Dieu, pour gratifier Abram lui dit, *Gen. c. 17.* qu'on le nommeroit à l'avenir Abraham. Le pauvre Simon, dont parle Lucien, étant devenu riche, voulut qu'on le nommât Simonides. Et Fredegarius assure dans son *Epi. In Gallo.* tome, que la fille d'Athanagilde se nommoit simplement Bruna avant qu'on la donnât en mariage au Roi d'Austrasie Sigebert; mais *Cap. 57.* qu'alors pour l'honorer, on lui accrût son nom, & qu'elle fut appelée Brunehault, *Brunechildis.* Il s'en voit au contraire à qui les noms ont été racourcis par hazard, comme à ce Sybilla, dont parle Macrobe, qui fut le premier nommé Sylla par contraction, ou pour parler avec cet Auteur par corruption.

En effet, il y a des Noms agréables & de bon augure, aussi bien que d'autres dont on a naturellement de l'aversion. Ce fut pour-quoi Aristote ôta celui de Tyrtaïme, qui étoit *Strab. 13.* trop rude, au disciple qu'il aimoit le mieux, *Geogr.* & lui donna cet autre si beau de Theophras-*Cic. 1. de* te. Quand les Romains levoient des trou-*Divin. 6.* pes, ils prenoient garde que le premier sol-*46.* dat qu'ils enrolloient eût un nom d'heureux présage; & en beaucoup d'autres rencontres ils observoient la même chose. Le seul nom de Regillianus le fit saluer Empereur; & Jovien ne le fut qu'à cause qu'il n'y avoit qu'u-

ne lettre de différence entre son nom, & celui de Julien dont la mémoire étoit très chere aux gens de guerre qui dispoſoient alors de l'Empire. L'Histoire d'Eſpagne porte, que des Ambaſſadeurs de France, venus pour prendre une des filles du Roi Alphonſe Neuf, qu'il avoit promiſe à leur Maître, choiſirent la moins belle, parce qu'elle s'appelloit Blanche, & que l'autre portoit le nom de Urraca, qu'ils ne pouvoient ſouffrir. L'on y voit encore que Philippe Second refuſa une race que lui demandoit un Prêtre de Galice, offenſé de ce qu'il avoit le nom Martin Luther. Et nous ſavons que les Atheniens tenoient en ſi grande vénération les noms d'Harmodius & d'Ariſtogiton, qu'ils firent un Decret, portant deſenſe de les donner aux hommes de condition ſervile, *quoniam nefas ducerent, nomina libertati patriæ devota ſervili contagio pollui*, comme en parle ce Romain. L'Empereur Claudius ordonna preſque la même choſe depuis à l'égard des Etrangers, leur commandant de ſ'abſtenir de prendre les noms de la Nobleſſe Romaine, que beaucoup d'entr'eux tâchoient de ſ'attribuer. Encore aujourd'hui les moindres Portugais ſe font donner les plus illuſtres noms de leur païs, après avoir paſſé la Ligne pour aller aux Indes

*Ant. Her-  
vera tom.  
2. l. 15. c.  
16.*

*Aul. Gel.  
l. 9. c. 2.*

Orientales; ce qui se pratique avec beaucoup de cérémonies. Or s'il y a de l'avantage à porter de beaux noms, les laids doivent par conséquent faire du préjudice. Ceux d'Abel & de Benjamin ne parlent que de deuil & de tristesse en Hébreu. Tantale & Penthée sont consacrés à la douleur parmi les Grecs. Egerius étoit un nom de mendicité à Rome. Et celui de Tristan, s'est donné en France aux Prince qui naissoient dans quelque notable affliction. Mais prenés garde à ce qu'Hérodote nous apprend de ces Rois d'Egypte Cheops & Ce-  
*Lib. 2.*  
 phrenes, qui avoient fait bâtir les Pyramides. Il dit, qu'ils furent si detestés de leurs peuples, que pour ne les nommer jamais, & pour faire perdre leur mémoire, s'ils eussent pû, ils disoient, que ces mêmes Pyramides étoient l'ouvrage du Pasteur Philition. C'est une chose certaine, qu'il y a eu des noms tenus pour malencontreux. Suetone observe au dernier chapitre de la vie de la Caligula, que tous ceux de la famille des Césars qui avoient eu le prenom de Caius étoient peris par le fer. L'infortune a toujours accompagné les Reines Jeannes de Naples, comme les Rois Jacques d'Ecosse ont tous fini malheureusement. Et l'on a tant déferé à ces mauvais présages, pris de certains noms, que le Pa-

*Plat. inst.  
6. Baro-  
nius.*

pe Paul Deuxième, qui vouloit se donner celui de Formosus, en fut détourné par quelques Cardinaux ses plus intimes amis, à cause du Pape Formosus qu'Etienne Septième avoit fait déterrer. Cela me fait souvenir de la superstition des Irlandois, qui n'osent donner aux enfans le nom de leurs parens qui vivent, de crainte d'accourcir les jours de ceux-ci. Et je ne sai, si ce n'est point pour cela, que les Hurons de nôtre nouvelle France ne portent jamais le nom de leurs peres, chacun aiant le sien particulier & différent, qui ne se donne à personne qu'après la mort.

Mais que dirons-nous de ceux, qui n'en ont point du tout? Hérodote, Pline, & Solin assurent que les Atlantes de Libye ont été assez barbares pour cela, & c'est pourquoi le premier les nomme anonymes. Trigault dit aussi, qu'à la Chine les filles n'ont point de nom, n'étant designées que par l'ordre de leur naissance dans la maison de leur pere. Et il vaudroit presque autant n'avoir point de nom absolument, que de porter celui de *άνθρωπος*, homme, comme faisoit ce victorieux Olympique, dont parle Aristote au chapitre sixième du septième livre des Ethiques à Nicomachus; ou bien d'être appelé *ούτις*, personne, comme Ulysse se voulut nommer,

pour



pour mieux tromper Polypheme. En vérité ces peuples ont eu un usage bien différent de celui des Romains, qui tenoient pour une marque de servitude de n'avoir qu'un nom, selon les termes de la loi *Cum precum*, du septième livre du Code au titre *De liberali causa*. Vous avez lû dans Macrobe, qu'à Rome les mâles ne recevoient le leur qu'au jour qui s'appelloit *lustrique*, qui étoit le neuvième de leur naissance, & le huitième de celle des filles.

*1. Saturn.  
c. 16.*

Quant aux Grecs, Aristote nous apprend, qu'ils faisoient cette cérémonie dès le septième, auquel ils commençoient à s'assurer, que l'enfant étoit pour vivre. Nos livres saints nomment Adam & Eve nos premiers parens. Herrera dit, que selon l'Histoire Chinoise, leur Créateur les nomma Pinçon & Pinçonne.

*9. de hist.  
an. c. vii.*

Il me reste à vous satisfaire sur ce que vous voulés que je vous particularise touchant les noms de quelques Princes, qui ont été affectés & comme attachés à leur souveraineté, ou à la personne de ceux, qui leur devoient succéder. Entre les premiers on peut mettre les Pharaons & les Ptolomées d'Égypte, les Sylvies de la première Rome, les Arsaces des Parthes, les Palibotres & les Taxiles de l'Inde, les Abimelechs de la Palestine, les Cy-

pselides de Corinthe, les Nicomedes de Bithynie, les Tygranes d'Assyrie, les Artaxerxes de Perse, les Pyrrhus d'Albanie, les Mithridates du Pont, les Chagans des Huns & de la Baviere, les Alevades de Theffalie, les Augustes de la seconde Rome, les Miramamolins d'Afrique, les David Melich de Georgie, les Aladins d'Iconium, les Crales de Servie, les Prêtres-Iean d'Asie & de Nubie, les Reines Candaces d'Ethiopie, les Icares de l'Isle du même nom, & les Zulcarnes ou Alexandres du país de Balaxian, dont parle la Relation de Marc Polo Venitien. Quant aux successeurs des grands Etats, nos Dauphins sont en France ce qu'ont été les Césars dans l'Empire. Les aînés des Rois de Navarre se nommoient dans l'Histoire Princes de Viane: Ceux des Rois d'Angleterre, Princes de Galles: Ceux des Rois d'Ecosse, Ducs de Rothesay: Ceux des Ducs de Bourgogne, Comtes de Charolois: Ceux des Rois de Castille, Princes des Asturies: Ceux des Rois d'Arragon, Ducs de Girona: Ceux des Rois de Catalogne, Ducs de Monblanc: Ceux des Rois de Naples, Ducs de Calabre: Ceux des Ducs de Bragance, Ducs de Barcellos: Et ceux des Rois de Portugal, ce qu'on me dit être d'une Pragmatique toute nouvelle, Princes du Bre-

fil. Pour vous gratifier de quelque chose de plus que ce que vous m'avez demandé, j'ajouterai ici une chose, que j'ai lûe depuis peu, que le Patriarche des Maronites, qui se dit l'être d'Antioche, se nomme toujours Pierre, & que celui des Jacobites, qui prend encore la qualité de Patriarche d'Antioche, s'appelle aussi toujours Ignace. Avoués que je vous en ai donné à comble mesure.



## DES LANGUES.

### LETTRE XXXIV.

*MONSIEUR,*

**Q**uoique l'avantage semble très-grand d'entendre une langue, que Dieu même a voulu parler, & bien qu'il me souvienne du lieu où S. Augustin s'est confessé d'en avoir méprisé une qui n'a pas le privilège d'être nommée Sainte comme l'Hébraïque; je ne pense pas néanmoins que vous y trouviés toutes les satisfactions, que d'autres vous ont données, & je ne vous conseille pas de vous

faire limer les dents par avance, comme l'on assure que S. Jérôme le pratiqua pour la mieux prononcer. L'on peut dire de toutes qu'elles ne sont que servantes, & que les Sciences sont les maitresses. Gardons-nous bien de caresser Melantho, ni Polydora, pour Penelope. Je sai bien, qu'on étend la Philosophie jusques sur la Grammaire, & que plusieurs se sont efforcés de juger de l'esprit des peuples, & du naturel des nations, par leurs langues. Cicéron observe selon ce raisonnement, que le mot d'*inepte*, & d'*ineptie*, ne se disoit point parmi les Grecs, ni rien qui en eût la vraie signification, parce que ce leur étoit un vice si familier, & un défaut si naturel, que personne d'entre-eux ne s'en appercevoit. L'on a dit de même, que la licence qu'ils se font donnée de former des dictions, & de composer des mots nouveaux, avec une liberté, que n'ont jamais prise les Romains, montre la severité des mœurs de ceux-ci, nés à commander, & l'humeur inconstante des premiers, qui les portoit à la connoissance de toutes les disciplines.

Mais à l'égard de la langue des Juifs, telle pour le moins, qu'elle nous paroît aujourd'hui, que pouvés vous considérer dans sa pauvreté, & si vous voulés dans sa grande retenue à ne



rien admettre d'étranger, qu'un témoignage de la Religion de ses Professeurs, & du soin qu'avoit ce peuple Nazaréen de se tenir séparé des autres nations, qui n'ont pas moins fui de leur côté de se mêler avec lui? Il faut, que les plus grands partisans, qu'ait l'Hébreu, confessent, qu'à la réserve de ces petites langues, telles que la Basque, ou l'ancienne Bretonne, il n'y en a point, ni de celles qu'on nomme mortes, ni des autres qu'on appelle vivantes, qui ne fournissent de plus belles compositions en toute sorte de Sciences, que ne fait l'Hébraïque, si vous exceptés la seule connoissance du vieil Testament.

Mon dessein n'est pas d'investiver contre le Talmud, ni contre les extravagantes rêveries de tant de Rabins. Je vous prie seulement de croire, que si les Juifs ont eu raison de ne faire cas autrefois que de leur langue, comme il paroît dans le dernier chapitre du vintième livre des Antiquités Judaïques de Josephe, l'on peut bien leur rendre à présent la pareille, & se passer de parler un jargon qui ne vaut pas la peine que donnent ses lettres gutturales à la trachée-artère. Beccan a préféré depuis peu la langue Danoïse à l'Hébraïque, parce qu'à son dire, les racines de toutes les autres se trouvent dans la Cimbrique,

qu'il maintient la premiere de toutes. Je me moque de cette vanité. Mais j'ose soutenir, que la connoissance de la langue Allemande peut être préférée, avec beaucoup d'autres vulgaires, à celle des Juifs tant à cause de l'usage, & de l'emploi ordinaire, que par la considération des livres, soit d'Histoire, soit de Philosophie, soit de Mathematique, dont les Allemans sont sans comparaison mieux pourvûs, & en quantité, & en qualité, que les Hébreux.

Peut-être ferés-vous grande estime d'entendre la vraie prononciation de *Schibboleth*, qui fit tuer tant d'Ephratéens au passage du Jourdain. Il suffit néanmoins de savoir l'histoire, comme des Anglois étoient défaits à *Pecquigni*, qui ne proferoient que *Pecqueni*; ou des François égorgés par ceux de Montpellier du regne de Charles Cinq, qui nommoient *Feves*, ce que ceux-ci appellent *haves*; & des Gascons du Duc d'Epemon massacrés en Provence, pour ne pouvoir dire que *crabe*, au lieu de *cabre*. L'on fait en général, que tous les pais ont je ne sai quoi d'incommunicable dans leur façon de parler. Le petit *u* François nous est si particulier, qu'aucun de nos voisins ne le fait sortir de sa bouche, que comme nous faisons la diphthongue *eu*. Et vous

connoissés à ce propos un homme de vos quartiers, qui après quarante ans de séjour dans Rome prononce encore l'Italien en Manceau.

Avoués la vérité, vôtre dessein est de faire perdre à Mithridate l'éloge que Pline lui donne, d'avoir été le seul des hommes qui sçût parler vint-deux langues différentes. Un de ces jours vous voudrés apprendre les quatre <sup>Lib. 25.  
hist. nat.  
c. 2.</sup> vint mille caracteres des Chinois, & parler leur langue Mandarine. J'aimerois bien mieux, que vous travaillassés sur leur modele à l'introduction de quelque langage rationel parmi les hommes sçavans; afin que du moins à leur égard la terre devint *labii unius*, comme elle étoit avant la destruction de cette malheureuse Tour. Mais si c'est l'ouvrage d'un homme seul, je reconnois, que ce doit être celui d'un puissant Monarque plutôt que d'un particulier, & je crois même, que quelque grande société viendrait encore mieux à bout d'une si grande entreprise.

Après tout, qu'obtiendrés-vous par cette immense connoissance des langues que ce qu'on dit, que peut donner la fièvre chaude à un maladie, & le mauvais Demon à des possédés? On prend les Apôtres dans Saint Luc pour des insensés, à cause qu'ils s'expli-

quoient en tant de différens idiomes. Et quand vous vous serés bien alambiqué le cerveau par tous les jargons des hommes, il vous restera celui des animaux, que vous serés obligé d'apprendre, puisqu'Esope, Democrite, Pythagore, Apollonius de Tyane, & quelques autres ont eu la réputation de l'entendre. Je parle ainsi, parce que Mahomet enrolle dans son Alcoran Salomon au nombre de ceux-là, assurant, qu'il ouït une fois la Reine d'une Fourmilliere, qui ordonnoit à ses petits & laborieux sujets, de se retirer promptement dans leurs maisons, autrement que ce Roi accompagné de ses troupes les alloit écraser toutes en passant. Et Philostrate attribué cette merveilleuse intelligence à la nation des Arabes, & à quelques Indiens encore, lors qu'ils ont mangé le cœur ou le foie d'un certain Dragon, dont Pline a parlé en deux lieux différens de son Histoire naturelle.

*Lib. 1. de  
vita A-  
poll. c. 14.  
& l. 3. c. 3.  
Lib. 10. c.  
12. & l. 29.  
c. 4.*

*Lib. 11.  
Stron.*

En effet, il n'y a point d'animaux, qui n'aient quelque discours, & quelque dialecte, pour user du terme dont se sert Clement Alexandrin, qui le donne non seulement aux Elephans, & aux Scorpions, mais aux poissons mêmes que nous croions si muets, après avoir parlé de cette langue particuliere aux Dieux de Platon. Et pourquoi n'entendrions-



nous pas le langage des animaux, s'ils savent parler le nôtre, non seulement comme les Pies, les Geais, & les Perroquets, mais encore comme les Rossignols de Ratisbonne, dont vous pouvés voir le conte dans Gesner, si vous avés envie de rire d'une merveilleuse crédulité? *Lib. 3. de avi. in Lauf.*

Si vous desirés, que je finisse un peu plus serieusement, je ne laisserai pas, nonobstant nos jeux précédens, de vous avouer, que la connoissance des langues est une des plus belles acquisitions, que nous puissions faire, puisqu'elle passe pour un don du Saint Esprit. Quel avantage, de pouvoir converser en tous lieux, de trouver sa patrie par tout, & de n'être Barbare nulle part. Car vous sàvés bien, que nous le sommes tous les uns à l'égard des autres,

*Barbarus hic ego sum, quia non intelligor illis,* *Ovid. 5. Trist. el. 10.*

*Et vident stolidi verba Latina Getæ.*

Les Egyptiens nomment Barbares dans Hérodote tous ceux, dont ils n'entendent pas le langage. Et je me souviens d'avoir lû dans Sigismond d'Herberstein, qu'au Sacre du Grand Duc de Moscovie ses peuples lui souhaitent, entre autres choses, que toutes les langues lui soient soumises, pour témoigner

le desir, qu'ils auroient, que le reste du Monde, qui leur est barbare sans exception, fût sous sa puissance.

Mais quel desavantage au contraire, pour n'exagerer rien au de-là, de n'entendre pas ce qui se dit, ou se lit en nôtre présence, & de savoir qu'il y a mille belles choses dans des livres, où nous ne pouvons prendre nulle part, à cause qu'ils sont écrits en langue étrangere, & qui nous est inconnue? Saint Augustin n'a pas difficulté d'avancer là dessus cette proposition, Qu'il n'y a point d'homme qui n'aimât mieux converser avec son Chien, qu'avec un autre homme, dont il n'entendrait pas la parole. Et pour bien comprendre, de quelle importance peut être la Science des

*Thucyd. l.  
1. hist.*

Langues, il ne faut que considérer où l'hemistocle se vit réduit, quand il demanda un an de tems pour apprendre le Persan, n'osant aller sans cette étude à la Cour de celui, qui se disoit le Roi des Rois, où l'on n'eût fait non plus d'état de lui, & de tout son Grec, que d'une Tapissierie ploiée, selon la comparaison de Plutarque. En voilà assez pour vous témoigner, que je n'entends pas choquer absolument vos occupations, encore que je ne les approuve pas à quelque égard.

## DU LARCIN SECRET.

### LETTRE XXXV.

*MONSIEUR,*

**V**ous avés été dérobé si adroitement, & les circonstances du vol dont vous vous plaignés sont si ingenieuses, qu'il ne seroit peutêtre pas juste d'emploier toute la severité des Ordonances contre ceux qui l'ont fait. Un même crime a des degrés, qui le rendent bien plus atroce une fois que l'autre, n'en déplaît à Zenon. Et sans prétendre, qu'il y ait eu de bons Larrons depuis celui de l'Evangile, je vous dirai ce que la gentillesse des vôtres m'inspire en leur faveur, pourvû que vous ne me preniés pas pour un de leurs complices.

Personne n'ignore combien de Nations ont laissé par leurs loix le Larcin impuni; & je ne sai même, s'il n'y a point lieu de soutenir qu'en France, vû ce qui s'y passe, il n'est souvent pas plus mal traité qu'à Sparte, ou par-

*Cæs. l. 6.  
de bello  
Gall.*

mi ces anciens Allemans, qui laissoient à leur jeunesse l'exercice de dérober pour éviter l'oisiveté. Beaucoup de Philosophes se sont moqués de ce crime, parce qu'il n'est pas contre la Loi naturelle, n'y aiant, que le droit positif, qui donne les possessions, & qui tâche par consequent de les conserver; si bien que nous voions Diogene, qui n'improuve pas même le sacrilege, dans cet Auteur, qui nous a laissé sa vie par écrit. Pour Epicure, il avoit bien, que c'étoit une grande faute de se laisser surprendre en dérobant, mais il ne croioit pas, que hors de cette surprise, il y eût du mal dans l'action.

*Arrian.  
in Epic.  
l. 3. c. 7.*

Les Romains à la vérité semblent avoir été d'autre avis, donnant une éternelle autorité, comme parlent leurs douze Tables, aux vrais propriétaires sur ce qui leur avoit été pris, & permettant par les mêmes constitutions de tuer les voleurs de nuit. Et néanmoins un de leurs Traités avec les Carthaginois fait voir, qu'ils n'improvoient pas non plus que les autres le bel art de voler sans ailes, puisqu'ils s'obligent simplement par cet accord, de ne passer plus le beau Promontoire, quand ils iront brigander ou exercer la piraterie. Il est certain, qu'ils ne punissoient le peculat, que d'un simple bannissement. Et il fut de-



fendu par un Arrêt du Senat, donné sous Auguste, d'accuser de larcin aucun Sénateur; ce qui mit avec l'impunité, dit Dion Cassius, *Lib. 49.* la licence de dérober dans l'Etat. Ils ont eu des Fêtes, ou des Jeux, *quadrigariorum lusus*, qui leur permettoient de prendre tout ce qu'ils pouvoient, Neron aiant été le premier qui s'avisa de condamner cet usage. Claudius se contenta de faire servir en vaisselle de terre un T. Vinius, qui avoit été Préteur, & qui commandoit une Legion, pour le punir du vol d'un vase d'or, dont il s'étoit saisi au repas du jour précédent. Le seul Alexandre Severe fut si ami de son surnom, qu'il se van-  
toit d'avoir toujours un doigt prêt, à crever l'œil d'un Juge larron ou concussionnaire. Et il fut encore si plaisant, que de faire faire un cri public, portant defense à ceux qui se sentiroient coupables du crime de Larcin, de lui faire la révérence. *Tac. l. 1. hist. Lamprid.]*

Mais l'usage de Rome, tel qu'il ait été n'empêche pas que le métier de Voleur ne fût en beaucoup d'endroits de très grande considération, & que plusieurs Nations n'aient fait de tout tems gloire d'en être,

*Quæ nisi de rapto vivere turpe putant.*

Nous voions dans Diodore, que les Egyptiens avoient un Prince des Larrons, à qui l'on s'a-

*Ovid. l. 15.*

*Trist. el.*

*10.]*

dressoit comme autrefois à Paris au Capitaine des Coupeurs de bourse, pour recouvrer ce qu'on avoit perdu en donnant le quart du prix. Et François Alvarez assure, que la même chose se pratique encore aujourd'hui à la Cour du Prête-Jean, où celui qui exerce cet office est le même, qui fait lever & accommoder les Tentes du Roi, n'ayant autres gages pour cela que le revenu d'une si belle charge. Hérodote nous représente de même le renommé Amasis, qui déroboit souvent avant qu'il fût parvenu à la Roiaute; après nous avoir fait rire d'un Rhamfinitus son prédécesseur, qui maria sa fille au plus habile Larron de tous ses Etats. Et l'histoire des Tartares témoigne, qu'un de leurs plus grands Monarques, nommé Themirassak, n'obtint le Sceptre, étant de fort basse naissance, que par la reputation qu'il acquit, comme très infigne voleur. Car c'est une chose si ordinaire de parvenir à la Souveraineté par ce moyen, qu'il n'y a pas cent ans, qu'un Chef de ces *Banditi* d'Italie pensa surprendre Crotone, & se rendre Maître de la Calabre, où il portoit déjà le Diadème, avec le nom de *Rege Mar-*

Thuan. l. cone.  
36. hist.

Quoi donc, Nemrod fondateur de toutes les puissances Despotiques ou absolues, n'est-il pas nommé Brigand dans la Sainte E-

criture? Homere ne donne-t-il pas à l'un de ces Héros Autolycus cette excellente qualité? Nestor eût-il demandé à Telemaque, après lui avoir fait bonne chere, s'il étoit Corsaire, au cas que le titre eût été injurieux? Et ne fait-on pas, qu'à le bien prendre, les plus grands Conquerans n'ont été que de puissans Pirates? Papinien interrogeant un renommé Larron, pourquoi il étoit de cette profession, eût pour réponse; Et vous, pourquoi *Dion. Cass. l. 70.* êtes-vous Préfect du Prétoire, c'est à dire Connétable & Chancelier tout ensemble? Enfin le Larcin a été même deifié en la personne de Mercure, que nos anciens Gaulois ont tant respecté, & qui commença à dérober dès qu'il étoit en maillot, si les Tableaux de Philostrate ne nous trompent point, où les Heures ont soin de sa premiere éducation, pour dire à mon avis, que l'Occasion fait le Larron & qu'il a de certaines heures où il est très difficile de ne pas faire un coup de la main. Que serions-nous que des Brutaux, sans le vol de Prométhée?

Vous serés bien étonné, si je vous ajoûte, que Dieu & la Nature semblent convier quelquefois au Larcin. Pour le premier, peut-*Ex. c. 3.* on nier que les Israélites n'eussent reçu de lui le commandement de spolier les Egyptiens

en partant de ce qu'ils avoient de plus précieux? Et pour ce qui touche la Nature, s'il est véritable, que la Ruë dérobée prenne racine & profite beaucoup mieux, comme Pline le dit, le plus conscientieux Jardinier ne fera-t-il pas obligé d'être voleur, s'il veut cultiver cette plante? C'est peut-être pourquoi l'Ecclesiastique fait le pèché plus grand de mentir, qui est une chose si commune, que de dérober. Mais quoi, le Gibet est plus pour les malheureux, que pour les coupables. L'Aloüette de l'Apologue est égorgée, n'ayant pris qu'un grain de bled. Et ce que le Loup emporte avec grand hazard, le Lion le lui ôte impunement. En voilà plus qu'il n'en faut, pour une raillerie, qui ne peut mieux finir que par la Fable.



## CONTRE LE LARCIN.

L E T T R E XXXVI.

*MONSIEUR,*

**J**e chanterai la Palinodie comme vous me l'ordonnés; & puisque vous voulés que je parle sérieusement contre cette subtile *Chirofophie*



rosophie de ceux, qui se plaisent à déniaiser les Provinciaux nouvellement arrivés, je vous obeirai. Ce ne me sera pas une chose difficile de declamer contre un crime, que toutes les Nations détestent d'un commun consentement, & que les Loix divines & humaines ont toujours condanné, encore qu'il y en ait eu de plus severes les unes que les autres.

Déja pour ce qui touche les premieres, l'on fait bien, que l'ordre donné d'enhaut aux enfans d'Israël de s'approprier les richesses des Egyptiens, se prend plutôt pour une recompense de leurs services que le Ciel leur adjugeoit, que pour une véritable spoliation. Et vous avés bien pû voir, que l'induction que j'ai tirée de l'Ecclesiastique étoit frauduleuse, puisque je tronquois le passage, pour n'y pas mettre ce qui faisoit contre le larcin, *potior fur quam assiduitas viri mendacis, perditionem autem ambo hereditabunt.* Si la Nature enseigne à commettre un vol, par ce que Pline a dit de la Ruë, elle donne au même lieu des préceptes tout contraires, quand il y assure, que les Abeilles dérobées ne font jamais de profit. Et si la pierre d'Aigle découvre les Larrons, selon l'observation de Dioscoride & de Belon, qui montre la façon dont les Ca-  
Di. l. 5. c.  
118. Bel.  
2. c. 3.

*Navig.  
mar. ru.*

pulverisant, l'on pourroit dire à bien plus juste titre dans le même sens, que la Nature abhorre extraordinairement un vice, contre lequel elle a créé des remèdes si particuliers. J'ajoute, que cette pierre étant commune en Egypte auprès d'Alexandrie, il semble, que cette même Nature produise le remède auprès du mal, supposé que les Egyptiens y aient été sujets, comme nous l'avons dit, & comme ceux, que nous nommons tantôt Bohémiens, tantôt Egyptiens, semblent le témoigner. Mais que peut-on rapporter de plus exprès contre le Larcin, que ce qu'Arrien écrit de l'Encens, qui ne pouvoit jamais être dérobé dans quelque abandonnement qu'on le laissât, par un privilège du Ciel, qui préservoit des mains de ses ennemis ce qui lui étoit si cher? L'on ne sauroit donc maintenir sans mensonge, non plus que sans impiété, que la Nature approuve ce que Dieu défend, Salomon aiant fort bien établi cette maxime, Que la Loi de la Mere n'est jamais contraire aux commandemens du Pere.

Les paradoxes de quelques Philosophes, tels qu'Epicure & Diogene, ne sont pas considérables contre les sentimens de Platon, d'Aristote, & de tant d'autres, qui ont unanimement condamné le Larcin. Quand Py-

thagore défendoit si expressement la nourriture des oiseaux, qui ont les ongles crochus, il vouloit sans doute faire peur des Larrons, qu'il tâchoit de rendre par son énigme odieux à tout le monde. Et quoique tous les Législateurs n'aient pas été aussi sévères que Dracon, qui ne punissoit pas moins de mort dans Athenes celui, qui avoit dérobé une pomme, que celui, qui avoit tué son pere: Si est-ce qu'aucun d'eux n'a oublié d'établir quelque peine contre ceux, qui se rendent maîtres du bien d'autrui par la voie, dont nous parlons. L'indulgence de Lycurgue n'étoit pas tant en faveur des Voleurs, que contre la négligence des Spartiates, qu'il pensoit rendre plus vigilans & plus soigneux, en souffrant de petits Larcins, s'ils se pouvoient faire si adroitement, qu'on ne fût point découvert. Aussi *Aristoph.*  
*in Thest.* ne parloit-on en Grece que des clefs Laconiques, pour être très sûres, encore qu'elles fussent les plus petites de toutes. Mais comme ce Législateur vouloit, qu'on tint les portes bien fermées contre les Larrons, il y a des païs, où tout au contraire les Ordonnances veulent, que les maisons soient toujours ouvertes, punissant d'ailleurs si rigoureusement le Larcin, qu'il n'y a point de lieux au monde, où il s'en commette moins. Nico-

*Exc. Constantin.*

las Damascene l'a dit de nos anciens Celtes dans ce peu qui nous reste de lui, & que leurs demeures ne se fermoient point. Jean de Barros témoigne, qu'au Roiaume de Benomotapa personne n'oseroit avoir de portes à son logis, n'y ayant que quelques Seigneurs, qui obtiennent la permission du Prince d'y en mettre, par honneur plutôt que pour la sûreté, d'autant qu'il veut, qu'on croie que sa Justice suffit, pour faire vivre dans ses Etats chacun en assurance. Et j'ai lû dans la douzième Partie des Indes Orientales de Bry, que le larcin est si bien puni au Japon, qu'on y voit toutes les maisons perpétuellement ouvertes.

C'est ainsi que par divers chemins on tâche souvent d'arriver à un même but. Au fond, il n'y a point de Nations sur la Terre, qui n'aient toujours témoigné qu'elles abominoient le Larcin; quoique la Chinoise, au rapport du Pere Trigault, ne le punisse jamais de mort. *Lib. 5. hist. c. 3. & l. 17. c. 4.* Oviedo dit, que les Ameriquains le tenoient pour le plus grand de tous les vices, & qu'ils empâloient vifs, ceux qui en étoient convaincus. Le Roi d'Espagne Ramire se contentoit de leur faire crever les yeux, comme l'on peut voir dans Mariana. *Lib. 7. hist. c. 13.* Et Mercator a écrit, que ceux de Carinthie sont si



animés contre les Voleurs, que sur le seul soupçon ils les pendent, & puis font le procès au mort, se contentant d'ensevelir honorablement ceux, dont ils absolvent la mémoire à faute de preuves suffisantes. En vérité, l'on ne sauroit user de trop severes châtimens contre un crime si ennemi de la société. Et je ne fais point de doute après *Thucydide*, *Lib. 1. hist.* que la grande reputation de Minos ne fût fondée, principalement sur ce qu'il purgea la mer de Corsaires & de Pirates, aussi bien que son Roiaume de Larrons. Vous voyés bien, que je ne suis pas pour eux, & que mes railleries n'empêcheroient pas, que je ne condamnasse serieusement ceux, qui ont été si habiles à vous surprendre, pour se faire riches de vos dépouilles.



## DES RUSES DE GUERRE.

## L E T T R E   XXXVII.

*MONSIEUR,*

**Q**uoique les Spartiates fussent fort martiaux, & que leur Etat fût tout fondé sur la force; si est-ce qu'ils faisoient plus

de cas d'une Victoire obtenue par l'adresse & le bon sens de leurs Généraux, pour laquelle ils avoient accoutumé d'immoler un bœuf; que d'une autre gagnée à la pointe de l'épée, qui n'étoit suivie par leurs loix que du simple sacrifice d'un Coq. Et en vérité, les avantages, qui se prennent de la première façon sont bien plus à priser, parce qu'on les reçoit tous purs, sans perte de sang, & presque toujours sans peril. C'est pour cela que Pallas, sous le nom de Bellone, conduisoit le Chariot du Dieu des Batailles; qu'on a tant estimé cette Minerve armée, qui sortoit de la tête de Jupiter; & que l'artifice d'un cheval de bois, avec le fameux Palladium, eurent tout l'honneur de cette mémorable prise de Ville. Il ne faut donc pas se moquer des stratagèmes qui sont une des belles parties du métier des armes, & qui de tout tems ont été employés avec réputation par les plus grands Capitaines:

*Virg. lib.  
2. Æneid.*

*- dolus, an virtus, quis in hoste requirat?*

Mais j'ai à vous dire, à l'égard de ces bœufs, dont vous m'écrivés, que les Napolitains viennent de se servir contre les Espagnols, que les premiers n'ont rien fait en cela, qui n'eût déjà été pratiqué par d'autres.

Vous savés ce que fit Hannibal avec deux *Tite Liv.*  
mille de ces animaux, qui avoient des feux *Dec. 3<sup>e</sup>*  
attachés aux cornes, & comme ils lui don- *l. 2.*  
nèrent le moien de se retirer la nuit d'un très  
fâcheux endroit où Fabius l'avoit acculé. Les  
Portugais usèrent d'un trait presque sembla-  
ble dans la Tercere contre les Castillans, si  
non que le feu n'y fut pas employé, parce  
que l'action se passa de jour. Ils envoièrent *Connest.*  
contre ceux-ci une grande quantité de bœufs, *l. 8.*  
qui ne les mirent pas seulement en desordre,  
mais donnèrent encore moien aux premiers  
de s'approcher sûrement & sans être remar- *Cabrera*  
qués, à cause de l'épaisse poussiere que tant *l. 13. c. 5.*  
de bêtes excitèrent en courant. Nous lisons  
dans Appien que les Carthaginois furent dé- *De bello*  
faits de même, par des chariots enflammés *Hisp.*  
que des bœufs traînoient, & que les Espagnols  
chassèrent avec impetuosité vers leur armée.  
Et l'invention de Gedeon contre les Madia- *Judic.*  
nites n'est pas fort différente, quand il les mit *c. 7.*  
en desordre avec des flambeaux couverts de  
bouteilles, que trois cens de ses gens cassè-  
rent au son d'autant de trompettes, dont ils  
les épouvèrèrent.

Or puisque je vous ai fait observer ces  
trois ou quatre stratagèmes, il faut que j'em-  
ploie le reste de cette lettre à vous en faire

voir d'autres, dont l'Histoire nous montre, qu'on s'est heureusement prévalu en diverses rencontres. Pour continuer par l'emploi des animaux, il n'y a rien de si commun, que de faire gronder des pourceaux pendant qu'on plante le pétard; & la ville de Bonne fut prise l'an mil cinq cens quatorze par cet artifice. Rhodes fut aussi surprise par les Chevaliers de Saint Jean de Jerusalem, mêlés parmi des moutons, & couverts, comme Ulysse, de la peau de quelques-uns. Au combat naval d'Hannibal contre Eumenes Roi de Pergame, le premier fit jeter des bouteilles & des cruches pleines de serpens dans les vaisseaux de son ennemi; ce qui l'empêcha de telle sorte que rien ne contribua davantage à sa perte. L'Empereur Severe assiegeant la ville des Atreniens, ils se défendirent entr'autres moiens par celui de certains vases de terre pleins d'oiseaux & de petites bêtes vénimeuses, Hérodien ne les nommant point autrement, qui se jettoient avec tant d'ardeur sur les yeux des attaquans, & sur les autres parties de leur corps découvertes, qu'ils n'éprouvèrent rien de plus fâcheux durant un siège, qu'on fut enfin contraint de lever. Encore que la mouche à miel ne soit pas mise au rang des animaux dangereux: si

*Thuan. l. 88. hist.*

*Just. l. 32.  
& Em.  
Prob. in  
Hann.*

*Lib. 3.*



est-ce que son aiguillon s'est fait sentir plus d'une fois avec le même succès. Orofius rapporte qu'au siège que mirent les Portugais devant la ville de Tanli en Afrique, ils furent sur tout incommodés des abeilles, dont les habitans avoient disposé les ruches sur leurs murailles, y mettant le feu & les versant sur leurs ennemis au point de l'assaut. *Nostri*, dit-il, *& alvearium flammis ambusti, & apum aculeis stimulatî oppugnationem deservere coacti sunt.* C'est au livre huitième des Gestes du Roi Emanüel qu'il conte cela: & il fait voir au suivant, comme ceux d'Azamor pratiquèrent encore la même chose; ce qui n'empêcha pas néanmoins le Duc de Bragance de prendre cette importante place. Depuis peu les Suedois furent repoussés devant Andrenach, étant déjà logés entre les deux portes, par l'incommodité principalement qu'ils reçurent de trois ruches de ces mêmes mouches, que les habitans du lieu leur jettèrent d'enhaut, selon les Relations de l'année mil six cens trente-trois. Et il y a long-tems, que ceux de Themiscyra se défendans courageusement contre Lucullus, qui les vouloit forcer, s'avisèrent d'envoyer contre ses Pionniers, non seulement des Ours, *De bello* & d'autres bêtes féroces qu'ils avoient, mais *Mithr.*

même des Effains d'Abeilles, comme le texte d'Appien le porte expressement.

L'on s'est aussi quelquefois servi en guerre de quelques animaux pour en tirer une utilité extraordinaire. Car les Pigeons ont été souvent employés à porter des lettres en des lieux, où il n'y avoit que les oiseaux qui pussent pénétrer. Moïse sauva ses troupes du  
 1. *Antiq.* peril des Serpens allant en Ethiopie, par le  
 6. 5. moien des Ibis que Joseph assure, qu'il fit porter pour cela. Et Agathocles voulant donner du courage à ses soldats, laissa aller  
*Diod. Sic.* parmi eux une quantité de Hiboux, dont il  
 c. 20. avoit fait provision, d'autant que comme consacrés à Minerve, ils étoient tenus de très bon augure parmi les Atheniens.

Mais l'adresse de Cambyfes ne fut-elle pas grande lors qu'il voulut assieger Damiette, si elle est le *Pelusium* des Anciens, de mettre au devant de son armée des Chiens, des Chats, des Crocodiles, & de tous ces animaux que les Egyptiens tenoient pour leurs Dieux, afin de les empêcher de tirer contre lui, ce qui fit réussir heureusement son entreprise? Je vois dans Famianus Strada une adresse  
 Lib. 8. presque semblable des Espagnols à la prise d'Utrecht l'an mil cinq cens soixante & quinze, quand il dit, qu'ils se cachotent derriere

des femmes de cette ville, & déchargeoient leurs mousquets par dessous leurs aisselles.

Il y en a qui ont contrefait des Fantômes, ou quelques figures étranges, afin d'étonner & de surprendre leurs ennemis. Ainsi les Polonois furent mis en fuite par les Tartares, qui avoient élevé un Spectre pour enseigne, de la tête duquel il sortoit du feu, comme l'on peut voir dans la Relation de Micheovo. *Cap. 6.*

Celle du Frere Carpin porte, que ces mêmes Tartares attachent quelquefois sur leurs chevaux des représentations d'hommes, afin qu'on les croie de loin être en plus grand nombre, qu'ils ne sont; comme quand à l'imitation de ce que pratiquèrent les Romains dans Tite Live, l'on a fait paroître des *Dec. 1. l. 7.*  
goujats de nos armées sur quelque éminence *Et 10.*

éloignée pour un pareil dessein. Mais le Prête-Jean Asiatique défit les Tartares par une autre imposture de quelques hommes de bronze attachés sur la selle des chevaux, & qui jettoient tant de fumée, qu'il tiroit à coups de fleche ces Tartares dans des tenebres, où ils ne pouvoient presque se défendre. Le même Carpin rapporte le fait plus *Cap. 5.*

au long, & cela se lit encore dans le Miroir Historique de Vincent de Beauvais au dixième chapitre du livre trente deuxième. *Afin Partie 2.*  
*l. 2.*

que ces choses vous semblent moins ridicules, & moins hors d'apparence de pouvoir jamais réussir, lisés dans Gualdo Priorato de quelle façon au dernier siège de Turin, si glorieusement executé par le Comte de Harcourt, un espion de la ville tenta de passer en habit de Diable, au travers de nos troupes & de la riviere, avec ses lettres enfermées dans de la cire pour les garantir de se mouiller.

Et parce que je desire vous faire encore souvenir de quelques autres ruses de guerre, *Lib. 7.* voici comme le même Auteur remarque au livre suivant, qu'on trouva l'invention alors de jeter dans cette place assiégée de la poudre à canon, dont elle avoit besoin, & des lettres, de même qu'en l'an mil cinq cens *Thua. l. 74. hist.* quatre-vingt un au siège de Steenvic, par le moien de certains mortiers à bombes, & d'un Canon qui fut nommé le Courier à cause de cet emploi. Je ne parle point des artifices meurtriers, qui font sauter les maisons avec une bûche creusée où l'on a logé de la poudre, ni de ces sacs pleins de même matière, & d'un ressort, qui jouë aussi tôt qu'on remuë la corde qui les lie. *Lib. 90.* L'Histoire d'Auguste de Thou, & celle d'Aubigné en fournissent des exemples; & le Journal de Henri



Trois parle d'une boîte pleine de trente-six canons de pistolets, chargés de deux bales, & qui éclaterent aussi-tôt, qu'elle fut ouverte. Ce sont de mauvais stratagèmes, & si peu legitimes, que le Palatin Samoski, pour prendre sa revanche d'une supercherie précédente, aiant fait envoyer un coffre de fer plein d'armes à feu qui tirèrent comme la boîte dont nous venons de parler, Suiski Chef du *Ib. l. 76.* parti contraire, le fit appeller en duel, l'accusant de s'être servi d'un dannable moien, & que le métier de la guerre ne peut souffrir. Aussi savons nous, que Tomiris reprocha de même à Cyrus, comme une action indigne, d'avoir défait les Massagètes, en leur faisant préparer un festin, où ils s'enyvrèrent, & dont Hérodote dit, que Cresus fut l'ordon- *Lib. 1.* nateur.

L'on n'en peut pas dire autant de ceux, qui ont l'adresse de mettre finement le Soleil *Idyll. 23.* aux yeux de leur ennemi, comme fit Pollux au combat qu'il eût contre Amycus Prince des Bebryciens, suivant la description qu'en fait Théocrite : Ou de donner aux autres le vent au visage, selon qu'Hannibal le prati- *Appia.* qua à la journée de Cannes, après avoir ob- *de bel.* servé que le *Vulturmus* se levoit tous les *Han.* jours regulierement à midi : Ou de prendre

*Dec. le*  
*Grain.*  
*Pierre*  
*Dan. hist.*  
*de Barh.*  
*l. 2. c. 2.*

l'un & l'autre avantage, de la façon que Henri Quatre en usa l'an mil cinq cens quatre-vingt dix, à cette mémorable bataille d'Yvri. Saint Louïs fut empêché la première fois de se rendre maître de Tunis par l'action ingenieuse de ses habitans, qui remuant des tas de sable, & élevant des terres poudreuses durant un vent favorable, mettoient nos soldats au desespoir. D'autres au contraire ont emporté des places par de pures inventions d'esprit. Philippe de Macedoine ne pouvant miner le roc de la ville de Prinnaſſe qu'il aſſiégeoit, ne laissa pas de faire bonne mine (pardonnés-moi cette petite allusion) faisant cogner le jour comme si des Pionniers eussent fort travaillé, & apporter la nuit de la terre, qui témoignoit l'avancement de son ouvrage. Avec de si belles apparences, il fit sommer en suite ceux de la place à l'ordinaire, disant qu'il étoit prêt de faire mettre le feu aux pilliers de bois qui souſtenoient les lieux minés; & Polybe témoigne que cela lui succeda si bien, qu'elle fut rendue là-dessus. Il y a des ruses, qui ont servi à défaire des armées entieres en de certains passages. Nos Gaulois Boyens aiant coupé les grands bois de la forêt Litane, de sorte qu'ils étoient prêts à tomber, le Con-

*Lib. 16.*  
*hist.*

ful designé Posthumius y perdit avec la vie une armée de vingt cinq mille hommes, la plûpart accablés sous tant d'arbres, dont les premiers faisoient choir les autres avec une telle & si prompte suite, qu'à peine, dit Tite-Live, dix hommes se sauvèrent d'un si grand nombre, ceux qui se retiroient de cette ruine étant si mal-menés ou si étourdis, que les Gaulois les tuoient sans difficulté, à la reserve de fort peu, qu'ils firent prisonniers.

On a douté s'il étoit permis de se servir de toute sorte d'armes, sans parler de celles, qu'une pure imagination fait passer pour enchantées. Car à la premiere vuë d'une de ces machines, que les Anciens nommoient *Catapultes*, & qu'on avoit apportées de Sicile en Grece, Archidamus s'écria, qu'il ne falloit plus parler de la Valeur ni de la Force. Il s'est fait depuis de mêmes invectives contre les Canons ou Bombardes, lors qu'on commença de s'en servir. Barthelemy Coglionni fut blâmé là-dessus, si nous en croions Paul Jove. Le Général Vitelli faisoit crever les yeux & couper le poing à tous les Harquebutiers qui tomboient entre ses mains, comme à des poltrons, qui se servoient d'armes defenduës. Et l'on sait, que longtems

depuis à la prise de Javarin par Vaubecourt avec un petard, les Turcs s'en plainquirent comme d'une action pleine de mauvais artifice, & qui n'étoit pas de la bonne guerre.

*Lib. 2. hist.* Si est-ce qu'on prend tous les avantages, qu'on peut de ce côté-là. Zofime fait mention d'un Menelaüs, Chef de quelques troupes de l'Empereur Constantius, qui d'un seul coup tiroit de son arc trois traits différens, dont il frappoit trois diversës personnes; il en étoit d'autant plus considéré. Pittaque dans son duel contre Phrynon l'envelope d'un ret, & n'en fut pas blâmé.

*Lib. 7.* Les Perses Sagartiens, dont parle Hérodote, & de qui peut-être ce sage guerrier tenoit la fourbe précédente, portoient des cordes à la guerre dont ils attiroient & abatoient leurs ennemis. Et puis si l'on y prend garde, il se trouvera, que tout revient à un; qu'il ne se tue pas plus d'hommes aujourd'hui par la poudre à canon, qu'autrefois par le dard ou par la lance; & que la sarbatane des Indiens Orientaux, dont Philippe Pigafette, Louïs Barthelemy, & Pirard disent, qu'ils lancent de petites flèches propres à pénétrer leurs corps presque nuds, n'est pas moins meurtrière que nos plus gros canons, nos mousquets, & nos carabines.



Le duel de Pittaque me remet dans la mémoire celui que représente si plaisamment la Chronique de Fredegarius, entre Cosroës Roi de Perse, & l'Empereur Heraclius. Elle porte, que le premier mit frauduleusement en sa place un de ses Satrapes. Et elle dit, qu'Heraclius usa d'une autre finesse, qui fut de se plaindre au faux Cosroës de ce qu'il étoit suivi, afin de lui faire tourner la tête, & de le tuer dans cet avantageux moment. Quelque fabuleux que soit ce conte, il ne laisse pas de nous apprendre, que tout le monde se sert en guerre de stratagèmes, & quoique les Romains, selon l'observation de Valere Maxime, fussent contraints d'user du *Lib. 7.* mot Grec pour signifier cela, n'en aiant point *6. 4.* de propre dans leur langue, ils n'ont pas moins pratiqué les tours de souplesse que les autres Nations contre leurs ennemis; & l'on peut assurer, qu'elles ont toutes été conformes à cet égard. Mais il faut, que je vous demande, avant que je finisse, si vous sâvez le secret de cette invention admirable, dont parle nôtre Ambassadeur à Venise, de Frêne-Canaye, au second livre de ses Lettres. Il en écrit une au Comte de Bethune, aussi *L. 78.* Ambassadeur à Rome, par laquelle il le supplie de présenter à sa Sainteté un Bourgui-

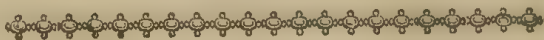
gnon François (c'est ainsi qu'il parle) homme d'âge & de vertu, qui proposoit un secret, que lui du Frêne garantit très véritable. C'étoit de donner un moien indubitable de conserver la moindre bicoque contre toutes les forces Turquesques, assurant, qu'encore qu'on en eût abatu ce qu'elle auroit de défenses, trente femmes seroient suffisantes pour empêcher dix mille hommes d'aller à la brèche. Certes il y a de quoi s'étonner qu'une personne du mérite de celui qui écrit, cautionne une telle proposition, selon laquelle, comme il dit, on ne doit plus parler de prendre des villes par force. Et je me doute bien, que vous n'êtes ni plus instruit, ni plus crédule que moi là-dessus. Que si vous trouvez, que je vous aie trop long-tems entretenu d'un métier qui n'est pas le mien, pour le moins n'avouerez-vous, que je ne l'ai pas fait hors de saison. Jamais les Trompettes n'ont sonné dans l'Europe de plus générales alarmes que celles, qui s'y donnent aujourd'hui. Ces deux grandes Puissances, de France & d'Espagne, excitent comme égales des tempêtes semblables à celles, qu'on ressent sous l'Equateur, qui sont les plus terribles de toutes. Et de quelque côté que nous portions nôtre vûe, nous ne verrons

que desolation par tout. Ce n'est donc pas sans sujet que nos méditations sont belliqueuses, quelques pacifiques que nous soions. Je sai bien, que nous ne pouvons pas être dans une perpetuelle tranquillité d'Etat, comme ces fabuleux Hyperborées, qui ne connoissoient pas le seul nom de la Discorde. J'avoüe, qu'il y a le tems de paix, & le tems de guerre, comme dit l'Ecclesiaste, les Disciples de Dieu même étant obligés au dernier de vendre leurs chemises pour acheter des épées. *Cap. 3. Luc. c. 22.* Et comme il se trouve des personnes, à qui la paix est une guerre, de même que la guerre est leur paix, selon le mot de Philippe dans Diodore Sicilien; aussi se rencontre-t-il des Génies si ennemis du repos Politique, qu'ils n'apprehendent rien tant que les jours des Alcions; comme les Corsaires craignent sur tout le tems calme & les bonaces de la mer, qui sont contraires à leurs courses, & qui retardent leurs pirateries. *Ario buelto ganancia de pescadores.* Mais cela ne nous doit pas empêcher de redoubler nos vœux pour l'accommodement de tant de divisions; de préférer l'Olive pacifique de Pallas, au Cheval martial de Neptune; & d'admirer la prudence de ceux, qui firent la Massue d'Hercule

du bois de cette même plante, à dessein de nous avertir, que la guerre ne se doit jamais faire que pour s'acquérir une bonne paix.

Ovid. de  
arte am.

*Candida pax homines, trux decet ira  
feras.*



DES  
PROCÈS ET DE L'INOBSER-  
VATION DES LOIX.

LETTRE XXXVIII.

M O N S I E U R,

Je me suis souvent imaginé qu'Empedocle philosophoit dans une grande Sale de Palais, quand il prononça qu'il n'y avoit en ce monde que procès & contestations; *Omnia, disoit-il, secundum litem fiunt.* Il est vrai, qu'il ne l'étendoit pas comme je veux faire présentement, & vous aurés raison de penser, que je réstrains beaucoup une proposition, que ce Philosophe étendoit par tous les ordres de la Nature, pour la reduire aux purs



termes de la Chicane. Mais puisque cette forte d'application n'est pas vicieuse, & qu'on peut dire d'ailleurs, qu'il n'y a personne de quelque condition que ce soit, qui se puisse exemter, de disputer à quelque Tribunal, avoions que l'homme est le plus contentieux de tous les animaux, qui se plaît naturellement à l'injustice, & que comme Platon le représente fort bien au commencement du second livre de sa République, il ne se porte jamais que par force à ce qui est équitable; de façon, que si nous possédions l'Anneau de Gyges, qui rendoit invisible, nous serions tous injustes & injurieux au dernier point. Or comme il n'y a point d'animal, qui vive naturellement en noise & en dissension avec son semblable à l'égal de l'homme; aussi a-t-on observé, que les Chrétiens sont entre tous les hommes les plus hargneux, & les plus processifs pour user de ce terme de Palais. Les Juifs, dit le proverbe Espagnol, se ruinent aux solennités de leurs Pâques; les Mores, ou Mahometans, aux somptuosités de leurs noces; & les Chrétiens aux poursuites de leurs procès: *Judios en Pasquas, Moros en Bodas, Christianos en Pleytos, gastan sus dineros.* C'est une malediction, que nous ne saurions trop déplorer; & si j'étois

*Lib. 37. c.* pour croire Pline, lors qu'il donne à la pierre Siderite de couleur de fer, & qui vraisemblablement est l'Aimant, la force de multiplier les animosités entre ceux, qui plaident, comme il attribué ailleurs au poisson Eche-neis la faculté de retarder l'issuë des procès, je dirois, que nous serions tous enforcelés de quelque vertu Magnetique, & que l'ennemi de la Foi auroit dépeuplé la mer de Remores pour en infecter le Christianisme. Il semble pourtant, qu'on pourroit tirer quelque avantage de cela, si la raison d'Aristote

*10. & l. 9.*  
*c. 25.*

*Sect. 29.*  
*qu. 7.*

étoit bonne, lors qu'il veut dans un de ses Problèmes, que l'homme ne soit le plus injuste des animaux, que parce qu'il est le plus spirituel de tous; ce qui lui fait comprendre bien mieux qu'aux autres les avantages de la vie, qui ne s'acquierent, & ne se conservent guère qu'avec beaucoup d'injustice.

Quoiqu'il en soit, le vice d'être amateur de procès, qui fit nommer à Caton ceux, qui en étoient taxés *vilitigatores*, n'a pour fondement que l'interprétation de la Loi, que chacun veut expliquer à sa mode, & dont tout le monde tâche de tirer le sens à son avantage. Cependant c'est une chose étrange, que cette Reine des mortels & des immortels, comme la nomme Pindare dans Clement Ale-

*Lib. 1.*  
*Svrom.*

xandrin, à laquelle servir, dit Platon au sixième livre de ses loix, c'est servir à Dieu; οὐ δουλεία ἀλλὰ σωτηρία, assure encore Aristote *Lib. 5. Polit. c. 9.* te, ne trouve presque personne, qui lui obéisse franchement. Et que celle qui doit être la lumière de notre vie, selon ce même Père de l'Eglise, y cause des troubles, qui ne peuvent être éclaircis, & qui ne finissent jamais. Les Grecs lui ont donné le nom de νόμος (quoiqu'on ait observé qu'il ne se trouve point dans Homere) à cause de la distribution qu'elle doit faire à chacun de ce qui lui appartient, & celui que les Romains lui *Cic. l. 1. de leg.* imposèrent, vient du choix & de l'élection, dont elle fait user pour le même effet. Mais encore que tout le monde tombe d'accord de cela, les difficultés, qui se trouvent dans l'application & dans l'usage de cette loi, sont si grandes, que les contestations, qui en viennent, sont un mal égal à celui pour lequel elle est introduite.

Il y en a qui veulent, qu'on suive ses termes exactement, & sans y faire intervenir aucun raisonnement, c'est pourquoi les Espagnols ont particulièrement nommé *letrados*, les Legistes, ou Jurisconsultes, comme ceux, qui sont obligés de se regler par le seul Texte de la Loi écrite, à *letra dados*. Ce sentiment

est fondé sur ce que les Loix sont des Magistrats muets, aveugles, & par là incorruptibles, *ἀνευ ὀφθαλμῶν νοῦς ὁ νόμος*, *lex mens est*  
 Cap. 16. *appetitione vacans*, dit Aristote au troisiéme livre de ses Politiques, où il ajoute que cet esprit de la Loi, commandant seul, c'est comme si Dieu même commandoit: mais que si l'on souffre, que l'homme s'en mêle, l'on substitué une bête farouche en la place de Dieu. Aussi n'obeit-t-on pas à la Loi, parce qu'elle est juste, sa justice pouvant être débattuë, mais parce qu'elle est Loi, & qu'ayant été une fois reçue l'on est obligé de faire ce qu'elle ordonne. C'est surquoi sont fondées ces deux maximes de l'Orateur Cléon dans  
 Libl<sup>3</sup>. hist. Thucydide; la premiere, qu'un Etat gouverné par de mauvaises Loix, mais certains & invariables, vaut mieux, qu'un autre, qui les a bonnes & sujettes à changement; la seconde, que des ignorans, qui déferent aux  
 Loix, gouvernent bien mieux, que de plus habiles qu'eux, qui les méprisent, parce qu'ils s'estiment plus sages & plus clairvoians qu'elles. Et comment peut-on sauver autrement ces étranges Aphorismes de Droit, *Communis error facit jus*, & *Prætor jus dicit etiam cum inique decernit*? Examinés bien cet article, vous trouverés, que ce n'est pas sans sujet, qu'on a

l. Barba-  
 rius ff. de  
 off. præ.  
 § l. pen  
 ff. de iust.



dit, que la meilleure de toutes les loix étoit celle, qui laissoit le moins à l'arbitrage du juge, & le meilleur de tous les Juges celui, qui captivoit le plus son jugement sous l'obéissance de la Loi.

L'opinion contraire ne manque pas pourtant ni de Sectateurs, ni de raisons vraisemblables. Ceux, qui l'embrassent soutiennent que l'équité naturelle, étant l'ame de la Loi, & la Loi sans elle un corps sans ame, l'on doit toujours y avoir recours, parce que souvent en Jurisprudence aussi bien qu'en Théologie, la lettre tuë & l'esprit vivifie, à quoi ne se rapporte pas mal le mot ordinaire, *merus Doctor, merus Afinus*. Toutes les loix, qui se proposent dans le monde, ne doivent être que des interprétations de la naturelle, gravée dans nos cœurs, & qui nous est insinuée avec ce rayon de lumière raisonnable dont le Ciel nous gratifie en naissant. Celles qui s'en éloignent sont rejettables, ne pouvant plaire à celui qui est parfait & qui ne détruit jamais ses ouvrages. Pourrions-nous appeler homme celui, qui manqueroit de sa forme raisonnable? C'est la même chose de nommer loi celle, qui est dépourvue de cette première raison, parce qu'elle est sa forme, & le véritable fondement de son être. L'on voit

beaucoup de Nations, comme celle des Abyssins entre autres, qui n'ont nulles loix par écrit, se contentant de la naturelle, pour décider ce que leur Morale peut rencontrer de difficultés. Et parmi ceux mêmes, qui se vantent d'avoir des Codes & des Digestes, n'est-ce pas une maxime générale, que les termes seuls de la Loi n'en donnent pas la connoissance, *scire leges non est verba earum tenere, sed mentem*; ce qui montre la nécessité d'attribuer plus au raisonnement qu'à la lettre, & d'admirer l'allusion, qui se trouve entre les mots de νόος, & de νόμος, Platon n'ayant pas donné à cette homonymie toute son étendue, quand il ne s'en sert au douzième livre de ses Loix que pour prouver, qu'on les doit apprendre par cœur. D'ailleurs, le but de la Loi étant de profiter, il est juste, qu'autant de fois que son simple texte peut nuire, l'on ait recours à quelque interprétation favorable, autrement le souverain droit devient souvent une souveraine injustice, que Diodore

*Ecl. l. 29.* nomme fort bien la Metropolitaine de tous les maux de la vie. Cet œil de Justice, ce *δῖνος ὀφθαλμός* des Grecs, doit là jouer son jeu; & la Philosophie ne fût peut-être appelée par

*Lib. 3.* Alcidas le boulevard ou la forteresse des loix

*Rhet. c. 3.* que pour signifier, un peu trop poétique-

ment, si nous en croions Aristote, qu'il est à propos en de semblables rencontres d'employer le raisonnement de cette même Philosophie, pour suivre ce qu'elle juge le plus expedient, *bona est lex si quis ea legitime utatur*, dit Saint Paul à Timothée. Ep. 1. c. 1.

Mais que penserons-nous de ceux, qui déferent si peu aux loix écrites, & à toutes les constitutions humaines, qu'ils se mettent hardiment au dessus d'elles? comme des Rois, protestant, qu'elles ne sont pas faites pour eux: *Lex justo non est posita, sed injustis*. Les Gnostiques Sectateurs de Prodicus se servent dans Clement Alexandrin de ces paroles prises du même lieu, que nous venons de citer de l'Apôtre, pour obtenir une telle supériorité, & ils pouvoient encore se prévaloir de celles-ci de la premiere Epître aux Corinthiens, *spiritalis judicat omnia, & ipse a nemine judicatur*. Le Sage, dit Antisthene, dans Diogene Laërce, s'empêchera bien de vivre selon que les loix le prescrivent, il lui suffit de se gouverner par les regles de la Vertu. Tous ces superbes Stoïciens, qui vouloient aller du pair avec le premier de leurs Dieux, avoient appris de ce Philosophe la même leçon. Et Diogene s'en souvenoit bien, lors qu'il protestoit d'opposer toujours l'assurance

Lib. 3.  
Strom.

Cap. 2.

In ejus  
vita.

Diog.  
Laërt. in  
ejus vita.

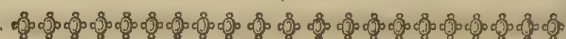
& la fermeté d'esprit à la Fortune; la Raison aux Passions; & la Nature à tout ce que les loix ordonnoient. Si est-ce que les Sages de l'Inde, vers qui Alexandre deputa son Admiral Onesicrite, encherissoient encore sur ceux de la Grece. Car nous lisons dans Plutarque comme leur chef Dandamis, aiant appris de ce Deputé, qui avoit été disciple de Diogene, jusqu' où s'étendoit la Philosophie de Socrate, de Pythagore, & de ces autres renommés personnages de Grece, il avoüa bien que ces Grands Hommes lui sembloient avoir été bien nés, & de bon entendement: mais ce fut en ajoûtant, qu'à son avis ils avoient trop révééré les loix durant leur vie.

Je ne veux pas defendre un paradoxe, qu'il faut absolument rejeter en ce qu'il contient de contraire à la Pieté. Nous en pouvons néanmoins tirer cette leçon, qu'outre l'inclination naturelle de la plupart des hommes à l'injustice, & à l'inobservation des loix, ce n'est pas merveille, que tant de personnes les violent, puisque ceux, qui s'estiment les plus raisonnables de tous, font profession d'être au dessus d'elles, & de n'y déferer qu'autant qu'ils jugent à propos de le faire. C'est ce que vous aurés de moi au sujet de vôtre voyage en un lieu si ami de la chicane & des procès.



Souvenés-vous de la maxime de Platon, Qu'il *Lib. 3. de Rep.* n'y a point de marque plus certaine de la mauvaise constitution des villes, que d'y voir un grand nombre de Juges & de Médecins. Heureux ceux, qui n'ont besoin des uns ni des autres: Assez de personnes croient, qu'il faudroit n'avoir nulle sorte de biens de fortune pour cela, parce qu'étant sujets à l'envie, ils le sont par conséquent à la contestation & aux actions qu'on nomme Judiciaires, qui multiplient naturellement plus que toutes les graines des Jardins, *ἐπις δ' ἐστὶν ἀντιφύτευσι, lis Phocylid.* *vero litem gignit.* Et néanmoins l'on a vu *des.* de tout tems des hommes très riches, qui n'ont jamais été réduits à la dure nécessité de solliciter des Juges, non plus qu'Atticus, au rapport de celui, qui nous a donné sa vie. Il faut les imiter autant qu'il nous sera possible, & détester le mauvais naturel de ceux, qui ne sauroient vivre sans procès, témoin cet Ecclesiastique, qui pria l'un de nos Rois, de lui en laisser quatre ou cinq pour se divertir, & cette vieille Ptolemaïs, dont parle Suidas, qui eût été bien fâchée, qu'aucun des siens eût eu la vie plus courte qu'elle.





DE  
LA FLATTERIE ET DE LA  
CORRECTION.

LETTRE XXXIX.

*MONSIEUR,*

Ce sont deux choses bien différentes de se plaindre comme vous faites, de vous être vû louer excessivement en un lieu, & d'avoir reçu presque au même tems des mortifications ailleurs, qui vous semblent insupportables. Il se fait des compositions heureuses par le mélange de ce qui est doux avec ce qui pique, & comme on brouille agréablement le sucre parmi le vinaigre, il ne tiendra qu'à vous, que vous ne convertissiez à vôtre avantage deux choses si contraires.

C'est être trop austere, de refuser absolument toute sorte de loüanges. Si vôtre humeur vous porte à ne les pas entendre, le devoir des autres les oblige, à ce qu'ils croient, de vous en donner. Et l'on vous pourroit

dire, que vous cessiés donc de faire de bonnes actions, si vous ne pouvés souffrir qu'on les estime. Faites s'il vous plait, que vôtre naturel s'accommode à ce qui est non seulement de la coûtume, mais même de la raison. Je sai bien, qu'il faut se garder soigneusement des flatteurs, pires de beaucoup que les Corbeaux, selon l'allusion Grecque du mot d'Antisthene. Ils n'élevent personne, que comme l'Aigle fait la Tortuë, pour profiter de sa chute. S'ils applaudissent, c'est avec le même dessein, qu'on gratte le Porc sur l'échine, lors qu'on lui veut mettre le couteau dans la gorge. Et quand ils se font humbles, donnant aux autres de la superiorité, tenés pour assuré, qu'ils imitent le Dauphin, qui ne va sous le Crocodile, qu'afin de trouver sa plus foible partie, & de le percer par où il est le plus aisé à pénétrer.

Les Grands sont les plus sujets de tous à cette agréable, quoique lâche, trahison. Ceux qui peuvent le mieux paier les belles paroles, en ont souvent plus que ceux, qui en sont dignes. On les prend pour des moulins, qui ne donnent de la farine, qu'à proportion de ce qu'ils reçoivent de vent. Et ces flatteurs affamés, vrais chiens de Cour, les attrapent par les oreilles, comme les Dogues

*εις κόρα-  
κας εις κό-  
ρακας.*

*Plin. l. 8.  
nar. hist.  
c. 25.*

d'Angleterre font les Taureaux de combat. En vérité les Puissans de la Terre ne doivent pas faire grand état de certaines loüanges, qu'on leur distribue, s'ils considèrent, que Phavorin a bien écrit celles de la Fièvre, Lucien l'éloge de la Mouche, & Polycrate celui d'une Marmite.

*Olymp. II.  
Num. 4.  
Et 8.*

Mais à l'égard de ceux, qui n'ont autre intention en loüant, que de rendre à la Vertu ce qu'elle mérite, vous êtes injuste & incivil tout ensemble, si vous réjettés ce qui ne lui est pas moins propre, ni moins utile, que la rosée aux plantes, les vents à la navigation, & le bain chaud à la lassitude, pour user de trois comparaisons prises de trois Odes différentes de Pindare. Peut-être, me dirés vous, qu'il y a bien d'autres personnes, que ces infames flatteurs, de qui les loüanges doivent d'être suspectes, & qu'il se trouve une espece d'adulation, que quelques-uns ont nommée la maladie de l'Amitié, & les autres une amitié malade. Je n'ai autre chose à vous repartir là dessus que ce seul précepte,

*Plus aliis de te, quam tu tibi, credere noli.*

Et néanmoins encore ne devés-vous pas recevoir en si mauvaise part un excès de bonne volonté, qu'on peut dire qui oblige, au même tems qu'il incommode.

Venons



Venons au second chef de vôtre plainte, qui regarde la liberté avec laquelle des personnes vous ont dit nettement ce qu'elles trouvoient à redire, soit en vos paroles, soit en vos actions. Déjà, n'étoit-il pas juste, qu'après le Paranymphe vous fussiez un peu Vesperisé? Que si l'on s'y est porté avec trop de chaleur, & si la médecine a été plus amère que vôtre goût ne la desiroit, songés, que ce trop apparent, & cet excès, qui vous déplaît, ne vous peut pas nuire, & que vous en pouvés profiter; qu'on ne sauroit ôter l'amertume à l'absinthe, sans lui faire perdre ce qu'il a de meilleur, & qu'en matière de corrections, aussi bien que de potions, il y en a de très salutaires, qu'il faut avaler sans mâcher & sans les savourer. C'est une maxime, que jamais les reprimendes ne sont souffertes si patiemment, par qui que ce soit, que par ceux, qui les méritent le moins, & que plus on est sage, plus on les reçoit à gré, *argues sapientem, & diliget te. Salom. c. 9. Prov.* La grandeur du Génie d'Auguste me paroît plus admirable, en ce qu'il a trouvé bonnes les libres censures de ses amis, qu'en tout ce qu'il a fait de plus éclatant: Et quoiqu'il dit souvent de bons mots, ceux qu'il enduroit paisiblement, le rendent bien plus considérable, au jugement

*Macrob.* d'un Ancien; parce que la patience est une  
*2. Satur.* Vertu préférable de beaucoup à celle, qui  
*e. 4.* nous donne des pointes gentilles, & qui nous  
 fait parler agréablement, *major est patientia,*  
*quam facundia laus.* Que lisons nous de plus  
 beau dans toute l'Histoire Romaine, que la  
*Jul. Ca-* tolerance de ces deux Empereurs, Marc-An-  
*pirol.* tonin le Philosophe & son frere, qui permet-  
 toient au Poëte Marulle de leur faire de se-  
 veres leçons, dans cette sorte de vers Satyri-  
 ques, qui avoient cours de leurs tems sous le  
 nom de *Mimes*? En vérité, des particuliers  
 doivent avoir honte d'être si delicats, où de  
 tels Monarques ont fait paroître tant de re-  
 solution, & de vraie force d'esprit.

Ce n'est pas que je n'avouë, qu'il se com-  
 met ordinairement de grandes fautes de la  
 part de ceux, qui se mêlent de critiquer les  
 autres. Outre qu'ils doivent toujours faire  
 couler l'huile avec le vinaigre, & cacher sou-  
 vent la lancette sous l'éponge, jamais ils ne  
 s'aquiteront bien de leur charge, s'ils ne  
 l'exercent en tems & lieu, lors qu'ils trou-  
 vent de la disposition en ceux, qu'ils veulent  
 reprendre à bien recevoir les corrections, qui  
 leur doivent apparemment être utiles. C'est  
*In Pseu-* en vain, dit Lucien, qu'on représente au Sca-  
*del.* rabée sa vilaine coutume d'être toujours dans

l'ordure, sa nature y est trop portée, pour  
 esperer, qu'il en use jamais autrement. Et  
 celui, qui pensoit faire une belle leçon à un  
 homme pris de vin, de lui demander s'il n'a-  
 voit point de honte d'être yvre, reçût cette  
 réponse, qui le rendit confus, s'il n'avoit  
 point plus de honte de parler à un homme  
 yvre. Il n'y a rien aussi d'odieux à l'égal de  
 ces personnes, qui font profession de censu-  
 rer tout le monde, & qui en recherchent avec  
 importunité les occasions. Crates le The-  
 bain fut nommé *ὑπερπανολιτης*, parce qu'il *Diog.*  
 entroit dans toutes les maisons pour y faire *Laert. in*  
 des reprimendes, en quoi l'on commettrait *ejus vita.*  
 une grande faute, si l'on vouloit l'imiter. De  
 semblables affectations sont toujours mal re-  
 çûes, & l'usage trop frequent de cette ma-  
 niere de mortifications, dont nous parlons  
 les rend infructueuses, comme nous experi-  
 mentons, que les meilleurs remèdes ne ser-  
 vent de rien, quand on les reitere trop sou-  
 vent. Mais quoiqu'il se fasse assez de fautes  
 de ce côté-là, elles sont bien plus ordinaires  
 de l'autre, & de la part de ceux, qui ne veu-  
 lent jamais être repris; ce qui me fait vous  
 convier à y prendre garde de près; à exami-  
 ner fidelement ce point de Morale, & à n'y  
 être pas trop delicat ni trop sensible.

DES CARACTÈRES  
MAGIQUES.

## LETTRE XL.

*MONSIEUR,*

Se peut-il faire, que pour avoir lû dans le Mercure François, qu'il falut assommer quelques Soldats Imperiaux, parce que ni le fer ni le feu ne les pouvoit entamer à cause des caractères qu'ils avoient, vous aies été porté à croire une chose si ridicule? Il faut donc, que vous receviés de même pour véritable l'enchantement du Corps de garde de Philipsbourg, que les Suedois ne purent jamais brûler, puisqu'il part de même boutique. Je ne veux pas décrediter par là tout le travail de Richer, qui peut servir à notre Histoire: Mais j'ai à vous dire, que comme les meilleurs Historiens Grecs & Latins ont écrit assez souvent de telles bagatelles, ils ne l'ont guères fait, non plus que lui, que pour donner à connoître les bruits populaires, & que jamais un Lecteur serieux ne



doit prendre autrement de semblables Narrations.

Vous savés bien le pouvoir que les superstitieux de l'Antiquité ont attribué aux lettres Ephesiennes, & tout ce qu'on a dit des Gammahez ou Talismans, qui servent encore de jouët à tant d'esprits que le Rabinisme, ou la Judiciaire tiennent enforcelés. Pour vous faire voir, qu'en tout tems & parmi toutes les Nations l'on a tâché d'autoriser cette vieille erreur, je vous rapporterai ce que j'ai lû dans quelques Relations de Voiages, dont votre crédulité m'a renouvelé la mémoire. Marc Polo assure que huit Insulaires de Zilib. 3. c. 2. pangu ne pûrent jamais être décapités par les Tartares, qui l'avoient attaquée, il y a plus de quatre cens ans, dautant qu'ils portoient au bras droit entre cuir & chair une pierre enchantée, de sorte, qu'il falut les assommer pour les faire mourir. Odoardo Barbosa dit aussi, que ceux de la grande Java fabriquent des armes Féés, qui rendent ceux, qui les portent, invulnérables & invincibles; ce qu'ils font avec tant d'art, qu'ils emploient souvent huit & dix ans pour achever une paire de ces armes, attendant l'heure d'une favorable constellation, pour y travailler, ou le moment d'une bonne élection, pour y mettre la der-

*Cap. 17.* niere main. J'ai le recit d'un Voiage recent de Libye, qui porte, que les Marabouts de Senega donnent aux Negres de certains billets, qu'ils appellent *Grigris*, & qui contiennent quelques mots Arabes, par la vertu desquels ils prétendent être préservés de beaucoup d'inconveniens, & sur tout des coups de leurs Zagayes; faisant même porter de ces *Grigris* à leurs chevaux. Voilà de quelle façon ces vaines créances sont établies par

*Treb.* tout. On a crû que la seule figure d'Alexandre le Grand rendoit heureux ceux, qui la portoit. Celle d'Hercule se mettoit à même dessein sur la porte des logis, avec cette

*Pollio in* inscription, *μηδὲν ἐστὶν ναρόν, nihil mali in-*

*Quieto.* *Cl. Alex.* *7. Sirom.* *grediatur*, ce qui fit demander si gentiment à Diogene par où entroit le Maître de la maison. Le Discours du retour de l'Ambassadeur de Breves, parle d'une pierre taillée en forme de Scorpion dans une des murailles de Tripoli, joignant la Marine, pour en exterminer toutes les bêtes vénimeuses, qui l'avoient toujours infectée auparavant; ce qui n'est pas appuié sur de meilleurs fondemens, que les contes précédens & mille autres semblables. Le Serpent d'airain de l'Atmaïdan ou Hippodrome de Constantinople fut élevé à même fin. Les lettres des Peres Jesuites

de l'an mil six cens vint-six, nous apprennent, que des Mores d'Ethiopie y conjurèrent des Sauterelles, qui broutoient tout, en disant de certaines oraisons sur trois, qu'ils avoient prises dans un filet. On les excommunia beaucoup de lieux. Et je vous puis corroborer la Sentence d'un Official de Trevis datée de l'an mil cinq cens seize, & donnée à la requête des Habitans de Villenoce, par laquelle des Chenilles dont ils se plaignoient, & à qui l'on avoit donné un Avocat, sont exhortées de se retirer dans six jours, & à faute de le faire, déclarées maudites & anathématisées.

Je n'ai rien à dire sur ce que l'Eglise trouve bon. Mais je pense, qu'on peut soutenir, que hors ce qu'operent les prieres prononcées dans la vraie Religion, & jointes aux cérémonies, dont elle se sert, toutes les autres paroles ne sont pas capables de produire le moindre des effets qu'on leur attribue. Si ce n'est que vous receviés pour des vérités historiques tout ce qui se dit de plus fabuleux.

*Carmina vel celo possunt deducere Lunam: Virg. ecl.*

*Carminibus Circe socios mutavit Ulyssis: 8.*

*Frigidus in pratis cantando rumpitur anguis.*

De fait, Philostrate représente les Indiens, qui font cheminer les Dragons, & les endorment

*Leo Allu-  
tius de  
quorun-  
dam Gra-  
corum O-  
pinationi-  
bus §. 29. p.*

*176. idem  
de Erucis.  
de Murib.  
Christ.*

*Falsterus  
in Amon.  
Philol. T.*

*2. Serm.  
35. p. 225.*

*Lib. 3. de  
vita Ap.  
Thya. c. 2.*

avec de certains mots pour leur couper sûrement la tête, où ils trouvent des pierres propres à les rendre invisibles comme Gyges. Et ne pensés pas qu'il n'y ait que des Poètes, ou des Auteurs aussi suspects que ce dernier, qui débitent de telles denrées. Vous trouverez dans les plus classiques & les plus autorisés, de quoi vous charger la mémoire d'une infinité d'exemples capables de faire valoir toute sorte de sortilèges. De certains Philosophes vous fourniront de même de quoi rendre ici probables les plus grandes absurdités. Avicenne vous posera cet Aphorisme, que toutes les choses matérielles obéissent à l'ame humaine bien disposée, & élevée au dessus de la matiere. Albert le Grand vous maintiendra, que les paroles, & les caracteres, sont des instrumens, dont les corps celestes se servent, pour faire ce que nous nommons souvent des miracles. Et d'autres vous soutiendront, que l'homme étant un abrégé de tout le monde, il possède quelquefois, outre ce qui lui est propre, des vertus divines, & quelquefois celles d'une plante, ou d'une pierre, qui lui font exécuter mille choses merveilleuses, & qui passent pour autant d'enchantemens. Je vous renvoie sur tout cela aux réponses de Pomponace, & si vous le pouvez



souffrir, à nôtre refutation de la Magie, qui fut celle de la Chymie, & de l'Astrologie judiciaire, dans ce que nous avons écrit touchant l'instruction du Roi, lors qu'il étoit encore Dauphin.

Ce que je vous puis dire sommairement dans une lettre, c'est, que l'imposture ne manque jamais ni d'autorités, ni de raisonnemens, non plus que la vérité. Les Telchins de Rhodes, les Idées Dactyles de Crete, les Haruspices de Toscane, ou même du Perou, puis-  
*Hist. des Incas l. 9. c. 22.*  
 qu'il s'y en est trouvé; *qui plus ex alieno jecore sapiebant quam ex suo*, ont eu leurs suppôts & leurs fauteurs, comme les Rosecroix, & les autres imposteurs de nôtre tems. Qu'y a-t-il de plus incertain que le vol des oiseaux dans la liberté de l'air? Si est-ce que ceux, qui firent profession de deviner par là, qu'on nommoit Augures, ont été de l'autorité que chacun sçait parmi les Grecs & les Romains. Car, quoique Caton prononçât librement, qu'il s'étonnoit, que deux d'entre eux se pussent empêcher de rire, quand ils se rencontroient: Et bien que le Juif Mosomame, qui tua l'Oiseau, qu'observoit un des Augures  
*Euseb. l. 6. Prep. Ev. c. 4. ex Hecataeo.*  
 d'Alexandre, fit voir clairement, que celui qui ne savoit pas ses propres destinées, n'étoit pas capable d'enseigner celles des autres; ces

libertés pourtant, & ces lumieres d'esprit de quelques particuliers n'empêchoient pas, non plus qu'aujourd'hui, que la multitude ne fût seduite par ceux, qui profitoient de sa crédulité. Cependant les Rois, les Dictateurs, & les premiers Monarques du monde faisoient partie de cette multitude. Un seul exemple des plus illustres suffira, parmi un nombre infini, que-debitent toutes les Histoires. Le principal motif, qui porta Xerxes à cette grande expedition contre la Grece, fut celui des bonnes esperances que lui donnoit un Onomacritus Athenien, qui faisoit profession de deviner *per sortes Musæi*. Vous n'ignorés pas, que les Anciens en ont eu d'autres, qu'ils nommoient *sortes Lycias, Dælias, Antianus, & Prænestinas*; ces dernieres aiant fait dire à Carneade de très bonne grace, qu'il n'y avoit lieu au monde où la Fortune fût plus heureuse, & pour faire l'allusion, plus fortunée, qu'à Preneste; à cause vraisemblablement qu'encore qu'il n'y eût rien de si vain, ni de si ridicule, que ces jeux de hazard, qui lui étoient consacrés en ce lieu là, tout le monde néanmoins s'y laissoit piper.

En vérité la foiblesse de l'esprit humain est extrême au sujet que nous traitons; où, faute de meilleure raison, il a toujours recours à

cette commune repartie, que Dieu peut & permet tout ce que bon lui semble. Certes il n'en faut point douter, & cela est si vrai, que s'il l'avoit voulu, il auroit rendu plus judicieux & plus clairvoians ceux, qui se laissent aller à toutes ces niaïseries. Souvenés-vous, je vous supplie, du beau mot de cet Ancien, que l'incrédulité est le nerf, & le principal appui de toute nôtre sagesse.



## DES CHEVAUX.

## L E T T R E   X L I.

*M O N S I E U R,*

**M**a raillerie de ceux, qui se font manger par leurs chevaux, comme Acteon par ses chiens, ne vous regardoit pas. L'eusse pû dire encore comme ce Roi de Thrace Diomedé, ou ce Glauque fils de Sisyphé, que les Fables font devorer l'un par ses chevaux, l'autre par ses cavales. Mais puisque vous avés pris pour vous ce qui touchoit un homme aussi blâmable dans ses inclinations déréglées, que les vôtres sont toujours raisonna-

bles; Je vous veux satisfaire autant qu'il me sera possible, & vous donner à connoître par la passion indiscrete, que beaucoup de personnes ont euë pour des chevaux, que je tiens fort legitime l'affection, que vous portés à ceux, que vous nourriffés.

*Op. del.  
Hosp.*

Scipione Ammirato s'est imaginé, que ce qu'on a dit des Centaures n'a été inventé, que pour représenter de certaines gens, qui témoignent par leurs soins extraordinaires, de n'aimer pas moins les beaux chevaux, que s'ils faisoient la moitié d'eux-mêmes. Je me veux taire de la bestialité de Semiramis, & de celle d'un Fulvius, qui ont également offensé la Nature. Il me suffira de remarquer ce qu'un amour moins criminel a fait faire à d'autres pour quelques-uns de ces animaux, dont les plus grands Historiens n'ont pas dédaigné de parler. Herodote fait mention du sepulcre, qui fut érigé aux cavales de Miltiade, qui étoient retournées trois fois victorieuses de la course Olympique. L'Empereur Hadrien n'en fit pas moins depuis à son cheval de chasse nommé Boristhene, ajoutant une colonne & une Epigramme à son honneur. Et Xiphilin, qui le rapporte, assure ailleurs, que Neron gratifioit ordinairement ses chevaux victorieux, quand ils

*Lib. 6.*

*Lib. 61.  
Et 6.*



étoient devenus fort âgés, d'une robe de Palais, semblable à celle, que portoient les plus considérables d'entre les Romains. Mais Alexandre passa bien plus outre en faveur de son Bucephale, qui ne se laissoit monter que par lui, lors que, pour éterniser sa mémoire, & se consoler de sa perte, il fit bâtir la ville de Bucephalie. Paul Jove dit, que Selim, *L. 13. hist.* s'étant sauvé dans une déroute sur son cheval nommé *Carabule*, c'est à dire noire nuée, il voulut en recompense, qu'il vécût en pleine liberté, le suivant en Perse & en Egypte, où étant mort, il lui fit dresser un tombeau dans le Caire à l'imitation d'Alexandre, dont il tâchoit de copier les plus notables actions. L'Empereur Verus se contenta de donner le *Ful. Canom de Volucer*, que portoit un cheval, qu'il *pit.* avoit fort affectonné, à un grand vase de crystal, avec lequel il faisoit souvent bonne chere. Vous sçavez combien les Musulmans respectent les descendans de la cavale de Mahomet, auxquels ils feroient conscience de donner le moindre coup. Tout cela néanmoins n'est presque rien au prix des soins passionnés, que prit Caligule de ce cheval de course, qu'il logea dans une écurie de marbre, ornée d'un ratelier d'ivoire. Il lui donna des couvertures de cette belle pourpre an-

cienne, & il lui fit porter des colliers de pierres. On lui vit sa famille, ses officiers, & ses meubles même, qui servoient à recevoir ceux, qui le venoient visiter. Bref, nous lisons dans Suetone, que la veille des Jeux Circenses Caligule envoioit de ses Gardes commander à tous les voisins de l'écurie, qu'ils eussent à ne faire aucun bruit, de peur que le repos d'un si digne animal ne fût interrompu. Et cet Historien assure encore, qu'on tenoit pour tout certain, qu'il lui avoit destiné le Consulat. Je veux joindre à cela une observation de l'Histoire moderne des

*Art. 35.* Cherifs, faite par Diego de Torrez. Il représente l'entrée que fit un Cherif dans la ville de Fez, monté sur un cheval haubert qu'il cherissoit à tel point, que jamais on ne le laissoit pisser à terre de crainte qu'il ne se salât. Pour obvier à cet inconvenient, un esclave Chrétien, de jour, & deux Maures, de nuit, recueilloient son urine dans un bassin. Que si par malheur il laissoit quelquefois aller son eau contre terre, leur negligence étoit punie du fouët irremissiblement. Ne voilà pas des affections fort dignement placées? Et ne peut-on pas dire, que ce qu'elles ont d'excessif & d'extravagant, est une justification de toutes celles, qui ressemblent à la vôtre,

qui n'a pour fondement que ce qui fait aimer les belles & excellentes choses, dont nous pouvons tirer du service.

Je n'en demeurerai pas là pourtant. Il faut, que pour user de plus de complaisance encore, j'observe deux choses, qui sont tellement à l'avantage du cheval, qu'elles sont capables de justifier tout ce qu'on peut avoir d'inclination pour lui. La première regarde la mythologie du célèbre Pégase, ses anciens Poètes, qui étoient les plus grands Philosophes de leur tems, nous aiant représenté par lui la Sagesse, comme une fontaine éternelle, selon l'étymologie de son nom. Ses ailes sont les theories, dit Fulgence, & les élévations d'esprit, qu'elle nous donne, par le moien desquelles nous sommes élevés jusqu'au Ciel, après avoir été promenés par toute la Nature. Ceux, qui ont voulu rendre les fantaisies de l'Arioste aussi importantes, que celles des Grecs & des Latins, trouvent les mêmes moralités dans l'Hippogryphe d'Astolphe. Ma seconde observation est prise de Seneque, qui soutient dans une de ses Epîtres, qu'encore que Virgile ne pensât peut-être à rien moins, il nous a donné pourtant la plus parfaite figure d'un homme sage, qui se puisse représenter, dans la description, qu'il

*Ep. 95.*

fait au troisiéme livre de ses Géorgiques d'un excellent & généreux cheval, *dum aliud agit Virgilius noster, describit Virum fortem.* Il en rapporte les vers, qu'il seroit, il me semble, superflu de vous répéter; & pour en faire l'application, il choisit Caton entre tous les Romains, afin de montrer, que tout ce que le Poëte a dit de l'un, convient merveilleusement bien à l'autre, & que la vraie image de Caton, de ses résolutions héroïques, & des plus rares vertus, qu'il eût, se trouve excellemment dépeinte dans le tableau d'un magnifique cheval. Que s'il est besoin de fortifier ce sentiment, ne pouvons-nous pas dire que puisque nôtre plus haute noblesse, qui est celle de Chevalerie, emprunte son nom des chevaux, c'est bien une marque, que nous croions, qu'elle tire d'eux sa principale recommandation? Aussi voions-nous assez de Gentils-hommes, qui ne parlent guères d'autre chose, que de leurs chevaux, & qui témoignent n'avoir point de plus agréable divertissement, que celui, qu'ils prennent dans cet entretien. Cela me fait souvenir de ce qu'écrivit des Huns Ammien Marcellin. Il dit, que ceux de leur nation sont tellement accoutumés à demeurer à cheval, que chacun y fait son métier. Ils y prennent leur

31. hist.



leur repas, y tiennent leurs plus importans conseils, & y exercent leur negoce, soit qu'ils vendent, soit qu'ils achètent; de sorte, que sans changer ni nuit ni jour cette affiette, on les voit étendus sur le cou de leurs montures dormir très profondement.

Or le nom de ces chevaux, dont je vous viens de parler, me donne envie de vous faire souvenir de quelques autres, qui ne sont pas de moindre reputation dans les livres. Pindare nous apprend, que celui, qui *Ode 1.* rendit si glorieux le Roi Hieron aux jeux Olympiques, se nommoit Pherenique, comme qui diroit Porteur de victoire. Un autre appelé Pertinax, qui fut victorieux de même *Dion.* sous l'Empereur Commodus, donna le pré-<sup>l. 73.</sup> sage de la succession à l'Empire. Juvenal fait mention dans sa huitième Satyre de la cavale Corithe, & du cheval Hirpin, comme des meilleurs & plus célèbres de son tems. Je laisse à part ceux du Soleil, & ceux d'Achille, avec les Bayards de nos Romains. César en avoit un de l'humeur de Bucephale, *Suet. arr.* à ne se laisser monter que par son Maître, qui <sup>61.</sup> fit prédire la domination de ce Prince sur toute la Terre, à cause des pieds de cet animal, qui avoient quelque chose d'humain, en ce que leur corne étoit divisée presque

comme les doigts de nos mains. Et nous apprenons, tant d'Aristophane, que de Philostrate, comme les Anciens marquoient les plus excellens qu'ils eussent avec la lettre Cappa, qu'ils leur imprimoient; ce qui a donné lieu à la pensée d'Anacreon, qu'on reconnoissoit les amoureux à la marque du cœur, de même que les chevaux généreux à celle de la cuisse. Les Sybarites dressoient les leurs aux Carroufels, où ils dansoient au son des instrumens, & cela leur fit perdre une bataille, dans laquelle ces mêmes instrumens, dont leurs adversaires avoient fait provision, les mirent en desordre. L'on nous en représente aux extremités du Levant de si propres à la guerre, qu'ils arrachent les armes des ennemis dans le combat, & relevent de terre les lances de leurs Maîtres pour les leur faire reprendre, par une adresse, que Pline avoit déjà remarquée, en parlant de leur spiritualité: *Jam tela, dit-il, humi collecta equiti porrigunt.* Sigismond de Herberstein assure bien, que les Tartares ramassent de terre ce qu'ils veulent en courant sur leurs chevaux à bride abatuë, mais il donne presque toute la gloire de l'action aux mêmes Tartares: Comme fait aussi Louïs Bartheleme aux Mammelucs, quand il en représente un,

*In Neb.  
8. de vita  
Apol.*

*Lib. 8.  
c. 24.*

qu'il vit dans une seule carrière donnée à son Barbe, le deffangler, lui ôter la selle, la poser sur sa tête, & puis la remettant en sa place, le reffangler, sans choir, & sans interrompre la course. Il ne faut point douter néanmoins, que la bonne discipline & l'habileté de ces chevaux ne contribuë grandement à cela. En vérité elle est telle, que je ne m'étonne pas, que ces Barbares les estimant si extraordinairement qu'ils font. Les hommes ne se vendent rien, qui approche du prix, qu'ils mettent à leurs chevaux, les recommandant d'ailleurs par leur race, & par leur généalogie, dont ils ont des registres comme nous avons ici des titres de Noblesse. Je crois, que le plus cher, qui fut jamais, est celui dont parle Garcilasso de la Vega dans sa seconde partie de l'Histoire des Incas, puisque celui qui en étoit le Maître *Lib. 7.* ne le voulut jamais donner pour douze mille *c. 17.* ducats.

Les Anciens ont fait grand cas de ceux de Medie, qu'ils nommoient *equos Niseos*, de *Herod.* la campagne Nisée, qui les nourrissoit pour *l. 7.* les Rois, & qui les rendoit d'une beauté & grandeur merveilleuse. Et parce que la bonté de la Cavalerie dépend en partie d'être bien montée, l'on peut remarquer comme

Lib. 14.

Strabon fait passer la Colophonienne pour avoir été si excellente, qu'elle donna lieu au proverbe *Colophonem addere*, c'est à dire, mettre heureusement fin à quelque chose, parce que cette Cavalerie avoit accoutumé de terminer par la victoire tous les combats, où elle se trouvoit. La Thessalienne pourtant a été de grande réputation, comme les Cavaliers de Thessalie, & celles d'Epire, ou d'Acarnanie, étoient de la plus haute estime. Que dirons-nous de la Cavalerie Gauloise, Oppius nous représentant dans sa guerre d'Afrique, comme une chose qu'il nomme incroyable, trente chevaux Gaulois, qui battent & font fuir deux mille Maures? Mais je m'étonne de ce que j'ai lû dans Dion Cassius, que les Romains nommèrent Holandoise par honneur depuis le tems d'Auguste toute leur Cavalerie étrangere, à cause que les habitans de l'île du Rhin, nommée Batavie, étoient d'excellens hommes de cheval, vû, qu'ils sont considérés aujourd'hui tout autrement dans l'Europe. Les Chevaliers Romains ont eu cela de particulier, qu'aux grands combats ils ôtoient le frein à leurs chevaux, les poussant ainsi vers les ennemis, dequoi leurs Historiens fournissent assez d'exemples.



J'ai lû quelque part, que les Afriquains ont quelquefois apprivoisé des Hippopotames, & qu'ils n'avoient qu'à se garder de passer dessus eux de profondes rivières, parce qu'ils s'y plongeient aussitôt. Leur conformation néanmoins m'empêche de croire, qu'on s'en puisse prévaloir sur la terre de la sorte; encore que Thomas Lopez, Secrétaire d'un vaisseau Portugais, les représente dans sa Relation fort semblables aux chevaux de Galice, & que ce soient constamment des animaux *amphibies*, qui paissent l'herbe comme les terrestres. Je sais bien, qu'on se sert de plusieurs autres montures, & que le bœuf avec la vache même, qui nous semblent si mal propres à cela, y ont été employés en quelques lieux. César Federici parlant du chemin qu'il fit de Bijnagar à Goa, dit, qu'on monte là sur des bœufs bridés, qui ont de bonnes selles, & des étriers. Un Pilote Venitien, dont Ramusio nous a donné le voyage, assure la même chose, & que vers Aden les mêmes bœufs, qui ont le nez troué, où l'on attache la bride, y vont le pas de nos haquenées. Odoardo Barbosa ajoute, que les Caravanes de ces quartiers là chargent sur eux si utilement leurs marchandises, qu'un homme seul en conduit ordinairement jui-

- Lib. 2. ad Nat.* qu'à quarante. Et nous apprenons de Tertullien, ne me souvenant pas de l'avoir lû ailleurs, qu'un Asclepiade, Philosophe Cynique, fut par toute la Terre, monté sur le dos d'une vache, dont il prénoit souvent le lait pour sa nourriture. Si vous trouvez, que ses traites devoient être trop courtes pour votre humeur, qui préfère la Poste à toute autre façon d'aller, souvenés-vous du mot de l'Empereur Probus, qu'un cheval fort vite est mieux le fait d'un poltron, qui veut fuir, que d'un vaillant homme, qui a dessein de combattre. Tant-y-a qu'il est difficile de trouver une monture plus pacifique, ni plus aisée à nourrir, que celle d'Asclepiade. Ce n'est pas que les chevaux ne s'accommodent à tout. Jean Leon témoigne, qu'en la Province d'Afrique, qui se nomme Dara, les chevaux aussi bien que les chameaux, y sont nourris de dattes au lieu d'avoine. Marc Polo dit, qu'en la côte des Malabares, qui leur est fort contraire, on leur donne faite de fourage, de la chair, ou seule, ou cuite avec du ris. Il y a une infinité d'endroits, où ils ne mangent que du poisson. Herodote l'assure de la Pæonie: Strabon & tous les Géographes modernes, du pays des Ichthyophages: Et Blefkenius, de son Islande.
- Liv. 6.*
- Liv. 3. c. 20.*
- In Terps. 15. Geogr.*

L'on a observé, que ceux des Tartares trouvent à paitre & à se nourrir où les autres mourroient de faim, parce qu'ils sont accoutumés à chercher l'herbe sous la neige, de même qu'à passer à nage sous leurs Maitres le Danube & le Borysthene. Des-Hayes remarque aussi, qu'un de nos chevaux mange plus que ne font quatre de ceux des Turcs, qui sont beaucoup meilleurs d'être moins foulés, & de passer plus de huit heures tous les jours au filet. Aussi ne les traiteroit-on pas de la sorte autrement, car ceux qui les ont, les nourrissent avec grand soin: & je me souviens d'avoir lû dans le voiage d'Ay-ton Armenien, que les Tartares, de qui les *Cap. 33.* Turcs son descendus, tiennent, que c'est offenser Dieu mortellement de laisser le frein dans la bouche d'un cheval lors qu'il doit repaitre. Mais que dites-vous de l'imagination de ces Ameriquains, qui crûrent d'abord, que les chevaux de Pizarre se nourrissoient *Hist. des Inc. 2.* de fer, voiant que chacun d'eux rongeoit son frein? ce qui fut cause qu'ils leur présentèrent *part. c. 17. & 29.* quantité d'or & d'argent, comme une mangeaille, qui valoit beaucoup mieux.

Il ne faut pas négliger de savoir en suite de leur nourriture, combien l'exercice leur est nécessaire, & comme Eumenes, pour

leur en faire faire dans le château de Nora, place trop petite pour les promener, les suspendoit pardevant, & les contraignoit avec le fouët de s'agiter de telle façon, qu'il les tint en haleine par ce moien; dequoi Probus Emilius ne s'est pas tû dans la vie de ce grand Capitaine; ni Diodore Sicilien au dixième livre de sa Bibliotheque. Avec de tels regimes on conserve long-tems des chevaux sans l'aide de la Déesse Hipponé; quoi qu'Aristote écrive, qu'ils sont sujets à aurant de maladies, que les hommes. Il détermine leur âge ordinaire de trente-cinq à quarante ans, & il met pour un prodige qu'un cheval soit arrivé jusqu'à soixante-cinq. Cela me fait tenir pour une fable, ou pour une erreur de calcul, ce qu'on lit dans la Chronique de Frodoardus, qu'un Gascon nommé Lupus Acinarius se servoit d'un très bon cheval, qui avoit plus de cent ans. Busbec veut, que le traitement des Turcs, dont nous venons de parler, fasse vivre les leurs jusqu'à cinquante ans. C'est une chose certaine que le Roi

*an. c. 20.* Charles Huitième étoit monté sur un cheval bai, qui avoit bien trente-ans, le jour, qu'il gagna cette notable bataille du Tar.

*Lib. 5. c. 14.*

*Ep. 3. leg.*

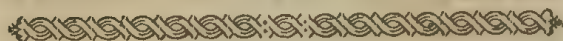
Vous voiez bien, que je prétens vous témoigner par tout ce discours, que mon in-



tention n'a jamais été de condamner vos inclinations, ni de juger indigne de vos soins un animal si considérable. En tout cas c'est une pénitence, que je me suis imposée, si j'ai failli, & une satisfaction que j'ai crû, que vous auriez agréable. Vos moiens excusent une dépense, qui passeroit en d'autres pour une *hippomanie*, & qu'on dit qui étoit en telle exécution à Sparte, qu'on n'y souhaitoit verbialement rien de pis à un mortel ennemi, que de le voir embarqué dans l'*hippotrophie*. Lib. de aëre, aq. & loc. Souvenés-vous seulement qu'Hippocrate ne donne point d'autre raison, pourquoi les Scythes sont moins propres que le reste des hommes à la génération, que celle de leur affiette trop ordinaire à cheval. Pour conclusion je vous exhorte de ne pas tomber dans le sens reprouvé de ceux, qui croient rendre leurs chevaux bien plus beaux en leur faisant couper à la mode, tantôt le crin, tantôt la queue, & tantôt les oreilles. Marc Polo dit, que dans la Province de Caranzan on ne trouve rien de si mauvaise grace, que de leur voir remuer la queue, ce qui fait qu'on leur ôte la soigneusement un os de cette partie, qui la leur rend entièrement immobile. Et Paul Jove observe dans son Histoire, qu'au passage de l'Empereur Maximilien en Italie,

l'on s'y étonna avec raillerie, de voir que toute la Cavalerie étoit montée sur des chevaux, qui n'avoient point de queue, par une ancienne coutume, dit-il, des Allemans & des Flamans, qui croient les rendre par là & plus gras, & plus forts d'échine. Cela montre excellemment la dépravation du jugement humain, qui n'est jamais si ridicule, que quand il prétend de pouvoir corriger la Nature. Mais que ne pratiquons-nous point sur nous-mêmes depuis les pieds jusqu'à la tête pour la controller ?

*O cæcas hominum mentes, ô pectora cæca!*



## DES SUPPLICES.

### L E T T R E XLII.

MONSIEUR,

**L**a punition des crimes est une partie si essentielle de la Justice, que pour désigner l'exécution publique de quelque criminel, nous disons ordinairement qu'on va faire Justice. C'est ce qui donne sujet d'estimer

grandement la prudence des Ephores de Sparte, qui firent élever le Temple de la Crainte auprès du Tribunal, où ils rendoient Justice, n'estimans rien si propre à retenir les hommes dans le devoir, que la peur d'être punis, s'ils s'en écartent. Mais je ne saurois assez m'étonner de ce qu'ils ne faisoient jamais mourir personne que la nuit. Et je trouve que les Romains dans leur pratique du contraire, afin que leurs supplices fussent vûs de tout le monde, ont eu beaucoup plus de raison, & que leurs punitions, qu'ils nommèrent pour cela des exemples, étoient tout autrement utiles que celles de Lacedemone. En effet, la fin de la peine regarde bien plus l'avenir que le passé, qui est irremediable, & que Dieu même a souffert. C'est l'opinion de Platon dans l'onzième livre de ses Loix, *Lib. 1. de* que Seneque suit en plusieurs lieux, & qui *Ira. c. 16.* semble être appuyée de l'autorité d'enhaut. *Et l. 2. c. 31.*

*Cum feriant unum, non unum fulmina* *Ovid. l. 3.*  
*terrent.* *de Ponto,*  
*el. 2.*

Pour ce qui touche la sévérité, dont vous voulés savoir mon sentiment, je vous avouë, qu'il est fort peu différent du vôtre, & que le chatiment d'un innocent, quelque couleur qu'on lui donne, me paroît très inhumain, outre qu'on le peut nommer impie, & con-

*Cap. 24.* traire à la Loi de Dieu. Elle est formelle sur cela au Deuteronome, où l'on voit la défense, de faire mourir les peres pour le crime des enfans, ou ceux-ci pour les fautes des premiers; ce qui fut cause, qu'Amasias Roi de Juda, pardonna au fils des assassins de son pere. Une des Loix de Platon n'est que la transcription du texte de Moïse à cet égard. Et *4. Reg. c. 14.* chacun fait qu'Alexandre fut blâmé de tout le monde, Quinte-Curce même ne l'ayant pas excusé d'avoir desolé la ville des Branchides, qui furent tous tués de sang froid, par une punition inique de ce que leurs prédécesseurs, venus de Milet, avoient autrefois favorisé les Perses au préjudice des Grecs. Certes la coûtume des Egyptiens de différer le supplice des Femmes condamnées à mort, si elles étoient enceintes, jusqu'après leur délivrance, procede d'un bien meilleur principe. Ils trouvoient trop déraisonnable, de faire souffrir avec la personne coupable, celle, qui n'avoit point failli. C'est pourquoi, dit *Lib. 1.* Diodore Sicilien, la meilleure parti de la Grece en usoit de même à leur imitation. Et nous *Bibl.* voions qu'encore aujourd'hui toutes les Nations de la terre, qui ont quelque usage de police, ou quelque forme de gouvernement, ne font jamais mourir une femme grosse. Je



fai fort bien, que Dieu proteſte dans l'Exode, *Cap. 10.*  
 qu'il punira l'iniquité des peres en la perſon-  
 ne des enfans, juſqu'à la troiſième & qua-  
 trième génération, comme nous apprenons  
 ailleurs, que ſa bonté beaucoup plus grande  
 donne des recompensés après mille filiations.  
 Elie menace Achab ſelon cela, que le Tout-*Deut. c. 7.*  
 puiſſant vengera ſur ſa poſterité le ſang de  
 Naboth, encore que la pénitence de ce Roi *1 Reg. c. 21.*  
 l'eût reconcilié avec le Ciel. Mais il n'appar-  
 tient qu'à Dieu ſeul, qui eſt la Juſtice mê-  
 me, de pratiquer de tels chatimens. Les Ju-  
 ges de la Terre ne ſauroient ſans crime ſe diſ-  
 penſer de la Loi, qui rend les délits perſo-  
 nels, *noxa caput ſequitur.* Et aux choſes  
 même, ſoit d'Etat, ſoit de Réligion, où il  
 va tantôt de l'honneur des Autels, tantôt de  
 l'intérêt du Souverain, pluſieurs improuvent  
 la punition des enfans à cauſe des peres, dont  
 ſe ſert l'Inquiſition d'Eſpagne, quelque cou-*Lib. 1. hiſt.*  
 leur que lui puiſſe donner Mariana au dix-  
 ſeptième chapitre du vint-quatrième livre de  
 ſon Hiſtoire, quand il dit; *Præclare id legi-*  
*bus comparatum, ut caritas liberorum cautio-*  
*res parentes reddat.* Conſidérés dans Salluſte *Thuan. 1.*  
 comme pour bien exagerer, & pour rendre *24. hiſt.*  
 odieuſe inſupportablement la tyrannie de L.  
 Sulla, on l'accuſe de l'avoir étenduë juſques

sur les enfans à naitre de ceux, qu'il affligeoit : *Solus omnium, post memoriam hominum, L. Sulla, supplica in postfuturos composuit: queis prius injuria quàm vita, certa esset.* Certainement la barbarie de Selim ne peut être trop détestée, d'avoir fait tuer les deux fils du Bacha d'Erzerum au sujet de leur pere, après un traitement exercé sur eux, pareil à celui, que reçût du bourreau de Rome la fille de Sejan, les crimes du pere aiant fait perir de même cette pauvre innocente.

Quant au genre du supplice, que vous trouvés si rigoureux, j'abomine aussi bien que vous ces Esprits ingenieux à rendre la mort plus sensible. Et néanmoins les Histories sont pleines de leurs inventions, & vous y pouvés remarquer dequoi trouver moins rude tout ce que la Gréve nous fait voir de plus effroiable. Je ne veux pas parler seulement de ces Taureaux d'airain, qu'on doute, que jamais Phalaris ait mis en usage, ni de ce qu'on reproche à tant de renommés Tyrans de Sicile. Figurés-vous ce que doivent souffrir ceux, que les Turcs mettent dans un muid plein de clous, qu'ils font rouler du haut d'une montagne en bas: Ou ces autres, qu'on attache vivans à des corps morts, bouche à bouche, & membre contre membre, com-

Thuan. l.  
39. hist.

me Iamblique assure, que les Toscans le pratiquoient à l'égard des Pirates qu'ils pouvoient attraper, d'où vient peut-être ce que Virgile a dit de Mezence. L'accolade que Nabis faisoit donner à la Statuë, qui représentoit sa femme Apega, est une étrange torture dans Polybe. Paul Jove veut, qu'il n'y en ait point d'intolérable comme celle des Moscovites, quand ils jettent d'un lieu haut de l'eau froide sur un pauvre patient. Et ces Escarbots, mis sur le nombril des habitans de la vallée d'Angrogne, dont ils perçoient le ventre & les intestins, blessent l'imagination de l'énormité du tourment. Mais tâchons d'oublier toutes ces inhumanités plutôt que de nous en souvenir, & pour répondre encore avant que de finir, à cette grande averfion; que vous témoignés avoir de toute sorte de prisons, faisons quelque réflexion sceptique sur un sentiment qui n'est pas plus le vôtre apparemment que celui de tout le genre humain.

Car n'est-ce pas une des notions communes à tous les hommes, aussi bien qu'une de nos façons de parler proverbiales, qui nous fait dire si souvent, qu'il n'y a point de belle prison? Ces savans de la Chine, qu'on nomme Mandarins, ne se peuvent persuader d'au-

*Protrep.*

*c. 8.*

*Lib. 13.*

*hist.*

*Mos. c. 5.*

*Thuan. l.*

*27. hist.*

tre Enfer, que celui des cachots. C'est le vrai centre de la misère, le sépulcre de ceux, qui vivent encore, & le lieu où les plus généreux animaux, aussi bien que les plus féroces perdent ce qu'ils ont de noble & d'indomtable; *etiam fera animalia, si clausa teneas, virtutis obliviscuntur.* Aussi semble-t-il, que les enfans au sortir du ventre de leur mere, montrent évidemment un desir naturel de se voir hors de prison. Que ne fait-on point pour s'en delivrer? Nos prisonniers s'exposent tous les jours à mille perils pour cela. Le Cardinal de la Baluë se mit à boire son urine, afin que sur l'apparence d'une retention de cet

*Matth. 2.* excrement, Louïs Onzième le tirât de captivité. Hegesistrate se coupa la moitié de la *Vie de* *Louis XI.* jambe à même fin. Et certes l'on ne s'étonne pas plus d'un prisonnier, qui brise ses liens, *Herod. in* que d'un oiseau, qui s'efforce de rompre quelque bâton de sa cage pour jouir de la liberté. Ce n'est donc pas sans sujet, que Juvenal regrette le bonheur de Rome, lors qu'elle n'avoit qu'une seule prison, moindre vraisemblablement que celles de la Chine de cinquante-mille, & encore de trois cens mille prisonniers, si nous en croions Herrera & Mendez Pinto,

*Felices*

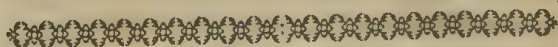


*Felices proavorum atavos, felicia dicas  
Secula, quæ quondam sub Regibus, at-  
que Tribunis,*

*Viderunt uno contentam carcere Romam.*

Mais n'y a-t-il point trop de délicatesse dans cette opinion? Pourquoi trouverons-nous si intolérable ce que tant de milliers d'hommes, dont nous venons de parler, & un nombre infini d'autres supportent patiemment? A le bien prendre, ne sommes-nous pas tous prisonniers? Nos ames ne sont-elles pas dans la prison de nos corps? Et toute la Terre n'est-elle pas comme une grande Géole, que l'Océan, pour la rendre plus assurée, environne de toutes parts? Car la considération du plus ou du moins d'étendue n'est pas ici de la conséquence, qu'on pourroit penser. Tant s'en faut, que le moindre espace y soit désavantageux, qu'on peut dire, que si la prison est un mal, la plus petite doit être estimée la meilleure. Si les promenades y sont courtes, elles se font en récompense sans courir fortune de s'égarer, & ce qui empêche nos courses, empêche nos chûtes pareillement. Rallierie à part, les doctes productions de Boëce en prison, les vers que Socrate y composa; le livre qu'Anaxagore y fit de la Quadrature du Cercle, & tant d'Epîtres de Saint Paul dat-

tées du même lieu, montrent bien, que s'il fert de peine à quelques-uns, il peut être un sujet de gloire & de mérite à d'autres, qui s'y plairoient aux exercices des actions de vertu.



## DES BATARDS.

## LETTRE XLIII.

MONSIEUR,

Vôtre invective contre les enfans, que nous nommons naturels, pour les distinguer des legitimes, est conforme à l'opinion presque universelle, qui les rend responsables du crime de leurs peres, & qui les tient pour des vicieux, à cause qu'ils sont conçus dans le vice, *mali, quia ex malis*. Je ne veux pas combattre tout de bon un sentiment, qui semble favoriser les bonnes mœurs, en punissant les mauvaises: mais je vous dirai bien, qu'outre l'injustice évidente de faire en cela souffrir l'innocent pour le coupable, il seroit fort aisé de montrer, que cette grande aver-

sion qu'on a des bâtards, & qu'on veut faire passer pour fort raisonnable, n'a rien que l'apparence, pouvant être renduë ridicule en beaucoup de façons. Or parce que nous avons déjà parlé de cela dans un discours du Mariage, que vous avés vû, je vous ajouterai seulement ici quelques petites instances, puisq'ue vous desirés de moi je ne sai quoi au delà.

Encore que les enfans venus hors d'un legitime mariage, que le vieux Testament nomme *Manzers*, soient exclus de l'entrée de l'Eglise aussi bien que les Eunuches dans le vint-troisième chapitre du Deuteronomie; ce n'est pas à dire, que les uns ni les autres doivent être tenus pour des reprouvés. Il y a trop de raisons & d'exemples pour soutenir le contraire, & quand il n'y auroit, à l'égard des premiers, qu'é Iephté né d'une concubine, & Melchisedech sans pere, à cause, dit Suidas, & assez d'autres avec lui, que le sien étoit incertain & illegitime; ce seroit assez pour reconnoître, que la benediction de Dieu s'étendoit indifféremment sur tous les hommes, de quelque naissance qu'ils fussent. Combien avons-nous de Saints dans le Christianisme, qui sont venus au monde avec cette marque d'incontinence de leurs parens?

Constantin le Grand, que les Peres de l'Eglise canoniserent, ne fut favorable aux bâtards, si nous en croions Zosime, que parce qu'il l'étoit lui-même. Et nôtre premier Roi Chrétien, que nous avons sanctifié pour le même sujet que Constantin le fut, étoit venu du plus infame adultere, qui se trouva jamais. Car nous voions dans nôtre Histoire, que Basine, mere de Clovis, ne se contenta pas d'abandonner son honneur à Childeric Premier, réfugié auprès du Roi de Turinge Bisinus ou Basin son premier mari: elle fit pis qu'Hele- ne, qui pour le moins voulut être ravie; là où celle-ci vint en France de son seul mouvement, & avec tant de hardiesse, qu'elle osa dire à Childeric, que si elle eût connu un plus brave homme que lui, & plus digne d'être aimé, elle seroit allée pour le trouver jusqu'au bout du monde. Ce fut peutêtre pourquoi Clovis ne donna pas un moindre partage à Thierrî qu'il avoit eu d'une Maîtresse, qu'à ses trois autres fils legitimes; ce qui s'est encore pratiqué plusieurs fois depuis parmi les descendants: Tant y a qu'entre les Papes mêmes Guicciardin assure, que Clement Septième n'apprehendoit le Concile, dont on le ménaçoit, qu'à cause, qu'il savoit bien que nonobstant le procès verbal fait à

*Lib. 20.  
hist.*



sa promotion au Cardinalat, il n'étoit pas sorti d'un mariage, qui le pût exempter de recherche.

Si la foule de tant de Héros & de demi-Dieux, dont le seul nom fait connoître l'origine, ne m'étonnoit, je produirois les Hercules, les Thesées, & les Alexandres, pour montrer, que les plus grands hommes de l'Antiquité étoient venus d'un accouplement illegitime. Il me suffira de remarquer après *Se- Epist. 108.* neque, qu'entre les sept Rois de Rome il y en a deux, dont l'un n'a point de pere, & l'autre point de mere, puisqu'on doute de celle de Servius. Et je me contenterai de considérer en suite, que la Fable, qui fait passer Castor & Pollux pour Gemeaux, n'attribuë le droit d'immortalité qu'à ce dernier, qui en fit part à son frere fils de Tyndare, pour dire que le bâtard étoit beaucoup plus excellent que le legitime, & que toute la gloire du premier venoit du mérite extraordinaire de son frere naturel. Mais sans nous arrêter davantage aux Fables, disons ce seul mot de celui qui les a mises en credit dans le monde, que tout le Gentilisme n'a pas eu un esprit qu'on puisse comparer à celui d'Homere, dont le pere est encore plus inconnu que la patrie, si nous *Lib. 3. Ethiop.* ne nous en rapportons à ce qu'en dit Hélio-

*Mariana*  
*l. 10. hist.*  
*c. 8.*

dore, qui fait chasser d'Egypte ce pauvre aveugle par le mari de sa mere, à cause du long poil de ses cuisses, pris pour une marque évidente de sa bâtardise. Aussi s'est-il trouvé de tout tems assez de personnes, qui ont méprisé le reproche, qu'on leur pouvoit faire de la leur, & qui ont fait gloire d'un desavantage incapable de nuire à l'honneur, que donnent les actions de Vertu. La Famille des Hurtados se vante en Espagne d'être venue d'un enfant, qui reçût ce nom pour avoir été enlevé aussitôt que la Reine de Castille Urraca s'en fut delivrée, l'ayant eu d'un Gomés Comte de Candespine. La Maison de Dunois ne voit rien de plus illustre qu'elle en France, après celle des Princes du Sang. Un des grands Rois de Portugal est ce Jean, qui, succédant à son frere Ferdinand, donna l'exclusion à Beatrix de Castille, quoiqu'il ne fût pas legitime. L'Angleterre n'en a point eu qu'elle puisse comparer à Guillaume le Conquerant, nonobstant le même défaut de naissance. Qu'étoit François Picarre, cet autre Conquerant du Perou, qu'un miserable bâtard, exposé à la porte d'une Eglise, & nourri pendant quelques jours par une Truye? Et pour venir des grands aux moindres, & des Souverains aux particuliers, qui doute, que le

Maitre des Sentences Pierre Lombard, Erasme, Longolius, Cardan, & tant d'autres lumieres des Lettres, ne se fussent bien moqués, si l'on eût pensé obscurcir leur réputation par le pèché de ceux, qui leur avoient donné l'être? Le dernier s'en est si peu soucié, que dans le livre qu'il a écrit de sa propre vie, il ne feint point de dire, que sa mere avoit pris plusieurs médicamens pour se faire avorter. Et dans le troisiéme de la Consolation, il reconnoit, que le College des *Cap. 2.* Médecins de Milan ne le vouloit pas admettre, sur le soupçon où il vivoit de n'être pas legitime.

Or ce sentiment n'est pas seulement de quelques particuliers, des Nations entieres l'ont eu, & tant de peuples, qui se sont plûs dans la communauté des femmes, n'ont jamais reconnu le vice de la bâtardise. Ces Liburniens, dont parloit l'Historien Nicolas *Exc.* Damascene, se contentoient de donner des *Const.* peres à leurs enfans, lors qu'ils avoient atteint l'âge de cinq ans, par la ressemblance, qu'ils pouvoient avoir à quelques hommes du país. Les Spartiates voulant continuer la guerre contre les Messeniens, qui avoit déjà duré dix ans, envoièrent des jeunes hommes, pour engrosser toutes leurs femmes indiffé-

*Lib. 3. hist.* remment, nommant du beau nom de *Partheniens* ceux, qu'ils engendrèrent, dont Justin fait venir l'illustre Colonie des Tarentins. Cela me fait souvenir de ce qu'on dit de ce Henri Roi de Castille, surnommé le Froid, qui consentit de même que Bernard de la Cueva son favori couchât avec la Reine, afin qu'elle devint grosse. Quoiqu'il en soit, nous savons, que dans toute l'étendue de l'Empire des Tartares, & de celui des Turcs, les bâtards ne sont pas moins habiles à succéder que les autres, n'y ayant guères que l'âge, qui soit entr'eux considéré pour cela. Nous apprenons même de leurs livres de Religion, que les fils conçûs pendant le voiage de la Meque, qui sont des bâtards reconnus, parce qu'il est défendu à un Musulman de connoître sa femme durant ce pèlerinage, sont adoptés dans la lignée de Mahomet leur Prophete, & portent par honneur du verd à leur Turban, comme ceux de sa race. J'ajouterois ce qui se dit des enfans, que les Maures sont obligés de recevoir nonobstant leur absence de sept ans, pourvû que leurs femmes puissent prouver par une déclaration faite au voisinage, qu'elles ont révélé la nuit en eux durant ce tems là; mais je ne saurois croire ni Diego de Torrez, ni aucun de ceux, qui ont écrit une chose si ridicule.

*Hist. des  
Cherifs  
c. 76.*



En vérité, si nous considérons bien ce qui se peut dire, particulièrement en France, de la façon de vivre, dont les femmes jouissent aujourd'hui, nous ne traiterions pas avec tant de severité ni de mépris ceux, qui naissent un peu plus à la dérobée que les autres. J'ose dire qu'à l'égard du Jeu, des Festins, & des licencieuses Promenades, les Pages & les Ecoliers n'eussent osé faire, il y a cinquante ans, (à peine de passer pour des perdus ou des désespérés) ce que les femmes & les filles pratiquent à présent au sçu de leurs meres & de leurs maris, pour ne rien dire de ce qui ne vient pas à la connoissance des derniers. Quelle apparence y a-t-il donc, d'user de si rigoureuses distinctions entre les enfans naturels, & les legitimes, qui ne sont presque pas reconnoissables d'avec les autres? Pour moi je commence à trouver moins étrange la résolution de ces Juifs Esseniens, qui ne se marioient point, à cause, dit Joseph, qu'ils ne croioient pas, qu'il se rencontrât une seule femme fidele à son mari. Penelope avec toute sa vertu ne laissa pas d'être corrompue par ses Amans, qui eurent d'elle ce Dieu nommé Pan, d'autant qu'il étoit fils d'eux tous, & peut-être pour nous apprendre, que sa naissance incertaine est une chose, qui doit être

*Lib. 2. de  
bel. Iud.  
c. 7.*

tenuë commune par tout le monde. Le Poëte Comique Apollodore assuroit de son tems, qu'il n'y avoit point de maison si bien fermée, dans laquelle un Chat & un Adultere ne trouvaissent toûjours le moien d'entrer. Que ne pourroit-on point ajoûter à cela si l'on vouloit? Certes nos Gaules sont bien différentes de ce qu'elles étoient du tems de Julien : & si le Rhin y submergeoit tous les bâtards, comme il écrit au Philosophe Maximus, que cela arrivoit, elles ne seroient si peuplées que nous le voions. A la premiere reformation de nos Coûtumes de France, je serois d'avis qu'on y fit valoir celle de beaucoup de païs, & particulièrement de Canada, & des Hurons, où les fils ne succedent pas aux biens du pere, qui sont recueillis par les enfans de la sœur, comme beaucoup plus assurés dans le droit du sang. Pour le surplus, il faut que chacun s'accommode au tems qui court & à ses destinées. Si le mot de bâtard le choque, qu'il se représente, que c'étoit le nom dans Athenes de tous ceux, qui avoient une mere étrangere. Et s'il n'a personne qui puisse reconnoître pour son pere, qu'il fasse réflexion sur la nature des plus excellentes choses, dont on ignore presque toûjours l'origine.

*Epist. 16.*

DES  
MATHEMATIQUES.

LETTRE XLIV.

*MONSIEUR,*

Ce que je vous ai écrit du peu d'utilité des Mathématiques, au sujet de nôtre ami, qui en faisoit si grande profession, & qui a laissé sa maison si peu accommodée, ne va pas à un mépris absolu. Le plaisir joint à l'honnêteté de leur contemplation les rendra toujours recommandables, encore que le profit ne s'y rencontre pas, & que leur théorie soit si contraire à l'action, qu'il n'y ait rien souvent de plus préjudiciable à la plûpart des emplois de la vie civile.

L'Arithmetique en est la plus pure partie, de laquelle se sont servis tous ces premiers Philosophes Grecs dans l'explication de leurs plus hauts mysteres. Il y en a du merveilleux dans tous ses nombres, depuis l'Unité, qui est le premier de tous les Etres, & qui constitue leur dernière perfection jusqu' aux plus

éloignées parties du Calcul. C'est peut-être pourquoi Mahomet s'avisa de faire jurer Dieu dans son Alcoran par le pair, & l'impair, qui sont le mâle & la femelle, comme autrefois les Pythagoriciens par le nombre de Quatre. Le Ternaire pourtant sembloit bien plus propre, comme celui qu'Aristote observe dès l'entrée de son premier livre du Ciel être consacré à Dieu. Cela me fait encore souvenir du serment d'Hippocrate par le Pentagone, qui lui représentoit la santé. Quant au Septenaire, ou Hebdomadaire, que Pallas prit pour marque de sa Virginité, les livres ne parlent que de son excellence, qui regarde même la revolution périodique des Monarchies, & je vous ferai seulement souvenir de la belle raison, qu'en donne dans Photius un Théodore de Samothrace, prise de ce que Jupiter fut à sa naissance sept jours à rire continuellement. Macrobe vous fera voir, que la plénitude de l'Octonaire le rend le plus accompli, de même que la Justice, dont il est la figure, contient en soi toutes les autres vertus. Le grand Anclimacterique, composé de neuf fois neuf, montre bien que d'autres ont jugé ce nombre plus important. Et si l'on en croit Porphyre dans la vie de Pythagore, c'est celui de Dix qui, comme plus

*Cod. 190.*

*Lib. 1.*

*Somn.*

*Scip. c. 5.*

*Et 6.*



universel, doit être tenu pour le plus parfait de tous: D'où l'Empereur Julien conclut, *Ep. 24.* envoyant cent Figues à Sarapion, que le Centenaire étant fait de dix dixaines, le comble de toute perfection s'y rencontre; ce qu'il prouve par le bouclier de cent cuirs qu'Homere donne à Jupiter, par les cent mains de Briarée, par les cent têtes de Typhœus, par les cent villes de Crete, par les cent portes de Thebes, & par beaucoup d'autres centaines, qui font un assez plaisant rapport à son présent de cent figues. Voiés dans Photius, comme un Nicomaque Gerasene nommoit Dieux & Déesses tous les nombres, avec les remarques qu'il fait sur la premiere dixaine, si vous voulés savoir *en abregé* jusqu' où ont donné là dessus de certains Esprits. Mais si ce que dit Platon dans son *Epinomis* est véritable, que le nombre, généralement parlant, soit la cause efficiente de toute sorte de bien, sans l'avoir jamais été du mal; d'où vient que celui de Six passe pour hieroglyphique du travail? celui d'Onze dans S. Augustin pour le *Lib. 15. de civit. Dei. c. 20.* signe du pêché? & celui de Vint pour une marque de douleur? Sans mentir il y a peut-être bien de la vanité en tout cela, aussi bien qu'aux nombres de Platon, qui rendirent sa Philosophie si obscure, que Ciceron fut con-

traint d'avouer, qu'il ne savoit rien de plus difficile, & Marfille Ficin après long tems, qu'il les tenoit pour incompréhensibles. La Secte de Pythagore se perdit autant à cause de son Arithmetique, pleine d'énigmes, comme Porphyre l'a remarqué, que pour tout autre sujet. Et quoiqu'il y ait beaucoup de vivacité & de pointe d'esprit dans la recherche des nombres, si est ce que ceux, qui s'y plaisent le plus, reconnoissent bien, qu'on leur fait dire aisément aussi bien qu'aux cloches, tout ce qu'on veut; pour preuve dequoi il ne faut que voir de quelle façon Clement Alexandrin fait passer Abraham pour un grand Arithmeticien, parce qu'il choisit trois cens dix-huit personnes seulement pour secourir son frere Loth, & vaincre un bien plus grand nombre de leurs ennemis.

*Lib. 6.  
Strom.*

La même chose se peut dire des figures de la Géometrie, qui n'ont pas été de moindre emploi dans la Philoophie des Anciens que les nombres de l'Arithmetique. Pythagore nomme dans Iamblique la Géometrie son Histoire. L'inscription d' l'Ecole de Platon empêchoit d'y entrer ceux, qui n'étoient pas Géometres. Et il leur disoit ordinairement, qu'ils se pouvoient retirer, puisqu'ils n'avoient pas les anes de la Philoophie, nom-

*Cap. 18.*

mant ainsi les regles & les demonstrations Géométriques. Cependant vous n'ignorés pas le peu de conte qu'on en fait aujourd'hui jusques dans les Colleges, où Pic de la Mirande souûtenoit, il n'y a guères, que la connoissance des Elemens d'Euclide étoit la plus contraire de toutes à nôtre premiere Philosophie Chrétienne, que nous nommons Théologie.

Si ce monde est l'organe de Dieu, comme le pensoit Dorilaüs, & l'instrument de cette Musique, qui fait, que nos ames sont naturellement touchées de l'harmonie à cause de leur origine, ce n'est pas merveille, que beaucoup l'estiment si fort, & qu'on veuille qu'Arion, Orphée & Amphion, aient eu le pouvoir, qu'on leur donne jusques sur les choses inanimées, pour ne rien dire de la Cicalle, qui suppléa si bien au defaut de la guitare d'Eunomus. Hors de la Fable même, Solin veut, qu'il se trouve dans la Sicile une fontaine, qui s'émeuve au son des flûtes, & *quasi miretur vocis dulcedinem, ultra margines intumescat.* Avec tout cela vous sâvés en quelle estime sont ceux, qui en font profession. Et il me suffira d'ajouter au Traité, que vous avés vû de moi sur ce sujet, le mot d'Anaxilas, que la Musique est une Libye, qui

*Censorinus l. 15.  
de die nat.*

*Cap. 5.*

*Lib. 14.  
Deipn.*

produit tous les jours quelque monstre nouveau, encore qu'Athenée ne l'interprete pas à son desavantage.

*Lib. de  
vita pro-  
pr. c. 10.*

Peut-être que l'objet si relevé de l'Astrologie, & son ulage dans la Religion aussi bien qu'en beaucoup d'autres professions, vous la rendent très considérable. Elle n'a rien pourtant de fort utile à ses Professeurs. Cardan avouë, qu'elle lui fut d'un notable préjudice, parce que selon ses regles il ne devoit pas vivre plus de quarante ans, & il en vécut soixante & quinze. Elle a pensé perdre plusieurs personnes aussi bien qu'Anaxagore. Et pour ne rien dire d'assez d'autres, elle rendit ridicules au Siècle dernier ceux, qui avoient prédit & assuré un deluge universel, sur la grande conjonction de Saturne, Jupiter, & Mars au signe des Poissons. Ce que j'en ai dit fort au long dans l'Instruction d'un Dauphin, me dispenseroit d'être plus long, quand cette lettre le permettroit. Trouvés bon seulement que je vous dise, qu'autant que le Ciel est distant de la Terre, les contemplations Astronomiques sont éloignées du train des affaires du monde, & de ce qui peut mettre en estime un homme né pour l'action.

En voilà suffisamment, sans toucher les autres parties des Mathématiques, qui n'ont rien



rien de plus recommandable que celles-ci, pour conclure que leur étude, toute excellente qu'elle est, ne se peut pas dire bonne à toute sorte de personnes. Le nom de Philosophe passe pour fort odieux dans la plupart des compagnies; celui de Mathématicien, si vous y prenez garde, semble avoir je ne sais quoi de plus fâcheux encore, & de plus méprisable.



## DES NÔCES.

## LETTRE XLV.

*M O N S I E U R,*

**J**e ne crois pas mal faire d'imiter Socrate, & de vous renvoyer à Delphes, c'est à dire à ce que le Ciel vous inspirera touchant votre mariage, comme il fit Xenophon, lors qu'il lui demanda, s'il devoit aller trouver le jeune Cyrus. En effet le conseil, que je vous pourrois donner seroit encore plus difficile à cautionner, que n'eût été le sien. Je me doute d'ailleurs que vous êtes bien autant en pei-

ne de l'approbation de vos amis, que de leur avis. Et après tout, l'Oracle rendu à ce même Socrate un peu avant ses nœces; qu'indubitablement, soit qu'il se mariât, ou non, il s'en repentiroit, est un Oracle, qu'il faut tenir pour n'avoir pas moins été prononcé à tout le genre humain, qu'à lui. Si vos Destinées l'ordonnent, le meilleur choix en apparence que vous sauriés faire, vous sera desavantageux, & le contraire vous arrivera, si votre bon Génie le veut, qui fera réussir à bien vos pires résolutions, comme l'on dit que Minerve faisoit celles des Atheniens. Vous voyés, que je suis fort éloigné de vous déterminer à rien, & de prendre parti sur une matière si problematique. Ce que je puis faire pour condescendre à vos prières, c'est de vous envoyer l'écrit, dont on vous a parlé, qui contient toutes les fantaisies, que ma jeunesse conçût autrefois sur le même sujet. Et pour vous témoigner, que je pense à ce qui vous touche, je vous ajouterai ici quelques petites réflexions, qui me sont passées par l'esprit en rêvant sur votre dessein, & qui serviront de corollaire au premier Traité.

Ceux, qui prennent la licence de dire tout le mal qu'ils se peuvent imaginer contre le sexe féminin, n'ont garde qu'ils ne vous dé-

tournent du Mariage. Ils vous feront peur  
 de la compagnie d'une femme, comme de la  
 chose du monde la plus ennemie de nôtre re-  
 pos. La belle vous causera sans doute un  
 mal de tête importun; la laide un mal de cô-  
 té pour le reste de vos jours. Que peut-on  
 esperer de celle, qui n'a été fabriquée, si  
 l'on en croit Hesiode, que pour punir le *Cap. 1.*  
 genre humain, dans le courroux où étoit Ju-  
 piter à cause du larcin de Prométhée? Hors  
 de la Fable même, Democrite le Physicien,  
 pour parler comme Solin en le distinguant  
 de cinq autres du même nom, au lieu d'ap-  
 peller la femme un animal raisonnable, la  
 nommoit un animal menstrual, ou sujet aux  
 infirmités de la Lune, qui le travaillent tous  
 les mois. Car quelle apparence d'attribuer  
 un parfait usage de raison à celle, qui a tou-  
 jours dans l'ame plus de dépravation & de  
 dégoût, que ni les grossesses, ni les pâles cou-  
 leurs n'en peuvent souvent causer à leurs ap-  
 petits. Sans doute que c'est pourquoi Pallas  
 se trouve seule entre toutes les Déeses, à qui  
 les Anciens n'ont point donné de mere, pour  
 dire que la Sagesse ne peut pas venir de la fem-  
 me, & qu'il faut attribuer à un miracle ce  
 qu'elle a quelquefois de bon raisonnement.  
 Cela présupposé de la sorte, vous pouvés juger

ce qu'un homme se doit promettre d'une société conjugale, & s'il n'entre pas plutôt, à le bien prendre, dans une communauté de maux, que de biens, quand il se marie,

Θησαυρὸς ἐστὶ τῶν κακῶν κακὴ γυνή.

*Thesaurus est malorum mala mulier.*

Quoiqu'il en soit, nous voions que toutes les Nations ont convenu de ce sentiment, que les femmes devoient comme incapables, être éloignées des plus importantes fonctions de la vie civile. Vous sâvez aussi bien que personne ce que prononcent là-dessus les Loix Romaines, & particulièrement une d'Ulpien, qui est la seconde du Titre des regles de droit. Par celles de Moïse, elles ne sont pas reçues

14. Ant.  
Ind. c. 8.

en témoignage; à cause, dit Joseph, de leur légèreté & témérité naturelles. Les Athéniens leur defendoient de faire aucun marché plus important que celui d'une mesure d'orge

Orat. 75. διὰ τὸ τῆς γνώμης ἀσθενεῖς propter consilii infirmitatem, selon les termes de Dion Chrysostome.

Lib. 2. c. 5.

Et quoiqu'Aristote fût extrêmement passionné pour elles, comme celui qui ne se pût empêcher de sacrifier à une concubine d'Hermias, qu'il avoit épousée; si est-il contraint d'avouer dans ses Politiques, que de leur laisser faire les mêmes choses, que font les hommes, c'est se plaire à imiter les bêtes bru-



tes, & préférer leur exemple à la raison. Mais ni ce défaut de capacité, ni assez d'autres vices, dont celles de ce tems abondent plus que jamais, ne feroient peut-être pas si considérables, si nous avions les remèdes que les Anciens pratiquoient contre les plus incorrigibles. Car outre la répudiation, qui leur étoit permise, s'ils trouvoient leur femme dans de bien legeres fautes, ils avoient droit en quatre cas de leur ôter la vie, & elles en couroient le hazard autant pour avoir bû du vin, ou employé de fausses clefs, comme pour avoir supposé des enfans, ou commis un adultère. Pline rapporte, qu'un Egnatius Metellus fit mourir la sienne dès le tems de Romulus, qui l'approuva, parce qu'elle avoit eu la hardiesse d'ouvrir un de ses tonneaux de vin, dont elle voulut faire l'essai, & Valere Maxime ajoûte, que le mari en fut si peu accusé, qu'on ne trouva pas seulement à redire en son action: *idque factum non accusatione tantum sed etiam reprehensione caruit.* Celle, qui avoit tant soit peu levé le voile par les ruës, pour se découvrir le visage, fut repudiée par C. Sulpitius Gallus. Et P. Sempronius Sophus, chassa de même honteusement la sienne, parce que sans son consentement elle avoit eu la hardiesse d'assister à la repré-

Lib. 14.

nat. hist.

cap. 13.

Lib. 6. c. 3.

sentation de quelques Jeux publics. Or comme nos Loix sont fort éloignées d'une si grande sévérité, il se trouve, que leur indulgence favorise les débauches & la dépravation des femmes jusqu' à tel point, que n'étant aujourd'hui retenues par nulle sorte de crainte, je ne vois rien, qu'on doive raisonnablement espérer des plus retenues.

*Juven.  
Sat. 6.*

*Pauca adeo Cereris vittas contingere dignæ.*

*Dio.  
Chryf.  
or. 2.*

Que s'il en faut excepter quelques-unes, pour ce qui touche l'honneur, qui vous garantira du reste de leurs infirmités, que ni les plus grands Philosophes ni les puissans Empereurs n'ont pû corriger? Philippe de Macedoine protestoit de fort bonne grace, qu'il ne connoissoit point d'humeur belliqueuse, comme celle de sa femme Olympias, qui lui faisoit incessamment la guerre. Leurs jeux, leurs excès de bouche, & le reste de leurs profusions, excèdent aujourd'hui celles des plus débauchés de nôtre sexe, & font bientôt ressentir à un mari la vérité du Proverbe Italien, *sposa di spesa, noce che nuoce*. Ne pensés pas pourtant, que les chagrins, ni les querelles de la journée vous exemptent des devoirs de la nuit. Il n'y a point de repos ni de pacification à espérer, si elle ne vient de ce côté-là,

*Sed lateri ne parce tuo, pax omnis in illo* Ov. l. 2. de  
est. art. am.

Et vous éprouverés que la plûpart d'entre elles ressemblent à cette fontaine de Hammon, *Diod.* qui pour être très froide le jour, n'en étoit *Sic. l. 17.* pas moins bouillante la nuit.

Je m'emporte insensiblement au delà de mon dessein, qui m'oblige de vous découvrir le revers d'une medaille, dont je vous viens de représenter l'un des côtés si épouventable. C'est une chose merveilleuse, qu'on veuille faire passer la femme pour le plus grand de tous les maux, dont les hommes sont percutés, au même tems, qu'on les voit se donner mille peines pour la conservation de ce mal, prendre des jalousies extrêmes de sa possession, l'aimer tellement, qu'ils ne le peuvent perdre de vuë, & employer tous leurs soins, pour faire en sorte, que personne n'en jouisse qu'eux. Qui a jamais ouï parler d'un mal de cette nature? Mon étonnement est, qu'aucun ne se fût avisé avant le Déluge universel de se delivrer d'une telle incommodité, puisque nous apprenons de Saint Augustin, *Lib. 15. de civ. Dei c. 20.* qu'on ne savoit auparavant ce que c'étoit que le Celibat; & de Saint Jérôme, que Helie fut le premier des hommes, qui fit profession de se passer du Mariage? A quoi pensoit aussi

*Lib. 2.  
Prom.*

*Lib. 2. p. 40.*

Lycurgue d'ordonner des peines, non seulement à ceux, qui ne se marioient point, mais même à d'autres, qui n'épousoient qu'une femme. Platon a commis sans doute la même faute, obligeant ses Citoiens à s'attacher au mal, dont nous parlons. Et tous les Législateurs, qui ne permettoient pas, au recit de Clement Alexandrin, qu'un homme sans femme exerçât les premiers Magistratures, ont été selon nôtre hypothese dans la même erreur. Mais pour vous faire mieux comprendre de quel instinct nous sommes naturellement portés à la fuite d'un mal si redoutable, je vous veux faire part de deux petits contes, l'un historique, & l'autre parabolique, que je tiens d'un Auteur Persan, puisque tous deux se présentent à ma mémoire. Alexandre d'Appiano, Seigneur de Piombin, avoit une si grande aversion du mal, dont nous parlons, qu'il fit durer trois mois entiers la premiere nuit de ses nôces, n'étant point sorti du lit ou de la chambre pour cela durant tout cet espace de tems. C'est le Sieur de Frêne Canaye, Ambassadeur pour le Roi à Venise, qui le rapporte ainsi dans une de ses lettres, & voici ce que j'ai retenu du sage Indien Pilpay. Un homme se sentant embrassé la nuit par sa femme, qui avoit eu peur d'un voleur, qu'el-



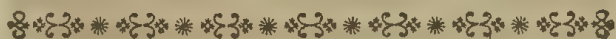
le venoit d'appercevoir dans leur chambre, fut si touché de cette careffe extraordinaire, que jettant auffi les yeux au même tems sur le Larron, Prens, lui dit-il, compagnon, tout ce que tu voudras, je ne te puis assez paier le service que tu viens de me rendre. Sans mentir il y a dequoi s'étonner qu'on s'affectionne si fort au mal, & pour parler sainement, à moins que de renoncer tout à fait au sens commun, l'on ne sauroit defendre tout de bon une proposition si paradoxique. Je veux que la société d'une femme ait ses incommodités, qu'y a-t-il en ce monde de pur? & où est la douceur, qui ne soit mêlée de quelque amertume? L'imbecillité du sexe féminin n'empêche pas qu'on ne voie beaucoup de maisons soutenues par l'esprit de la femme, qui se perdoient sous la mauvaise conduite du mari. Et quoique les loix, faites par les hommes aient donné en beaucoup de lieux l'exclusion des principales charges aux femmes, elles n'ont pas laissé d'en exercer avec grande reputation en d'autres endroits; jusques-là, qu'Eusebe reconnoit dans son Histoire Ecclesiastique, que l'Ethiopie a *Lib. 2. c. 2.* presque toujours été gouvernée par elles. Combien en pourrions-nous produire, qui ont été aux plus grands personnages ce qu'étoit

Cl. Alex. Aspasia à Socrate au sujet de la Philosophie,  
 l. 4. strom. où elle l'instruisoit, & à Pericles, à qui elle  
 faisoit des leçons d'éloquence? Tant y a,  
 qu'on ne sauroit nier, qu'elles ne nous soient  
 absolument nécessaires en mille rencontres,  
 & si nous déférions à ce qu'en dit Mahomet  
 dans son Alcoran, autant que les habits, qui  
 nous couvrent, & dont nous ne pouvons nous  
 passer. Mais quoi, souvent la mariée est trop  
 belle, & le prix d'une telle marchandise la  
 rend d'une garde trop pénible. C'est à quoi  
 chacun doit penser avant que de s'en charger,  
 & je trouve le conseil de l'Espagnol fort rai-  
 sonnable là dessus, *ni tan hermosa que mate,*  
*ni tan fea que espante.* Pour le surplus, afin  
 de ne rendre pas cette lettre trop longue, je  
 vous dirai, que de toutes les comparaisons,  
 dont on se sert pour représenter le naturel des  
 femmes, je n'en trouve point de si propre,  
 que celle du Poëte Simonide, quand après  
 beaucoup d'autres similitudes, il dit, qu'elles  
 sont parfaitement semblables à la Mer. Car  
 qu'y a-t-il d'agréable & d'attraiant comme ses  
 calmes & ses bonaces?

Lucret.  
 l. 2.

*Subdola cum ridet placidi pellacia Ponti,*  
 ou lors qu'elle n'a d'agitation, que ce qu'il en  
 faut pour seconder le dessein d'une heureuse  
 navigation. Une femme dans sa belle hu-

meur, & qui use de complaisance, a des charmes, qui ne se peuvent exprimer. Mais comme il n'y a rien d'affreux à l'égal de cette même Mer irritée par les vents, & agitée de la tempête, tous les orages du Ciel & d'ici bas n'ont rien qui approche de la fureur d'une femme transportée de colere, ou que l'impetuosité de quelque autre passion met hors des termes de la raison. Dieu vous garde de vous trouver engagé dans de telles bourrasques.



## DE LA MEMOIRE.

### LETTRE XLVI.

*MONSIEUR,*

**S**i je ne vous connoissois pour être infiniment au dessus de certains esprits, qui affectent de paroître fort disgraciés du côté de la mémoire, afin de s'attribuer ensuite quelque avantage aux choses, qui touchent le jugement, je croirois, que vous prendriez plaisir à vous plaindre avec tant d'exaggeration de la vôtre. En effet quelques mauvais tours qu'elle vous fasse quelquefois comme

vous dites, vos actions publiques font bien paroître tous les jours, que la Nature ne vous a pas plus mal-traité en cette partie, qu'elle a fait au reste. Mais puisque vous me prescrivez ce thème, qui suppléera fort à propos au défaut de nouvelles, je vous dirai le plus succinctement qu'il me sera possible, ce que je pense de cette noble & importante faculté de nôtre ame. Laisant à part les raisons du Médecin Espagnol, qui a fait l'Examen des Esprits; & tout ce qu'on leur oppose, je trouve deux fondemens considérables de la mauvaise opinion, qu'assez souvent on a des hommes de grande mémoire. Le premier est, qu'Aristote a dit nettement, que les esprits tardifs & grossiers sont les plus mémoratifs de tous; au lieu que les dociles, & ceux qui ont de la vivacité abondent en reminiscence. L'on a donc pris le commencement de cette proposition pour très préjudiciable à la mémoire, sans prendre garde, combien le second membre lui est avantageux. Car vous sâvez bien, que ce Philosophe use du mot de reminiscence en un sens fort différent de celui, que Platon lui donnoit, dont il s'est si souvent moqué. Et quand il dit, qu'elle est un souvenir produit par une espece de Syllogisme, ou de raisonnement, qui se fait avec degrés,

*L. de memor. c. 1.*

*B. c. 2.*



& de proche en proche, l'on ne sauroit nier, qu'il ne lui attribué les mêmes fonctions, que nous donnons tous communément à la mémoire. Je pense que l'intention d'Aristote n'a été autre, que d'assurer, qu'ordinairement ceux, qui ont une mémoire remarquable des choses singulieres, & qui n'ont nulle liaison ensemble, comme des noms simples, manquent presque toujours de la plus haute partie de l'esprit: Mais qu'il en est tout au contraire des autres, qui retiennent mieux la substance des choses, que les termes nuds, & qui se représentent assez les matieres, encore qu'ils ne se souviennent pas toujours des mots, ni de beaucoup de notions, qui sont entierement détachées les unes des autres. Cela s'explique fort commodément par la distinction, que fait l'Ecole entre la mémoire sensitive & l'intellectuelle, comme aussi par ce que Ciceron *Lib. 4.* a prononcé de deux grands hommes, *Lucul. Acad. qu.*

*lus habuit divinam quandam memoriam rerum, verborum majorem Hortensius.* Le second fondement de cette opinion si desavantageuse à la mémoire, vient de ce que Galien observe, que l'Ane est celui des animaux, qui en a le plus, bien qu'aucun ne l'égale en stupidité. Donnons de grace l'un & l'autre point à Galien, quoiqu'ils soient tous deux fort sujets

*Lib. de  
imm. an.*

à controverse, cela ne va pourtant que contre la mémoire sensitive, tellement attachée au corps, qu'elle est visible sous le nom d'habitude en de certains membres, comme aux doigts de ceux, qui jouent des instrumens. Il y en a qui l'ont même attribuée aux plantes, comme Cardan, à cause qu'elles ne s'oublient jamais de pousser au tems, qu'elles doivent. Tant y a que c'est par là seulement, qu'on peut dire, que des hommes d'un esprit très grossier ne laissent pas de se souvenir mieux que les autres des certaines choses. Et Fracastor a eu raison de prononcer à ce propos, que ceux, qui retiennent avec grande exactitude les lieux, par où ils passent, & qui ne s'égarent jamais par les chemins qu'ils ont faits, sont fort voisins de la nature des bêtes, si favorable aux chiens, & aux chevaux, aussi bien qu'aux anes, tellement, que nous sommes contraints quelquefois de les admirer. C'est ce qui faisoit dire par une grande modestie au Pere Saül Servite, comme nous le voions dans sa vie, lors qu'on le louoit de sa belle mémoire, que c'étoit le priser d'une imperfection, & d'un témoignage de passibilité trop grande.

Cependant outre le privilège de certains tempéramens, que le Ciel a voulu rendre ex-

cellens en tout, & qui retiennent en perfection les choses singulieres aussi bien que les universelles, l'on ne sauroit nier que la mémoire ne soit tellement une des principales parties de l'esprit, qu'elle passe souvent pour le tout. Quand le Poëte a écrit,

*Omnia fert ætas, animum quoque,* Virg.  
il n'a voulu parler que de la mémoire. Et ecl. 9.

nous n'avons rien de plus commun dans notre langage ordinaire, que de dire qu'une personne a bon esprit, lors que nous voulons recommander la bonté de sa mémoire. N'est-ce pas elle, qui rendoit Cyrus, Scipion, & Mithridate si puissans parmi leurs troupes; qui faisoit réussir les brigues des Romains touchant le Consulat; & qui éleva depuis Othon à l'Empire, appellant chaque soldat qu'il trouvoit par son nom; ce qui lui acquit la faveur de toute la milice? Homere n'a donné le nom d'Agamemnon au premier de ses Héros, qu'à cause de sa grande mémoire. Philosf. 2.  
c. ult. 8.  
l. 3. 4. 5.  
Artaxerxes fut surnommé Mnemon pour le même sujet. C'est par là que le grand Apollonius se mit en credit parmi les Brachmanes, leur Prince Jarchas lui declarant, qu'après Dieu il n'y avoit rien, dont ils fissent tant de cas, que de la mémoire. Et nous apprenons des Relations modernes, que le Pere Mat-

thieu Riccius, qui alla vraisemblablement plus loin qu'Apollonius vers le Levant, ravit d'étonnement les Chinois par les effets prodigieux de la sienne. Aussi n'est-il pas juste de lui préférer tellement, soit l'imagination, soit l'entendement, qu'on la mette de beaucoup au dessous. Dequoi peuvent servir toutes leurs operations, & que deviendront leurs plus belles connoissances, que nous nommons Sciences, si la mémoire n'en tient un fidele regitre?

Ovid. 2.  
de ar. am.

*Non minor est virtus, quam quærere, par-  
ta tueri.*

Et toutes excellentes que sont les Muses filles de Jupiter, elles ne peuvent rien sans l'aide de leur mere Mnemosyne. Pour bien comprendre ce que vaut la mémoire, il n'est besoin que d'écouter ces Philosophes, qui mettoient la plus essentielle de toutes les voluptés au souvenir des choses agréables, parce qu'il dépend absolument de nous, & qu'il ne peut être troublé comme l'esperance incertaine du futur, ou la possession momentanée du présent. Mais nous dirons beaucoup davantage en sa faveur, que ne faisoit Epicure, si nous considérons, que les déplaîsirs mêmes sont capables de donner un très solide contentement, quand on les repasse

par



par la mémoire, *jucundi acti labores*, cette Cic. 3.  
 faculté aiant le pouvoir de convertir le mal <sup>de fin.</sup>  
 en bien, & les plus grandes amertumes de  
 nôtre vie en des douceurs nompareilles.

Il est vrai, qu'il y a des ennuis, dont le sou-  
 venir semble avoir quelque chose de si fâ-  
 cheux, que le repos de nôtre esprit n'a point  
 apparemment de plus puissant adversaire.  
 Une injure reçue, une perte notable, la mort  
 d'un ami, sont des accidens, qui ne se re-  
 présentent guères à nous, sans nous piquer  
 dans la plus sensible partie de nôtre ame, qui  
 en demeure toute mortifiée. C'est pour-  
 quoi le même Epicure ne vouloit pas, qu'on  
 se souvint de ce qui peut contrister de la sor-  
 te. Mais s'il n'est pas en nôtre pouvoir d'o-  
 beir à cette defense, & si Themistocle eût  
 raison de préférer l'art d'oubliance, s'il s'en  
 trouvoit, à celui de la mémoire artificielle,  
 d'autant qu'il eût bien souhaité de perdre cel-  
 le d'une infinité de choses, dont il ne se sou-  
 venoit que très mal volontiers; le précepte,  
 que ce Philosophe donnoit à ses disciples,  
 n'est-il pas aussi injuste que ridicule? Et Ci-  
 ceron n'a-t-il pas sujet de soutenir, que les  
 commandemens, qu'on nommoit de son  
 tems *Manliana imperia*, avoient plus d'équité  
 que ceux d'Epicure, auxquels il étoit du tout

*Diog.  
Laërt. in  
Ant.*

*Philostr.  
in Pol.*

impossible de satisfaire? Sans mentir cet art d'oublier est bien mieux l'objet de nos desirs, que de nos esperances. Il n'y auroit point de science si nécessaire, disoit Antisthene, que celle qui apprendroit à perdre la mémoire des choses mauvaises, si cela se pouvoit faire. Et je trouve, que le Sophiste Polemon eût assez bonne grace, de conseiller à un Proconsul, qui cherchoit le moien de bien punir un mechant, qu'il lui enjoignît d'oublier ce qu'on lui avoit appris, ne lui pouvant rien imposer de plus difficile execution. Ce n'est pas à dire pourtant, que la mémoire doive être moins estimée pour nous remettre quelquefois dans de fâcheuses pensées. Il ne tient qu'à nous, que nous ne leur fassions changer de nature, en les soumettant à la raison. Ce qui manque à la secte d'Epicure pour cela, nous sera fourni par celle de Zenon. N'accusons pas une innocente pour nous excuser de nos propres défauts. Le mal même n'est pas mal dans la mémoire ni dans l'entendement, comme il l'est dans la volonté. Et le plus importun souvenir, que nous puissions avoir, deviendra doux & utile tout ensemble, par un discours raisonnable, si nous en savons user.

Ce n'est donc que du défaut de mémoire, qu'on se doit plaindre, soit que le tems le donne, ou la maladie, ou nôtre propre temperament. Pour le premier, vous sâvez le mot que rapporte Aristote du Pythagoricien *Lib. 4.* Paro; qu'il n'y a rien de plus ignorant que le *Phys. c.* tems, à cause de l'oubli de toutes choses, où <sup>19.</sup> il semble nous précipiter. Les maladies sont *Plin. l. 7.* si puissantes, qu'elles firent oublier autrefois *cap. 24.* à l'Orateur Messala Corvinus son propre nom, & depuis peu au Docteur Cornelius Jansenius tout ce qu'il savoit; pour ne rien dire des effets de la peste, dont Thucydide & Galien ont tant parlé. Et quant au défaut naturel, il y a des personnes, qui naissent avec des mémoires d'Autruche, ou de Lapin, *Protrept. c. 17.* qu'ils perdent en courant. Jamblique compare leur esprit à un crible, qui ne retient rien, laissant tout passer au travers de ses trous. Tel fut l'Empereur Claudius, qui demandoit ordinairement ceux, qu'il avoit fait mourir le jour précédent, & qui s'étonnoit, que sa femme Messaline ne se venoit *Suet.* pas coucher auprès de lui quelques heures *art. 36.* après s'en être défait. En vérité, c'est une grande disgrâce d'être né de la sorte, sur tout ceux, qui sont d'une profession, où il est besoin d'avoir la mémoire heureuse. Nous en

*Cic. in  
Bruto.*

*Semita.*

*Sap. c. 12.  
p. 2.*

voions tous les jours, qui divisant comme Curion leur discours en trois parties, n'en trouvent jamais que deux, ou y en ajoutent une quatrième. Et je crois qu'il y en auroit souvent, qui accuseroient comme lui leurs parties adverses de sortilege, lors qu'ils auroient oublié leur role, s'ils pensoient être reçûs à faire valoir en l'imitant un si ridicule prétexte. C'est tout ce que vous aurés de moi sur un sujet qui demanderoit une occasion plus commode, & une meilleure mémoire que la mienne, pour être traité plus amplement. J'ajoute seulement, afin de vous faire rire, ce que j'ai lû dans un Auteur Arabe, qui ne laisse pas d'être considérable d'ailleurs; qu'il n'y a rien qui fasse tant perdre la mémoire, qu'entre autres choses de manger des pommes aigres, de contempler ce qui est suspendu, de cheminer entre des troupes de chameaux, de lire des Epitaphes, & de jeter à terre des pous sans les tuer. Il faut avouer, qu'il y a bien de la vanité, ou si vous me permettés d'user de ce mot, de la futilité par tout.





# DES MAGISTRATS.

## LETTRE XLVII.

MONSIEUR,

Je trouve, que vous vous êtes servi fort à *Appian.*  
 propos du mot, dont usa Sylla contre la *l. i. de*  
 promotion au Consulat du jeune Marius, *bell. civili.*  
 qu'on doit avoir manié l'aviron avant que  
 d'entreprendre la conduite du gouvernail.  
 Si l'on s'ajuste & se met en ordre, lors qu'on  
 fait état de sortir du logis pour se montrer  
 en public, il est tout autrement nécessaire,  
 de se préparer aux grandes dignités, & de  
 n'y entrer pas sans avoir appris dans de moin-  
 dres emplois, ce qu'il faut savoir, pour les  
 bien exercer. C'est mal l'entendre d'être  
 encore à s'instruire des fonctions d'une char-  
 ge, quand il la faut faire, *nihil oportet habere*  
*discendum tempore docendi*, dit Pline dans son  
 Panegyrique; Et comme celui-là seroit ridi-  
 cule, qui attendroit en pleine rue à mettre  
 decemment son colet, il n'y a que de la hon-  
 te & de la confusion à recevoir dans un Offi-

ce, où l'on est admis par la seule faveur, & sans s'être rendu capable auparavant d'y bien réussir, & d'y paroître avec honneur.

Mais quoique cette préparation soit du tout nécessaire, & que les loix requierent sur ce fondement, qu'on ait atteint un certain âge pour parvenir aux Dignités; l'on ne sauroit nier pourtant, qu'il n'y ait des naissances si privilégiées & des jeunesses si favorisées du Ciel, par une maturité, qui prévient les années, qu'on auroit tort de ne pas suspendre en leur faveur la rigueur des Ordonnances, & de ne les distinguer pas du commun. Les Romains le faisoient en de semblables occasions; & personne n'ignore, que Scipion & Pompée n'aient été gratifiés du Consulat avant le tems, & sans avoir passé par les Magistratures inferieures, qui servent d'échelons aux autres pour parvenir au suprême commandement. Ces exemples, soutenus d'une raison si forte & si apparente, me font être du côté de la dispense d'âge que vous avés voulu choquer. Une jeunesse si achevée, & d'un mérite si consommé, méritoit la grace, qu'elle a reçue, & je dirois volontiers après ce Romain; qu'il y auroit eu de l'injustice à lui dénier cette gratification, *iniquum perfecto eum honori non*

*dum tempestivum videri, qui jam virtuti maturus sit.*

Pour le surplus; je souscris à toutes vos maximes, & déferé à tous vos sentimens. La qualité de Juge & de Magistrat est sacrosainte, & comme telle, demande toute sorte de respect. Ceux, qui la portent, sont des Dieux, dont il n'est pas permis de médire, *Diis non detrahes.* Et puisqu'il faut nécessairement, *Exod. 19.* que les hommes passent comme la monnoie dans la vie civile, plutôt selon la marque extérieure & le cours du marché, que tout le monde fait, que selon la bonté intérieure, dont il est impossible de prendre la connoissance, qui seroit requise pour les mettre à leur juste prix; il est aisé de voir, que le caractère d'un Officier nous oblige à des déférences proportionnées à la dignité de sa charge, & que personne n'en doit être dispensé. L'on ne parle aux Juges dans toute la Chine, que le genou en terre, si nous en croions Herrera. Aussi leur érige-t-on des Temples, même de leur vivant, lors qu'ils se sont dignement acquités de leur devoir, au rapport du Pere Trigault. Et bien qu'on ne leur déferé pas de si grands honneurs par tout, si est-ce qu'il n'y a point de Nation si barbare, ni de Police si déréglée, ni de Réli-

gion si monstrueuse, dont les loix ne conviennent en ce point, de porter du respect aux Magistrats.

Mais vous avez grande raison de soutenir, qu'encore que cela leur soit dû, il s'en trouve quelquefois de si indignes de leur condition, & d'une vie tellement scandaleuse, qu'on croit être dispensé de les honorer, pour ne pas donner au Vice trop apparent, ce qui n'appartient qu'à la Vertu. Les charges sont des bases, qui font voir les défauts aussitôt que le mérite des Statuës qu'elles représentent. Et l'on peut dire encore, qu'elles ressemblent aux riches parures & aux superbes habillemens, qui augmentent les bonnes grâces des belles personnes, & ne servent qu'à faire paroître la difformité des laides. Combien de fois les plus hautes dignités nous ont-elles fait reconnoître l'indignité de leurs Titulaires? Car quand les Grecs ont dit, que la Magistrature découvre l'homme à nud, & le montre tel qu'il est, ce qu'Aristote attribue à Bias, & Diogene Laërce à Pittaque, ce n'est pas moins à la confusion qu'à l'avantage de ceux, qui l'exercent. En remplissant un vase de quelque liqueur, on s'apperçoit aussitôt de son vice, s'il est fêlé, que de sa bonté, s'il est entier. Et comme l'Edilité devient

*Lib. 5.*

*Eth. Nic.*

*c. 1.*



honorable entre les mains d'Epaminondas, un malhabile homme diffame le Consulat, & rend honteuse la premiere place de son païs. Quelle apparence donc de traiter également des sujets si différens, & de ne mettre point de différence entre un Conseiller rempli d'autant de sùffisance que de mérite, & un homme de Justice, qui porte néanmoins les habits d'un Saltinbanque, ou un Officier de Cabaret, ou un Magistrat enfariné à la mode, ou un Juge sans jugement? Solon permit par ses loix de tuer un Magistrat, qui seroit rencontré yvre. Vespasien trouva bon, *Suet.* qu'on repliquât avec injure à un Sénateur ag- *art. 9.* gresseur, par ces mots, *non oportere maledici Senatoribus, remaledici civile fasque esse.* Et nôtre Histoire nous apprend, que le Roi Loüis Douze, aiant trouvé des Conseillers *Ferronus* du Parlement de Paris, qui jouoient à la Pau- *l. 3.* me dans le Tripot du Brac, il leur en fit une sévere reprimande, leur protestant, que s'il les y trouvoit encore, il ne les reconnoitroit plus pour Conseillers, & ne feroit pas davantage d'état d'eux, que du moindre Cadet de ses Gardes. Je sai bien, qu'il faut faire distinction des tems, & que beaucoup de choses sont trouvées mauvaises en un siècle, qui deviennent innocentes & permises en un au-

tre, comme l'est le jeu de la Paume en celui-ci. Mais du moins voions-nous par là, qu'il y a bien à dire de Magistrats à Magistrats, encore qu'ils aient les mêmes charges, & que l'habit, le mérite, les mœurs, & la façon de vivre, obligent à bien plus de respect envers les uns; qu'envers les autres.

Je laisse à part cette déplorable vénalité d'offices que vous touchés, qu'Aristote a reprise par tant de fortes raisons dans l'Etat de Carthage, dont il s'est fait de si différens discours, imprimés depuis qu'elle a été introduite en France, & qui peut-être nous y peut faire dire à plus juste titre, qu'on ne fit jamais à Rome, *plus togæ læsere Rempublicam quam loriceæ*. Il est certain, que quiconque achete, tâche presque toujours de se rembourser; ce qui fait, que les charges de Judicature étant à prix d'argent, non seulement

*Lib. 1.*

*Reg. c. 8.*

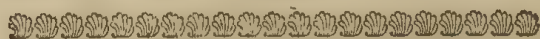
*Lib. 5.*

*Polit. c. 8.*

la Loi de Dieu est violée dans le debit de la Justice, mais le plus important point de l'Etat, au jugement du même Aristote, est méprisé, qui consiste à ne souffrir jamais, que les particuliers profitent de si importantes commissions. En vérité, c'est une grande honte, que dans toute l'étendue de la Religion de Mahomet, aucun Magistrat n'ose prendre le moindre salaire pour ses Jugemens, & que

parmi les Chrétiens personne ne puisse espérer de Justice qu'à proportion de ce qu'il a d'argent dans sa bourse, pour fournir aux frais d'un procès. Cela m'échappe en dépit que j'en aie, sur un thème si odieux. Pour le reste, qui touche les Officiers indignes de leur condition, je suis assuré, que les autres, qui sont pleins de mérite, & que je tiens qu'on ne peut trop respecter, ne me sauront pas mauvais gré, si bien qu'à vous, de ce que nous disons. Celui, que vous me dépeignez particulièrement, n'est pas un moindre prodige, que l'Ane de Pistoye, dont par-*l. 27.* le Ammien Marcellin, qui eût l'impudence de monter jusqu'au plus haut du Prétoire, & de s'y faire entendre plus d'une fois. Qu'est une grande qualité à un homme de néant, qu'une belle inscription sur un sepulcre vuide?





## DES REMEDES.

## LETTRE XLVIII.

MONSIEUR,

*Lib. 1.  
Saturn.  
c. 20.*

*Dio Caf.  
sus l. 53.*

Ne vous étonnés pas de vôtre guérison par une voie si inespérée, la Nature est une grande ouvriere, qu'Aristote nomme souvent par honneur Demoniaque, & à l'égard de vos Médecins, souvenés-vous, qu'Esculape n'est pas moins Dieu des Augures & des Divinations, que de la Médecine; ce que j'interprète autrement, que Macrobe, pour un témoignage, que tout est plein d'incertitude & de simples conjectures. J'ai ouï feu Louïs Savot, qui n'étoit pas des moindres de cette profession, avouer, qu'on guérissoit & mouroit indifféremment par toute sorte de regime, sans qu'on puisse déterminer, lequel doit être préféré. Antonius Musa surmonte par un bain froid une maladie d'Auguste tenuë pour incurable, & tuë un peu après Marcellus avec le même rémede. *Con lo que Pedro adolesce, Sancho y Domingo sanan;* & les recettes du Charlatan, qui distribuoit



au hazard, en disant, *Dio te la mandi buona*, n'étoient peut-être pas des pires. L'abstinence est un grand remède, elle fut cause, dit Eginard, de la mort de Charles Magne, & la même diete, qui lui avoit été souvent très utile, le mit au tombeau. Qui croiroit ici, qu'une charge de poudre d'arquebuzé, broüillée dans un grand verre d'eau de vie, fût une bonne médecine? les Moscovites, au rapport du Capitaine Margeret, n'en pratiquent point de meilleure. Et quand la fortune le veut, un Turc guerit heureusement le mal de rate, en mettant secher à la cheminée la figure de la même rate en bois de noier, ce que je me souviens d'avoir lû dans le premier livre des Observations de Belon. Quoiqu'il *Cap. 51.* en soit, il faut être bien crédule pour se persuader, que toutes ces médecines, composées de tant d'ingrédiens, agissent selon l'Ordonnance, *officinarum hæc, imo verius avaritiæ Lib. 21. commenta sunt,* & vous pouvés penser ce que *6. 24.* Pline eût dit, s'il eût vû le mélange de tant de drogues, dont les Arabes se sont avisés depuis, vû, que dès son tems il n'a pû s'empêcher de prononcer ce bel axiome, *scrupu- Lib. 20. latim quidem colligere ac miscere vires, non con- 6. 2.* jecturæ humanæ opus, sed impudentiæ est; après avoir observé ailleurs, que les Romains

étoient demeurés fix cens ans sans user d'autre médecine que du bouillon de choux.

*Lus. in  
Scy. & in  
Deo conc.*

*Lib. 13.*

Voulés-vous savoir l'imbecillité de l'Art, & la puissance de la Nature? considérés, que le moindre effort de l'imagination fait plus en un moment, que tous les rémedes de Galien ou d'Avicenne. La Statuë du Scythe Toxaris guérissoit de la fièvre dans Athenes, & celle de l'Athlete Polydamas de même aux champs Olympiques, parce qu'on étoit persuadé, qu'elles avoient cette vertu. Les Psylles d'Afrique, les Marfes d'Italie, & ces Ophiogenes d'Asie, dont parle Strabon, n'ont agi vraisemblablement que par ce principe. N'est-ce pas la même chose de toutes ces guérisons que les Anciens nommoient Homériques, où de simples paroles operoient tant de merveilles? Et comment le quatriéme livre de l'Iliade mis sous la tête,

*Meoniae Iliados quartum suppose timenti,*  
eût-il délivré de la fièvre quarte, non plus que le mystérieux *Abacadabra*, de l'hémitritée ou demie tierce, l'une & l'autre recette se trouvant dans Q. Serenus Samonicus, si la phantaisie n'eût joué puissamment son jeu? C'est pourquoi tout le monde avoüe, qu'une bonne partie de la santé d'un malade dépend de la bonne opinion, qu'il a de celui, qui le

traite; *ille plures sanat, de quo plures confidunt*, 1. Progn. dit Galien lui même, & le Médecin Juif, que <sup>c. 2.</sup> François Premier fit venir de Constantinople, <sup>Exam. de</sup> s'il en faut croire Huarte, ne l'eût pas rétabli, comme il fit, avec le simple lait d'aneſſe, ſans la prévention de l'eſprit du Roi. Certes la Divination, la Prétriſe, & la Médecine, jointes enſemble, comme Oviedo nous aſſu- <sup>Lib. 5.</sup> re, qu'elles ſont aux Indes Occidentales, ſe <sup>hiſt. c. 1.</sup> prêtent la main admirablement bien l'une à l'autre. Je ne doute nullement, que ce ne ſoit par une grace particulière du Ciel, que nos Rois guériffent des Ecrouëlles. Mais ſi ceux d'Angleterre ont autrefois ſoulagé les Epileptiques, ceux de Hongrie les Ictériques, & ceux de Caſtille les Demoniaques, comme leurs Hiſtoriens s'en vantent, je crois, que l'opinion des peuples y a beaucoup contribué. L'on a crû au tems du Paganisme, que le pouce du pied droit de Pyrrhus touchant un homme indispoſé de la rate, lui ôtoit ſon mal, & il faut tenir pour aſſuré, que ſ'il s'eſt paſſé quelque choſe, qui approchât de cela, l'imagination y avoit la meilleure part, ſuivant le mot de l'Ecole, *fortis imaginatio generat caſum*.

Or parce que vous trouvés étrange, qu'ayant en vain uſé des rémedes de tant de ſa-

vans Médecins, celui d'une femme vous ait si bien reüissi, je vous dirai, qu'en plusieurs lieux ses semblables exercent indifféremment la Médecine, aussi bien que les hommes. Les Relations de la Perse nous l'apprennent ainsi, où l'on voit, qu'il n'y a guères qu'elles, qu'on emploie aux maladies des autres de leur sexe, non plus qu'en celle des enfans. Et Prosper Alpinus répète souvent dans ses quatre livres de la Médecine des *Ægyptiens*, qu'ils n'ont pas moins de femmes que d'hommes, qui la pratiquent, sur tout dans le Caire, où elles leur sont souvent préférées. D'ailleurs un dernier venu, en qui l'on met le reste de son esperance, a bien de l'avantage, soit par nos raisons précédentes, soit par assez d'autres considérations, qu'on y pourroit ajoûter. Je lisois, il n'y a pas longtems, qu'un Seigneur Mahometan, extraordinairement ennemi de nôtre Foi, eût néanmoins recours à un Chrétien, lui donnant à tâter son pouls au travers d'un mouchoir de soie plié en double, de peur d'être touché, parce qu'il se promettoit plus de lui en qualité d'étranger, que des plus habiles de son país. Vous avez pû remarquer dans Diogene Laërce, comme Platon souûtenoit, après Homere, qu'il suffisoit d'être né



en Egypte, pour être bon Médecin. Ammien Marcellin n'en dit guères moins, particulièrement à l'égard de ceux d'Alexandrie, quand il assure, qu'un homme, qui se pouvoit vanter d'y avoir fait ses études, étoit toujours mis entre les premiers de cette profession. Et l'on fait par le témoignage d'Hérodote, que *Lib. 2.* les Egyptiens, pour agir plus exactement, avoient des Operateurs & des Médecins différens pour chaque partie du corps humain. Cependant Darius s'étant démis le talon en ce pais-là, il ne s'y trouva personne, qui pût le lui remettre, & il fallut avoir recours à ce Demodocus Crotoniate, qui demanda pour *Dio Chry. or. 1. de Inv.* toute récompense la vie de ceux de son métier, qu'on vouloit faire mourir. Peutêtre, qu'il n'en savoit pas plus que les autres, mais il vint le dernier; il étoit Grec; Darius n'espéra qu'en lui; & tout cela le rendit le plus heureux de tous, comme cette femme, de qui vous avés reçu une si bonne assistance, a été apparemment la plus fortunée.

La sévérité dont ce Prince voulut user, me fait souvenir de celle, qu'Alexandre pratiqua depuis à la mort de son cher Hephestion, faisant brûler le Temple d'Esculape, & mettre en croix le Médecin Glaucias, pour lui avoir *Arr. l. 2. Epict. c. 22. & l. 7.* donné une médecine mal à propos, selon Ar-

*hist. Q.* rien, ou pour ne l'avoir pas traité avec assez  
*Curt. l. 10.* de soin, selon le texte de Quinte Curce. Nô-  
*Greg. Tu-*tre Histoire de France porte de même, que  
*ron. l. 5. c.* Gontchram Roi d'Orleans fit couper la tête  
*36. Fau-*à deux Médecins, à cause de la perte de sa fem-  
*chet l. 3.*me Austrigilde, qui avoit été assez cruelle  
*c. 20.* pour lui recommander cette punition, se fer-  
tant finir d'une peste plus forte, que leurs ré-  
medes. Pour moi je trouve ces exemples  
aussi injustes, que rigoureux. Je sai bien,  
que les Egyptiens, dont nous parlions tantôt,  
faisoient rendre compte aux Médecins de leurs  
cures, & qu'ils couroient fortune de la vie,  
comme il se voit dans Diodore Sicilien, s'ils  
ne s'étoient gouvernés par les regles de l'Art.  
Je n'ai pas oublié non plus, que dans le Droit  
Romain l'ignorance du Médecin lui est im-  
putée à crime, ou comme parle la loi Aquili-  
*Lib. 4. in-*lia, *imperitia Mediciculpæ adnumeratur.* Mais  
*lit. tit. 3.* quelle apparence y auroit-il de le rendre re-  
sponsable de tous les mauvais événemens des  
maladies? Et les Grands, ne mériteroient-  
ils pas d'être abandonnés, s'ils ne pouvoient  
être assistés de lui, qu'au peril de sa vie? Il  
vaudroit mieux ordonner ce que Cardan ju-  
ge si nécessaire dans la Médecine, qu'il ne  
croit pas, que sans cela elle soit jamais bien  
pratiquée. C'est, que ceux, qui en font

profession, ne reçûssent jamais de salaire, que pour les maladies, qu'ils auroient guéries, & où ils auroient bien réussi. Les inconveniens, qui se peuvent proposer là dessus sont grands à la vérité, mais ils ne sont pas sans remède, non plus que sans réponse.

Vous me dispenserez, s'il vous plait, d'entamer un propos de si longue étendue. Il ne me reste du tems que pour vous dire ce seul mot, qu'encore que vous aiez fort grande raison de mettre la santé à un prix inestimable, puisque la vie n'est d'aucune considération sans elle.

*Non est vivere, sed valere, vita;*

Le meilleur est pourtant d'éloigner son esprit d'une aversion si extrême, que vous la témoignés contre les maladies. Il faut avoir plus d'indifférence pour ce qui ne dépend pas de nous. Elles ne sont pas moins selon la Nature, que la bonne disposition. Nous avons observé ailleurs, qu'elles ont été utiles à beaucoup de personnes. Il y en a, qui ne se mettent à la raison, que par là, *al Leone sta ben' la quartana*. Elles ne nous privent pas absolument de toutes nos fonctions, & *lectus magna Imperia administravit, & lectica magnos exercitus*. Paul Troisième & assez d'autres ne sont arrivés au plus haut point de la

gloire, humainement parlant, que parce qu'ils étoient valetudinaires. Et j'ajoute pour conclusion, que comme c'est la maladie des Tulipes, qui les rend plus belles & plus précieuses, n'y ayant rien que la corruption de leurs oignons, qui les fasse pannacher, & qui leur donne cette diversité de couleurs, dont nous faisons tant de cas: Il y a de même des infirmités parmi nous, qui font les belles mains, qui augmentent quelquefois les bonnes graces du sexe, que nous n'estimons que par là, & qui donnent aux hommes des lumières d'entendement, jointes à des dispositions de volonté, où consiste le prix aussi bien que la véritable beauté de nôtre Etre. Je vous permets de dire, que mon âge, qui peut tantôt passer lui seul pour une indisposition, me fait regarder de la sorte ce qui est si attaché à sa condition, qu'il vaut mieux lui donner un beau visage en se flattant, que d'en faire le sujet d'une inutile mélancholie.





DU DESTIN.

LETTRE XLIX.

*MONSIEUR,*

J'avoüe, que vous avés raison de vous être scandalisé de tant de questions, que je nommerois vaines, comme vous faites, si elles causeroient de très dangereux effets. Après que tant de grands Esprits de l'Antiquité se sont efforcés en vain d'accorder la Parque avec la Fortune, ou la nécessité des Decrets du Ciel avec la contingence des choses casuelles, il ne faut pas esperer de voir terminer la dispute par des contestations de pareille nature, & qui pour changer de termes ne laissent pas de tomber dans les mêmes difficultés. Car pour ce qui est de l'autorité des Textes divins, & de l'interprétation, que les Peres de l'Eglise leur ont donnée, chacun en met également de son côté, & par conséquent au lieu de servir à la decision, ils ne font que l'éloigner, & rendre la controverse plus pleine d'animosité, qu'elle ne fut jamais. Je

Ee iij

m'empêcherai bien de toucher une matiere si chatoûilleuse, ni de parler tant soit peu de la grace d'enhaut, ou du mérite de nos actions pour prendre parti en ce que les Conciles n'ont pas encore déterminé. Mais puisque je ne me puis pas taire absolument, quand vous m'obligez de parler, je vous dirai simplement ce qui me viendra dans l'esprit, touchant les raisons des anciens Philosophes, quand ils se sont mêlés d'accommoder la Providence Divine avec nôtre franc arbitre.

Cicéron nous apprend, qu'Empedocle, Democrite, Héraclite, & Aristote établissoient une Fatalité si générale, qu'ils lui assujettissoient toutes choses sans exception, de quoi pourtant les Interpretes du dernier ne demeurèrent pas bien d'accord quant à lui, sinon à l'égard des choses éternelles & universelles. Epicure tout au contraire se moquoit absolument du Destin, protestant, qu'il eût plutôt crû la Fable des Dieux; & Carneade avec assez d'autres, voyant la conséquence de lui donner un si absolu pouvoir, qui renverse tous les fondemens de la Morale, en nous ôtant la liberté d'agir, puisque sans elle nos actions ne peuvent être ni bonnes ni mauvaises, exemptèrent nôtre volonté de la rigueur de cette dépendance, & l'affranchirent des

loix du Destin. Chrysippe, comme un aimable entremetteur, & *tanquam arbiter honorarius*, pour user des termes de ce grand Orateur, prit une voie moienne, dans laquelle il tâchoit de sauver nôtre franc arbitre sans blesser la Prédestination, tombant par ce moien dans des difficultés, dont il ne se pouvoit tirer. Or cette variété d'opinions, sur laquelle les Philosophes Païens ne se sont jamais pû accommoder, n'a pas été moindre entre les plus savans des Juifs, qui se divisèrent en trois bandes toutes conformes aux trois précédentes, selon que Joseph nous les re-  
L. 13. Ant.  
Jud. c. 9.  
& l. 18. c.  
2. & item  
l. 2. de bell.  
Jud. c. 7.  
présente en divers endroits de ses œuvres. Car les Esseniens mettoient sans exception toutes choses sous le pouvoir de la Destinée. Les Saducéens s'y opposoient formellement, soutenant, que chacun étoit artisan de sa propre fortune, par le conseil, qu'il prenoit de lui même, & à proportion de ce qu'il se portoit au bien ou au mal. Les Pharisiens, comme neutres, donnoient quelques choses à la nécessité du Destin, & nous en laissoient d'autres, qu'il nous étoit libre de faire ou de ne pas faire. Vous voies le rapport, qu'il y a eu entre les Fideles & les Infideles touchant cette question, & comme de tout tems on a contesté sur le même sujet, sans jamais se pou-

voir accorder, ce qui fait croire, que Dieu s'étant réservé le secret de la dispute, avec éclaircissement de beaucoup d'autres doutes, qui ne sont pas de nôtre portée, il aura toujours plus agréable une humble soumission d'esprit, qu'une subtilité à contester, accompagnée de trop d'opiniâtreté.

Pour prendre quelque connoissance de ce qui s'est dit de part & d'autre, il faut d'abord remarquer ce que signifie le mot de Destin, que les Latins ont nommé *Fatum*, & les Grecs *ἐμπεδισμὸν*. Les Philosophes l'ont ordinairement défini une suite de plusieurs causes attachées les unes aux autres, qui produisent des effets invariables & nécessaires. C'est pour-quoi Dieu étant la cause première, de laquel-

*Lib. 4. de* le toutes les autres dépendent, Seneque sou-  
*benef. c. 7.* tient, qu'on peut dire fort à propos, qu'il est le Destin même, & que ce nom lui peut très bien convenir. Minutius Felix semble être du même sentiment, quand il dit, *quid aliud est Fatum, quam quod de unoquoque nostrum Deus fatus est.* Et lors que Boëce appelle le Destin un ordre des causes secondes, qui executent les Decrets de la Providence divine, il le soumet tellement à Dieu, qu'en ce sens-là il n'a rien qui choque nôtre Religion. Si est-ce que la plupart de nos Théologiens se sont vou-



lus abstenir du terme *Fatum*, à cause de l'excès pouvoir, que beaucoup de Païens lui donnoient, voulant, que leur Jupiter même s'y tint attaché par force. Car il se plaint dans Homere de ce que les Loix du Destin ne lui permettent pas de garantir de la mort son propre fils Sarpedon. Lucien a écrit des Dialogues exprès, pour se railler à sa mode de ce même Jupiter, le représentant, qui ne fait comment démêler la fusée des Parques, & qui se trouve importuné des raisons de quelques Philosophes, qui se moquoient des sacrifices, qu'on lui offroit, pour éviter des accidens, qu'il n'étoit pas en sa puissance de détourner. On peut voir dans Seneque, comme il se *Lib. de*  
*me ille ipse omnium conditor ac rector scripsit* *prov. c. 5.*  
*quidem fata, sed sequitur; semper paret, semel*  
*jussit.* Et il s'est trouvé des Interpretes de cet endroit du premier chapitre de la Genèse: *Viditque Deus cuncta quæ fecerat, & erat valde bona;* & de ce que porte le second, que Dieu se reposa le septième jour après la Création faite aux six précédens; qui ont prétendu, que Dieu avoit si bien ordonné dès le commencement le cours de la Nature, & ce qui en dépend, que depuis il avoit toujours laissé aller les causes secondes sans s'en dispenser; ce qui ne peut être souffert dans la

Réligion. Nôtre Théologie a donc craint quelquefois, qu'un mot, qui passoit dans une signification si contraire à la Foi, ne lui préjudiciât, & nous lisons sur cette considération dans Saint Augustin, que si quelqu'un n'entend rien autre chose par le Destin, que la volonté de Dieu, il peut s'arrêter à cela, pourvû qu'il se serve d'un autre terme, *sententiam teneat, linguam corrigat.*

5. de civ.  
Dei. c. 1.

Mais parce que ni nôtre Prose, ni nôtre Poësie, Latines & Françoises, ne sont pas toujours si rigoureuses, le mot de *Fatum*, & de Destin, s'y trouvant assez souvent employés sans scandale, ne laissons pas de voir selon nôtre projet de quelle façon les Païens accorderoient cette nécessité inévitable des Arrêts du Ciel, tant avec l'incertitude des choses d'ici bas, qu'avec la franchise de nôtre volonté, sans faire instance sur les raisons de nôtre Ecole Chrétienne, que je laisse à examiner à Messieurs de Sorbonne.

La premiere opinion, qui suppose une invincible fatalité en toutes choses, semble être la plus ancienne du Paganisme, d'autant qu'on la voit tellement établie dans la Poësie d'Homere, qu'elle parle sans cesse du Destin, sans avoir jamais prononcé le mot de *τύχη* ou de Fortune, comme Macrobe l'a fort bien ob-

Cap. 16.

servé au cinquième livre de ses Saturnales. Nous apprenons aussi, que pour le même sujet les Théologiens Ethniques n'admettoient point cette Déesse aveugle au Conseil de leurs Dieux. Et quand Pindare l'a depuis nommée fille de Jupiter, ses Interprètes disent, que ç'a été pour faire comprendre, que ce qui est hazard à l'égard des hommes, est une nécessité certaine à celui de Dieu. Le fondement de cette opinion est appuyé sur ce que nous ne saurions concevoir ce même Dieu, sans lui donner avec les attributs de toute puissance, & de toute bonté, celui de toute sagesse & de toute connoissance. Or comme il faut, qu'il sache toutes choses, il n'est pas moins de sa nature, ni par conséquent moins nécessaire, qu'il les sache de toute éternité, invariablement, & avec certitude, parce qu'autrement on présupposeroit quelque nouveauté en Dieu, quelque changement, & quelque irrésolution; ce qui est aussi indigne de lui, que ridicule dans la Philosophie. D'où l'on infere, que si Dieu fait de la sorte le passé, le présent, & le futur, il faut que tout ce qui doit arriver soit arrêté & déterminé de tout tems; ce qui montre la nécessité du Destin à tel point, que dans cette façon de concevoir, Jupiter même, comme nous l'avons dit, pa-

roit esclave des Parques, ou pour parler plus doucement avec Seneque dans la Préface de ses Questions naturelles, *ipse est necessitas sua*, il est en cela esclave de lui même, & s'impose une loi, qu'il ne sauroit violer. Ce n'est donc pas merveille, si les Poètes ont rendu ces trois Filles, de qui dépend le sort des hommes, si inexorables en leur endroit, & si l'on a dit proverbialement, que celui, qui doit être pendu, ne se noiera jamais en pleine mer, ou comme s'en explique l'Espagnol que, *cavallo que ha de yr a la guerra, ni le come el lobo, ni aborta la yegua*. Diodore Sicilien rap-

Lib. 5. porte, qu'un Althaemenes, étant prédestiné à tuer de sa main le Roi de Crete son pere, eût beau se retirer à Rhodes pour éviter ce que l'Oracle lui avoit révélé touchant cela, son pere l'y vint chercher, & comme forcer d'accomplir sa destinée. Et Apollonius soutient dans Philostrate, que celui qui est né pour être bon Artisan, le deviendrait encore qu'il eût les mains coupées; de même, que quand le Destin a promis le prix de la course à quelqu'un, il l'obtiendrait, bien qu'il se rompit une jambe au milieu de la carrière.

*Ducunt volentem fata, nolentem trahunt.*

La seconde opinion se moque bien aisément de la nécessité du sort, fondée sur la



science éternelle & immuable de Dieu, parce que, présupposant selon la doctrine d'Épicure, que la Nature Divine ne prend nulle connoissance de ce qui se fait ici bas, vous renversés aisément tout le raisonnement précédent. Ceux de ce second avis nomment la Destinée une consolation imaginaire, que <sup>2. qu. nas.</sup> se donnent des esprits affligés, *nihil aliud esse* <sup>c. 35.</sup> *existimant fata*, dit Seneque, *quam ægræ mentis solatia*. Et ils soutiennent, que tout ce qui se dit du Destin, n'est rempli que de contes de vieilles, & de vaine superstition, *anile sane & plenum superstitionis Fati nomen ipsum*, comme en parle Cicéron au second livre de la Divination. Pour ce qui touche l'enchaînement des causes, qui dans une dépendance les unes des autres doivent produire des effets certains & inévitables, ils répondent, que cela peut avoir lieu aux choses naturelles & matérielles, mais non pas en ce qui touche l'esprit, & singulièrement nôtre volonté, qui doit être si libre & si indépendante, qu'à faute de l'être, elle n'est pas volonté, & par conséquent il n'y a plus en nous ni vice ni vertu, qui ont leur siège dans cette partie de nôtre ame, & qui en font des habitudes. C'est ce qui fait soutenir à Carneade dans Ci- <sup>Lib. de</sup> ceron, qu'Apollon même ne pouvoit pren- <sup>Fato.</sup>

dre connoissance des choses futures, que quand elles dépendoient de causes naturelles, qui en rendoient l'événement nécessaire. Mais qu'à l'égard des actions humaines, qui ont un principe libre, il lui étoit impossible de les prévoir; ni par exemple de deviner, qu'Oedipe seroit parricide, parce que les causes de son crime n'ont rien de commun avec le cours ordinaire de la Nature. Il est certain, que la crainte de tomber dans un si grand inconvenient, qui offense la société des hommes en renversant leur Morale, & qui rend, à ce qu'il semble, le Ciel complice du mal, qu'ils font; est cause, que Cicéron, ne pouvant bien accorder la préscience de Dieu avec nôtre libre arbitre, a mieux aimé lui faire tort qu'à nous, & lui dénier la prévoiance, que d'ôter la liberté à nôtre volonté. Tous ceux, qui ont reconnu comme Timoleon la Fortune pour une puissante Divinité, se sont aussi rangés de ce même parti. L'exemple de Timothée les empêchoit de favoriser le Destin au préjudice de cette aveugle. Et ils ont crû, que les accidens fortuits avoient si peu de rapport à la Providence Divine, qu'il n'y avoit nulle apparence de dire, qu'ils lui

Lib. 2. de *fussent soumis. Nihil tam contrarium ratio-*  
 Divin. *ni & constantie, dit encore Cicéron, quam*

*Fortuna, ut mihi ne in Deum quidem cadere videatur, ut sciat, quid casu & fortuito futurum sit.*

Venons à la troisième opinion, qui s'accorde le mieux avec notre croyance, quoiqu'il y ait beaucoup de choses à corriger dans le raisonnement de Chrysippe, qu'Eusebe réfute fort au long au sixième livre de sa Préparation Evangelique. Ce qu'a de bon cette opinion, c'est, que n'ôtant rien à la connoissance de Dieu, ni par conséquent à sa Prédestination, elle conserve autant qu'elle peut, la franchise ou liberté de notre volonté, & n'a rien en cela par conséquent de contraire à la bonne Morale. En effet les prénotions de Dieu, quoiqu'infailibles, n'imposent non plus de nécessité à nos actions, que nos prévoiances ordinaires aux choses dont nous faisons un jugement presque certain. Comme nous prédisons fort bien par la course d'un chariot sa perte nécessaire dans un précipice, sans la causer Dieu voit, mais beaucoup mieux & plus sûrement, les effets futurs dans leurs causes, sans les violenter. Et de même que notre mémoire ne doit pas être accusée d'avoir contribué aux choses passées, qu'elle se représente, la Présence de Dieu n'avance rien aux futures, qu'elle contemple. Boëce

*Lib. 5. de  
cons. pr. 4.*

dit, qu'elle est seulement un signe de ce qui doit arriver, c'est à dire, qu'elle montre l'avenir sans y rien operer. A la vérité le même effet, qui est très libre en soi, ne laisse pas d'être nécessaire dans la notion Divine: mais c'est d'une nécessité, que l'Ecole nomme *consequentie non consequentis*, & qui comme postérieure en quelque façon, ne blesse pas notre libre arbitre, comme feroit l'antecedente. Car nous ne voulons pas les choses, parce que Dieu les a connues de toute éternité, mais à cause, que nous devons avoir cette volonté, Dieu en a pris une préconnoissance. Ainsi l'on peut dire, qu'il n'est pas nécessaire, que les choses arrivent, à cause que Dieu les a prévues, mais qu'il est nécessaire, que Dieu prévoie ces mêmes choses d'autant qu'elles doivent arriver. Et de cette façon, assez compréhensible, il demeure constant, que la Providence divine est à notre égard une chose externe, & qui n'influe avec aucune violence sur notre liberté, le succès des choses, prévues de Dieu, n'étant infailible, que parce que sa prévoiance est véritable & certaine. Pourquoi ferions-nous difficulté de le présumer ainsi en Dieu, vû qu'il est très vraisemblable, que si un homme avoit la connoissance de toutes les causes, com-



me elles sont enchainées les unes aux autres, il sauroit parfaitement l'avenir, quoiqu'il ne contribuât rien à le faire reüssir?

Si nous sentons quelque secrète repugnance à cela, & si nôtre ame n'acquiesce pas avec assez de docilité à cette doctrine, c'est sa foiblesse, qui en est cause, & la grande disproportion, qu'il y a des choses du Ciel aux organes de nôtre raisonnement. Cajetan dit fort bien, que ce point est un de ceux, que nous devons examiner avec le plus de modestie & de retenue. Combien d'hommes voions-nous, qui pour avoir trop présumé de leurs forces en ceci, sont tombés dans d'effroyables précipices? Les uns ont fait Dieu auteur du mal, puisque l'ayant prévu comme très Savant, il ne l'a pas empêché comme très Bon, le pouvant faire comme très Puissant. Les autres se sont moqués de toute sorte de culte divin, & de toutes nos prieres, puisque de toute éternité nous étions prédestinés à une fin, qui ne pouvoit être changée ni évitée. Et il y en a, qui ont voulu chercher l'impunité de leurs crimes dans les propres Decrets de la Providence, comme cet Esclave du Philosophe Zénon, qui s'excusoit d'avoir dérobé, sur ce qu'il étoit prédestiné à être Larron; son Maître lui ayant répondu très à propos,

qu'il étoit sans doute prédestiné de même à être mis au gibet. Gardons-nous bien d'avoir des présomptions d'esprit si perilleuses. Tenons pour assuré, qu'il n'y a point de nécessité qui nous oblige au mal. Et finissons par cette maxime, qu'il vaut mieux paroître, dans la matiere que nous venons de traiter, homme de bien, que savant; & prendre le parti d'une équitable Morale, que celui d'une trop fine Métaphysique. Sur tout n'attribuons jamais à Dieu, ni dans cette question de la Providence, ni dans toutes celles, qui en dépendent, & dont je me suis exprès abstenu de parler pour n'irriter personne, ce que nous serions honteux d'imputer à un homme raisonnable. Je vous supplie encore d'appliquer ici le beau mot de Macrobe, qui ne peut jamais, comme je crois, être mieux transporté: *In re naturaliter obscura, qui in exponendo plura quam necesse est superfundit, addit tenebras, non adimit densitatem.* Après cela, il ne me seroit par pardonnable, si j'en disois davantage.

Lib. 2. in  
som. Scip.  
c. 4.





# DE L'AGRICULTURE.

## L E T T R E L.

**E**nfin, MONSIEUR, la *Plante sensitive* du  
 Iardin Roial a fait impression sur vôtre  
 esprit, & vous avoués cette fois, que les axio-  
 mes de la Philosophie sont sujets à beaucoup  
 d'exception, aussi bien que les regles de la  
 Grammaire. Je ne doute point, que vous  
 n'eussiez lû ce que Theophraste en avoit dit,  
 la représentant auprès de Memphis avec des  
 feuilles semblables à celles de la Fougere, que  
 d'autres comparent aux petites branches du  
 Polypode & du Tamarin. Pline, qui la met en-  
 tre les herbes Magiques, l'appelle *Æschynomenen*  
 après Apollodorus, *quoniam appropin-*  
*quante manu folia contraheret*; comme les mo-  
 dernes l'ont nommée pour le même sujet  
*l'herbe pudique*, & *l'herbe honteuse ou vergon-*  
*gneuse*. C'est le *Suluc* des Turcs & des Arabes,  
 & la *plante divine*, ou *l'herbe d'amour* de quel-  
 ques autres, qui la rendent toute puissante,  
 non seulement à imprimer dans les esprits cet-  
 te passion, mais même à rétablir ce dont le  
 Poëte assure que la perte est irreparable,

Ff ij

Ovid. ep.

Oen. Par.

*Nulla reparabilis arte**Laesa pudicitia est, deperit illa semel.*

Je vous veux bien avertir, puisque vous y faites de si profondes réflexions, qu'un Philosophe Indien de la côte des Malabares, où elle est plus connue qu'en part du monde, de-  
*Lib. 8. rom.* vint fou, à ce que dit Cretophle Acofta, pour  
*cap. 55.* l'avoir trop contemplée, & s'être trop curieusement attaché à l'observation de sa nature. Pour ne courir pas tant de fortune, considérons seulement, comme cette espece d'Orge, que Monardes, Médecin de Seville, nomme *Gaja-*  
*a. pa. Ind.* *tene*, ou *Sevadilla*, n'est guères moins digne d'  
*Occ. c. 7.* admiration, puisqu'on la voit flétrir & revivre à proportion de ce qu'on la touche, où qu'on s'en éloigne: Et comme le *Charitablepharon* de Pline, qui durcit au moindre attouchement, a une vertu peu différente de celle de *l'herbe sensitive*, & dont on peut tirer d'aussi étranges conséquences. Car de même qu'on n'a pas encore bien décidé dans la Philosophie, si les bêtes ne discourent point à leur mode, & s'il leur faut dénier toute sorte de raisonnement; aussi y a-t-il grand sujet de douter, si les Plantes n'ont point de sentiment, & si ce ne sont point de véritables animaux, comme Platon le soutient dans *Clement Alexandrin*.

*Lib. 7.**Scrom.*



Sans mentir, puisque tout ce qui est pourvû d'ame est animé, il semble que tout ce qui est animé devroit être réputé animal, & par conséquent que les Plantes, à qui personne ne dénie l'ame végétative, pourroient passer pour des animaux. Mais puisque le Péripatétisme, qui s'est rendu le Maître de nos Ecoles a voulu définir l'animal par le sens plutôt que par l'ame, voions si ces mêmes Plantes sont tellement dépourvuës de toute sorte de sentiment, que par les propres définitions du Lycée, il n'y ait nul moien de les considérer comme nous venons de dire, que Platon faisoit. Déjà nous apprenons du texte même d'Aristote, s'il est le véritable Auteur du livre des Plantes, qu'Anaxagore les prenoit pour des animaux aussi bien que Platon; qu'Empedocle y reconnoissoit la distinction du sexe par le male & la femelle, aussi bien que Mahomet long tems depuis dans son Alcoran, & que Democrite, se joignant à leur avis, tous ces trois Philosophes leur attribuoient, non pas un simple appetit comme les Academiciens, mais une raison & une intelligence, telle, qu'elles en avoient de besoin. Joignés à cela ce que Diogene Laërce nous apprend de l'opinion de Pythagore, qui les mettoit au rang des animaux, & vous trou-

*Lib 1. c. 1.  
& seq.*

verés, que tout ce qu'il y a eu d'hommes renommés & sçavans avant Aristote, ont tous été de cette même pensée. L'impiété des Manichéens n'étoit donc pas si rustique, que

*Lib. 12. de  
mor. man.  
cap. 17.*

St. Augustin l'a dit, puisqu'elle sembloit être appuyée sur l'autorité de tant de grands personnages, encore qu'elle fût très condamnabile, quand ils nommoient homicide, l'injure, qui se faisoit à des arbres, puisque le plus qu'on leur puisse donner c'est d'être animaux végétatifs, si la doctrine de l'Ecole, & les préventions d'esprit, qu'elle nous donne, pouvoient souffrir ce rude terme. Je laisse à part la créance des Rabins, que les plantes du Pa-

*Sem. Sap.  
c. ult.*

radis terrestre avoient des ames végétatives, sensitives, & raisonnables. Et je ne fais nulle réflexion non plus sur ce que je lisois dernièrement dans un Auteur Arabe, que toutes choses louant Dieu, si l'on coupe un arbre sans nécessité, l'on s'oppose en quelque façon aux hymnes qui lui sont dûës. *Caveas*, dit il, *ne videntes arbores amputes, nisi id necessitas cogat, quoniam omnia Deum laudant, ejusque testantur existentiam, & singularem providentiam, quod amputatio & destructio ejusmodi impedit.* Voions seulement, si nous remarquerons assez de sentiment dans les plantes, pour les reconnoître, si non animaux

parfaits, pour le moins végétatifs comme nous venons de dire, & quelques-uns même amphibies, tels que cette *Baaras* de Judée, dont parlent, après Joseph, assez d'Auteurs modernes, ce *Boramets*, ou *Plante Agneau* de Tartarie, que tant de personnes attestent avoir vû, & cette *Sensitive*, que vous avez si attentivement considérée & touchée. Il faut, que j'ajoute à ceci ce que Pigafetta a écrit des feuilles d'un arbre de l'Inde Orientale, semblables à celles du meurier. Il assure, qu'elles ont comme deux petits pieds de chaque côté, & qu'étant tombées, elles commencent à cheminer; protestant d'en avoir tenu huit jours durant dans un vaisseau, qu'il se promenoient tout autour, autant de fois, qu'il les touchoit.

Lib. 7. de  
bell. Ind.  
cap. 25.

Vous y ajouterez telle foi, que bon vous semblera, mais prenez garde cependant, que le commun des Plantes possède évidemment tout ce que les sens nous donnent. Elles se nourrissent, engendrent des excréments, conservent leur humide radical, deviennent gaies ou s'attristent & languissent, bref, vieillissent & meurent toutes à la fin, comme les animaux. Ne leur peut-on pas attribuer, comme aux Ours, & aux Loirs, le long dormir de l'Hiver? Et n'a-t-on pas dit des Pal-

miers, & de quelques Grénadiers, qu'ils ne fructifioient que par les approches du mâle & de la femelle? Je fais bien, qu'ordinairement cela s'interprete par analogie, & par le rapport, que ces choses ont avec les véritables fonctions des animaux. Mais c'est là le noeud de la cause, & ce qui est à decider entre les autres Sectes, dont nous avons tantôt nommé les fondateurs. Scaliger rapporte d'Erasme, qu'il étoit tellement persuadé du véritable sentiment des Plantes, qu'il ne rendoit point d'autre cause, pourquoi le premier coup de hache, que reçoit un arbre, entre toujours beaucoup plus avant, que tous ceux, qui lui sont donnés après, si non, que ce même arbre se trouve surpris la première fois, qu'il est entamé, & qu'ensuite il se resserre, & resiste mieux par ce moien aux secondes atteintes. Le bruit que fait le bois au feu, ou quand on le brise, est pris par plusieurs pour un témoignage de véritable douleur. Que si Erasme & ces derniers eussent vû, comme vous, une plante ploier ses feuilles & les retirer par antipathie, ou autrement, au moindre attouchement, & même aux seules approches de l'homme, comme il lui arrive aux pais chauds, ne doutés point, qu'ils ne fussent demeurés très persuadés de



sa nature animale. Il y'en a qui ont même reconnu dans les Plantes un certain sentiment de Morale, qui fait, que si une femme de mauvaise vie plante un Olivier, ou il se meurt incontinent, ou il ne rapporte jamais de fruit. *Oliva a meretrice plantata, vel infructuosa perpetuo manet, vel omnino arescit*, porte le texte de *Guillelmus Parisiensis*. Que si cela semble aussi dur à croire, que difficile à éprouver, pour le moins ne sauroit-on nier une chose, qui se voit tous les jours. C'est que s'il se trouve dans le chemin d'une plante qui pousse & croit, quelque empêchement à sa végétation, elle ne manque pas de prendre une autre voie avant que d'arriver à cet obstacle, sa prévoyance le lui faisant éviter, comme contraire à son bien & à ses intentions. Voici une autre expérience journaliere. Mettez un vaisseau plein d'eau auprès d'une planche de Citrouilles, ou de Concombres, les uns & les autres ne manqueront pas de venir chercher cette agréable liqueur. Et ceux, qui se plaisent à dresser des Treilles, observent à tout moment, comme les jeunes sarmens de la Vigne savent non seulement se couler adroitement le long d'une perche, mais se suspendre même en l'air pour aller chercher un bâton, s'il n'est éloigné que d'une

distance proportionnée à leurs forces.' La plus probable instance d'Aristote pour le parti contraire, vient de ce que les autres animaux ont leurs membres finis & de nombre déterminé, au lieu que les Plantes ont les leurs indefinis. Mais cela ne prouve rien pourtant, si non, qu'il les faut considérer comme étant d'une autre espece, & ne convenant pas à cet égard avec les premiers; ce qui n'empêche nullement, qu'on ne les range tous sous un même genre.

Attendriez-vous bien de moi une plus profonde spéculation là-dessus! Ma réponse seroit excessive, & il me suffira d'ajouter un mot à ce que vous me mandés de la vie rustique. Encore qu'il me souviennne, que Senèque fait une invective quelque part dans ses Epitres contre l'agréable séjour de Bayes; & que Cardan soutient au troisième livre de la Consolation, qu'il y a plus de plaisir à voir les jardins des autres, qu'on ne trouve de satisfaction à les posséder en propriété, parce que sans soin & sans dépense l'on peut tous les jours diversifier ses promenades chez ceux, qui en ont, & trouver dans cette variété de nouveaux agrémens, protestant, qu'à cause de cela, il n'avoit jamais souhaité d'avoir de ces lieux de divertissement auprès

de la ville: Je m'empêcherai bien pourtant de contredire le dessein, que vous faites, de chercher v<sup>otre</sup> contentement dans une noble & studieuse agriculture. Je laisse à part ce que vous aurés de commun par là avec les Dictateurs, les Patriarches, & les Empereurs, pour vous donner deux ou trois petits avis, touchant l'acquisition, que vous voulés faire d'une maison champêtre. Il ne faut point douter, qu'une soigneuse culture ne rende fertile le plus sterile terroir. Polybe observe, que sous Massinissa la Numidie devint *In Exc.* abondante en fruit, qui étoit tenue pour in- *Const.* féconde auparavant. Et ces Lions domtés par Cerés, ces agitations perpetuelles des Prêtres, qui la servoient, avec le bruit des Cymbales, figures des instrumens du Labourage, ne vouloient dire autre chose si non, que toute terre s'amendoit & devenoit utile par le moien du travail rustique. Prenés garde néanmoins, puisque vous êtes au choix, de vous mettre dans un bon fonds. Souvenés-vous des Israélites, qui disoient incessamment à Dieu, *date nobis irriguam.* Philostrate attribué à Neptune la charruë dans ses Plattes Peintures, pour faire comprendre la nécessité qu'a la terre d'être bien arrosée. Et celle, qui faute d'humeur, ne produit pas

*Dec. 4.  
li. 8.*

*Hist. des  
Incas l.  
c. 29.*

*Lib. 22.  
c. 22.*

seulement des épines, comme l'Axile, dont parle Tite-Live, est maudite dans les livres Saints. Quelle différence de cultiver un terroir si ingrat, que l'arbre d'Enfer Zacon, dont parle l'Alcoran, n'y prendroit pas racine? ou un autre, qui pour un grain de bled en rend cinq cens, qui donne d'excellens melons de cent trois livres pesant; des laitues de sept & demie; & des raves de plus de deux aunes de longueur, qu'à peine un homme peut embrasser, comme Garcilasso de la Vega assure qu'en rapporte le Perou. Du reste, tenés pour assuré, qu'aussi bien que l'œil du Maître engraisse le cheval, votre pied sera celui qui donnera le plus d'amendement à vos champs. Ne vous lassés jamais d'y planter, & persuadés-vous plutôt que d'y faillir, ce que Marc Polo assure, que les Astrologues du grand Cam lui faisoient accroire: qu'il n'y a rien qui fasse vivre plus long-tems, que de planter une grande quantité d'arbres. Sans mentir, le contentement, qu'on en retire, y peut beaucoup contribuer. Car nous ne sommes plus au tems d'Hesiodé, où celui, qui plantoit un Olivier, n'en voioit jamais le fruit; ce qui a fait penser pieusement à Bosius, que Dieu avançoit aujourd'hui miraculeusement la production de



cet arbre, en faveur des Sacremens où l'huile se trouve nécessaire. Remarqués, comme je ne puis presque me retirer de la campagne pour finir; il vous en arrivera bien-tôt autant.

*Scriptorum chorus omnis amat nemus.*

*Hor. l. 2.  
ep. 2.*



## DES BATIMENS.

### LETTRE LI.

MONSIEUR,

Quand je lis cette belle invective de Sene-*Ep. 90.*  
que contre la vanité des Bâtimens, &  
le luxe immodéré, que les Architectes de  
son siècle avoient introduit, je ne saurois  
m'empêcher de préférer comme lui Diogene  
à Dedale, & la demeure ordinaire d'un hom-  
me de mediocre fortune, à ces superbes Pa-  
lais, qui s'élevent tous les jours par des parti-  
culiers. Non seulement on bâtit comme si  
l'on étoit immortel, au même tems, qu'on  
se soule à devoir mourir dès le lendemain,  
selon le reproche de ce Philosophe Cynique  
à ceux de Megare: le pis est à l'égard de l'Ar-

chitecture, qu'il ne se fait plus de logemens pour la commodité; tout y va à l'ostentation, il faut passer cinq & six sales, chambres, & antichambres inutiles, avant que d'arriver au lieu où est l'Alcove, & qu'un étranger se puisse égarer, s'il n'est bien conduit, en cherchant le vrai endroit de l'habitation.

*Horat. ep.  
6. l. 1.*

*Exilis domus est, ubi non & multa superfunt,*

*Et dominum fallunt, & profunt furibus.*

Je ne veux offenser personne, si je puis, ni donner sujet au moindre Financier de se plaindre, en lui reprochant, que sa maison est plus ample & plus magnifique de beaucoup, que celle de plusieurs Princes. Mais je vous prie, de vous souvenir, qu'avant la dépravation des mœurs Romaines, le seul avantage du logis d'un Consul ou d'un Dictateur, après leur triomphe, c'étoit, d'avoir sa porte, qui se pouvoit en dehors, & que celui des premiers hommes de la Grece, Aristide, & Miltiade, n'étoit pas plus considérable, que le moindre du quartier, dont ils étoient; parce, dit Demosthene dans sa troisième Olynthiaque, qu'ils ne travailloient que pour le public, sans se soucier de devenir riches en particulier. Les maisons de ce tems-là étoient respectées à cause de celui,

qui les habitoit; l'on veut aujourd'hui tirer d'elles sa recommandation, & se faire honorer, parcequ'on les tient à grand loüage ou en propriété. Pour moi, je ne vois rien de plus contraire à la raison que cela, & j'entre volontiers dans le sentiment de l'Orateur *Cic. 5. de Romain*, que beaucoup de lieux, qu'on rend *Fin.* plus splendides & plus spacieux, deviennent moindres & de plus petite considération par le changement de ceux, qui les occupent, *novâ Curia Hostilia mihi minor esse videtur, postquam est major.* Combien de logis, dont la somptuosité obligeroit Aristippe à cracher au nez de leur Maître, ne trouvant point de lieu plus propre à le faire? Combien d'autres encore, qui rendent un témoignage public de la sotte ambition des propriétaires, par des portes pareilles à celles de Mynde, & d'une grandeur si immense, qu'il les faut tenir fermées, de peur que tout l'édifice ne s'enfuie? Ce qu'il y a de plus insupportable en cela, c'est, qu'on fait céder l'intérêt du public à la vanité des hommes privés. L'on ôte les grands chemins à un million d'hommes, pour dresser la promenade d'un particulier. Et au lieu que Caton, étant Censeur *Tit. Liv. dec. 4.* fit abatre les bâtimens, qu'on avoit trouvés *l. 2.* moien de construire en des places commu-

nes, nous voions prendre des ruës entieres par ceux, qui ont l'effronterie d'en priver la Ville, & l'artifice de se les approprier. Je ne saurois non plus lire sans deplaisir, que les Papes Paul Second & Paul Troisième, aient fait démolir l'Amphitheatre de Rome, pour bâtir l'un le Palais de S. Marc, & l'autre celui de Farnese. Ce précieux reste de la grandeur Romaine, que la fureur de tant de Nations barbares nous avoit laissé, valoit mieux, que tout ce qui se peut faire aujourd'hui. Et l'on peut dire de même, que les Colomnes du *Pantheon*, ou de la *Rotonde*, ne sauroient avoir été converties depuis peu en nul usage, qui puisse recompenser leur perte. Pourquoi ne garder pas de si belles reliques, si l'on conservoit bien autrefois au même lieu la chaumiere de Romulus; & dans Athenes ce vieil Areopage couvert de paille, en faveur de l'Antiquité? Il me passe une infinité de considérations semblables par l'esprit, qui me dégoûtent merveilleusement de tous nos édifices modernes; mon Genie s'irrite quelquefois de telle sorte là-dessus, que je m'imagine, après Pline, qu'il ne peut arriver trop d'incendies pour punir le luxe de nos bâtimens, & peu s'en faut, que dans cette  
pensée

Lib. 26.  
c. 15.



pensée je ne mette l'Architecture au rang des Arts reprouvés.

Mais quand je me représente, que Salomon le plus sage des hommes, ne fit presque autre chose, durant toute sa vie, que de bâtir, & que Dieu même, après s'être plaint à David par la bouche du Prophète Nathan, de ce qu'on ne lui avoit point encore dressé de Maison, *Neque enim habitavi in domo ex die illa qua eduxi Israël de terra Ægypti; usque in diem hanc, sed ambulavi in Tabernaculo, & in Tentorio*, en est lui-même l'Architecte, revelant à ce Roi la figure, qu'elle devoit avoir, & les dimensions de toutes ses parties, comme il avoit fait à Moïse celles de son Tabernacle; je suis contraint de penser mieux d'une si importante partie des Mathématiques. En effet, sans nous arrêter à ce que Vitruve l'accompagne d'une connoissance nécessaire de presque toutes les Sciences; le Texte sacré nous fait voir, que pour la construction du même Tabernacle, dont nous venons de parler, Beseleel & Oliab son adjoint reçurent d'en haut une lumière infuse, & une connoissance parfaite de tout ce qu'il y falloit observer: *Implevi eum spiritu Dei, sapientia, & intelligentia, & scientia in omni opere, &c.* Aussi peut-on dire, que celui,

qui est Auteur de tout l'ordre, qu'on voit dans le monde, l'avoit merveilleusement agréable dans les édifices, qui lui étoient consacrés, puisqu'il est si soigneux de l'y faire

*Lib. 7. de bell. Jud. c. 1.* de garder, & que Josesphe attribué en partie la ruine & dernière destruction de la ville de Jérusalem, à ce que les Juifs, en rebâtissant le Temple, l'avoient fait de forme quarrée, contre la défense expresse de leurs livres Saints. Et ne fit-il pas bien paroître, combien cette structure lui plaisoit, s'il est vrai, comme l'écrit le même Josesphe, que pendant plus de huit ans qu'elle dura sous le Roi Herode, il ne plût jamais que de nuit, afin que le travail des ouvriers ne pût être interrompu le jour par de fâcheuses pluies? Peut-être que ces soins considérables du Tout-puissant ont donné lieu aux Fables du Paganisme, qui nous représentent Neptune & Apollon travaillans eux-mêmes aux bâtimens du Roi Laomedon, dont ils étoient les principaux Entrepreneurs. Quoiqu'il en soit, toutes les Nations ont été si conformes dans l'estime des beaux ouvrages de l'Architecture, que les sept merveilles d'ici bas, dont les Anciens ont fait tant d'état, étoient presque toutes de ce nombre. Le nouveau Monde a eu

*Garcil. l. 7. c. 27.* les siennes, qui n'avoient rien d'inférieur,

selon que la forteresse de Cusco, & ces deux *Et lib. 9.*  
chemins de cinq cens lieues chacun, dressés *c. 13.*  
par les Incas, nous sont décrits dans leur  
Histoire. Enfin l'on fait, que les plus grands  
Monarques ont cherché dans les bâtimens  
l'immortalité de leur nom. Il n'y a rien de  
si clair dans l'Histoire profane. Et Constan-  
tin avec Justinien, qui ont l'avantage de la  
grandeur & de la primauté entre les Empe-  
reurs Chrétiens, en peuvent encore fournir  
de preuve. Procope a fait un livre entier *Evagr.*  
des édifices du dernier, pleins de magnifi-  
cence, pour ne rien dire du rétablissement  
de cent cinquante Villes, dont un autre Hi-  
storien lui donne l'honneur. Et le Panegyri-  
ste du premier assure, qu'on voioit par tout,  
où il passoit, les Temples & les Villes, qui  
s'élevoient sur ses pas, comme les Poètes  
font croître les fleurs aux lieux, que quelque  
Divinité a daigné toucher de ses pieds: *Nec  
magis Iovi Et lunoni recubantibus novos flores  
terra submisit, quam circa tua, Constantine,  
vestigia urbes Et templa consurgunt.* Ce n'est  
donc pas merveille qu'entre les titres & les  
furnoms, dont on a voulu les honorer, ils  
en aient reçu quelquefois, qui témoignent  
leur grande inclination aux édifices, comme

il me souvient qu'un Baudouin, Comte de Hainaut, fut surnommé le Bâtisseur.

Or puisque j'ai pris assez de loisir, pour vous coucher sur le papier ce que j'avois dans la phantaisie, touchant l'inclination à bâtir, qu'ont tant de personnes aujourd'hui, il faut que je vous communique encore quelques petites pensées, qui me viennent sur le même sujet, & qui pourront être considérées par les particuliers, aussi bien que par les Souverains.

Déjà c'est une maxime, qu'il faut tenir pour très constante, que le métier de bâtir est celui d'un homme de repos, ne pouvant être fait par ceux, à qui des affaires plus importantes donnent trop de distraction. Quand Dieu voulut, que Salomon s'appliquât à l'édification de son Temple, il mit ce Prince dans une paix si profonde, qu'apparemment il ne devoit être troublé par aucun de ses ennemis, *Subjecit ei Deus omnes hostes, ut conderet Domum in nomine suo.* Et ce fut sur

1. Machab. c. 3.

cette considération, que Judas Machabée chassa depuis de son armée ceux, qui avoient entrepris quelque bâtiment, comme incapables de bien faire deux si importantes besognes tout à la fois.



Les cavernes creusées par les propres mains de la Nature ont servi de premières maisons aux hommes, aussi bien que de Temples aux Dieux, comme Porphyre l'a fort bien remarqué dans son explication de l'Antre des Nymphes. Ils pouvoient être nommés Myrmidons aussi bien que les *Æginetes*, qu'on voioit sortir de leurs cavernes comme autant de Fourmis, d'où Strabon *Lib. 8. Geogr.* pense qu'ils reçurent cette appellation. L'on s'est avisé depuis de dresser des habitations en des lieux commodes à la vie, où ces Antres manquoient: & il ne faut point douter, qu'elles ne fussent fort simples, & d'un seul étage au commencement. Leur élévation étoit arrivée à tel point sous l'Empire de Trajan, qu'il fut contraint de défendre, qu'on leur donnât dans Rome plus de soixante pieds de haut, comme Sextus Aurelius Victor le rapporte. Il n'est pas vrai pourtant, que les plus hautes soient ni les plus belles, ni les plus commodes. Tant s'en faut, leur exaltation semble témoigner le défaut de place, ou de terrain; & comme le Maître ne peut habiter sans peine la partie supérieure, à cause de la nécessité de monter & de descendre, il est presque impossible que d'autres l'occupent sans l'incommoder. C'est pourquoi

nous voions dans la Relation du Pere Trigaut, que le Roi de la Chine se moquoit de nos Princes, dont il apprenoit, que les Palais avoient de si hauts étages, soutenant, qu'ils n'y pouvoient demeurer sans peril, & sans être sujets à beaucoup d'importunités. Pour ce qui est de la grace, qui se trouve à cet égard dans la proportion, quelques regles d'Architecture qu'on puisse donner, tout dépend presque de l'habitude de notre vuë, qui veut ici des exhaussemens, que celle des Chinois ne peut souffrir, parce que toutes leurs maisons n'ont jamais eu qu'un étage. L'on peut dire de chacune de nos villes bien peuplées, que c'en sont quatre ou cinq de la Chine bâties l'une sur l'autre.

Je suis de l'opinion de Blondus & de Pancirolle, que nos anciens Monasteres de S. Benoit ont beaucoup de la forme des Palais Romains, dont plusieurs furent convertis en maisons Religieuses du tems de l'Eglise primitive, comme nos plus beaux Temples sont les images de leurs Basiliques. Le plus  
*In Thalia.* grand qu'eût le Paganisme, du tems d'Hérodote, étoit celui de Samos. La principale Mosquée de Fez d'un mille & demi de tour, qui a trente une portes, & que neuf cens lampes éclairent toutes les nuits, semble in-

comparable, comme Jean Leon & quelques autres la décrivent. Sainte Sophie de Constantinople n'approche point de la grandeur de S. Pierre de Rome, qui est la plus spacieuse Eglise, qu'ait le Christianisme. L'Escorial peut passer pour le plus considérable de ses Monasteres, ne méritant pas d'être regardé comme une demeure Roiale; & l'on peut juger de ce qu'il contient par ce qu'on a écrit, que toutes les clefs de ses portes, mises ensemble, pesent plus de dix mille livres. Je suis témoin oculaire d'une si immense masse de pierres, mais non pas de cette experience.

Il n'appartient pas à tout le monde de faire bâtir des Palais, & de dresser des édifices d'yvoire comme fit Achab au troisiéme livre des Rois. Odoardo Barbosa nous assure, *Cap. 61.* qu'il n'y a que trois Souverains dans tout le païs des Malabares, qui aient avec le droit de battre monnoie celui de construire des maisons couvertes de tuiles. La magnificence d'un Louvre n'est pas aussi de la portée d'un particulier. Et quand il est question d'élever la demeure de plusieurs Monarques consecutifs, à moins que de disposer du trésor d'un Empire, l'on ne sauroit satisfaire à la dépense nécessaire. C'est pourquoi nous

voions que ceux, qui rebâtirent le Temple du Seigneur sous le Roi Joas, ne rendoient point de compte des deniers, qu'ils recevoient pour cela, & la même chose se pratiqua du tems de Josias, qui defendit expressement qu'on donnât à compte aux Architectes l'argent, qu'ils recevroient, afin que nulle considération ne les retint de faire les choses avec toute la dignité possible: *non supputetur fabris argentum quod accipiunt, sed in potestate habeant & in fide.* C'étoit à l'imitation de Moïse lors de la structure du Tabernacle, dont les Entrepreneurs l'avertirent, qu'on leur distribuoit plus d'or & d'autres richesses, qu'il n'en étoit de besoin; de sorte, qu'il fut contraint de faire publier à son de trompe, que ni homme, ni femme ne leur apportât plus rien. Et qui peut s'imaginer, que ces puissans Empereurs du Perou n'en usassent de même, puis que les Espagnols ne démolirent leurs superbes bâtimens, que parce qu'ils trouvoient souvent entre les pierres de l'or & de l'argent fondus avec du bitume, dont ils avoient accoutumé de les tenir unies par magnificence en guise de ciment? Les hommes de condition médiocre ne doivent donc chercher dans leurs logemens, que la commodité, avec l'ajustement, qui donne de la

4. Reg. c.  
12. & 22.

Ex. c. 36.

Hist. des  
Incas l. 6.  
c. 1. & 5.



grâce, puisque ne pouvant jamais arriver jusqu'à la grandeur, ni à la magnificence, ils s'exposent à l'envie, & souvent se font moquer d'eux en même tems, pour peu qu'ils témoignent d'y viser.

Cette façon de ciment, dont je viens de parler, me fait souvenir du trait de ce Dinocrates, qui travaillant aux murailles d'Alexandrie employa, faute de chaux, de la farine: *omnes ambitus liniales farina respersit*, selon les termes d'Ammien Marcellin; ce qui fut pris depuis pour un présage de l'abondance, où ses habitans ont toujours été. Césaire de Fed- Lib. 22.  
rici dit qu'au Roiaume de Pegu les Pagodes ou Eglises y sont toutes enduites de sucre mêlé parmi de la chaux, de sorte, qu'on peut dire, que leurs murailles sont semblables à celles du Paradis de nos petits enfans. Pline nomme des peuples de l'Afrique Occidenta- Lib. 5. c. 5.  
le, qui ont leurs maisons bâties de sel, & S. 43. c. 7.  
d'autres encore de la ville de Carrhes en Arabie, qui ne maçonnent aussi qu'avec des pièces de sel, qu'ils font tenir ensemble, se servant de l'eau pure pour tout mortier, *aqua ferruminantes*: Hérodote avoit déjà fait mention des premiers, dans sa description de cette partie de la Libye, qui est entre le mont Lib. 4.  
Atlas & les Colonnes d'Hercule, supposant,

*Lib. 16.*

que s'il pleuvoit en ce pais-là, tous ces édifices de sel se dissoudroient. Et Strabon, nommant Gerrhe la colonie des Babyloniens, qui s'étoit habituée en Arabie, où ils bâtissoient leurs maisons de sel, entendoit vraisemblablement parler des Carrhes, dont Pline recite ce que nous venons de rapporter. On tient, que la brique est la meilleure & la plus saine de toutes les matieres propres à la maçonnerie.

*Lib. 2. c. 8.*

*rie.* Vitruve le prouve pour ce qui est de la durée, par les anciens & plus considérables édifices de son tems, qui étoient tous de brique; après avoir observé, que les maisons ordinaires ne s'évaluoient par les Legistes Romains, que sur le pied d'une durée de quatre-vints ans, mais que celles de brique faites à plomb étoient toujours réputées neuves, & autant estimées après ce terme, que le premier jour. Aussi, quand Pline décrit les mu-

*Lib. 35.  
cap. 44.*

raillies de brique, qu'il nomme *parietes formaceos*, & qui se faisoient regarder avec admiration en Espagne & en Afrique, il veut qu'elles résistent à toute sorte de ruines, *cavis durant, incorrupti imbribus, ventis, ignibus, omnique cæmento firmiores*. Le moien de faire durer nos pierres davantage que l'ordinaire, ce seroit, au dire d'un Auteur recent, d'observer, lorsqu'on les met en œuvre, de

leur donner une position semblable à celle, qu'elles avoient dans leur carrière, en les tournant vers les mêmes parties du Monde. Les poutres de palmier ont cela d'excellent, si nous en devons croire Strabon, qu'au lieu de se courber en ploiant, elles s'élèvent contre le poids qui les charge, comme on dit que les grands courages font contre la pesanteur des coups d'une mauvaise fortune. Et le premier des vingt Theodores qu'a nommés Diogene Laërce, donna l'avis de mettre des charbons aux fondemens du Temple de Diane Ephesienne, pour résister à l'humidité du terrain.

Le Chancelier Bacon, fort croiable aux choses de son Isle, dit une chose merveilleuse des maisons d'Ecosse, bâties de pierre, qui suent & se séchent ordinairement deux fois le jour, quelque éloignées qu'elles soient de la mer, aux heures de son flux & reflux, à cause qu'on les tire pour la plupart des rivages de l'Océan. L'Architecture prescrit tout ce qui doit être observé pour rendre saine la demeure d'un logis: Mais ce que Pline enseigne, pour le préserver des puces, par le moyen d'un peu de terre, prise sous le pied droit la première fois qu'on entend le chant du Coucou, est une ga-

*Lib. 15. In  
Aristip.*

*Lib. 30.  
cap. 10.*

Lib. 10.  
cap. 29.

Suet. Art.  
14.

Lib. 1.  
cap. 16.

Platina.

lanterne plus propre à faire rire, qu'à être expérimentée. Je croirois aussi bien ce qu'il écrit ailleurs, que les mouches, ni les chiens, n'entroient jamais dans le Temple d'Hercule, encore qu'il fût au marché aux bœufs de Rome. On peut dire encore la même chose des inscriptions de porte, que la superstition faisoit mettre, pareilles à celle-ci, *μηδὲν ἐισίτω κακόν*, *nihil ingrediatur mali*, qui fit demander à Diogene, par où passoit le Maître de la maison? L'Empereur Domitien craignant d'être assassiné, fit mettre aux murailles des Portiques, où il avoit accoutumé de se promener, de ces pierres de marbre, appelées Phengites, qui lui renvoioient les images de ce qui se faisoit derrière lui; comme le Poëte Horace, & cet infame Hostius, dont parle Seneque dans ses Questions naturelles, firent revêtir de miroirs tous les côtés d'une chambre, pour un tout autre effet. Il est bien plus important d'avoir égard à la solidité du bâtiment. Le Pape Jean Vint-deuxième fut accablé sous les ruines d'une chambre, qui tomba, encore qu'il l'eût fait bâtir depuis peu dans son Château de Viterbe. Et au Couronnement de Clement V. qui se fit à Lyon, la chute d'une muraille pensa l'écraser, avec le Roi Philippe le Bel, comme elle



fit Jean Duc de Bretagne, & plusieurs autres. Sa Sainteté aiant été jettée à bas de son cheval dans le tumulte, en fut quitte pour la perte d'une Escarboucle de sa Tiare, du prix de six mille écus. Peu s'en falut, que le feu Roi Louis XIII. qui étoit heureusement sorti, & la Reine sa Mere, ne perissent à Tours en mil six cens seize, par l'enfoncement du plancher d'une salle où elle tenoit le Conseil. Et le Duc de Saxe courut la même fortune en mil six cens trente-deux dans un Château de Prusse, dont le plancher fondit aussi sous ses pieds. Ces exemples sont d'instruction pour les Grands, & doivent faire apprehender les autres.

Encore que ce soit un très agréable divertissement à beaucoup de personnes de bâtir à leur fantaisie, & de se donner un logement tel, qu'ils le desirent, d'où vient l'une des imprécations de Moïse contre ceux, qui n'observeront pas les Loix divines: *Domum ædifices, & non habites in ea.* Si est-ce que tout le monde n'est pas également touché de ce côté-là. L'on a assez ordinairement des tendresses pour des lieux anciens & de peu d'ornement, à cause du séjour, qu'on y a fait autrefois, qui revient à la mémoire, & qui touche plaisamment l'imagination. Vespasien ne

*Deute.*

*c. 26.*

*Suet. Arr.*

*2.*

voulut jamais qu'on changeât sa maison paternelle, où il avoit été élevé, l'allant souvent visiter avec un très doux souvenir, que divers endroits lui donnoient, parce qu'ils étoient toujours en même état: *Manente villa qualis fuerat olim, ne quid scilicet oculorum consuetudini deperiret.* Il y a d'ailleurs mille soins & mille dégoûts, que plusieurs apprehendent dans le métier de bâtir; ce qui nous a fait dire, *maison faite & femme à faire*, & à l'Espagnol, *casa labrada y vigna plantada*. Mais il a un autre Proverbe bien plus instructif, & par lequel je veux finir pour vous laisser méditer là dessus, quand il prononce, que pour trouver une maison parfaite, il la faut aller chercher dans le Ciel, *casa cumplida en la otra vida.*





# DES POISONS.

## LETTRE LII.

*MONSIEUR,*

On dit que comme la Philosophie est la Médecine de nôtre ame, la Médecine n'est rien autre chose qu'une Philosophie qui a le corps pour son objet. C'est pourquoi Aristote appelloit ces deux facultés Sœurs, & soustenoit, qu'on les pouvoit fort bien définir l'une par l'autre. Mais comme la premiere a reçu un fort beau nom de l'amour de la Sagesse où elle aspire; c'est une chose étrange, que celui de la derniere, au lieu de parler de la Santé, qui est son but, ne représente que *Lib. adv.* la maladie en Latin, & ne fasse souvenir que *Gramm.* de Venins & de Poisons en Grec, si l'Empirique Sextus en a bien scû l'étymologie. Ce *cap. 2.* la m'est venu dans la pensée, quand j'ai lû *ιατρικὴ ἀπὸ τῶν ἰσθ.* dans vôtre lettre cet horrible empoisonnement arrivé à Angers, par une impiété très détestable à la vérité, mais non pas nouvelle, comme elle vous a paru. Il y a long tems,

*In vita  
Clem. V.*

*Lib. 3. c. 31.*

*Matthieu  
en sa vie,  
l. 2.*

qu'on a fait servir ce que la Religion a de plus saint à toute sorte de passions. Et si ce que Platine avec tant d'autres ont écrit est véritable, que l'Empereur Henri VII. de la Maison de Luxembourg fut empoisonné avec une Hostie, qu'il prit de la main d'un Moine corrompu par les Florentins, il faut avouer, que l'Enfer n'a pû rien faire voir depuis de plus exécration. Gregoire de Tours recite un fait, qui a beaucoup de rapport au précédent. Il dit, que la sœur de Clovis Premier, qui avoit épousé Théodoric, Roi d'Italie, fut empoisonnée par sa fille avec le calice de la Communion. Mais quand ce bon Prélat a pris sujet là-dessus d'invectiver contre l'Arianisme, dont ces Princesses faisoient profession, & de présupposer pieusement, qu'un cas si danna- ble ne peut pas arriver entre des Catholiques, il les a crûs meilleurs, qu'ils ne sont, si ce que nous venons de dire est historique. Quoi qu'il en soit, la profanation est si grande, que nos Autels sont témoins d'assez d'actions de même nature. Un Prince d'Orange entreprit de faire empoisonner le Roi Louis XI, en frottant les coins de l'Autel, & les lieux, où, étant à genoux, il avoit coûtume de baiser la terre durant la Messe. Je me veux taire du poison préparé pour des Cardinaux par le  
Duc



Duc de Valentinois, & qui fit son effet sur le Pape Alexandre VI. son pere. Mais je trou- *L. 4. p. 77.*  
 ve merueilleux ce que j'ai lû dans une lettre, de l'Ambassadeur du Frêne Canaye, que Clement VIII. donna l'absolution à un Pénitent, qui se confessa d'avoir empoisonné deux Papes. Il rapporte cela au sujet de Leon XI. qu'on tient l'avoir été avec une paire de gands, qui lui fut présentée le lendemain qu'il sortit du Conclave. Voilà des preuves de l'impie-té des hommes dans la vraie Religion, ce qui peut bien faire croire tous les cas énormes, qu'on impute sur ce sujet aux Gentils & aux Infideles. L'on assure de ceux-ci, que leur Prophete Mahomet fut empoisonné à l'âge de quarante ans par ses domestiques.

Or pour vous faire voir jusqu'à quel point la malice humaine s'est renduë ingenieuse là dessus, considérons, en combien de façons *Plut. in Artax.*  
 l'on a voulu pratiquer les empoisonnemens. Parisatis se voulant défaire de sa brù Statira, empoisonna l'un des côtés de son coôteau de table, & coupant un oiseau fort delicat en deux, en mangea la bonne moitié, & donna l'autre, infectée de poison, à celle dont elle ne pouvoit souffrir le credit auprès d'Artaxerxes. On trouva l'invention de faire un vase de la corne du pied d'une Mule, seule ca-

pable de contenir cette eau Stygiale, qui termina les jours d'Alexandre; *memoria dignum*, au jugement de Pline, *sed magna Aristotelis infamia excogitatum*. Ce grand Prince avoit déjà couru fortune d'être empoisonné par les embrassemens d'une Indienne, nourrie expressément de Napel & d'autres venins: Comme les Relations de Louis Bartheleme & d'Odoardo Barbosa portent, qu'un Soldan de Cambaye accoutumé dès son jeune âge à une si étrange nourriture, tuoit les hommes de son crachat, les mouches qui le piquoient de son sang, & les femmes, qui couchoient avec lui de son odeur & de son haleine, ce qui est assez difficile à croire. Agathocles se servant ordinairement d'un curedent après le repas, on prit sujet de l'empoisonner par le moien de ce même instrument. Un Médecin de Rhodio pour se venger de Decius Tribun Romain qui tyrannisoit son païs, l'aveugla en lui frottant les yeux, où il avoit mal, avec des Cantharides. Livie est accusée d'avoir préparé des figues à Auguste, qui eurent le même effet, que les champignons donnés par Agrippine à Claudius. Dion Cassius assure que du tems de Domitien, & de celui de Commodus, plusieurs personnes se mirent à piquer avec des aiguilles empoisonnées, dont

Plin. l. 30.  
c. ult.

Diod. Sic.  
in Ecl.

Lib. 67.  
& 72.

beaucoup mouroient fans l'avoir senti: Ce *Matthien* qu'avoit lû peut-être le Duc d'Alençon, qui vou-<sup>l. 7.</sup> lut porter un valet de chambre de son frere le Roi Henri III, à l'égratigner d'une aiguille semblable vers la nuque du cou, en lui attachant sa fraize. M. Cæcilius fit reproche *Lib. 27.* à Calphurnius Bestia, qu'il avoit fait mourir <sup>cap. 2.</sup> ses femmes en les touchant, après s'être infecté les doigts avec de l'aconit, *ejus in digito mortuæ*, pour user des termes, que Pline *Lib. Capit.* cite de la peroraison de Cæcilius; à quoi il semble que Juvenal fasse allusion dans sa quatorzième Satyre. Le bruit courut, que Marc Antonin s'étoit défait de son frere Lucius Verus par le même artifice, que nous avons rapporté de Parysatis, *illita veneno cultri parte*, ce que Sextus Aurelius Victor ne peut s'imaginer d'un si grand personnage. Un More Granadin empoisonna Henri Roi de Castille avec des bottes. Un autre Roi de Grenade nommé Joseph, le fut par le moien d'une veste ou robe, que celui de Fez lui envoya. Mariana dit encore, que Mahomet, aussi Roi de Grenade & fils de Joseph, prit une chemise de la nature que celle dont Dejanire fit présent à Hercule. Un Médecin de Peruse, fâché *Lib. 18. c.* de ce que le Roi Ladislaus abusoit de sa fille, <sup>2. l. 19. c.</sup> <sup>7. §. 17.</sup> lui ôta la vie avec une semblable chemise,

quoique d'autres attribuent sa perte à un breuvage. Le poison que nôtre Louis XI. fit donner au Duc de Guyenne son frere par la Dame de Montforreau, fut une pêche, dont la moitié eût le pouvoir de la tuer elle même, l'ayant reçûe de l'Abbé de Saint Jean d'Angely. Les Courtisans d'Alphonse Roi de Naples lui voulurent donner de la peur d'un fort beau Tite Live, que Cosme de Medicis lui avoit envoié, à cause de la facilité d'y couler du poison. Il n'est pas moins aisé, & bien plus ordinaire d'en mettre aux flèches, aux épées, & même aux bales d'arquebuse, comme on écrit, qu'avoit fait Poltrot aux trois dont il blessa le Duc de Guise. L'opinion commune de la Cour fut au même tems, que la Reine de Navarre mere de Henri IV. avoit été empoisonnée par une paire de gands, qu'un René Milanois avoit préparés: François Second le fut au dire de quelques-uns par un cure-oreille: Et Charles Cardinal de Lorraine un peu après avec un flambeau, porté devant lui la nuit, ou par une bourse, plutôt que par des ducats parfumés comme le veut Aubigné. Bref, on voit dans l'Histoire de Camdenus, qu'un Squierus fut executé en Angleterre, pour avoir attenté à la vie de la Reine Elisabeth, mettant du poison au pomeau de sa selle à cheval.

*Matthieu*  
*lib. 5.*

*P. Crimi-*  
*zus l. 18. de*  
*bon. disc.*  
*c. 9.*

*Matthieu*  
*lib. 54*

*Thuan.*  
*lib. 5.*

*Id. l. 59.*



N'est-ce pas une chose merveilleuse, qu'outre la force ouverte, que l'homme emploie tous les jours à la destruction de son semblable, *homo homini lupus*, il ait encore inventé tant de détestables moïens, pour une si abominable fin? Il ne s'épargne pas lui-même, témoin Annibal, & ce Chevalier Vibulenus Agrippa, dont parle Dion Cassius, qui se désirent tous deux avec le venin qu'ils conservoient soigneusement dans une bague, pour s'en prévaloir au besoin. Il est vrai que Mithridat n'en pût pas faire autant, quand il le voulut, & l'on fait qu'il fut contraint de se faire tuer par le Gaulois Bituitus, l'usage du contre poison, qui a depuis porté son nom, aiant de trop longue main fortifié son estomac contre cet attentat. Car il y a grand sujet d'admirer avec Pline, que la Nature ait produit des venins, qui détruisent les autres, que *venenorum sint venena*, & que *duo venena in homine commoriantur ut homo supersit*; le Mithridat, le Theriaque, & autres telles compositions ne résistent guères aux poisons, que par d'autres qui nuïroient séparément. L'action de ce Roi, jointe à ce que nous avons dit du Soldan de Cambaye, nous doit aussi faire remarquer, combien l'habitude est puissante. Les choses mauvaises cessent de

*Appian.  
de bell.  
Mith.*

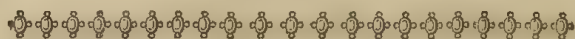
*Lib. 20. c.  
13. & l. 27.  
c. 2. & ult.*

nuire aussi bien que les bonnes de servir, quand on en use fort souvent, & comme le même Pline l'a prononcé, au sujet de la vertu des herbes, *desinunt prodesse cum opus est, quæ quotidie in usu fuere, æque quam nocere.* Ce seroit encore une chose digne de grande considération, si elle étoit véritable, que le cœur d'un homme empoisonné ne pût être consumé par le feu, comme Suetone l'assure de celui de Germanicus. Je vous prie de me prêter encore vôtre attention sur deux ou trois petites remarques. La première sera, qu'il n'y a point de venin plus contraire au corps d'un homme, que celui qui se prend de son semblable, & que vifs ou morts nous

*Hist. des Incas 2. part. l. 4. c. 37. & l. 5. c. 42.*

nous persécutons à toute outrance. Garcilasso de la Vega me le fait dire, quand il observe, que de tant de façons dont les Indiens Occidentaux empoisonnoient leurs flèches, la plus dangereuse étoit, quand ils en trempoient le fer dans une cuisse d'homme mort, tenue quelque temps au Soleil, laissant après secher le même fer à l'ombre; ce qu'il confirme ailleurs par l'épreuve d'un enfant, qui aiant mis le doigt dans la cuisse d'un pendu, en eût tout le bras enflé, & en pensa mourir. Ma seconde remarque sera sur ce que comme nous faisons en toutes manieres plus de tort au reste

des animaux, qu'ils ne nous en procurent, aussi trouvent-ils bien souvent en nous des poisons plus présens & subtils, que nous n'éprouvons les leurs. On dit ainsi que nôtre *Plin. l. 7. c. 2. & l. 28. c. 4.* salive, principalement si nous sommes à jeun, tuë les serpens, les crapaux, & les scolopendres. Mais en voulés-vous une preuve encore plus évidente? Le Lièvre marin ne *Id. lib. 52. cap. 1.* nous fait mourir qu'avec lui, & son poison nous laisse en vie aussi longtems que dure la *Id. lib. 2. cap. 63.* fiemme, là où l'homme lui donne la mort dès aussitôt qu'il le touche seulement du bout du doigt. Pour conclusion, quelques-uns se sont imaginés, que la Nature n'avoit produit des poisons qu'en nôtre faveur, & par une grande compassion de nos miseres, nous donnant un remède contre toutes les calamités de cette vie, dont une petite potion nous tire sans beaucoup de peine, & avec cet avantage, qu'après nôtre mort même sa vertu préserve nos corps des bêtes sauvages, & des oiseaux de proie, afin que la terre nous reçoive tous entiers dans son sein, d'où nous étions sortis. Si cette réflexion s'accordoit aussi bien avec la piété Chrétienne, qu'avec la Philosophie de quelques Païens, elle mériterait d'être davantage examinée.



DU  
COMMANDEMENT  
SOVERAIN.

LETTRE LIII.

MONSIEUR,

**N**ôtre ancien Proverbe, *de méchant homme bon Roi*, semble mettre une distinction essentielle entre le commandement souverain & la probité, la Politique & la Morale. Je sais bien que Bodin veut dans sa République, que le mot *méchant* n'ait signifié que fin & rusé du tems que ce Proverbe fut fait; ce qui pourroit regarder l'adresse d'esprit, & la dissimulation, dont un Prince tel que nôtre Louis XI. a été quelquefois obligé d'user pour le bien de son Etat, trompant ses peuples à leur avantage, par l'avis même des plus grands Philosophes. D'autres ont crû, que sans avoir recours à cette interprétation, & sans biaiser de la sorte, l'on pouvoit soutenir, que le devoir d'un Monarque étant si différent de celui d'un particulier, ce qui est vice au dernier peut passer pour une vertu en

Lib. 2.  
cap. 4.

Plato 5.  
de Rep.



l'autre. Car comme quelqu'un eût la hardiesse de dire à celui, qui n'estimoit rien tant que de soumettre tout un monde à la Macedoine: Quelle différence doit-on établir entre un célèbre Conquerant, & un simple voleur ou corsaire, que selon le plus & le moins, qui semblent ici changer l'espece? L'on ne reproche non plus à un Roi les desordres ni les injustices particulieres, qui accompagnent toujours ses conquêtes, qu'à un Aigle la rapine, ou à un Lion le ravissement de sa proie. C'est ainsi, que toutes choses se pallient, quand on veut; qu'on donne aux plus grands vices l'habit & le manteau des Vertus, comme ce Pilus soutenoit dans les livres, que Cicéron *Aug. 2. de civ. Dei* écrivit de la République, qu'un Etat ne se pou- *cap. 21.* voit bien gouverner sans injustice, *Rempublicam regi sine injuria non posse.*

Si faut-il tenir pour constant, que la vraie Politique n'est jamais contraire à la bonne Morale. Tout ce qu'on peut dire, c'est qu'encore que dans celle des particuliers il ne soit pas permis de faire un mal, pour en retirer un bien, la raison d'Etat en use souvent tout au rebours, & maltraite le particulier en faveur d'une communauté. Mais les Italiens mêmes, qui font tant de cas de cette raison d'Etat, quoiqu'elle ne soit rien au fond qu'u-

ne pure considération d'intérêt, avoient, qu'elle ne doit jamais être employée que dans d'extrêmes nécessités, & où les voies ordinaires ne peuvent avoir lieu; comme les Médecins ne se servent de poisons pour médicament, qu'aux maladies incurables, & lors que tout autre remede seroit vraisemblablement inutile. Hors de telles rencontres la Politique Chrétienne oblige les Souverains à s'éloigner du vice, & à suivre la vertu, autant & plus que le reste des hommes. Elle leur apprend, que les commandemens les plus absolus, & les plus *Despotiques*, ne furent jamais les meilleurs, & que *plenitudo potestatis nihil aliud sæpe est, quam plenitudo tempestatis*.

*Iliad.* 3. Aussi ne voions-nous pas qu'Homere même dans les ténèbres de son Paganisme, compare Agamemnon à ces Aigles, ou à ces Lions, dont nous venons de parler. Il trouve bien plus propre à le représenter comme un Taureau, qui se repait sans effusion de sang, & qui combat courageusement, soit pour la défense de son troupeau, soit pour celle de son autorité; mais sur tout qui reconnoit un supérieur & se soumet à son Pasteur, comme un Roi doit faire à la raison, & à Dieu, auquel obeir c'est regner. *Si vis tibi omnia subicere*, dit Seneque dans une de ses Epitres, *te sub-*

*Ep.* 37.

*jice rationi; multos reges, si ratio te rexerit.*

Et puisque la Poësie d'Homere nous peut fournir tant d'instruction, observons encore dans celle de Virgile, qui l'égale, comme la qualité de Pere, qu'il donne si souvent à son Enée, ne designe pas simplement ce qu'il étoit à l'égard d'Ascanius. Certes ce seroit un froid épithete qu'il lui attribuëroit, s'il n'avoit point d'autre rapport, ni d'autre signification. Il le nomme ainsi sans doute, le considérant comme un digne chef, & souverain de ce reste de Troiens qu'il conduisoit, parce qu'un bon Prince est le pere de son peuple, & a toutes les tendresses pour lui qu'on peut avoir pour des enfans.

Loin donc d'ici toutes ces dangereuses maximes, qu'un Roi ne peut rien faire que de juste, parce qu'il est au dessus des loix, & que Themis, disoit Anaxarque, pour flater Alexandre, est toujours à la droite de Jupiter. Gardons-nous bien de faire valoir cet infame *si libet, licet*; & détestons la dannable pensée de Caligule, *Imperatorie majestatis esse, ne vitiis quidem alteri cedere.* Diogene parla D. Chryf. bien mieux qu'Anaxarque à ce même Alexandre, qui lui demandoit des préceptes pour bien regner. Il est impossible, lui dit-il, de mal faire un tel métier, ni par conséquent

d'être mauvais Prince, d'autant que dès l'heure, qu'on s'y prend mal, on en perd la qualité, & au lieu de regner on tyrannise. Ce n'est pas que cette opinion soit absolument vraie, ni qu'elle puisse être de mise ailleurs que parmi des Républiques, ou d'autres Etats aussi ennemis, qu'elles ont été de la Roiauté. Un Roi vicieux, lors qu'il s'en rencontre pour nos pechés, n'est pas moins absolu, ni moins à respecter pour cela. Mais le même Christianisme, qui nous oblige à cette obeïssance, donne aux Souverains les regles d'un juste & raisonnable commandement. *Infinitam Regie Majestatis potestatem isti agnoscant, qui infinitam divini Numinis omnipotentiam non credunt.* Tout ce que possèdent les particuliers, & leurs personnes mêmes, sont véritablement en la disposition des Princes; mais les bons n'ont jamais usé de ce pouvoir qu'à l'avantage de leurs Sujets, & pour leur conservation, *tuitione, non destructione*; de sorte qu'il faut de grandes précautions pour rendre recevable cet Aphorisme, *qui habet dominum non habet dominium.* Nos Monarques seront bien mieux instruits, quand on leur fera comprendre dès leurs plus tendres années, que la Vertu, qui semble n'être au reste des hommes qu'une honnête possession, leur est en-



tièrement nécessaire pour bien représenter ce-lui, dont ils font l'image: Qu'ils doivent être plus justes que les autres, parce qu'ils distribuent la Justice aux autres: Et qu'ils sont obligés de respecter d'autant plus les Loix, qu'en n'y étant pas assujétis, ils ne les craignent point. Quelle gloire à un Roi de s'abstenir des voluptés, lui, qui les peut toutes posséder! De se plaire au travail, lui, qui n'y peut être contraint! Et ne desirer ni prendre jamais le bien d'autrui, lui, qui se le peut tout approprier, quand bon lui semble! C'est ainsi, que Louis XII. mérita d'être nommé le Pere du peuple, nos Annales nous faisant voir, qu'il a souvent refusé des impositions, que ses Sujets lui avoient libéralement accordées. L'Histoire d'Angleterre nous apprend de même, que rien ne gagna tant à la Reine Elisabeth le cœur de ses Insulaires, que de leur avoir remis de très grandes sommes d'argent, auxquelles ils s'étoient volontairement cotti-fés, protestant, qu'elle les aimoit mieux dans leur bourse que dans la sienne, & qu'elle faisoit plus de cas du témoignage d'affection, qu'ils lui rendoient, que de tous les subsides, dont ils la pouvoient gratifier.

En vérité je ne vois rien de comparable à telles actions, ni qui puisse faire aimer les

*Mariana*  
*19. hist. c.*  
*14.*

Souverains comme elles feront toûjours ceux, qui les pratiqueront. Ils peuvent se souvenir comme Henri III. Roi de Castille confessoit souvent, qu'il avoit plus de peur des imprécations de son peuple, que des armes de ses ennemis. Aussi ne se trouvera-t-il point d'Empire assuré ni absolu, à l'égal de celui, qui plaît aux peuples, qui lui sont soumis. Et quelque mépris qu'on fasse des Rois de Sparte, je n'en fai point de plus illustre dans toutes les Monarchies, qu'un Agefilatis condamné à l'amende par les Ephores, pour avoir dérobé le cœur, & acquis à lui seul l'amour de tous ses Citoiens. La grandeur & la felicité d'un Prince ne consiste pas à se faire craindre de ses Sujets; il vaut mieux qu'ils craignent pour lui, & qu'ils apprehendent de le perdre. L'étendue de son Domaine ne fera jamais celle d'une glorieuse réputation, si la Justice & ses autres vertus ne l'appuient: Et pour petit que soit son Etat, il le peut rendre des plus considérables, puisque le Roiaume même des Cieux, n'est comparé, ni au gland, ni à la noix, mais à celle de toutes les semences, qui a le moins de corps. Pourquoi, dit ce petit Roi Grec, l'Empereur de Perse seroit-il plus grand que moi, s'il n'est ni plus juste ni meilleur que je puis être? Ev

τῷ εὐ τὸ μέγα, la grandeur est en la bonté, &  
 en l'excellence, selon le beau mot de Zenon.  
 C'est pour cela que le moindre quasi de tous  
 les oiseaux, que nous nommons Roitelet, à *Plin. 10.*  
 bien la hardiesse de se présenter au combat con- *hist. nat.*  
 trè l'Aigle, & de lui disputer l'honneur de la *cap. 74.*  
 Souveraineté entre les Volatiles, si Pline & *Arist. 9.*  
 Aristote en peuvent être crûs. Mais puisque *hist. an.*  
 son nom nous a fait souvenir de lui, n'oublions *cap. 21.*  
 pas qu'il porte encore celui de Sénateur, comme  
 pour nous faire leçon que la prudence  
 & le bon conseil sont de l'essence de la Sou-  
 veraineté. Car bien qu'à l'exemple de Ju-  
 piter, qui a toujours Pallas à ses côtés, les  
 Princes se fassent assister de ces vieillards, qui  
 portent des lunettes à longue vue aux affai-  
 res d'Etat, & qui sont tous nécessairement  
 Astrologues judiciaires au Roiaume de la Chi-  
 ne pour mieux prévoir l'avenir: Si est-ce que  
 la connoissance & le bon jugement doivent  
 être si personnels à un Monarque, qu'Al-  
 phonse d'Aragon prononça très bien, qu'il ne  
 pouvoit devenir pauvre, s'il ne trouvoit par  
 fortune de cette marchandise à vendre, parce  
 qu'en ce cas là il seroit obligé de se dépouil-  
 ler de tout, pour acquérir une chose, qui  
 lui étoit la plus importante de toutes. Celui  
 de Perse, pour en dire encore ce mot, en-

*Orat. 57.*

voioit de tous côtés des hommes, qu'on nommoit les oreilles du Roi, afin d'apprendre ce qui se passoit dans ses Provinces. Il étoit besoin néanmoins que son propre entendement prononçât sur tant de rapports différens. Et même Dion Chrysostome croit, qu'il eût mieux fait, d'avoir d'autres hommes auprès de lui qui eussent eu soin de ses oreilles, empêchant, qu'on ne lui dit rien que de bon & de profitable, au lieu de tant de flateries, & d'autres poisons spirituels, qu'on lui versoit par là dans l'ame à tous momens. Qui approche plus près & plus souvent de ce grand Potentat le Soleil, qu'un insolent cauteur de Mercure! pour ne rien dire de pis touchant ses autres qualités. C'est une merveille, qu'Alexandre voulût écouter Diogene, quand il l'avertissoit, qu'après avoir subjugué Darius, il trouveroit à combattre un plus grand ennemi, qui parloit Grec & Macedonien. La vérité n'est pas assez complaisante pour être admise dans le cabinet des Princes. Elle a je ne sai quoi nonseulement de trop libre, mais même de trop âpre, & de trop amer au goût, pour des palais si délicats. Qui eût osé dire à cet Inca Atahuallpa, qu'il n'y avoit rien de plus indigne de sa personne, ni de plus incivil, que de cracher, comme il faisoit dans



dans la main d'une Dame de qualité, se persuadant qu'il eût fait tort à sa Majesté d'envoyer son crachat à terre? Et lequel de ses Sujets eût été assez hardi, pour lui faire une leçon de Morale, quand il cassa ce verre, qu'il trouvoit si beau, sur ce qu'il apprit, que d'autres que des Rois buvoient dans des vases de même matiere? Je me fers de ces exemples éloignés, craignant que de plus proches, & de plus recens ne fussent trouvés plus odieux.

Ce n'est pas néanmoins le peril de parler hardiment, qui peut donner le plus d'aversion de la Cour des Princes. Le seul nom *Aula* que les Latins lui ont donné, l'ayant emprunté des Grecs, doit faire peur des vents & des orages, dont il menace ceux, qui y sejourment. Certes ce n'est pas merveille, que les Courtisans se couvrent de tant de plumes, en un lieu, où ils ne trouvent bien souvent que du vent. La cour est une vraie Lotterie, où pour un billet de bonne rencontre, il y en a mille qui ne portent rien. Que si l'heure favorable, qui en vaut mille s'y présente quelquefois aussi bien qu'en amour, il faut tenir pour constant, que mille autres s'y passent, qui nonseulement n'en valent pas une tolerable, mais qui sont plei-

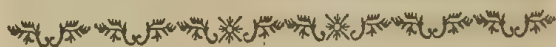
nes de toutes les calamités que peut causer la plus infame servitude. Une rude parole d'un Souverain; un regard de travers de certains Basilifcs, font capables de porter aux dernières extremités. En voulés-vous des preuves prises de la Cour d'un des sages & vertueux Monarques de ce dernier siècle. Le Cardinal Espinosa mourut, pour avoir ouï proférer à Philippe Second ces seules paroles de disgrâce, *Cardenal yo soy el Presidente*. Et le même Roi, disant à un Secrétaire, qui avoit versé de l'encre sur quelque expedition au lieu d'y mettre de la poudre, *Este es el tintero, y estotra la salvadera*, le perça si avant avec ces deux ou trois mots, qu'il ne retira de sa présence que pour aller au lit de la mort. Cependant la presse est à qui pénétrera jusqu'en des lieux de si dangereux accès. L'on dit, qu'il faut s'approcher du Soleil, qui n'échauffe bien, que ce qu'il voit, *il Sole tanto scalda, quanto vede*. Et personne ne considère autre chose que la bonne mine, que font ceux, qui vivent en ce pais-là; sans prendre garde que ce sont des mines trompeuses, comme celles, dont on se sert en guerre, & que le meilleur Physionomiste du monde ne sauroit exercer son Art sur des visages si couverts, ni sur des contenance si étudiées dans leur déguisement.

Mais ne trouvés-vous pas bien étrange que pour vous justifier en quelque maniere ma retraite solitaire, je prenne la liberté de parler de la sorte? Car que ne doit-on point se promettre dans la Cour d'un Prince tel que le nôtre, dont le naturel & la bonne éducation répondent à tous les vœux, que la France peut faire? Nous discernons parmi les graces de son visage tous les lineamens, qui représentent ordinairement un grand Roi; & l'on peut dire plus véritablement de lui, que le Poëte Latin n'a fait du premier des Césars, *Virg. ecl.*

*Formosi pecoris custos formosior ipse.* *s.*

Que si le service & la sujettion, qui se rendent à d'autres Souverains, que le Ciel n'a pas regardés si favorablement, ne laissent pas d'être utiles & honorables; comme l'ombre d'un arbre dont le fruit est plutôt âpre que délicieux, fournit néanmoins assez souvent un agréable & avantageux repos: Ne pouvons-nous pas former de merveilleuses esperances du séjour d'une Cour, que l'exemple de son Monarque va rendre une copie de celle des Bienheureux, si nos defauts ne s'y opposent. Ce que je lisois dernièrement dans un Auteur Arabe me donne la hardiesse *Semita* d'user de ces termes. Il assure qu'Alexan- *Sap. c. 6.* dre se moqua d'abord de ceux, qui lui con-

seilloient la grande expedition contre l'Asie, disant qu'un commandement de si peu de durée qu'est la vie, fût-il de tout le monde, ne méritoit pas qu'on y pensât, tant s'en faut, qu'on dût se donner beaucoup de peine pour l'obtenir. Mais qu'aussitôt que de certains Philosophes lui eurent fait entendre, que l'Empire de la Terre étoit la figure de celui du Ciel, & le vrai chemin pour y aller, il se mit incontinent en campagne. La différence du Ciel & de la Terre, ni leur éloignement, n'empêchent pas, qu'on ne fasse tous les jours de semblables rapports.



## DES ANIMAUX.

### LETTRE LIV.

*MONSIEUR,*

**L**e différend n'a pas été petit entre les Philosophes Païens, si l'empire que nous prétendons avoir sur le reste des Animaux étoit de droit naturel, ou si c'étoit une usurpation tyrannique de nôtre part. La loi de Dieu ne nous permet pas de douter, que l'o-



pinion des Stoïciens ne fût la meilleure, quand ils souvenoient contre les sectateurs de Pythagore & d'Epicure, que l'homme se pouvoit servir & prévaloir de tous les animaux sans commettre d'injustice, ou comme parle Chrysippus dans Cicéron, *bestiis homines uti ad utilitatem suam posse sine injuria.* Lib. 3. fin. Mais de dire, comme fait Zenon dans Diogene Laërce, qu'il n'y ait nulle sorte de droit ni d'équité à observer entre ces mêmes animaux & nous, c'est à quoi je pense, qu'il faut prendre garde de plus près: Car l'autorité & la domination, que Dieu donne à l'homme dans le premier chapitre de la Génèse, lors qu'il le met avec eux comme dans un pâtis commun, ne peuvent être entendues qu'avec justice & raison, vû même que l'injustice n'étoit pas encore au monde, ni ce qui est contraire à la raison. Or on peut observer dans la suite du Texte sacré, que nonobstant le pouvoir attribué depuis à Noé & à ses enfans de manger librement de tout ce qui a vie, Dieu ne laisse pas de prendre soin des bêtes aussi bien que de nous, & qu'il y a quelque légalité à garder dans nôtre supériorité, puisqu'il prescrit de certains termes, au delà desquels il n'a pas voulu, qu'elle s'étendit. Ainsi ordonnant, qu'on laissât reposer la terre la se-

Gen. c. 9.

Cap. 23.

ptième année sans faire de recolte, il use de ces termes dans l'Exode, *ut comedant pauperes, & quicquid reliquum fuerit edant bestie agri.* Il veut au même lieu & au cinquième chapitre du Deuteronomie, qu'elles se reposent avec nous le jour du Sabbath, *bos, & asinus, & omne iumentum.* Le vint deuxième chapitre de ce dernier livre porte une défense expresse de mettre à même joug pour labourer un bœuf & un âne, qui dans une inégalité de forces auroient trop à souffrir. Et ce qui est merveilleusement considérable dans une autre prohibition de prendre des petits oiseaux trouvés au nid, il propose une récompense pour cette action d'humanité: *matrem abire patieris captos tenens filios, ut benefit tibi, & longo vivas tempore.* Ne défend-il pas aussi au dix neuvième du Levitique de faire accoupler des especes différentes? *Iumentum tuum non facies coire cum alterius generis animantibus:* & de même, qu'il ne veut pas, qu'on se nourrisse de leur sang dans le dix septième chapitre, ne proteste-t-il pas reciproquement au neuvième de la Genèse, qu'il fera rendre compte du nôtre aux bêtes, qui le répandront? C'est une chose certaine par l'autorité de Saint Augustin, que plusieurs personnes ont voulu étendre le précepte, *Tu*

Lib. 1. de  
Civ. Dei.  
c. 20.

*ne tuëras point*, jusques sur elles. Tant y a que Num. c. nous voions comme le Prophete Balaam est<sup>22.</sup> repris sévèrement par un Ange, d'avoir excédé jusqu' à trois fois de coups de bâton son ânesse, qui lui avoit sauvé la vie en s'arrêtant. Et lors que Dieu voulut faire miséricorde aux Ninivites, il declara à Jonas, qu'il pardonnoit à leur grande ville, où il y avoit plus de six vints mille hommes, & un très grand nombre d'animaux.

Je sai bien que la plûpart de ces passages de la Bible, que je viens de rapporter, sont significatifs de beaucoup demysteres, & qu'ils recoivent avec le sens literal des interpretations allegoriques que tous les Peres de l'Eglise leur ont données. Mais cela n'empêche pas, il me semble, qu'on n'y remarque, comme Dieu a toujourns témoigné, qu'il confideroit jusqu' aux moindres animaux, sur qui s'étend sa Providence, & qu'établissant de certaines bornes au pouvoir, qu'il nous donnoit sur eux, il vouloit qu'il fût juste & raisonnable, puisqu'il n'étoit pas déterminé. En vérité l'abus, que nous y commettons, ne procede pas seulement de nôtre iniquité, il a pour fondement cette extrême vanité, qui fait, que n'ayant égard qu'à nous mêmes, nous méprisons trop le reste des ouvrages du

Tout-puissant, ce qui ne lui peut être que très désagréable. Aussi lisons-nous, qu'il s'est trouvé de tout tems des personnes, qui par des motifs de pitié se sont opposés à la tyrannie, que les hommes exerçoient sur le reste des animaux. Et comme le Paganisme eût autrefois des Pythagoriciens, & fait voir encore aujourd'hui des Philosophes à la Chine, pleins de charité envers les bêtes, la vie de nos plus Saints Anachorettes nous apprend aussi, que beaucoup d'entre eux eussent fait conscience de maltraiter la moindre Fourmi, & qu'ils ont étendu jusques sur elles les actions d'humanité. Les Turcs mêmes ont des hôpitaux pour les recevoir; Mahomet défend dans son Alcoran de leur couper les oreilles, ni de les mutiler de quelque membre que ce soit, &, si Belon dit vrai, il les admet au livre de la Zuna dans son Paradis, à l'imitation peut-être de ceux d'Egypte ses voisins, qui les ont, il y a si long tems déifiés. Quoiqu'il en soit, Busbec rapporte à ce propos une bonté merveilleuse de ce faux Prophete. Il dit, que son Chat étant endormi sur une de ses manches, comme il lisoit appuyé contre une table, il aimoit mieux couper sa manche quand l'heure fut venuë d'aller au Temple, qu'éveiller cet endormi, sans avoir vraisem-

*Lib. 3. ob-  
serv. c. 6.*

*Epist. 3.  
legat.*



blement jamais ouï dire nôtre proverbe François; *Qu'il ne faut pas éveiller le Chat, qui dort.*

Or il me semble, que le procedé de ces Infideles doit faire honte à beaucoup de Chrétiens, qui paroissent si dénaturés envers les Animaux. Car outre que c'est un témoignage d'inhumanité & de barbarie envers les hommes, selon le jugement que firent les Aréopagites de celui, qui crevoit les yeux à des hirondelles, nôtre Religion ne nous prêchant que la douceur, nous devroit avoir rendus plus moderés, sur tout à l'égard des bêtes domestiques & de service, *novit justus Prov. jumentorum suorum animas, viscera autem impiorum crudelia.* Je vous avoué, que je leur vois faire souvent des traitemens, qui me font souhaiter, qu'il y eût quelque peine établie contre de certains bourreaux, qui ont cent fois plus de brutalité qu'elles. Il me semble même, que ce point devroit être touché par ceux, qui se mêlent d'instruire aux bonnes mœurs, & qu'on devroit apprendre à un peuple farouche & cruel, que Dieu, plein de misericorde, veut, que nous en usions envers les animaux, afin de nous la rendre plus familiere par habitude. Ce n'est pas que je voulusse établir le Talion entre eux & nous;

*Lib. 1.*

ni que j'approuve, qu'on ait fait mourir un Soldat en Egypte, comme Diodore Sicilien le raporte, pour y avoir tué un Chat. Mais il y a des degrés d'équité à observer en cela, sans aller jusqu'aux extrémités. Quant aux bêtes sauvages, & que nous nommons mal-faisantes, si nous y prenons bien garde, nous trouverons, que c'est l'homme, qui conformément à l'Apologue du Loup les rend telles, qu'elles sont par sa persécution. En effet, les plus féroces deviennent innocentes si on les traite avec quelque douceur. Les Serpens étoient dociles en Macedoine, témoin celui d'Olympias, avec cet autre du Pseudomante de Lucien, & ils le sont encore aux Montagnes de Zis en Afrique, où Jean Leon nous assure, qu'ils deviennent domestiques, & donnent du plaisir, comme les Chiens & les Chats par deçà. Les Crocodiles s'appriivoient encore de la sorte en quelques lieux. Et le même Auteur, qui parle de son Païs, & de ce qu'il a vû, dit, que les Lions du Mont Guraigura ne font déplaisir à personne: qu'à Pietra Rossa, ville du Roiaume de Fez, ils viennent manger les os par les ruës, sans que les femmes ni les enfans s'en effraient; & que ce n'est pas sans sujet qu'on a dit des poltrons ce proverbe en lan-

gue Arabique, qu'ils ressembtent aux Lions d'Agle, à qui les veaux rongent la queue, étant vrai, qu'il ne faut que le seul cri des enfans pour leur donner la chasse. Enfin il me souvient d'avoir lû dans François Alvarez, qu'en Ethiopie les Tigres & les Pantheres ne nuisent à qui que ce soit, parce qu'elles y vivent sans être irritées, & que personne ne les y pourluit. Je sai bien, qu'il y en a qui ont naturellement plus de féroçité; mais après tout, on ne sauroit nier, que toutes les Relations ne portent, qu'aux endroits de nouvelle découverte, il ne s'est point trouvé d'animaux, qui ne fussent privés. Les oiseaux se laissoient prendre sans s'envoler aux Iles du Cap-verd. Les Oyes, que nous nommons ici sauvages, sont domestiques aux côtes de Norwege. Les Holandois les prennent encore tous les jours à la main un peu plus haut vers le Nord. Et Loüis de Cadamoste représente, comme à Madere les pigeons, qui étoient au sommet des arbres se laissoient entortiller le cou avec une corde, qui les attiroit à bas, ne craignant rien, non plus que ceux d'Ascalon, dont parle Philon, *Lib. 8.* & Eusebe après lui. Ce n'est donc la plupart *prop.* du tems, que le mauvais traitement que *Ev. c. ult.* nous faisons aux bêtes, qui les rend sauvages,

& leur donne ensuite l'animosité, qu'elles ont à nous rendre la pareille.

Le principe d'un tel desordre, aussi bien que tout le mal, qui est au monde, doit être rapporté, comme j'ai déjà dit, à notre vanité, & à la sotte opinion, que nous avons, que tout nous y doit être permis, puisqu'il n'a été fait que pour nous, *initium omnis peccati est superbia*. Avec cette ridicule fantaisie nous nous faisons accroire, que les Cieux ne roulent, que pour nous; que le Soleil n'a de la lumière que pour nous éclairer, & que les Anges mêmes, qui composent ces grandes Hierarchies n'ont été créés que pour avoir soin de nos commodités: *Profecto nimis nos suspicimus, si digni nobis videmur propter quos tanta moveantur*. Ce n'est pas, que je ne deteste avec Origene l'impiété de Celsus & des Epicuriens, qui ne vouloient pas, que l'homme eût aucune prérogative à cet égard sur le reste des animaux. Il est juste d'adorer avec remerciement l'éternelle Providence, du rang avantageux, qu'elle nous a donné ici bas, dans une subordination, où nous voions toutes choses au dessous de nous, & faites en quelque façon pour nous: Mais notre première pensée doit être, à ce qu'il me semble, que Dieu a créé le Monde pour sa gloire,

Lib. 4.  
contra  
Cels.



dont tout ce qu'il contient, publie sa grandeur. *Omnia propter semetipsum operatus est* Sel. prov.

*Deus* : & que comme rempli de bonté, il <sup>c. 56.</sup>

s'est plu à faire ce qui est bon, & à nous combler de biens sans les avoir mérités. *Quæ*

*Deo faciendi mundum causa fuit ? bonus est, bona fecit* : c'est une sentence de Platon très digne du Christianisme. Les Chats se persuadent peut-être, que les Rats & les Souris ne

sont que pour les engraisser. Gardons-nous bien de croire quelque chose, qui approche de cela, en nous imaginant, que tous les

animaux soient tellement faits pour nous souler, ou pour nous servir, que nous puissions

sans reproche & sans injustice être inhumains & dépourvus de toute charité envers eux.

L'Auteur de la Nature ne veut pas sans doute, que nous soions dénaturés. Sa

grace qui redresse & rend parfait cette même Nature, ne la détruit jamais. Et je trouve,

que l'Empereur Marc Antonin a eu raison de nommer celui, qui la controlle trop absolu-

ment, *ἀπόστημα καὶ ὅιον Φύμα τῶ νόσους*, *ab-* Lib. 2.

*scessum* & *velut ulcus mundi*. Or elle ne nous <sup>de vira</sup>

inspire rien plus fortement dans l'ame, que <sup>sua.</sup>

la reconnoissance de toute sorte de bienfaits. Comment pourrons-nous donc, sans lui faire

violence, c'est à dire, sans offenser les loix

*Plut.  
contr. des  
Stoic.*

divines & humaines, tyranniser les bêtes, qui nous rendent service, & être impitoiables envers celles, qui nous sont utiles en tant de façons? Car les plus grands Philosophes demeurent d'accord, qu'il n'y a aucun animal, dont nous n'aions moyen de tirer quelque avantage; les Pucelles mêmes nous éveillent à propos, comme disoit Chrysippe, & les Souris nous apprennent à être soigneux de bien placer ce que nous devons conserver. Aussi peut-on remarquer l'équité naturelle, dont nous venons de parler, en ce que par une juste compensation il n'y a reciproquement aucune partie de l'homme, qui ne soit un remède spécifique à quelques animaux. Cela se peut prouver, mais le denombrement en seroit trop long; il me suffit d'observer, après Aristote, que nos excremens mêmes servent de médecine à la Panthere, lors qu'elle a mangé du Pardalianches: Que l'oiseau que nous nommons Hupe, & les Latins *Vpupa*, n'emploie point d'autres matériaux qu'eux à la construction de son nid: Et que les Bœufs de Bœotie, aussi bien que ceux de Cypre, n'ont été nommés *Scatophages*, qu'à cause, dit Pline, en parlant des premiers, que nôtre ordure leur est un souverain antidote contre les mauvaises trenchées, dont ils sont persecutés.

*Lib. 2. de  
hist. an.  
c. 6. § 13.*

Pour ne vous pas laisser sur un sujet de si mauvaïse odeur, je vous veux divertir par quelques petites observations, faites sur ceux qui nous ont entretenus jusqu'ici.

Pline prend l'Elephant pour le plus spirituel de tous les animaux, lors qu'il le nomme *humanis sensibus proximum*: car quant au Chien, il ne lui attribue ailleurs que l'avantage de la mémoire par ces mots, *nulli præter hominem memoria major*. Ammien Marcellin déferé l'honneur de la spiritualité à l'Hippopotame au vint-deuxième livre de son Histoire; dont voici les termes, *Hippopotami ultra animalia cuncta ratione carentia sagacissimi*. Si ce qu'on dit des Singes de la Guinée est véritable, dont je vous renvoie à la vie de Monsieur de Peiresc si excellement écrite par nôtre ami, ils sont encore plus intelligens, & il est fort aisé de croire ce qu'a écrit Philostrate de la recolte du poivre, que les Indiens faisoient faire par leurs Singes. Mais la consécration du Hibou à Minerve à cause de sa sagesse, le mettoit au dessus de tous, n'étoit qu'elle tient trop de la fable, quoiqu'en veuille dire Dion Chrysostome en deux Oraisons différentes. Voulés-vous savoir, qui sont les plus sots & les plus stupides? Pline vous assurera, en parlant de

Lib. 9. c. 1.

S 40.

Gassend.

P. 271.

De vita

Ab. l. 3.

c. 1.

Orat. 12.

S 71.

*Lib. 8.* la Brebis, que ce sont ceux, à qui la laine  
*c. 49. &* sert de couverture; *quam stultissima anima-*  
*39. c. 6.* *lium lanata*, quoi qu'il dise en un autre en-  
 droit, qu'il n'y en a point de si indociles, ni  
 de si peu d'entendement que la Mouche,  
*nullum animal minus docile musca: minorisque*  
*intellectus.*

Le Crocodile est le seul qui croit autant  
 de tems qu'il est en vie, & qui sortant d'un  
 œuf, guères plus gros que celui d'une Oye,  
 parvient à la longueur de dix-sept coudées,  
*maximumque existit ex minimo*; mais il n'est  
 pas le plus grand pourtant. On fait passer  
*Herod.* la Balene sans contredit pour la plus grosse  
*l. 2. &* de toutes les créatures vivantes. Et il s'en  
*Diod.* trouve aux Indes de cinquante coudées, se-  
*Sic. l. 1.* lon le texte d'Arrien; ou de quatre journaux  
*Bocon.* de terre, comme Solin le rapporte, ou qui  
*hist. nat.* logent sept hommes dans leurs têtes, dont  
*l. 6. c. 2.* un entre facilement à cheval par leur bou-  
*Cap. 52.* che. Cabrera décrivant ainsi celle, qui blés-  
*Lib. 11.* sée depuis peu au détroit de Gibraltar vint  
*hist. c. 2.* mourir sur la côte de Valence; je ne pense  
 pas qu'on leur puisse rien comparer en masse  
 de corps. Le *Cuntur* ou *Condor* dont l'Hi-  
*Lib. 5. c.* stoire des Incas fait mention, est grand entre  
*32. & l.* les Volatiles; il ne l'est pas néanmoins si pro-  
*8. c. 1.* digieusement comme le *Ruch* de l'île Mada-  
 gascar,



gascar, qui enleve les Elephans avec ses ongles, s'il en faut croire Marc Polo, dont les *Lib. 3.* Relations se confirment tous les jours. On *c. 35.* ne lui peut rien opposer de mieux, que ce petit oiseau qu'Oviedo nomme *Moschetto*, & d'autre *Vicilin*, ou Oiseau *Mouche*, puisqu'avec son nid & sa plume il ne pese pas plus de vint-quatre grains. Mais à parler en général, le moindre de tous les animaux est celui qui naît dans la cire, & dans le bois, qu'Aristote appelle *Acare*, comme qui diroit *5. de hist. an. c. 32.* insectile ou indivisible. Nos Cirons des mains ont pris sans doute leur nom de lui.

Oviedo tient, que le Loup marin est le *13. hist.* plus vite de tous les poissons: Pline fait le *c. 6.* Dauphin bien plus prompt, puisqu'il lui donne l'avantage en cela sur tous les animaux: *velocissimum*, dit-il, *omnium animalium, non solum marinorum, Delphinus, ocior volucre, ocior telo.* Si est-ce que le Faucon du Roi *Lib. 9.* François Premier, qui passa de Viliers-Cote-*c. 8.* rests à Londres, fut merveilleusement fort d'ailes: & cet autre encore davantage, qui d'un vol retourna d'Andalusie en Teneriffe, l'une des Iles Canaries, avec les vervelles du Duc de Lerme, traversant en seize heures un espace de deux cens cinquante lieux. Je ne doute point, que le plus tardif des Animaux

ne soit celui des Indes Occidentales, nommé *Pareffé*, vû ce qu'on écrit de lui, qu'il est un jour à faire cinquante pas. Les Grecs, ni les Latins n'ont point connu de plus grande tardiveté que celle de la Tortuë, qui n'en approche pas.

Si la beauté des animaux se devoit regler par nôtre ressemblance, le Singe en pourroit emporter le prix, & néanmoins Aristote le lui a fort expressément refusé au chapitre second du troisiéme livre de ses Topiques. Je pense aussi, que quand Zoroastre, au lieu de faire Dieu *antropomorphite*, lui a donné une tête d'Epervier, il n'a voulu parler de sa bonne vuë. Mon opinion est que le Paon doit passer pour la plus agréable & la plus superbe tout ensemble des créatures déraisonnables.

*Euf. præp.*  
*Ev. l. 1.*  
*c. ult.*

*Ovid. 1.*  
*Fast.*

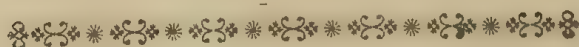
*Fastus inest pulchris, sequiturque superbia  
formam.*

Il semble posséder lui seul tout ce que la Terre a de plus émaillé, & le Ciel de plus lumineux. Tertullien dit, qu'il change d'habits aussi souvent qu'il prend de différentes postures. Et Chrysippe ravi de la beauté de son plumage, soutenoit, que la Nature l'avoit fait pour sa queue, & non pas sa queue pour lui, par une façon de parler, dont Plu-

## DES ANIMAUX. 315

tarque ne s'est pas contenté. Je ne sai sur *Contr.*  
 qui jeter les yeux pour trouver ensuite le *des Stoï.*  
 plus difforme des animaux. Vous savés bien,  
 qu'il n'y a guères de laideur qui égale celle  
 d'une laide femme, comme la beauté d'une  
 belle est sans pareille. Mais n'irritons pas  
 les Fées dans un discours fait seulement en  
 faveur des animaux. Finissons-le plutôt par  
 où nous l'avons commencé, attribuant à  
 l'homme un pouvoir Roial sur eux, encore  
 qu'il ne doive pas être tyrannique. Consi-  
 dérons que quelque différence que nous éta-  
 blissions entre eux & nous du côté de la for-  
 me, nous ne laissons pas d'être tous d'une  
 matiere commune; qu'Agamemnon est loué  
 d'avoir préféré une bonne Cavalle à un homi-  
 me poltron; & que les Arabes donnent tous  
 les jours quinze Esclaves pour un Cheval.





D E

L'EXAMEN DE CONSCIENCE  
DES PYTHAGORICIENS.

L E T T R E LV.

*M O N S I E U R,*

Quand ces anciens Poëtes, qui ont été les premiers Philosophes, feignirent, que Prométhée avoit formé l'homme de divers membres, qu'il prit de plusieurs especes d'animaux, je ne doute point, qu'ils n'eussent intention de remarquer la grande variété de l'esprit humain, & à combien de différentes passions il est sujet. La même moralité se tire de la Fable des Centaures, qui n'ont été représentés de deux natures si peu conformes, que pour exprimer la difficulté d'accorder l'appetit sensuel avec le raisonnable, & de faire une union parfaite des deux parties, qui nous composent. C'est ce qui portoit Socrate à dire, qu'il n'eût pas voulu assurer d'être un homme véritable, & tel que nous le définissons, n'étant pas bien certain, s'il n'étoit



point quelque autre animal extraordinaire, & aussi étrange qu'on représentoit Typhon de son tems. Cependant l'Oracle l'avoit déclaré le plus sage des hommes, & ce même Oracle recommandoit à un chacun la connoissance de soi même, comme la plus importante partie de la Sagesse humaine. Ne peut-on pas conclure de là, qu'il n'y a rien, qui soit plus difficile, que de se connoître, puisqu'un si grand Personnage n'en pût jamais venir à bout? Et que toute nôtre Sagesse est fort bien nommée une vraie folie devant Dieu, puisque les vives lumieres de Socrate ne l'avoient pas rendu plus clairvoiant en son propre fait? Si est-ce que la Philosophie n'a point de si important précepte que celui de rentrer en nous-mêmes, de nous observer soigneusement, & de faire des reflexions interieures, qui nous donnent toute la connoissance, que nous sommes capables de prendre à cet égard. Mais entre tous ceux, qui ont cultivé la Morale, les Pythagoriciens ont *Aurea* été sans doute incomparables en ceci. Ils *carm.* s'obligeoient & leurs Sectateurs à faire cha- *Pyth.* que soir jusqu'à trois fois avant que de s'endormir un très sévere examen de conscience, où repassant par leur mémoire toutes les

actions du jour, ils se reprochoient non seulement le mal commis, mais l'omission même du bien, s'il s'étoit écoulé quelque occasion d'en faire, qu'ils eussent négligée. En vérité nous devrions avoir honte, dans la profession que nous faisons du Christianisme, de mener une vie beaucoup plus desordonnée, que n'étoit la leur, & de savoir bien moins qu'eux la pratique de ce Tribunal intérieur, d'où l'on ne sort jamais sans quelque nouvelle lumière d'entendement, & quelque mélioration de la volonté. Car il ne faut pas penser, que rien nous puisse rendre plus vertueux, que la connoissance de nos fautes. La meilleure partie de nôtre perfection consiste à bien remarquer nos imperfections. Et c'est un si grand avancement au bien, de savoir discerner le mal où nous trempons, que comme il n'y a que celui, qui est éveillé, qui puisse raconter ses songes, il n'appartient qu'à ceux, qui sont déjà dans l'usage des Vertus, de s'appercevoir de leurs Vices, d'en comprendre la laideur, & d'en avoir nécessairement ensuite une parfaite aversion. Je parle de nécessité, parce que le plus déréglé des hommes changeroit indubitablement de mœurs, & auroit horreur de sa turpitude, s'il se donnoit le loisir de l'envisager comme il

faut. Et c'est à mon avis, pourquoi Platon ordonne au cinquième livre de ses Loix, qu'après le respect, dû à Dieu, chacun révere son ame propre, & s'accoutume à la considérer comme un témoin de tout ce qu'il fait, aiant même quelque pudeur à l'égard de son corps, auquel il veut qu'on défere une troisième espece d'honneur.

Or le fruit de cet entretien secret, où chacun se doit exercer, est de telle importance, que Seneque ne croit pas, qu'il y ait un moien plus assuré pour discerner le progrès, que nous faisons dans le chemin de la Vertu, nos avances vers la Sagesse, & de combien de degrés nous pouvons être distans du pole de nôtre felicité, que de se consulter soi-même, sonder sa conscience, examiner les reproches qu'elle nous fait, sa synderefe, & ses remords: n'y aiant que la probité seule qui donne la tranquillité d'esprit, & cette pleine satisfaction, dont jouissent les gens de bien, *secura mens quasi juge convivium*, dit Salomon dans un sentiment parfaitement conforme à celui de Seneque. Si le chagrin nous prend dans cette retraite, si nous nous y trouvons insupportables à nous mêmes, si les passions sont assez insolentes, pour nous y venir solliciter,

& si le moindre coup de tonnerre nous y fait pâlir au souvenir de nos crimes, ne serons-nous pas contrains d'avouër, qu'il y a bien du païs encore à traverser avant que d'arriver à l'état de perfection, & qu'il nous reste bien des monstres à surmonter dans la voie, qui conduit au Ciel? Certes il y a grandement à dire entre une innocence apparente, par le défaut de témoins, qui lui puissent rien reprocher, & la vraie innocence, qui n'apprehende pas même ce rigoureux Tribunal de la conscience, dont nous avons déjà parlé.

Dem.  
Phal. l.  
de eloc.

Mais bien que personne peut-être n'y trouve une entiere absolution, & que cette bonté consommée, ou cette *καλοκαγαθία* des Grecs, dont Diogene se vantoit aux champs Olympiques d'avoir remporté le prix, soit une pure Chimere; si est-ce que le plus ou le moins qu'on en approche est merveilleusement considérable. Nous devons tenir pour certain, que les parfaits ne sont pas de ce siècle. C'est beaucoup de vivre sans crime, & celui-là n'en est pas exempt, au jugement de Saint Augustin, qui s'ose vanter d'être sans péché. *Satis bene vivitur, si sine crimine, sine peccato autem qui se vivere existimat, non id agit ut peccatum non habeat, sed ut veniam non accipiat.* De sorte, qu'il n'y a guères que le secret de nos

Lib. 14.  
de civ.  
Dei c. 9.



fautes, qui nous donne la hardiesse des Innocens, *Innocentem quisque se dicit, respiciens testem non conscientiam*, la Morale de Seneque se rencontrant encore ici d'accord avec nôtre Théologie. N'est-ce pas nôtre conscience, *Epist. 45.* dit le même Philosophe, autant & plus que nôtre ambition, qui a mis tant de portiers aux maisons même des particuliers, & qui fait, que personne n'oseroit plus vivre à porte ouverte? Quoiqu'il en soit, la malice la plus achevée ne se trouve jamais à l'épreuve de l'examen Pythagorique, & de cette inquisition mentale, qui pénètre jusqu'aux plus cachés replis de nôtre ame. Ceux, qui s'y accoutument ne se contentent pas de vivre selon les Loix écrites, & de ne rien faire contre elles: ils savent, que celles de la Charité, & des Offices mutuels s'étendent infiniment au delà. Ils tiennent, que chacun est obligé de faire tout le bien à tous les hommes, qu'il voudroit recevoir d'eux. Qu'on doit être tel en effet qu'on desire être tenu. Qu'il faut s'acquitter du devoir d'un homme de bien, alors principalement, qu'on peut impunement être méchant. Et que si les bêtes ne s'abstiennent de mal faire, que par la crainte, il n'en est pas de même des hommes, qui s'en doivent abstenir par raison.

La connoissance néanmoins de ces maximes, que vous pourriés assez apprendre d'ailleurs, n'est pas le plus grand avantage, qui se recueille des retraites d'esprit journalieres, que nous devons faire. L'égalité de vie & l'uniformité de mœurs, qui s'y contractent, sont tellement importantes, que nous ne pouvons être vertueux sans elles, si la Vertu est bien definie une constante application de toutes nos actions au bien. Voiés, je vous supplie, celles d'un Tigellius d'Horace, ou de tel autre vicieux que vous voudrés choisir, & vous m'avouérés, j'en suis sûr, que l'irrésolution, l'inquietude, & la contrariété, qui s'y remarquent, forment un caractere non seulement indicatif, mais même infallible de la mauvaise assiette de leur ame. *Nihil est enim*, dit Quintilien quelque part, *tam occupatum, tam multiforme, tot ac tam variis affectibus concisum, atque laceratum, quam mala mens*: Aussi avoit-il appris de celui, qu'il nomme perpetuellement son Maître, que l'ordre & le rapport des mœurs d'un homme ne sont pas moins considérables dans la vie, que la juste collocation des paroles, & l'arrangement des periodes dans une pièce d'éloquence. Si la fin ne répond au commencement, & si ce qui est énoncé en un endroit se

Lib. 1.  
sat. 3.

12. Instit.  
c. 1.

détruit par un autre, il n'y a personne, qui ne fasse aussi-tôt un très mauvais jugement de l'Orateur. *Talis est igitur ordo actionum* Cic. 1. de *adhibendus, ut quemadmodum in oratione con-* <sup>Offic.</sup> *stanti, sic in vita omnia sint apta inter se & convenientia.* C'est à quoi tout le monde ne prend pas garde de si près. Mais de la même façon que ceux, qui savent la Musique, remarquent facilement le moindre ton discordant, qui arrive dans un concert; ceux, qui s'entendent aux regles de la Morale, ne manquent guères à tirer des conséquences nécessaires d'une contrariété d'actions, d'autant plus vicieuse, que la mélodie des mœurs est tout autrement importante, que celle des voix ou des instrumens. Tant y a que rien ne sert tant à rendre nôtre vie égale, à retrancher les irregularités qu'elle peut avoir, & à faire selon le mot de Phocylide, que toutes choses y soient conformes, *ὁμόφρονα πάντα*, comme le raisonnement du soir sur tout ce qui s'est fait de bien & de mal le long de la journée. La censure du passé rectifie l'avenir, & la répétition quotidienne des leçons de nôtre devoir, nous y forme des habitudes, qui nous font agir sans peine & sans variation. Je ne veux pas dire pourtant, que nous puissions devenir irréprochables par ce

seul moi. Il faut une grace du Ciel toute particuliere pour cela. Les meilleurs esprits se dementent quelquefois. Et je les tiens sujets aussi bien que les corps à des infirmités périodiques, qui se présentent de tems en tems, lors qu'on y pense le moins, & qui ne se peuvent presque éviter. L'entendement n'a pas moins ses catarrhes & ses diarrhées, qui nous font remarquer souvent pour gens de mauvaise humeur, que la partie la plus

*Orat. 4.*

caduque; & Dion Chrysostome a fort bien observé, qu'il se trouve en l'un & en l'autre des maladies tellement compliquées, qu'elles passent pour incurables. Il est donc fort avantageux de savoir, que le plus prompt, & le plus souverain remède qu'on leur puisse opposer, dépend de ce discours secret, & de cet examen interieur, dont Pythagore prescrivoit l'usage à ses disciples, la vraie Religion l'ayant depuis rendu beaucoup plus parfait.

*Orat. 33.*

Cependant il n'y a rien qu'on néglige davantage aujourd'hui. Personne ne prend le tems nécessaire pour rentrer en soi-même. Et c'est ce qui cause le desordre & l'irregularité dans nos vies, où nous ne voulons jamais deux jours de suite une même chose. L'Orateur Grec que je viens de citer, reproche



ailleurs fort gentiment à ceux de Tharfis, qu'ils avoient bien plus de soin de la clarté des eaux du Fleuve Cydnus, que de la pureté de leurs mœurs, ajoutant cette raillerie, qu'il les voioit avec admiration dormir comme des Lièvres, les yeux ouverts. Certes on en peut dire autant de la plûpart de nous, au sens qu'il parloit. Les passions, qui nous agitent tant que le jour dure, ne sont pas moins déréglées, ni moins extravagantes, que celles, qui viennent des songes les plus bizarres de la nuit. O la difficile chose, s'écrie Seneque à ce propos, d'être toûjours un même homme, & de ne jouer jamais qu'un personnage! Encore quand Alcibiade paroissoit *Corn.* magnifique dans Athenes, laborieux dans *Nepos in* Thebes, frugal dans Sparte, yvrogne en *eius vita.* Thrace, chasseur & amoureux en Perse, c'étoit par un certain acte de prudence, qui le portoit aussi bien qu'Aristippe, à s'accommoder aux lieux différens, où il se trouvoit. Mais quelle excuse pouvons-nous prendre de l'inconstance de nos mœurs, & de la variété de nos desirs, qui se transforment à tout moment avec la même facilité que l'eau change de figure selon la diversité des vases, qu'on lui fait remplir? Nous ne nous contentons pas d'avoir deux cœurs comme les perdrix

de Paphlagonie, puisque nous en donnons un tout entier à chaque objet de nos passions. Et nôtre esprit est si inquiet & si peu arrêté, qu'on le peut comparer à cette Lune, qui ne  
*Sen ep. 20.* pût jamais trouver de Tailleur assez adroit pour lui faire une robe juste. Si est-ce que beaucoup de Philosophes ont crû, que sans s'amuser à toutes les definitions, qu'on donne de la Sagesse, l'on pouvoit s'assurer d'en être en possession, si on vouloit, ou ne vouloit pas toujours une même chose. Qu'est-ce qui a rendu Caton le plus considérable des Romains, que la fermeté de son ame, & cette uniformité de vie, dont il ne se départit ja-  
*Idem ep. 10.* mais? *Nemo mutatum Catonem toties mutata Republica vidit, eundem se in omni statu præstitit.* Je vous en pourrois dire autant de Socrate, & ce discours me meneroit fort loin, si je ne le terminois expressément, pour finir par deux ou trois petits aphorismes, qui me viennent dans l'esprit, comme faisant partie de la Morale, dont je vous viens d'entretenir.

Que nôtre entendement devienne tous les jours plus riche, si faire se peut par quelque nouvelle acquisition, ne fût ce que pour remplacer ce qui se perd d'un autre côté. Il ne se voit point d'hommes plus simples ni plus traitables, que ceux, qui sont solidement ver-

tueux, & véritablement favans. Mais il arrive que comme à mesure qu'un tonneau se vuide, le vent succede en la place de la liqueur, nôtre ame aussi perdant ses bonnes habitudes & ses meilleures notions, par negligence ou autrement, la sotte vanité avec assez d'autres mauvaises qualités entrent en la place, & font reconnoître par experience, qu'il n'y a rien de plus badin, ni de plus présomptueux qu'un vicieux & ignorant.

C'est dans vos plus profondes retraites, & lors que vôtre esprit se concentrera davantage, que vous jugerés le mieux de l'immensité du monde, & que le spectacle de toute la Nature vous donnera les plus essentiels contentemens. *Continet enim sedationem animi humana in conspectu posita natura.* Faites en sorte, que les lumieres, qui vous viendront alors ne se perdent pas inutilement, & qu'au sortir de là, au lieu de se dissiper sans fruit, elles vous servent dans la conduite de vôtre vie. Hérodote parle de deux fontaines de Libye, celle d'Ammon ou du Soleil, & celle d'Ægile, qui sont très chaudes la nuit, mais que la présence de cet Astre réfrigérait de telle façon, qu'on les trouve extrêmement froides à l'heure de midi. La plupart des hommes sont de même en ce qui touche la Morale, ils n'ont

Cic. 4.  
Tusc. qu.

de la chaleur à bien faire, que hors de l'occasion, & quoiqu'ils prennent de bonnes résolutions la nuit, & dans le secret de leur intérieur, elles se glacent avec le jour, & ils ne se portent jamais qu'avec froideur aux actions de vertu. Ce sont ordinairement les mauvaises compagnies, qui causent ces refroidissemens au bien. Elles pervertissent les meilleures inclinations, font en cela comme les vents à l'égard de la Mer, qui seroit d'elle-même toujours utile & agréable, si leur impétuosité n'alteroit sa nature, & ne changeoit sa bonace & ses calmés en de furieux orages. Eloignés-vous de ces violentes & périlleuses fréquentations, si vous êtes ami de la tranquillité de votre ame, & de son salut.

Tenés pour assuré, qu'il n'y a point de vertu, qui demeure sans récompense, ni de vice sans punition. Celui qui pêche, la mérite; celui qui la mérite, l'attend; & celui qui l'attend, l'endure; *sceleris in scelere supplicium est*. Croiés-vous, que votre qualité couvre vos fautes? elle les rend plus grandes & plus visibles? ce sont des taches sur un habit précieux. Ne pensés pas aussi faire une bonne action, si vous ne la faites bien; Dieu est ami des Adverbes. La même chose qui passe ici pour un crime, sera prise ailleurs pour une Vertu;

Greg.  
Naz.



Vertu; comme le même foin qui croit & tuë au territoire que Pline nomme *Crustumium*, Lib. 2. est sain & nourissant ailleurs. Et pour conclusion apprenés des Payens, quoiqu'on veuille qu'ils n'aient eu aucune Vertu Morale, que ce qui se fait par un motif de vanité, n'a rien de recommandable, *qui virtutem suam publicari vult, non virtuti laborat, sed gloriæ*, dans le propre texte de Seneque. Il n'est donc pas absolument vrai, que leurs meilleures œuvres fussent toujours corrompuës par un mauvais levain d'ambition. Et il faut démentir tout ce qu'ils nous ont laissé par écrit, ou reconnoître, qu'ils se sont souvent portés à bien faire, parce que selon leur créance, aussi bien que selon la nôtre, Dieu aimoit les actions de Vertu, comme il étoit grand ennemi du vice.





## D E S B R I N D E S.

## L E T T R E LVI.

*MONSIEUR,*

J'avois bien ouï définir l'yvrognerie une alienation d'esprit volontaire, mais à ce que je puis voir par ce que vous me dites de vos Brindes, il s'en trouve encore d'autre, où l'on ne tombe que par force, & qui se peut nommer involontaire. Prenés garde cependant, qu'il n'y ait plus d'inhumanité à contraindre de la sorte ceux, qui n'ont nulle envie de boire, & qui par raison s'en devroient abstenir; qu'il n'y en auroit à leur ôter le verre de la main, & à les empêcher de se desalterer dans une très ardente soif. Vous avés beau prendre à garand toute l'Allemagne, & mettre même l'ancienne Philosophie Grecque & Romaine de vôtre côté; vous ne ferés jamais, que ce qui est absolument contre nature, soit tolerable; tant s'en faut,

qu'il mérite d'être estimé. Je fais bien, qu'on a dit proverbialement, que la Vérité se trouvoit dans le vin, qui la fait sortir du plus secret de notre ame, avec la même faculté & facilité, dont on le tire jusqu'à la lie du fond du vaisseau. C'est ce que signifie le mot Espagnol *el vino anda sin calzas*. C'est encore pourquoi on l'a souvent nommé le miroir de notre intérieur. Et quand on donnoit à ceux, qui avoient remporté la victoire aux combats de Bacchus un Trepie, ou pour mieux dire une tasse à trois pieds? Athenée nous apprend, que c'étoit en faisant réflexion sur la propriété qu'a le vin, de nous rendre aussi véritables, que l'étoient ces personnes, qui prononçoient des Oracles, montés sur un Trepie. Mais quelques bonnes qualités, qu'ait le vin, comme il en a sans doute de très considérables sans celle-là, il ne s'ensuit pas, que nous devions approuver ses mauvais effets, ni que ses excès, qui font perdre le jugement, & qui mettent l'homme en pire état, que ne sont les bêtes brutes, puissent être tolérés. Je parle de la sorte, parce qu'elles ne se privent jamais de leur forme naturelle; là où ceux, à qui le vin ôte l'usage de la raison, devien-

*Diog.  
Laërt. in  
Plat.*

nent les plus imparfaits de tous les animaux, n'ayant plus ce qui nous distingue d'eux, qui constitue nôtre espece, & qui est nôtre véritable forme. Aussi lisons-nous, que les Lacédémoniens ne croioient pas, qu'il y eût de meilleur remède contre un si vilain vice, qui rendit leur Roi Cléomene insensé de tout point, que de faire considérer à leurs jeunes gens les infames & ridicules actions où s'abandonnoient leurs Ilotes ou esclaves, lors qu'ils étoient yvres. Platon conseilloit de même à ceux, qui étoient tombés dans ce malheur, de se regarder dans un miroir, ne doutant point, que la honte, qu'ils auroient de leur seule contenance, & de leur image défigurée, ne leur donnât une extrême aversion d'un tel desordre. Et je pense, que les Cornes, mises par les Peintres au front de Silene, n'avoient pas moins de rapport à l'état furieux, où le Vin réduit ceux, qui en prennent immoderement, qu'à la façon de boire dans des vases ou gobelets de corne, dont on veut que les premiers hommes se soient servis.

*Ramus  
ad c. ult.*

Quoi qu'il en soit, Pittaque, que vous prendrés ou pour l'un des sept Sages, com-



me l'écrit Diogene Laërce, ou pour quel-<sup>l. 2. Polit.</sup>  
 que autre Legislatteur du même nom, fut <sup>Arist.</sup>  
 loué d'avoir établi une double peine aux cri-  
 mes qui se commettoient par des yvrognes.  
 Les Dames Romaines n'étoient pas moins <sup>Aull.</sup>  
 punies pour avoir bû du vin, que si elles <sup>Gell. l. 2.</sup>  
 eussent été convaincues d'adultere. Jamais <sup>c. 23.</sup>  
 les Carthaginois n'en voulurent permettre <sup>Arist. l.</sup>  
 l'usage à leur Milice. Pythagore le defend <sup>Oecon.</sup>  
 à ses disciples dans Jamblique. Les Musul-  
 mans s'en abstiennent dans toute l'étendue  
 de leur Religion. Diodore Sicilien inter-  
 prète l'aveuglement de cette Reine Lamia, <sup>Lib. 20.</sup>  
 qui mettoit ses yeux dans sa bourse, de son  
 ébriété, durant laquelle toutes les affaires  
 de son Roiaume alloient en confusion, parce  
 qu'elle n'en prenoit nulle connoissance. Il  
 n'étoit pas permis d'en mêler avec ce qu'on <sup>Athen.</sup>  
 sacrifioit autrefois au Soleil, pour témoigner <sup>l. 25.</sup>  
 l'aversion qu'en doit avoir celui, qui est pré-  
 posé au gouvernement de tout le Monde.  
 Et parmi les Allemans même il suffit, pour  
 faire casser un Contrat, de prouver, qu'on  
 l'a passé après avoir fait debauché de vin. En  
 vérité c'est un grand avantage d'être né dans <sup>Bodin. l.</sup>  
 un país différent du leur à cet égard, ou <sup>3. de Rep.</sup>  
 d'un temperament qui éloigne de leurs mau-

vaïses habitudes, comme l'ont ceux, que les Latins nomment *abstemios*. A peine que je ne dise qu'il vaudroit mieux ressembler aux personnes, qui ne boivent point du tout, que d'être engagé presque naturellement dans des mœurs si déraisonnables. Car vous sâvez ce qu'Apollonius, surnommé le Dyscole, rapporte d'un livre d'Aristote que nous avons perdu, & qui traitoit du vice dont nous parlons. L'on y lisoit, qu'un Grec d'Argos avoit passé toute sa vie non seulement sans boire, mais encore sans avoir soif, bien qu'il mangeât beaucoup de choses seches & salées. Le même ne fut pas seulement alteré en traversant ces grands Deserts d'Afrique, qui se trouvent avant que d'arriver au lieu où étoit le Temple de Jupiter Ammon, quoique dans tout le chemin il ne prit nulle nourriture qui eût la moindre humidité. L'on a crû, que ce fameux Abaris Hyperboréen n'avoit jamais été vû ni boire, ni manger. Et quelqu'un assure dans Athenée qu'on observa durant trente jours d'été un Lasyrta Lasionius, qui sans s'abstenir des viandes les plus propres à donner de la soif, ne bûvoit en façon quelconque, & cependant ne laissoit pas de pïsser

*Jambl. de  
vita Pyth.  
c. 28.*

comme un autre homme. Je doute donc, *Lib. 2. Deipn.* s'il ne seroit point plus à souhaiter d'être né comme ces derniers, que d'avoir les inclinations depravées de ceux, qui mettent leur souverain bien à vuidcr les bouteilles. Il est vrai que le vin passe pour le lait de Venus dans Aristophane. Le plaisir qui se ressent, quand on étanche la soif, est tout autrement grand que celui qu'on prend en contentant la faim, à cause, qu'autant que ce dernier est lent, le premier est subit, & se fait sentir en un moment par toutes les parties du corps, selon le raisonnement du Disarius de Macrobe. Et je me souviens toujours de cet Espagnol, qui disoit à la Malvoisie, dont il ne se pouvoit sevrer, quelque préjudice qu'elle fit à sa santé. *Pote perdono el mal que me hazes, por el bien que me sabes.* Mais si en faut-il revenir là, qu'il n'y a point de volupté, qui puisse justifier un crime, ni de coutume, qui doive autoriser vos Raisons de table, & vos Brindes, qu'on doit tenir avec Empedocle pour des contraintes tyranniques, & des persécutions tout à fait insupportables. Aussi n'y a-t-il rien dans tout le superbe festin d'Asuerus qui me plaise davantage, que la de-

*Esther.*  
c. 1.

fenſe qu'il fit, qu'on n'y violentât qui que ce fût à boire plus, qu'il ne voudroit: *Nec erat qui nolentes cogeret ad bibendum.* Si vous doutés, que la force ſoit ici un péché contre Nature, conſidérez, que de tous les animaux il n'y a que l'homme ſeul, qui boive ſans avoir ſoiſ.

*Macrob.*  
2. *Satur.*  
c. 8.

Ce n'eſt pas que je prétende vous interdire abſolument les gaietés de la bonne chere, qui oblige à quelque choſe de plus que l'ordinaire; ni que je veuille vous reduire aux termes de ceux, *quibus libentia gratiaque omnes conviviorum incognita ſunt.* Il n'y a que les Vautours, qui prennent naturellement leurs repas ſans boire, quoique nous aions dit d'Abaris & de ſes ſemblables. Les ſectateurs même d'Hippocrate ſont contraints d'avoir, qu'il eſt utile quelquefois de boire un peu largement. L'Oracle avertit pour cela les Atheniens de rendre des honneurs divins à Bacchus Médecin. Encore aujourd'hui ceux qui habitent la Montagne de Beny en Afrique, adorent le Vin comme Dieu, ſi nous en croions Jean Leon. Ariſtote reconnoit, qu'il nous

*Lib. 3.*  
*Afr.*

3. *Eud.*  
c. 1. &



remplit d'une douce esperance qui donne *probl.*  
 de la générosité, *εὐέλπιδας ποιεῖ*: d'où *sect. 3. qu.*  
 vient, qu'il remarque encore ailleurs, que *16. & sect.*  
 tous les hommes de courage, ou peu *27. qu. 4.*  
 s'en faut, aiment fort ce breuvage, *vinosi*  
*sunt*, *Φίλοι*. Et bien que Chæremon  
 attribuoit les effets différens du Vin à sa  
 complaisance, s'accommodant aux diverses  
 humeurs de ceux, qui en prennent; si  
 est-ce que Salomon l'ordonne à ceux, qui  
 ont l'esprit contristé, pour les réjoûir:  
*Date siceram mœrentibus, & vinum his qui* *Prov.*  
*amaro sunt animo. Bibant & obliviscantur* *c. 31.*  
*egeſtatis ſuæ, & doloris ſui non recordentur*  
*amplius.* L'importance est de ne passer  
 jûsqu'aux extrémités, & de considérer que  
 celui même, qui donne ce conseil, nous  
 avoit fait peur un peu auparavant des  
 mauvais effets de cette liqueur si l'on en  
 abuse. *Cui vœ? cuius patri vœ? cui rixæ? Cap. 23.*  
*cui foveæ? cui sine causa vulnera? cui ſuf-*  
*fuſio oculorum? nonne his qui commorantur*  
*in vino, & ſtudent calicibus epotandis.* Il  
 faut donc uſer de beaucoup de modera-  
 tion; deteſter ces infames coutumes de  
 boire à toute outrance; & admirer com-  
 me une Prophetie, dont nous voions avec

horreur l'accomplissement en nos jours, ce que Seneque nous a laissé par écrit,  
 1. de ben. *Habebitur aliquando ebrietati honor, & plu-*  
 c. 10. *rium meri cepisse virtus erit.*

Pour conclusion, permettes-moi que sur le mot de *Sicera* dont s'est servi Salomon, je considère avec vous comme l'esprit humain s'est porté, nonobstant son désavantage, à faire en sorte, que l'eau même fût capable de nous enivrer. Il semble que rien ne nous plaise en l'état que la Nature l'a créé, *nihil homini sic quemadmodum naturæ rerum placet*, comme Pline l'a déjà observé sur un sujet assez  
 Lib. 19. approchant de celui-ci. Nous corrompons  
 c. 4. jusqu'à la pureté des Elemens, pour les faire servir à nos vices plutôt qu'à nos plaisirs. Et si cet Ancien parloit bien de nommer le Vin une Eau pourrie dans du bois, nous pouvons dire qu'il n'y a sorte de putrefaction de cette même Eau, tantôt avec des grains, tantôt avec des herbes, ou des legumes, que nous n'aions tentée pour y chercher de nouvelles voluptés. O que nous sommes inventifs, quand il est question de les multiplier! Il

Jean  
 Leon.

n'y a pourtant point de boisson non seulement plus naturelle, mais même plus précieuse que celle de l'Eau pure. Je n'en veux point d'autre preuve que l'inscription du sepulcre qui se voit au desert d'Aazoad. Elle porte, qu'un gobelet plein d'eau y fut vendu dix mille ducats, ce qui n'empêcha pas l'acheteur de mourir de soif, aussi bien que le vendeur. Qu'on me dise, quel vin, quelle biere, quelle eau de vie, ou quel *Ros Solis*, ont été jamais vendus à si haut prix? Aussi n'y a-t-il point d'Ambrosie ni de Nectar (puisqu'on doute, lequel des deux se bûvoit) qui soit si savoureux que de l'eau bien fraîche & bien claire lors qu'on a grand soif. Mais voulés-vous savoir ce que peut l'habitude en matiere de breuvage? Garcilasso de la Vega vous apprendra, que ceux du Perou préférèrent à tous les vins cette sorte de liqueur, qu'ils font avec leur graine de çara. Et ce qui est beaucoup plus merveilleux, vous verrez dans l'excellente Relation nouvelle de Groenland, que des gens de ce pais-là ne pûrent jamais s'accoutumer étant en Danemarc, à boire du vin, non plus qu'à

*Athen. l. 2. deipn.*

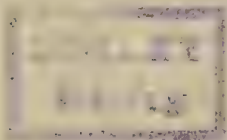
*Hist. des Incas l. 9. c. 25.*

manger du pain, ou des viandes cuites; ne trouvant rien de si délicieux que d'avaler de l'huile à longs traits, & quelquefois de la graisse de Balene. Certes l'homme est un animal encore plus bizarre que Socrate ne se l'est imaginé.



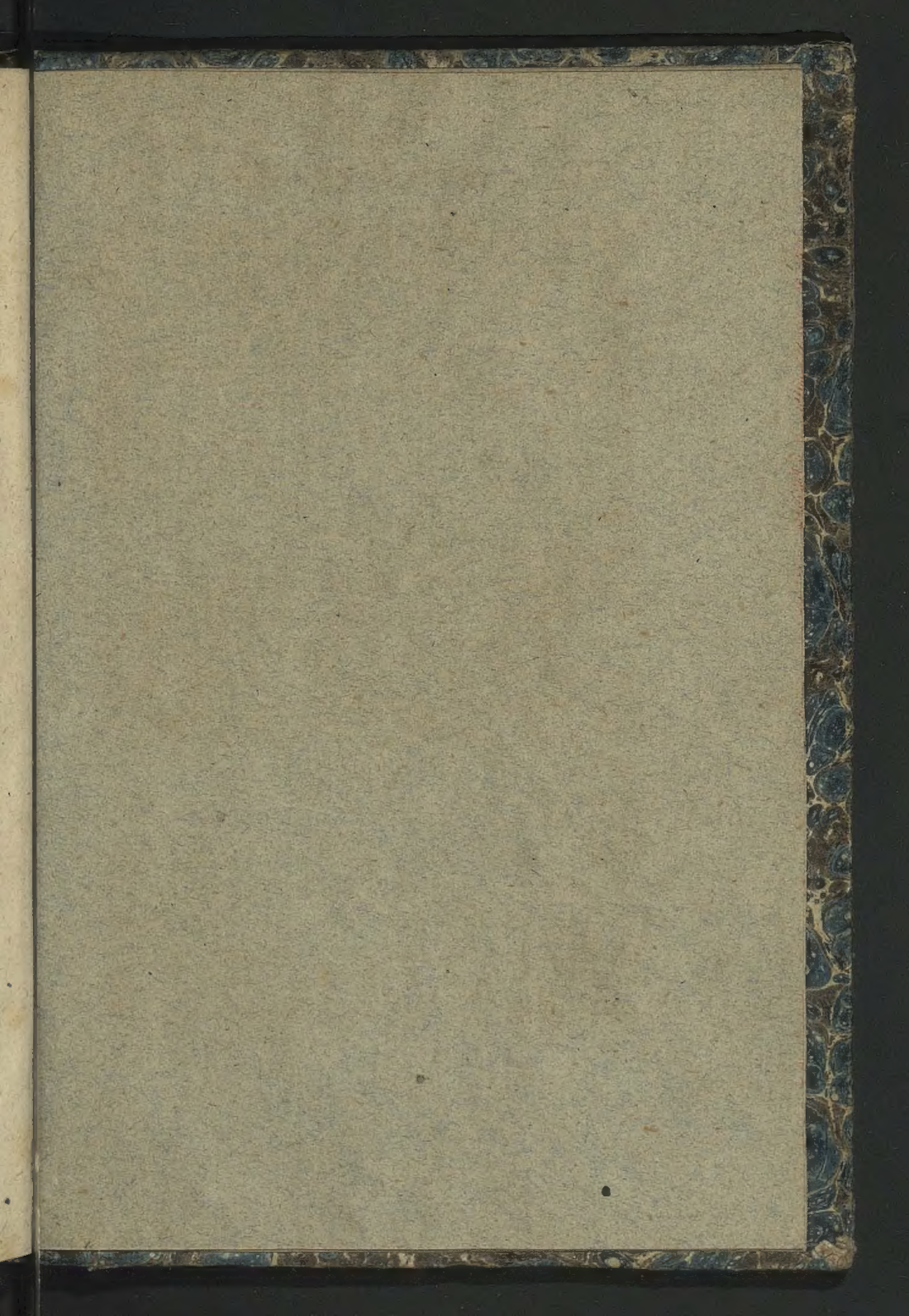

---

Chez JEAN TOBIE SIEFARD.



BIBLIOTHECA  
UNIV. IAGELL.  
CRACOVENSIS







Доб 684 II





Biblioteka Jagiellońska



stdr0023380



